Héctor Tobar



Jaguar

roman

belfond

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU MÊME AUTEUR

Printemps barbare, Belfond, 2012 ; 10/18, 2014.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HÉCTOR TOBAR

JAGUAR

Traduit de l'américain

par Pierre Furlan

belfond

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À mon père et à ma mère, deux voyageurs parmi des milliers dans la diaspora guatémaltèque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PREMIÈRE PARTIE

ANTONIO ET LE SERGENT

1

À Crown Hill

NI L'UN NI L'AUTRE NE POUVAIENT REVENDIQUER L'ANGLAIS pour langue maternelle, mais ils n'avaient pas d'autre langue en commun. Le locataire, Antonio Bernal, venait du Guatemala. Par l'interstice de la porte légèrement entrouverte, il s'adressait au gérant de l'immeuble, un immigrant coréen du nom de Hwang, qui s'apprêtait à l'expulser de son appartement. Embarrassés par leurs accents respectifs, les deux hommes plissaient les yeux, s'efforçant de déchiffrer les mots mal prononcés. Au bout de plusieurs minutes de cet échange bredouillant, ils finirent par se lancer des expressions apprises en cours du soir, un peu comme on se jette une bouée de sauvetage : « Répétez, s'il vous plaît. » « Parlez plus lentement. » « Je ne comprends pas. »

Le problème, c'était Los Angeles. À Los Angeles, Antonio pouvait passer des jours et des semaines à ne parler que sa langue maternelle. Respirer, cuisiner, rire, se compromettre avec autrui : tout cela pouvait se faire en espagnol. Nul besoin de tordre sa bouche et ses lèvres, de les plier pour produire ces sons anglais exotiques, ces consonnes dures et ces voyelles neutres. L'anglais appartenait à une autre partie de la ville. Ici, dans le centre-ville, avec ses larges avenues bordées d'idéogrammes chinois, de lettres cyrilliques et de calligraphie arabe, avec ses grands boulevards bourrés de ñ espagnols, Antonio pouvait s'octroyer l'immense plaisir de laisser ses ch et ses r latino-américains rouler sur sa langue.

« Quoi ? lança Antonio.

— Je demande vous dites quoi ? répliqua M. Hwang, un individu trapu en pantalon de coton beige et chemise

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

amidonnée de frais.

— Je disais : combien du temps ? Du temps encore. Du temps, Hwang ?

— Quel temps ? Répétez.

— Répétez quoi ? Le temps ?

— Non.

— Je ne comprends pas. »

Antonio était fatigué, et son accent lui semblait un peu plus prononcé que d'habitude.

M. Hwang croisa les bras comme si cette confusion des langues n'était qu'une manœuvre pour gagner du temps, une ruse pour retarder l'inévitable expulsion. Ou alors, peut-être ce Hwang n'avait-il tout simplement pas de cœur, peut-être se fichait-il qu'Antonio ait passé la plus grande partie de la nuit à s'angoisser sur ce qu'il allait faire le matin venu. Antonio dégagea la chaînette de la porte puis ouvrit en grand pour montrer à M. Hwang que le plancher de l'appartement était parsemé de vêtements et de vieux livres de poche – preuve de ce qu'il n'avait pas réussi à communiquer par des mots, à savoir que lui et son colocataire n'étaient pas prêts à partir parce qu'ils commençaient juste à faire leurs bagages.

« On essaie, monsieur Hwang, dit lentement Antonio. On essaie.

— Si vous pas dehors à deux heures, parvint à lâcher le gérant, je suis obligé d'appeler police. »

Antonio prit une grande respiration pour tenter de se calmer. Il remonta ses lunettes sur son nez, geste dont il était coutumier lorsqu'il se sentait à deux doigts d'exploser. C'étaient des lunettes rondes, et parfois, quand il apercevait son reflet dans une glace, il se rappelait le jour où il les avait mises pour la première fois, dix ans auparavant, alors qu'il était étudiant au Guatemala. « Ce sont mes lunettes d'intellectuel, avait-il aussitôt déclaré à un ami. Je n'arrive

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas à décider si elles me donnent l'air d'un chimiste ou d'un maoïste. Qu'est-ce que tu en penses ? » Ces lunettes l'avaient suivi dans tous ses voyages, jusqu'à Los Angeles, et il les portait encore lors de son dernier boulot, un poste d'aide-serveur dans un restaurant bon marché du Westside, désormais liquidé. Un des cuisiniers se moquait de lui et l'appelait « professeur ». Pour une raison ou une autre, les idées et les connaissances qui, au Guatemala, faisaient de lui quelqu'un de fort semblaient s'être évaporées quand il avait traversé la frontière – lost in translation, comme on dit.

Il ne parlait pas bien l'anglais, c'était un fait. Mais qui le parlait bien ? Et de toute façon, ça n'expliquait pas ce qui lui arrivait aujourd'hui. L'espagnol valait n'importe quelle autre langue. En espagnol, j'apparais comme l'homme intelligent que je suis. En anglais, je suis un aide-serveur. Mais même ce travail-là avait une certaine dignité. Débarrasser des assiettes sales, verser du café et porter un uniforme marron de domestique n'avait rien de honteux. Il ne s'était pas senti rabaissé par la petite casquette marron, ni par le badge où son nom s'était effacé au fil des mois, de sorte qu'on y lisait ANT NI.

Voy a ser uno de los « sans-abri ». Il lui paraissait injuste qu'un homme amoureux de la lecture, un homme dont le plancher était jonché d'exemplaires de Crime et châtiment, L'Idiot et d'innombrables autres œuvres de vraie littérature puisse recevoir cet odieux qualificatif de « sans-abri ». En même temps, c'était parfaitement compréhensible, c'était la conclusion logique à cette vie dans ce pays froid qui lui était tellement étranger. Puisque aucun terme espagnol ne pouvait rendre la honte et le noir désespoir de cet état-là, il devrait s'accommoder de ce double mot, de cette expression d'emprunt : sans-abri.

« Vous voulez que je devienne un sans-abri, déclara Antonio au gérant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Si vous ne partez pas, répondit M. Hwang dans un anglais soudain impeccable, j'appellerai les officiers de police. »

Antonio remonta de nouveau ses lunettes. Il avait bien envie de balancer un coup de poing à ce Coreano. Il en tirerait une certaine satisfaction. Mais non : lui seul était responsable de ce fiasco, lui seul s'était trompé dans ses calculs financiers. Parce qu'il avait cru détecter une note de regret dans la voix de M. Hwang quand ce dernier avait frappé à la porte pour dire : « Il faut partir », Antonio avait d'abord décidé d'être poli avec lui et même de s'excuser. Mais voilà que maintenant ce M. Hwang menaçait d'appeler la police pour l'expulser. Si la police vient ici, elle me traitera comme un criminel. J'étais aide-serveur, mais ça ne fait pas de moi un criminel. Il s'imagina menotté et emmené les bras derrière le dos, le déshonneur que ce serait d'être ainsi embarqué devant les voisins.

« Appelez la police ! hurla Antonio à quinze centimètres du visage de M. Hwang. Appelez la police !

— Trente minutes ! cria le propriétaire après avoir reculé d'un pas. Vous avez trente minutes !

— ¡Come mierda! lança Antonio. Hijo de la gran puta.

— Sip sae ki ! » siffla le gérant en coréen.

Presque aussitôt, des voisins apparurent. Tout le long du rez-de-chaussée, des portes s'ouvrirent et des têtes surgirent – une dizaine de gens qu'Antonio connaissait vaguement par quelques bavardages de couloir, hochements de tête et autres échanges de regards dans l'escalier, même s'il ne se rappelait aucun de leurs noms. Des gens dont le visage stupéfait, ou inquiet, ou amusé, était illuminé par la lumière crue des deux ampoules nues pendues à chaque bout du corridor. L'homme qui vivait dans l'appartement adjacent, un Mexicano hirsute à l'air esseulé, se tenait torse nu dans l'embrasure de sa porte, un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pied dans le couloir et l'autre dans sa chambre, le visage fendu par un large sourire comme s'il s'attendait à quelque divertissement, un échange de coups de poing ou au moins une bonne empoignade. Les yeux brillants, les narines dilatées, Antonio les regarda bien en face, lui et les autres voisins, jouant ainsi à la perfection son rôle de fou.

« ¡Me está sacando a la calle! » hurla-t-il. Puis, en anglais pour que tout le monde comprenne : « Il me jette à la rue. »

D'autres portes s'ouvrirent, le public s'agrandit. Une dizaine de personnes se trouvaient maintenant debout dans ce couloir d'un jaune crémeux – auxquelles il fallait ajouter les trois enfants jouant auparavant avec des voitures miniatures sur la moquette crasseuse du hall d'entrée, à côté des rangées de boîtes aux lettres qui ne portaient pas de noms, rien que des numéros. Une multitude d'yeux marron étaient braqués sur Antonio et le gérant que les locataires, selon leur langue maternelle, appelaient « el Chino », « le mec qui gère » ou « el gérant », ou encore « M. Chang ». Antonio, du fait qu'il habitait là depuis un an, était l'un des rares à connaître le véritable nom de M. Hwang.

« Chang est en train de péter un plomb, dit une voix dans le couloir. Je l'ai jamais vu dans cet état. »

M. Hwang se recula comme s'il allait cracher, puis il sembla se raviser et s'éloigna, laissant Antonio à son exercice d'évacuation, lequel consistait à essayer de faire entrer toutes ses possessions dans un sac-poubelle noir Hefty. José Juan, son colocataire, qui ne s'était pas laissé décontenancer par les cris, continuait à vider le tiroir d'un buffet d'où il sortait tout un assortiment de cuillères et de fourchettes en plastique. Épuisés et déprimés, lui et José Juan s'étaient endormis juste avant le lever du jour pour se trouver réveillés brutalement par les coups de poing de M. Hwang sur la porte et par le grand soleil du milieu de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

matinée. Ils s'étaient ensuite disputés au sujet de la table de cuisson à quatre plaques. José Juan insistait pour la garder même s'il était clair, à présent, qu'ils n'auraient pas d'endroit où la brancher.

« Laisse tomber cette chingadera, avait dit Antonio en utilisant une des expressions mexicaines vulgaires qu'il avait apprises ici, à Los Angeles. Laisse-la.

— Mais elle m'a coûté quarante dollars. »

Une demi-heure plus tard, M. Hwang était de retour et se plantait dans l'embrasure de la porte. Les mains sur les hanches, il regardait Antonio trier un tas de papiers éparpillés sur le tapis marron foncé. Derrière lui se pressaient de nouveau des locataires.

Antonio jeta un regard furieux à M. Hwang avant de ramasser un paquet de lettres jamais ouvertes qui lui venaient de sa mère au Guatemala. Entre deux enveloppes, il découvrit une photo oubliée de sa femme et de son fils, prise des années auparavant à Quetzaltenango devant un décor peint représentant des volcans et des lacs d'opérette. Ce n'est pas possible. Il porta la photo à ses lèvres et tenta de repousser les souvenirs qui affluaient et grondaient derrière ses yeux comme le tonnerre. Cette photo, c'est ma tristesse, ma tragédie.

« Dépêchez-vous, dit la voix du gérant. S'il vous plaît, dépêchez-vous. »

Sentir M. Hwang au-dessus de lui tandis qu'il rangeait la photo de sa femme, lui apparut soudain comme une intrusion intolérable dans sa vie privée.

« Je fais du mieux que je peux, répondit-il.

— Vous deviez être dehors à onze heures.

— On a nulle part où aller, répliqua Antonio. On doit faire quoi ?

— Je m'en fous, lâcha M. Hwang d'un ton cassant. Allez dormir sous l'autoroute. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dormir sous l'autoroute. Cette expression, Antonio l'avait entendue plus d'une fois lors des semaines qui avaient mené à cette humiliation, à mesure que l'argent s'amenuisait dans son portefeuille et que la perspective d'une expulsion devenait une certitude. Dormir sous l'autoroute. C'était même devenu un véritable refrain dans le quartier. José Juan l'avait prononcée une fois, à peine cinq jours plus tôt, quand M. Hwang avait glissé sous leur porte le dernier, le tout dernier avis d'expulsion. « Podemos dormir debajo del freeway. » Ça ne sonnait pas mieux en espagnol.

Et Elvira Gonzales, la vieille veuve mexicano-américaine dont le logement donnait dans ce couloir et qui à présent regardait Antonio avec un froncement de sourcils maternel mais désapprobateur : « Eh bien, muchachos, avait-elle dit, si on vous jette dehors, je crois que vous allez être obligés de dormir sous l'autoroute. C'est ce qu'ils font tous, les autres. Je suppose qu'il fait plus chaud, là-dessous. »

Pourquoi les gens s'obstinaient-ils à répéter cette horrible petite phrase ? Il avait beau retourner la situation en tous sens, il savait qu'il se retrouverait là-bas dehors avec juste un buisson et un morceau de carton pour se protéger du vent, du froid et des junkies. Et maintenant, ce Chino lui disait aussi : Va dormir sous l'autoroute. Assez. Il eut envie d'agripper M. Hwang par sa chemise écossaise et de le propulser contre ces murs au sein desquels José Juan et lui-même étaient désormais indésirables. Ce ne serait que justice, du moins une justice poétique.

Antonio bondit vers M. Hwang et l'attrapa par le col. Il sentit les coutures se déchirer sous ses doigts.

« Toi, t'as qu'à aller dormir sous l'autoroute ! Toi ! ¡A ver como te gusta!

— Monsieur le gérant ! hurla une voix dans le couloir. Vous voulez que j'appelle la police ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À ces mots, Antonio céda aux bras qui le tiraient en arrière pour le séparer de M. Hwang.

À présent, il y avait foule dans le couloir. Les gens étaient descendus des autres étages pour assister au spectacle. Ils s'attendaient sans doute à voir les forces de l'ordre débarquer d'un moment à l'autre. Les accidents de voiture et les disputes attiraient toujours un large public. Ce genre de scène n'était pas rare, et il s'était lui-même trouvé plus d'une fois dans l'assistance. La promesse d'une belle bagarre et d'une bonne dose de violence était une des seules choses qui pouvaient inciter les habitants de ces appartements à franchir leurs portes blindées pour s'aventurer dans l'espace public. Incendies, échanges de coups de feu entre gangs, scènes de ménage en pleine rue : autant de moments magiques où naissaient des amitiés et des histoires d'amour tandis que les gens s'agglutinaient dans le hall, sur le trottoir ou sous les porches, tiraient sur le ruban de balisage jaune tendu par les flics et chuchotaient sous les lumières clignotantes bleues et rouges d'une ambulance ou d'un véhicule de police.

Mais aujourd'hui il n'y aurait ni voiture de police ni gyrophare. Quelques minutes après qu'Antonio eut déchiré la chemise du gérant, José Juan et lui étaient prêts à partir. Ils laissaient derrière eux toute une collection de journaux, lettres, livres, formulaires d'immigration et talons de chèques. Sur un mur restait un poster grandeur nature d'Hugo Sánchez, star mexicaine du foot à la tignasse fournie. José Juan et Antonio adoraient tous les deux le foot ; c'était d'ailleurs comme ça qu'ils étaient devenus amis, en parlant fútbol dans le restaurant où Antonio avait été aide-serveur et José Juan plongeur. À l'époque, ils avaient un emploi stable, ils mettaient de l'argent de côté pour assister à des matchs au Memorial Coliseum de Los

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Angeles : El Salvador contre Guadalajara, Mexique contre Guatemala. Maintenant, ils abandonnaient leur chambre à Hugo Sánchez. D'ailleurs, il avait l'air de bien s'amuser, un pied posé sur un ballon de foot, une bière dans une main et l'autre autour de la taille d'une jolie brune.

Au revoir, la chambre. Adiós, Hugo.

À trois heures de l'après-midi, ils prirent le sac-poubelle noir et longèrent le couloir, maintenant vide et silencieux. Les voisins étaient rentrés chez eux, mais Antonio entendait le murmure de leurs voix à travers les portes closes, ces rectangles de bois d'où s'échappait un méli-mélo de mots anglais et espagnols.

José Juan referma derrière eux le portail en fer noir du hall d'entrée, et les voix de l'immeuble Bixel Garden Apartments se turent. Ils restèrent un instant sur les marches criblées de taches d'huile et de chewing-gum à soupeser les options qui s'offraient à eux. Dormir sous l'autoroute n'était pas la pire des solutions. Ils se mirent donc en route : neuf pâtés de maisons entre l'immeuble et les ponts de l'autoroute Harbor.

Ils descendirent Third Street en portant le sac-poubelle Hefty de manière à ce qu'il ne râcle pas le sol. Le sac était lourd, il contenait toutes leurs affaires : vêtements, boîtes à chaussures remplies de lettres du Mexique et du Guatemala, deux couvertures, une photo encadrée de la femme de José Juan, la table de cuisson et ses quatre plaques.

« On devrait se débarrasser de cette foutue table de cuisson, déclara Antonio.

— On va pas rester dehors éternellement, répondit José Juan sur la défensive. Quand on aura un autre appart, tu seras bien content qu'elle soit là. Je mangerai chaud et toi tu me supplieras pour que je te laisse te servir. Ya vas a ver. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ils traversèrent un quartier de maisons en bois délabrées, avec des vêtements humides étendus sur les balustrades des vérandas, puis une rue bordée de petits immeubles en briques. Dans leur dos, quelqu'un jeta un seau d'eau depuis une fenêtre du deuxième étage, et aussitôt les commerçants jaillirent de leurs boutiques en rez-de-chaussée, marmonnant et proférant des insultes en direction du ciel. Une mère derrière sa poussette pressa le pas pour s'éloigner de la scène. Les trottoirs étaient noirs de monde, mais personne ne parut remarquer Antonio, José Juan et leur sac en plastique. Ils passèrent devant un arrêt de bus bondé – il y avait là surtout des femmes, contemplant la circulation avec ce regard fatigué que l'on a en fin de journée. Personne ne daignait leur accorder le moindre coup d'œil.

Antonio vivait maintenant dans la rue, il transportait tout ce qu'il possédait dans un sac-poubelle et personne ne voulait le regarder en face. De toute façon, il avait l'habitude de ne pas être vu. Il avait connu l'invisibilité de l'aide-serveur qui passe entre les tables sans qu'on le remarque, l'ombre qui pousse un chariot et débarrasse les tables. Mais cette invisibilité-ci était d'un autre ordre : les gens se détournaient de lui délibérément, exactement comme lui-même s'était détourné des désespérés qu'il avait vus dans le même état. De ces hommes qui transportaient leurs affaires dans des caddies de supermarché. À présent, il comprenait que ces caddies étaient bien pratiques.

« Je suis fatigué de tout ça », déclara brusquement Antonio en laissant tomber son côté du sac-poubelle. Il se sentait désorienté, comme si on l'avait fait tourner en rond, et il avait envie de hurler des insultes à José Juan, aux passants sur les trottoirs qui refusaient de le regarder. Quand ils étaient en colère, les Americanos employaient un mot qui lui plaisait parce qu'il avait une sonorité à la fois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

brutale, laide et méchante.

« Fucking bag, lança-t-il en anglais. Fuck it. »

José Juan poussa un soupir et leva les yeux au ciel. Le soleil était bas, et pourtant il avait le visage couvert de sueur. Mais l'autoroute était là, un pont juste au bas de la pente, à seulement deux rues de distance. Alors, sans un mot, Antonio reprit son côté du sac, et ils se remirent à marcher.

Enfin arrivés à destination, ils restèrent un moment sous l'autoroute, deux points minuscules face à l'énormité de l'ouvrage. Ce pont autoroutier était un des plus hauts, et sur sa surface inférieure en béton gris s'étendait un fin réseau de branches de lierre sans feuilles semblables à des vaisseaux capillaires. De l'eau suintait du ciment comme si c'était du sang, et l'air humide autour d'eux puait l'urine et la merde. Au-dessus de leurs têtes, des camions passaient précipitamment avec un bruit de ferraille, laissant dans leur sillage des traînées d'hydrocarbures.

« Et maintenant, on fait quoi ? » demanda José Juan.

Antonio décida qu'il valait mieux aller un peu plus loin, jusqu'à l'endroit où de multiples travées en béton se chevauchaient dans les airs pour former des voûtes et des boucles : c'était l'échangeur reliant l'autoroute Harbor aux autoroutes d'Hollywood et de Pasadena. Dans les ombres jetées par tous ces passages superposés, par ces rampes d'accès et de sortie, ils trouveraient sûrement où dormir.

Arrivés à une clôture en grillage, ils jetèrent le sac par-dessus, passèrent à leur tour puis suivirent un sentier jonché d'ordures qui traversait une pente couverte de lierre. Au bout d'une centaine de mètres, ils débouchèrent sur une route de raccordement à deux voies. Là, les voitures roulaient sous un pont pour entrer dans un tunnel où le bruit des moteurs résonnait comme une sorte de grondement flottant. De l'autre côté de cette route étroite,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cachés dans des creux de ciment au centre de l'échangeur, Antonio aperçut des abris de fortune.

« Ya llegamos, dit-il. On y est. »

Pour atteindre ces abris, il leur faudrait traverser la route de raccordement en pleine heure de pointe, soit deux voies d'automobiles qui serpentaient devant eux à une vitesse d'à peu près trente kilomètres-heure. À l'intérieur des voitures, tout le monde semblait porter des lunettes de soleil. Ils restèrent debout au bord de la route à attendre qu'un trou se fasse dans le flot de berlines, de camping-cars, de pick-up, d'autobus. Au bout d'un quart d'heure, Antonio cria :

« Maintenant ! »

Et ils foncèrent à travers la chaussée en tirant derrière eux le sac Hefty et sa table de cuisson, tandis qu'une voiture de sport bleue passait à toute vitesse en leur frôlant les talons.

Une fois de l'autre côté, Antonio mit un moment pour reprendre son souffle, puis il partit d'un rire tel qu'il n'en avait pas connu depuis bien des jours. José Juan aussi arborait un large sourire. L'absurdité de la situation commençait à leur apparaître. Ils devaient avoir l'air de deux idiots à cavaler ainsi sur la route avec ce sac en plastique qui pesait des tonnes – on aurait dit un gag de comédie mexicaine, du genre de ceux de Cantinflas ou de Tin Tan.

Ils examinèrent leur environnement. Maintenant qu'ils étaient à l'ombre, Antonio voyait les abris plus nettement. Il y avait un canapé, un fauteuil façon metteur en scène dépourvu de dossier, plusieurs matelas posés un peu partout. Vingt ou trente personnes, sans doute, vivaient là. Pour l'instant, cependant, l'unique résident était un Noir à longue barbe, assis sur une couverture étendue à même le sol poussiéreux. Il se leva et s'avança vers eux.

« Vous venez en visite, hein ? » Il examina le sac en plastique posé aux pieds d'Antonio et secoua la tête.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Parce que, s'il y a un truc dont je suis sûr, c'est que vous allez pas rester ici. Cet endroit est déjà pris, il est à nous. Y a plus de place. Et on a pas besoin de voisins. Comprende ? »

Antonio regarda José Juan. Sans un mot, ils ramassèrent le sac-poubelle et firent demi-tour. Ils étaient étrangers, ici, inutile de parlementer avec ce type. Une nouvelle défaite s'abattait sur eux comme une vague, et une sensation d'absurdité ne les lâcha pas tandis qu'ils retraversaient au pas de course la double voie et ses files de voitures, puis suivaient à travers le lierre le chemin menant à la rue. Dormir sous l'autoroute n'était apparemment pas si simple que cela, au bout du compte.

Cette brève journée de mars touchait à sa fin et les ombres s'étiraient de plus en plus. Ils marchaient maintenant depuis plus d'une heure, peut-être deux. Antonio jeta un coup d'œil à José Juan : il vit son ami se mordre la lèvre inférieure et ses yeux s'emplir de larmes. Il est brisé, pensa Antonio. C'est trop pour lui, l'humiliation est trop profonde. Ah, ces Mexicanos : dès leur plus tendre enfance, leur père leur interdit de pleurer, quelles que soient les circonstances, alors ils refoulent les pleurs aussi longtemps qu'ils le peuvent.

Ils remontèrent Third Street. Mettons à distance cette saleté d'autoroute. Il y avait de nombreuses, de très nombreuses années qu'Antonio ne s'était pas senti aussi perdu. Comme un gosse livré à lui-même, un gosse qui se promènerait en pyjama loin de chez lui et de ses parents et qui voudrait son oreiller et son lit. Lui aussi avait envie de pleurer, mais il se retenait. Ils pénétrèrent bientôt dans un quartier du centre-ville et passèrent devant un grand bâtiment blanc, massif, sur lequel une enseigne bleue annonçait « Pacific Stock Exchange ». Pas un seul piéton, ici, seulement des voitures et de petits immeubles de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bureaux sans fenêtres, murés par des couches de stuc et de fer. Des yeux électroniques surveillaient les entrées de garage et les portes inutilisées. Le tout était peint en gris et en marron clair comme pour imiter le ciel et la terre.

Quelques pâtés de maisons plus loin, les bâtiments trapus cédèrent la place à un espace vide et plat. Une odeur de bois qui brûle flottait dans l'air. L'obscurité était de plus en plus grande, mais Antonio aperçut au moins deux feux allumés et des silhouettes. Se dressaient là plusieurs abris et quelques tentes, dont l'une ressemblait à un igloo avec des couvertures de laine et une bâche bleue attachées à un squelette circulaire de planches et de fil de fer. Les abris étaient répartis sur plusieurs terrains vides. Il semblait y avoir beaucoup de place ; bivouaquer là à la belle étoile ne serait peut-être pas une si mauvaise affaire.

« Je crois qu'on pourra dormir ici, dit Antonio. Ça m'a l'air d'un bon endroit. On va pouvoir se reposer, je pense. »

Les gens debout autour des tentes et des abris ne leur prêtèrent apparemment aucune attention lorsqu'ils posèrent leur sac-poubelle au pied d'un vieux palmier. José Juan trouva quelques cartons qu'il étala par terre. Ils coucheraient là, sur cette petite colline qui dominait le centre-ville. Le terrain boueux au-dessous d'eux verdoyait, recouvert par les mauvaises herbes que les récentes pluies avaient fait pousser à profusion. Les feuilles des palmiers se balançaient sous la brise fraîche. Cet endroit était une sorte d'anomalie géographique, un tertre de végétation luxuriante et sauvage en pleine ville.

Quelques heures plus tard, allongé sur un matelas de boîtes en carton écrasées, Antonio dérivait dans une nuit intemporelle. José Juan ronflait, se retournait dans tous les sens, se reposait enfin. Au-dessus d'Antonio, le ciel de Los Angeles formait un vaste espace noir dépourvu d'étoiles, les constellations gommées par les lumières brillantes de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'immensité urbaine qui l'entourait. À sa gauche, il distinguait les gratte-ciel d'Olive et Grand Avenue, si proches qu'il voyait presque le visage des gardiens à l'intérieur. Il imagina que les Mexicains chargés de vider les poubelles du trente-deuxième étage, de passer la serpillière et d'épousseter, étaient en train de rêvasser, de s'asseoir dans le fauteuil du directeur, de parler au téléphone, de faire toutes ces choses qu'ils n'étaient pas censés faire.

Ces heures sans sommeil, Antonio les passa à écouter les bruits tapis dans l'obscurité et à se demander s'ils n'annonçaient pas de nouvelles calamités. Des voix sortaient à présent de la tente en forme d'igloo, et on y parlait espagnol et anglais. Des voix d'hommes aux accents d'Amérique centrale, et dont les intonations mélodieuses lui étaient familières et le réconfortaient. Ils doivent être une centaine à vivre là, des Chapines[1] et des Guanacos[2] aussi, qui habitent là comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme s'ils étaient là depuis des années et des années. Il entendit une femme aussi, une gringa au ton râpeux et insolent. Les hommes lui criaient : « Viens ici, Vicki. Ven acá, Vicki. » Elle répondait avec un rire de fille pour qui la rue n'a plus de secrets. « Conmigo, Vicki. Avec moi, Vicki. »

« Vous êtes des malades, les mecs, disait-elle d'un ton enjoué. C'est pour ça que je vous aime tant. Parce que vous êtes des putains de malades. »

Entendre ces voix, savoir que ces gens qui campaient là menaient leur vie comme n'importe qui avait quelque chose d'étrangement rassurant. Il aurait facilement pu suivre le même dialogue sordide dans l'immeuble dont il venait d'être expulsé. Sous cette tente, Vicki et ces hommes riaient ensemble, et leur rire était humain, plein de richesses. Ils avaient l'air heureux. Mais non. Quelle bêtise, de dire ça ! Comment auraient-ils pu être heureux ? C'était un adjectif

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

réservé aux anniversaires et aux mariages. Les nouveaux mariés paraissaient heureux en sortant de l'église.

Toute sa vie durant, il s'était efforcé de fuir le laid et l'imprévisible, et pourtant ici il y était en plein. Il dormait à même le sol, exposé à tout et protégé par rien. Déjà il regrettait les murs jaunissants et les serrures rouillées de l'appartement qu'il avait quitté depuis à peine quelques heures. Quand il se retourna pour essayer de dormir, ses lèvres touchèrent le sol et des grains de terre restèrent collés à sa langue jusqu'à ce qu'il les recrache. Leur goût n'était pas déplaisant. Manger de la terre. Voilà une chose qu'il avait dû faire quand il avait moins de deux ans et dont le souvenir était plus ancien que celui de parler.

Le lendemain matin, le ciel était une voûte de blancheur, douce et pâle, qui répandait la lumière diffuse des rêves. Quelle heure était-il ? Cinq, six heures ? Antonio n'avait pas dormi une seule minute. Il avait la bouche sèche et les yeux douloureux, parcourus de picotements. José Juan était déjà debout à explorer le terrain ; Antonio l'entendait gratter au milieu des mauvaises herbes. Tout d'un coup, José Juan fut au-dessus de lui, haussant ses épais sourcils en une expression d'émerveillement enfantin. Il avait des yeux en amande et les cheveux noirs et frisés d'un Arabe, raison pour laquelle Antonio l'appelait parfois Moro.

« T'es réveillé ? demanda José Juan.

— À ton avis, Moro ? Bien sûr que je le suis. Qui arriverait à dormir, ici ?

— Très bien. Je veux te montrer quelque chose. J'ai trouvé un truc vraiment super. No me lo vas a creer. »

Antonio se mit debout à contrecœur ; il avait le dos endolori et raide après cette nuit passée à même le sol. Hormis le bourdonnement d'une voiture dans Beaudry Avenue et une toux grasse dans une des tentes, un profond

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

silence régnait ; apparemment, tout le monde dormait encore. José Juan marcha jusqu'à une plaque de terre rougeâtre.

« Regarde, dit-il en écartant les bras pour célébrer sa découverte. On a posé un sol, ici. Du carrelage. C'était une cuisine, avant. C'était la maison de quelqu'un. »

Pendant un instant, Antonio crut que José Juan plaisantait, mais il aperçut un étroit sentier de briques menant à un escalier en béton, et un peu plus loin, les traces d'une allée de garage.

« Tu vois ? reprit José Juan. Une famille, une famille riche vivait ici. »

Il fit le tour de cette propriété vide et, en traçant des carrés et des rectangles, retrouva la géométrie d'un foyer démoli depuis de nombreuses années.

« À cet endroit, il y avait leur jardin. Là, leur garage. » José Juan fit quelques pas sautillants vers la gauche. « Là, c'était la chambre à coucher. Et ça, tu vois ? Ces briques ? À coup sûr la cheminée. Tu vois ? Une cheminée devant laquelle on peut s'asseoir quand il fait froid comme maintenant. Un joli feu pour se tenir au chaud. Tu le vois ? Tu arrives à le voir ? »

Antonio regarda le paysage autour de lui. Il y avait la colline verte et son terrain boueux sur lequel s'élevaient peut-être une dizaine de tentes et d'abris. Au-dessous de ces constructions éphémères se trouvaient les ruines d'une communauté disparue, d'un quartier oublié, bâti en briques et en ciment. Sur la colline, ainsi que sur la plaine qui s'étendait à sa base, on pouvait discerner le quadrillage des rues, des parcelles de terrain découpées en rectangles et bordées de trottoirs, des avenues asphaltées avec des plaques d'égout en fer. Des dizaines et des dizaines d'escaliers en béton menaient de ces rues aux anciennes pelouses devant les maisons. Au total, Antonio compta plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de quarante lotissements démolis, toute une section de la ville arasée, transformée en terrain vague couvert d'herbes folles.

Seuls les palmiers avaient survécu au désastre : ces grands arbres majestueux semblaient très vieux, portant tous près de leur cime une lourde couronne de palmes sèches qui leur dessinait une crinière de lion. À l'est, surplombant la plaine dégagée, les gratte-ciel se dressaient à la manière d'une vague océanique d'acier et de verre. À l'ouest, les champs vides s'arrêtaient, et la ville reprenait ses droits, mais moins haute : on avait là des immeubles d'habitation peu élevés, des magasins de spiritueux, des maisons recouvertes de stuc près de s'effondrer.

Fermant les yeux, Antonio tenta de se représenter ce qui avait occupé ces terres aujourd'hui désertes. Elena disait toujours que j'avais une imagination débridée. Il sentait l'âme des enfants qui avaient vécu ici, leurs jeux après l'école, leurs innocents vagabondages. Quels péchés avaient donc pu commettre leurs parents, se demanda-t-il, pour avoir dû subir une telle destruction ?

José Juan s'allongea sur le sol carrelé et s'étira en bâillant paresseusement. « On a une maison, c'est notre petit rancho à nous, dit-il. À nous. On en est les propriétaires. Une jolie propriété juste à côté du centre-ville. »

Quelques centaines de mètres plus loin, deux hommes se blottissaient autour d'un feu qui flambait fort dans un baril de pétrole. La fumée, en montant, se transformait en brume épaisse. Au Guatemala, il avait vu des champs de maïs brûler, provoquant des pluies de cendres et de braises tourbillonnantes, et pendant des jours entiers des voiles de fumée semblables au brouillard dans des vallées de montagne. Il se souvint de ponts qui étaient tombés dans des fleuves et dont l'asphalte et l'acier étaient engloutis par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des langues d'eau toutes blanches. En regardant les herbes folles de cette végétation urbaine devant lui, il se rappela les collines proches de Huehuetenango où, un jour, il avait rencontré une colonne de soldats qui avançait en file indienne comme un serpent en camouflage et qui avait soudain disparu sous les épaisses frondaisons.

Les terrains vides, les abris en plastique, les maisons démolies. Plus il y songeait, plus il éprouvait une affinité avec la terre aplatie autour de lui.

Assis sur le sol humide de sa parcelle, Antonio ouvrit le sac-poubelle. À l'intérieur, ses affaires nageaient dans tous les sens ; ses chaussettes et ses sous-vêtements étaient au milieu des cuillères et des bols à soupe. Il se rappela alors la précipitation et le désordre dans lesquels il avait quitté l'immeuble. Avait-il bien emporté tout ce qu'il voulait ? Inquiet, il farfouilla dans le sac à la recherche de sa collection de photos mais ne parvint pas à la trouver, ce qui ajouta à son anxiété. L'espace d'un instant, il eut une impression de déjà-vu, puis lui revint un souvenir, celui d'un autre jour semblable à celui-ci.

Ce jour-là, bien des années auparavant, ce n'était pas un sac en plastique qu'il avait transporté, mais une boîte en carton fermée par une ficelle brunâtre. Comme aujourd'hui, cette boîte contenait toutes ses affaires, même s'il était à présent incapable de se rappeler exactement ce qu'il possédait à l'époque. Debout sur la place centrale de San Cristóbal Acatapán, il avait posé le carton à ses pieds alors qu'il fuyait cette horrible petite ville et faisait le premier pas du voyage qui le conduirait finalement à Los Angeles. Il laissait derrière lui une maison dont les sols étaient couverts d'un sang noir et rougeâtre, une maison à travers laquelle il avait erré comme un somnambule, ses chaussures collant au carrelage poisseux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand il était rentré chez lui, une foule de gens étaient agglutinés devant la porte. Un homme qu'il ne connaissait pas, un campesino, était agenouillé au-dessus des corps et poussait les côtes d'Elena avec un bâton pour essayer de voir quelque chose sous son cadavre. Personne n'avait su qu'il était le mari et le père jusqu'à ce qu'il écarte tout le monde pour se frayer un chemin et qu'il tombe à genoux, le souffle coupé. Elena avait les bras levés au-dessus de la tête comme si elle avait voulu atteindre quelque chose derrière elle. Elle portait un tablier bleu qu'il n'avait encore jamais vu. Près d'elle, leur bébé, les bras et le visage couverts de boursouflures liquides et roses, les yeux fixes, grands ouverts.

Il était comme ça quand les médecins me l'ont donné, à peine sorti du ventre d'Elena. Couvert d'une pellicule d'un brun terreux faite de sang et de tissus organiques, la mère et le fils unis par le fluide de la vie. C'est une chose qu'un père ne peut jamais oublier, les premiers cris de son fils, la voix de ces poumons tout neufs, la mère épuisée qui rayonne de soulagement et de joie. Il devait éternellement revivre ces deux moments réunis en un seul, la naissance et la mort de son fils confondues en une image unique, le cri de vie du nouveau-né et le hurlement du père. Et puis il y a eu le moment où mon bébé a ouvert les yeux pour la première fois et je me suis rendu compte que ces yeux étaient les miens, que c'était mon héritage, les yeux espagnols de Zacapa transmis par nos pères et nos mères pendant des générations et des générations.

Avant son arrivée, quelqu'un avait traîné les cadavres à travers toute la maison, peignant ainsi les sols avec leur sang. Ensuite, on avait mis Elena et Carlos sur le perron pour que la foule les voie.

Des gens qu'il ne connaissait pas lui chuchotaient qu'il devait quitter immédiatement San Cristóbal : les soldats qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avaient tué Elena et Carlos allaient bientôt revenir pour finir le boulot. Marisol, la domestique de la famille, était prise de panique, elle courait dans tous les sens pour remplir la fameuse boîte en carton de ces choses dont il ne se souvenait plus. « Il faut que vous partiez, répétait-elle entre ses sanglots, il faut que vous partiez, sinon ils vont vous tuer. » Hypnotisé par les taches de sang sur le sol et les murs, par les impacts de balle qu'il avait trouvés dans la porte d'une penderie, il serait resté là toute la journée si Marisol ne l'avait pas entraîné dehors. Portant la boîte, elle l'avait pris par le bras et mené jusqu'à la place du village. Elle l'y avait laissé, près du kiosque, pour attendre le car qui le conduirait dans un endroit sûr.

La boîte était encore à ses pieds quand le car était arrivé et s'était garé, laissant son moteur tourner au ralenti en crachotant bruyamment. Il était sur le point de monter lorsque Mme Gómez, la femme qui vivait de l'autre côté de la rue, l'avait repéré. Il ne voulait être vu de personne, il aurait souhaité être invisible, mais est-ce seulement possible lorsque l'on vit dans une petite bourgade et qu'on se tient sur la place principale ? Il ne connaissait pas vraiment Mme Gómez, mais il savait qu'elle discutait souvent avec Elena. Cette dernière était morte maintenant, et pourtant il n'avait pu refouler un souvenir absurde : Elena n'aimait pas beaucoup cette Mme Gómez.

Mme Gómez l'embrassa et lui présenta ses condoléances, son pésame. C'était une personne assez âgée avec des cheveux blancs peignés en tresse. Des larmes coulaient de ses yeux laiteux tandis qu'elle déplorait la disparition de « notre Elena ». Tout s'emmêlait et il n'entendait pas bien ce qu'elle lui disait. Elle parlait et pleurait en même temps. Les passagers du car auraient pu croire qu'elle était une mère venue dire un au revoir larmoyant à son fils gêné, songea-t-il soudain. Il fallait

qu'elle s'en aille : il avait le droit de souffrir tout seul. Et puis le flot des condoléances se tarit brusquement. La femme se tut pour fixer les yeux sur quelque chose derrière lui ; ensuite, sans crier gare, elle lui saisit le bras, lui serrant fort le biceps.

« Oh, mon Dieu, il est là, juste là ! dit-elle en regardant par-dessus l'épaule d'Antonio. C'est l'un d'entre eux.

— Quoi ?

— C'est l'un d'entre eux. Je l'ai vu dans votre maison. »

Décontenancé, il se retourna pour suivre le regard de Mme Gómez.

« Ne faites pas ça ! dit-elle dans un chuchotement impérieux en lui tirant le bras. Il va vous voir. Ils vous tueront.

— Qui ça ?

— Eux. Lui. C'est un des hommes qui sont venus chez vous. Il a tué Elena. Il a tué le bébé. C'est l'un d'entre eux. »

Brusquement, Antonio fut de nouveau parfaitement éveillé : la brume qui l'entourait se dissipa et l'instant prit un relief bien plus net.

« Matones sinvergüenzas. Ils n'ont même pas honte de se montrer, ajouta Mme Gómez. Asesinos. Ils tuent quelqu'un et après ils vont acheter une glace comme si de rien n'était. Rien ! » Elle le poussa vers le car.

Regarde-le. Pourquoi est-ce que tu as peur ? La ficelle qui tenait le carton lui cisaillait les doigts. Laisse tomber la boîte. Laisse-la tomber et affronte cet homme. Mais la boîte semblait douée de volonté, et elle le tirait vers l'avant, vers le car. En se retournant, il repéra un homme qui tenait une glace au chocolat, un homme de très petite taille, mais solide comme une souche d'arbre.

Il suivit les autres passagers d'un pas traînant, tout en gardant dans son champ de vision la forme vague de l'assassin. Puis il remonta le couloir du car et prit une place

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

près d'une fenêtre. Pour se donner le courage de regarder dehors, il serra les poings.

Le tueur, en jean noir et sweat-shirt vert, était assis sur un banc en fonte à moins de dix mètres de lui. Il avait des cheveux coupés en brosse ultracourte, et il avait levé un bras charnu et musculeux pour porter la glace à sa bouche. Habillé en civil, il avait pourtant l'air d'un soldat. Son crâne rasé le trahissait. Antonio grava son visage dans sa mémoire : le teint foncé, le nez long, les oreilles décollées, quelque chose d'enfantin dans les yeux.

Soudain, le tueur intercepta le regard d'Antonio et retira la glace de sa bouche, un peu perplexe, comme pour dire : Qui es-tu et pourquoi est-ce que tu me regardes fixement ? Antonio ne détourna pas les yeux. Le tueur cessa de s'intéresser à lui pour reporter son attention sur sa glace.

Avant que le car ne démarre, Antonio eut le temps d'apercevoir une dernière chose : sur l'avant-bras gauche du tueur, à mi-distance entre le poignet et le coude, il y avait une marque jaune et noir sur la peau. Un tatouage représentant un animal jaune, la gueule ouverte.

Au cours des heures suivantes, Antonio demeura dans le car, les pieds posés sur la boîte. La boîte qui contenait ses affaires aujourd'hui oubliées et sans valeur. Il vomit par la fenêtre, pleura dans ses mains et se donna de grands coups de poing dans la cuisse. Je suis un lâche. Je suis un lâche. Il n'avait pas eu le courage, sur la place principale de San Cristóbal, de sauter du bus pour affronter l'homme qui avait tué sa femme et son fils.

---

1. Guatémaltèques. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Salvadoriens.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2

El Pulgarcito Express

GUILLERMO LONGORIA, SERGENT RETRAITÉ du bataillon Jaguar de l'armée de terre du Guatemala, habitait à six pâtés de maisons du parc MacArthur, dans un bâtiment en briques appelé le Westlake Arms. Il veillait à ce que son studio soit toujours dans un état de propreté immaculée, faisait son lit avant toute autre chose le matin et, trois fois par semaine, époussetait la commode et la vieille chaise en bois qui constituaient ses seuls autres meubles. Tous les dimanches, il prenait un chiffon humide et, à quatre pattes, récurait le sol en lino éraflé, couleur citron vert. Il appuyait vigoureusement ses bras musclés contre les rayures et les vagues traces de chaussures sales, et il allait jusque sous le lit pour éliminer les moutons de poussière et les poils tombés çà et là. Mais il avait beau nettoyer aussi énergiquement qu'il le pouvait, il avait beau frotter jusqu'à en avoir la paume des mains ridée et blanchie, au bout d'une heure le sol semblait toujours de nouveau sale. Seul dans sa chambre, le sergent Longoria se livrait à une guerre d'usure contre la crasse grise qui s'infiltrait dès qu'il laissait la fenêtre ouverte ; contre ces fines particules venues des pots d'échappement et de Dieu sait quoi encore montaient insidieusement de la rue quatre étages plus bas.

La discipline et le mode de vie spartiates qu'il s'imposait le démarquaient, estimait-il, de la racaille environnante – ces Salvadoriens, Mexicains et Guatémaltèques qui remplissaient le Westlake Arms. Gardiens d'immeuble, ouvriers du textile, femmes de ménage, il les voyait chaque matin se bousculer dans les couloirs et les escaliers pour aller au travail. Leur triste objectif était de trouver quelque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

place payée au salaire minimum – aucune ambition, aucune idée de ce que la vie pouvait offrir de grand. Des gens pitoyables, il les détestait.

Longoria, pour sa part, se considérait comme un homme qui avait fait quelque chose de sa vie. Les brevets et diplômes obtenus lors de sa formation militaire dans la zone du canal du Panamá et à Fort Bragg[1], en Caroline du Nord, ainsi que les coupures de journaux relatant les exploits de son unité au Guatemala, étaient tous soigneusement placés dans un album qu'il rangeait dans le tiroir du bas de sa commode. Il avait hérité de la façon de penser des grands chefs militaires, de leur vision stratégique et de leur sagesse. Un soldat ne perd pas ce genre de talents quand il quitte l'armée ; il les porte en lui où qu'il aille, même dans une ville remplie de criminels et de drogués. Ses voisins vivaient dans des appartements bondés où deux, voire trois familles partageaient une seule pièce. Cela leur suffisait peut-être, mais Longoria avait de plus grandes ambitions pour lui-même. En travaillant à El Pulgarcito Express, il gagnait suffisamment pour se permettre de vivre seul.

Son album était surtout rempli de photos de ses camarades de régiment ; on y voyait des hommes en armes poser à côté de la mascotte de la compagnie, un chien bâtard vaguement marron du nom de Che. Un cliché montrait en gros plan l'avant-bras de Longoria, le tatouage du jaguar datait alors de deux semaines à peine – pelage jaune, taches noires, gueule rouge sang. Un diplôme de la School of the Americas, située dans la zone du canal de Panama, occupait une pleine page. Il y avait plusieurs coupures de journaux, dont deux de la Prensa libre : une interview du lieutenant-colonel Miguel Villagrán qui commandait le bataillon Jaguar, et un article sur la mort de Villagrán dans une embuscade tendue par des « délinquants terroristes ». Longoria aimait Villagrán plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

encore que son propre père, et cet amour n'avait fait que croître après son assassinat. L'album contenait aussi une série de photos de champs de bataille, mais il les regardait rarement : c'était tout ce qui restait d'un coffre rempli de trophées de guerre qu'il avait pour la plupart distribués en quittant le Guatemala.

Dans le même tiroir, à côté de l'album, il rangeait sa collection de livres, à savoir plusieurs ouvrages de poche comprenant Le Guide de Vladimir Rashnikov pour jouer intelligemment aux échecs et Les Échecs : Cinquante ouvertures de grands maîtres. Il possédait trois livres du Dr Wayne García, notamment Comment réussir et s'épanouir par le contrôle de l'esprit.

Le Dr García l'aidait à comprendre ses pulsions profondes. Il avait lu tous ses ouvrages et le considérait comme un des grands penseurs de notre temps. Grâce au Dr García, il avait appris que l'esprit est une machine comme n'importe quelle autre et qu'on doit en prendre le contrôle au lieu de se laisser maîtriser par elle. S'il avait lu les œuvres du Dr García quand il était plus jeune, il aurait pu monter plus haut dans l'armée et mieux réussir sa vie. Je serais peut-être devenu officier. Il aurait bien aimé faire un jour la connaissance du Dr García.

À part la commode, le lit et la chaise, son appartement ne renfermait qu'un banc de musculation et un ensemble d'haltérophilie dont il entassait les disques dans un coin du studio comme des pièces de monnaie. Bien que de petite taille, il pouvait soulever, en développé couché, plus de cent dix kilos, soit presque deux fois son propre poids. Il prenait un bain après chaque séance d'entraînement, le matin avant d'aller au travail et le soir en rentrant chez lui. Comme il avait peur de manquer de shampooing, il accumulait dans sa douche les bouteilles grand format de Suave jaune « cheveux soyeux ». Quand il se rinçait, il prenait grand

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plaisir à regarder l'eau sale dégouliner de son corps, ces minces lignes noires qui partaient en tournoyant vers la bonde. Car quelques heures en ville suffisaient pour que sa nuque et son visage se couvrent d'une couche malpropre, épaisse et poisseuse.

Et il n'allait certainement pas se laisser engloutir par la saleté ambiante. Cette ville, Los Angeles, est un nuage de crasse, même le ciel est d'un brun boueux. Les rues étaient jonchées de préservatifs et de seringues. Il y avait des seringues partout : dans le parc, sur les pelouses, près des bancs des abribus, dans les caniveaux. Et il ne fallait pas plus d'une minuscule piqûre, d'une petite goutte de sang, pour vous contaminer. Il les avait vus juste devant son immeuble, les malades du sida, les vieux culeros, ces pédés, presque à l'article de la mort, de vrais squelettes. Si une de ces aiguilles me pique, mes muscles et mes os se désagrégeront et je mourrai ici, tout seul dans cette pièce. On ne trouvera pas mon corps avant des semaines. Mourir comme ça, c'est mourir sans honneur.

Au fil des ans, il avait appris à repérer non seulement les malades du sida mais aussi ceux qui n'allaient pas tarder à l'être : les shootés, les tecatos déjà condamnés, ces pelotes d'aiguilles ambulantes. Les rues avoisinant le parc MacArthur grouillaient d'héroïnomanes aux visages blêmes, ils s'entassaient dans d'anciens hôtels et autres vieux immeubles comme des bûches malades dans des piles de bois à brûler. Quand ils arrivaient mollement vers lui au coin de la rue en tendant une main squelettique pour avoir une cigarette ou quelques pièces, il leur lançait un regard assassin.

Derrière son immeuble se trouvait une allée où vivait un groupe de ces toxicos : ils ajoutaient une autre couche à la puanteur douceâtre des conteneurs à ordures. Longoria les voyait, ces défoncés, et il respirait leur odeur tous les matins

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en sortant sa poubelle. C'était encore là un de ses rituels, une des choses qu'il faisait chaque jour même si la corbeille en plastique rouge de sa salle de bains ne renfermait qu'un Kleenex.

Les junkies occupaient cette allée depuis à peu près deux ans. Leurs cabanes reposaient contre l'entrée de service désaffectée d'un centre médical dont l'enseigne proclamait « Clinica médica familiar : Un servicio para la comunidad ». Longoria aurait voulu qu'ils soient évacués de la ruelle comme la merde d'une cuvette de W.-C. Mais personne n'était là pour tirer la chasse, apparemment : tout le monde à Los Angeles se foutait des violations de propriété privée et des entorses à la loi.

Au tout début de leur installation, les tecatos dormaient à la belle étoile, protégés par un bout de carton ou une couverture. Au bout de quelques semaines, ils avaient apporté de grandes boîtes et des casiers à bouteilles de lait avec lesquels ils s'étaient construit de petits abris douillets, puis des planches de contreplaqué pour monter un appentis rudimentaire contre le mur. Peu à peu, après divers ajouts, ils s'étaient retrouvés à la tête de ce petit campement réalisé à partir de choses jetées au rebut et qui semblait devoir durer. Les junkies n'étaient pas près de s'en aller.

Il prenait soin de ne jamais leur parler. Il ne les regardait même quasiment plus. Une fois seulement, il avait échangé quelques mots avec eux, un matin d'hiver frisquet où il avait entendu un drôle de bruit sortir de leurs cabanes. Debout dans l'allée, il était en train de soulever le grand couvercle du conteneur à ordures pour y vider sa poubelle lorsqu'il avait entendu un son inhabituel, aigu, quelque part entre un bourdonnement et un sifflement, puis des voix. Quand il s'était approché pour mener son enquête, la source du bruit était devenue évidente : un poste de télévision. Les junkies

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

regardaient la télé. Incroyable mais vrai : il distinguait clairement le jovial monologue d'un présentateur météo.

« … notre bulletin prévoit de lourdes chutes de neige dans les États du Midwest, et des bourrasques de vent glacial venues de l'Arctique qui balaieront le lac Michigan. Tous nos regrets, Chicago ! Nous avons une pensée particulière ce matin, Katie, pour les habitants de Buffalo où il fait un froid à vous glacer le sang : moins vingt-six ! Ouille ! »

Il était passé lentement devant l'endroit où le mur de couvertures s'entrouvrait, et il avait aperçu un homme et une femme assis sur un matelas, baignant dans la lueur grise de l'écran télé. L'intérieur mesurait à peine un mètre vingt de large, juste assez pour que deux personnes puissent dormir côte à côte. En reculant d'un pas, il avait vu un fil électrique marron en partie dénudé qui émergeait des couvertures à moitié pourries et des cartons constituant le toit de la cabane. Le fil électrique serpentait le long du mur du centre médical, faisait le tour d'une conduite d'eau et disparaissait par une fenêtre à l'intérieur du Westlake Arms.

Intrigué, il était entré dans l'immeuble pour découvrir que le fil passait par une fenêtre et pendouillait dans une cage d'escalier du premier étage avant d'être rattaché par une épissure grossière à un autre fil de cuivre longeant le bas du mur. Il avait contemplé ces fils pendant quelques secondes avant de comprendre que les toxicos prenaient de l'électricité dans son immeuble. Ce qui l'avait mis en fureur. Ils étaient sacrément gonflés, ces seringués ! Cette fois, ça dépassait les bornes, se estaban aprovechando. Il avait séparé les deux fils d'un coup sec, provoquant une petite explosion d'étincelles bleues assez violente pour lui envoyer une décharge électrique dans les bras. Il était tombé sur les fesses. Le bruit de télévision dans l'allée s'était transformé en crachotement puis tu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Ah, merde, avait crié une voix masculine au-dessous de lui. On va rater la fin du “Today Show”.

— Va le rebrancher, baby, avait lancé une voix féminine. Dépêche-toi, je veux regarder l’interview de Whitney Houston. »

Longoria s’était relevé et avait passé une tête par la fenêtre. « Ladrones, vous nous volez notre électricité ! On l’a payée, nous. Elle est pas à vous, c’est pas gratuit. Ça coûte de l’argent ! »

Après un bref silence, la voix masculine s’était élevée dans la ruelle, très calme : « On t’emmerde, pépère. On t’emmerde. »

Ils débarquaient dans les bureaux d’El Pulgarcito Express en serrant dans leurs mains des cartes pour la fête des Mères, des lettres d’amour, des photos du baptême du petit-fils. Ils portaient des cartons remplis de vitamines et de produits de beauté qu’on ne trouvait pas à San Salvador ou à Ciudad Guatemala. Ils sortaient de leur portefeuille ou de leur sac à main des billets de banque soigneusement pliés et remplissaient des mandats-cartes à l’ordre de parents vivant à Quetzaltenango, Tegucigalpa, Jutiapa ou Zacatecoluca.

Comme ils ne faisaient pas confiance à la poste de leur pays d’origine, d’une lenteur désespérante quand elle voulait bien fonctionner, ils avaient recours à El Pulgarcito Express – ou à ses concurrents : Lopez Express, Cuzcatlán Express, Quetzal Express et une demi-douzaine d’autres boîtes pourvues de noms méso-américains tout aussi exotiques, et dont la devanture arborait les drapeaux blanc et bleu ciel du Salvador, du Guatemala et du Honduras. Pour quinze dollars, El Pulgarcito s’engageait à livrer votre lettre en moins d’une semaine, más o menos, sauf si la destination se situait dans une « zone de conflit »,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

euphémisme de choix pour désigner un territoire contrôlé par les guérilleros ; dans ce cas, la distribution risquait de prendre beaucoup plus de temps.

À l'agence numéro deux d'El Pulgarcito, celle de Pico Boulevard, le travail du sergent Longoria consistait à traiter les réclamations, à écouter les récriminations des clients sur les prix, un colis jamais arrivé, un chèque ou un mandat égaré.

« Ma sœur m'a dit qu'elle avait ouvert la lettre et qu'il n'y avait pas de mandat, il avait disparu, cria une Hondurienne un peu forte en brandissant un reçu sous le nez de Longoria. Deux cents dollars partis juste comme ça ! Vous savez ce que je pense ? Que vous êtes une bande de voleurs, voilà ! »

Longoria se demanda lequel des cinq ou six ouvriers avait subtilisé le mandat de cette femme. C'était peut-être Carlos Avilés, le chef d'agence, qui ouvrait tous les courriers pour voir s'ils ne renfermaient pas de messages politiques ; ou peut-être le propriétaire en personne, car il ne s'interdisait pas quelque petit larcin de temps à autre. Longoria n'avait aucun doute : cette cliente ne mentait pas, mais, bon, il fallait quand même être stupide pour faire confiance à El Pulgarcito. Elle n'avait que ce qu'elle méritait.

« Nous ne garantissons le mandat que si vous l'avez acheté ici, chez nous, répéta Longoria pour la troisième fois. Si vous en mettez un dans la lettre sans nous le dire, nous ne sommes pas responsables. Notre société n'est pas responsable pour ce genre de chose. Voilà ce que dit notre jefe. Le jefe dit que c'est le règlement.

— Oh, alors c'est comme ça ? répliqua aussitôt la femme. Je vois. C'est ça, votre combine ? »

Il plongea son regard dans les yeux courroucés de la femme. Ce regard, il l'avait bien mis au point, c'était celui du militaire, la cara de matón qui disait : Avec moi ça ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plaisante plus, je suis du genre à faire un grand sourire après vous avoir frappé sur la tête avec la crosse de mon fusil. Toute personne venue d'Amérique centrale connaissait cet air-là – et les clients d'El Pulgarcito ne l'avaient pas oublié –, celui d'un individu flanqué de son fusil Galil, le bas du pantalon enfoncé dans des bottes à lacets, se tenant avec une grâce menaçante au coin d'une rue du Guatemala ou du Salvador. Des dictateurs et des démagogues aujourd'hui morts continuaient à vivre dans la froideur de ces yeux marron – elle constituait l'atout le plus solide de Longoria. Son regard faisait toujours fuir les plaignants, et c'était justement pour cette raison qu'on l'avait placé à l'accueil. La Hondurienne rangea le reçu dans son sac, tourna les talons et s'en alla.

Ce travail impliquait une certaine discipline, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il s'agissait d'être patient et de résister à l'envie de se pencher et de gifler la femme. Du self-control. Voilà ce que lui apprenait le livre du Dr Wayne García : à contenir l'impulsion initiale qui le poussait à cogner, à résoudre le problème avec ses poings. Parfois, il faut plus de sang-froid pour ne pas frapper quelqu'un que pour le frapper.

Il aimait son emploi à El Pulgarcito parce que c'était un travail de bureau. Il racontait qu'il était « dans le secteur des services », savourant toute la rigueur que sous-entendait cette expression. À son arrivée à Los Angeles, il avait travaillé dans toute une série d'usines, y compris un des ateliers de misère de Washington Boulevard – pendant huit mois, il avait veillé sur de grandes cuves d'acide dans lesquelles on transformait des jeans ordinaires en jeans délavés. Le genre de boulot où l'on en prenait plein le nez, et il estimait mériter mieux que des émanations nocives. Surtout, il souhaitait un travail dans lequel il pourrait rester propre et n'aurait pas à se préoccuper de produits

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chimiques qui rongeaient la peau.

Alors qu'il était encore ouvrier à l'usine, il s'était lancé à la recherche d'un nouvel emploi. Un dimanche après-midi, il avait fait les boutiques de Pico Boulevard en demandant aux propriétaires s'ils avaient besoin de quelqu'un. Après avoir été éconduit dans une discothèque et dans un magasin proposant des articles religieux, statuettes de saints et cierges de toutes formes et de toutes tailles, il s'était présenté à La Prismerísima – une boutique où l'on vendait des robes de première communion, de mariage et d e quinceañera, cette cérémonie pour fêter le quinzième anniversaire d'une jeune fille dans les pays d'Amérique latine. Dans cet espace exigu, des flots de dentelle blanche déferlaient de tous les coins des vitrines, des patères sur les murs et des innombrables rangées de présentoirs disposés au sol. Les jeunes employées lui avaient ri au nez et lui avaient demandé s'il voulait un boulot de mannequin pour ces robes.

Son étape suivante avait été El Pulgarcito Express. Derrière le comptoir d'accueil se tenait un homme d'une trentaine d'années, au nez retroussé, vêtu d'une chemise guayabera coupée droit : l'uniforme type de l'homme d'affaires latino-américain bien habillé. Cet homme avait eu un mouvement de recul et il avait plissé les yeux lorsque Longoria lui avait demandé si la maison embauchait.

« Vous êtes militaire, pas vrai ? dit-il en contemplant Longoria comme s'il s'agissait d'une curiosité zoologique. Ça se voit. Vous êtes un vétéran.

— Oui, jefe. Así es.

— Dans quelle unité étiez-vous ? »

Parler de son passé militaire était toujours risqué, mais Longoria soupçonnait déjà de quel côté penchait cet homme.

« Ejército de Guatemala, répondit-il promptement comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'il s'adressait à un officier. Batallón Jaguar. Sargento Guillermo Longoria, para servirle. »

L'homme à la guayabera se fendit d'un sourire à la blancheur parfaite – un sourire de riche – et lui donna l'accolade.

« Bienvenue, sergent, bienvenue à El Pulgarcito Express. Bien sûr, nous avons du travail pour vous. Vous serez au guichet et vous donnerez un coup de main pour les envois. Six dollars cinquante de l'heure, qu'est-ce que ça vous dit ? »

C'était deux dollars de plus que ce que Longoria avait gagné jusque-là.

« Soldat, considérez que vous êtes ici chez vous. Vous faites partie de notre famille, désormais. »

Cet homme, dénommé William Duarte, était le propriétaire d'El Pulgarcito. Ardent nationaliste salvadorien, il se disait « militant » du parti de droite Arena ; son titre de gloire était d'avoir une sœur mariée à un ministre plutôt influent au Salvador. Il avait décoré son bureau avec des affiches de campagnes électorales d'Arena ainsi qu'avec le portrait de son candidat à la présidentielle, Alfredo Cristiani, un moustachu au crâne dégarni. Au milieu de tous ces placards politiques réclamant « ORDRE, PAIX ET TRAVAIL », on trouvait des affiches touristiques des lieux les plus célèbres du Salvador : des plages bordées de palmiers et des villes proprettes. D'après les voitures et le style vestimentaire, Longoria estima que ces affiches dataient des années 1960. Le Salvador d'avant-guerre.

Après l'avoir engagé, Duarte disparut pendant plusieurs semaines, et quand Longoria demandait où il était, ses collègues répondaient que el ingeniero avait du travail. El ingeniero Duarte s'occupait de ses investissements et de ses nombreuses propriétés dispersées dans tout Los Angeles. Lorsqu'ils mentionnaient le propriétaire, les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

employés lui donnaient toujours le titre officiel d'ingeniero parce que Duarte prétendait avoir un diplôme d'ingénieur civil, même si au fond peu d'entre eux le croyaient vraiment. El ingeniero Duarte roulait dans une BMW blanche, et il appelait souvent l'agence depuis sa voiture en hurlant aux employés de parler plus vite, ces appels coûtaient un dollar la minute et il travaillait trop dur pour gaspiller son fric avec des ramollis du cerveau.

Quand Duarte réapparut dans l'agence numéro deux, il vint trouver son tout nouvel employé et lui fit signe de le suivre, disant qu'il avait quelque chose à lui communiquer de toute urgence et en privé. Il empoigna le bras de Longoria et se mit à parler frénétiquement comme s'il attendait cet entretien depuis très longtemps. Ils s'installèrent dans un petit bureau à l'arrière, une pièce nue pourvue seulement de deux chaises et d'un téléphone posé à même le sol. Duarte sirotait un milk-shake dans un gobelet en polystyrène.

« Tu ne peux pas imaginer à quel point je respecte nos combattants. Dans mon pays, comme dans le tien, l'armée est le ciment de toute la société. Sans l'armée, on serait encore au Moyen Âge, on vivrait dans le chaos complet. J'ai raison, ou j'ai raison ? Bien sûr que j'ai raison. C'est comme ça, voilà tout. D'accord ? » Il leva les bras avec l'air de se demander comment quelqu'un pourrait élever la moindre objection.

Longoria approuva de la tête et Duarte poursuivit. « On a besoin de l'armée pour avoir de l'ordre. Sans l'armée, ce pays ne serait qu'un ramassis de pauvres bouseux illettrés. C'est comme ça, et tu le sais aussi bien que moi. Je le vois à ta tête. C'est pour ça que tu es venu travailler avec moi à El Pulgarcito, parce que tu as vu qu'on pensait pareil. Tu l'as deviné dès que tu as mis un pied ici. On est pareils, toi et moi. On voit les choses de la même façon. Au fait, t'es de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quel signe ? Moi, je suis Gémeaux. T'es Gémeaux, toi aussi, pas vrai ? Je le savais ! Je les repère à chaque coup ! »

Duarte portait une chemise guayabera jaune pâle dont le bas était maculé de taches de haricot séchées. Il avait les mains douces, l'indignité du travail manuel leur ayant été épargnée, et un ventre rondelet que n'arrivait pas à cacher son ample chemise. Ses cheveux gominés étaient soigneusement peignés en arrière et il sentait l'eau de Cologne, signe de vanité que Longoria trouva particulièrement irritant. Quoique Duarte s'adressât à lui comme à un vieil ami, Longoria se sentait mal à l'aise en sa présence. Il n'avait pas encore placé un mot, et Duarte continuait à parler.

« Personnellement, je ne suis jamais allé dans l'armée parce que j'avais un autre rôle à jouer avec mon entreprise, et puis il fallait que j'organise le parti, ici, à Los Angeles. C'est un travail important. Peut-être pas aussi dangereux que ce que t'as fait dans l'armée, mais important. Il y a beaucoup d'influences pernicieuses, ici, chez les gens de Los Angeles, chez les Centroamericanos. C'est à nous de les combattre. On suit de près leurs activités. Parfois, pas souvent, on monte une petite action pour leur montrer qu'on est là. Une lettre, un coup de fil, quelquefois un truc plus sérieux. Les journaux s'excitent et nous traitent d'« escadron de la mort », mais c'est pas ça du tout. On fait juste des petites choses. Acciones. Un jour, peut-être, tu nous aideras. Quelqu'un qui a ta formation pourrait nous être utile.

» Justement, parle-moi de ta formation. Est-ce que tu as pu travailler avec les Américains, les Bérets verts ? Tu sais, au Salvador on a un bataillon comme le vôtre. Il s'appelle le bataillon Atlacatl. Oui, oui, bien sûr que t'en as entendu parler. J'oublie que je m'adresse à un expert, là ! La formation américaine, c'est tout simplement la meilleure,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas vrai ? Ces gringos, ils savent ce qu'ils font. Il suffit de regarder leurs soldats : de vrais guerriers. D'abord, on les nourrit bien. Pendant des années et des années, nos soldats à nous ont toujours été petits et maigres comme tout, et puis on a appris des Américains qu'il ne fallait pas mégoter sur la bouffe des combattants. Des petites choses comme ça, il nous a fallu un bon bout de temps pour les intégrer. T'es comme eux, maintenant, t'as l'air en pleine santé. Quel est le mot pour ça ? Robuste ? C'est ça. T'es petit, mais robuste. Tu es en état de te battre. »

Comme Duarte insistait pour en savoir plus sur sa carrière militaire, Longoria lui parla de Fort Bragg et de la zone du canal de Panamá, puis du Centre John F. Kennedy pour la guerre non conventionnelle et de la School of the Americas : il était diplômé des deux. Il lui raconta qu'il avait été très impressionné par son passage en Caroline du Nord, par cette base militaire aseptisée et son magasin si bien fourni, cet endroit où tout était parfaitement ordonné et planifié. Il avait cru que le reste des États-Unis serait comme Fort Bragg, mais son arrivée à Los Angeles avait été une sacrée désillusion. Ce qu'il se rappelait le mieux, à propos du Panamá, c'était la chaleur incessante et ces officiers américains trente ou cinquante centimètres plus grands que tous les Guatémaltèques ou les Salvadoriens autour d'eux. On les avait entraînés à se battre dans la jungle sans même leur laisser le temps de voir le canal, ce qui l'avait d'ailleurs un peu déçu. Quand il ne s'entraînait pas, il ne faisait rien d'autre que dormir.

Longoria s'exprima doucement, les yeux baissés vers la moquette. Il estimait qu'il devait rester humble devant son patron. Mais, en levant la tête, il vit que Duarte avait les yeux écarquillés et le visage d'un enfant qui écoute une histoire fantastique avant de s'endormir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Cette pièce est d'un triste, Guillermo. Tu devrais la décorer. Mettre quelque chose sur les murs, au moins un poster. On dirait une caverne. Ça me rend triste, quand je viens te voir. Ma salle de bains a davantage de personnalité que ça. »

Reginalda Peralta était l'unique femme à laquelle Longoria eût jamais accordé le privilège de passer la nuit dans son studio. Âgée de vingt-trois ans et née dans la ville portuaire de La Unión, au Salvador, elle avait de longs cheveux noirs frisés et des lèvres charnues couleur de vin rouge. Elle était franche et directe, ce qui d'après lui était assez fréquent chez les Salvadoriennes, surtout quand elles venaient des grandes villes. Ils se retrouvaient tous les samedis après-midi.

Ce samedi-là, Reginalda était assise près de lui au bord du lit, vêtue d'une jupe en polyester noire moulante et d'un chemisier à fanfreluches en rayonne jaune. On en était au stade intermédiaire, obligatoire mais malaisé, entre le moment où ils pénétraient dans l'appartement et celui où ils entamaient leur rapport sexuel. Comme d'habitude, Longoria ne disait pas grand-chose, et Reginalda se sentait forcée de remplir ces minutes-là par un semblant de conversation. Pendant qu'elle parlait, ses petits pieds tapotaient le lino vert.

« Mes nouvelles chaussures, est-ce qu'elles te plaisent ? demanda-t-elle en levant les pieds pour montrer ses escarpins vernis noirs. Je les ai achetées sur Broadway. Juste quinze dollars. Le brillant ne part jamais, il est permanent. C'est beau, hein ? »

Lorsque Longoria avait fait sa connaissance, elle portait des tennis et l'uniforme ridicule des restaurants Taco Bell couvert de taches de haricot et d'avocat. C'était l'été précédent, un jour où la chaleur et la sécheresse de l'air l'avaient particulièrement épuisé. Il était en train de manger

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

seul, concentré sur le plat mexicain sans saveur mais bon marché placé devant lui. En levant les yeux, il avait aperçu une femme à la chemise bleu-vert, avec un petit badge rectangulaire à son nom. Ses cheveux frisés étaient recouverts d'une sorte de casquette de base-ball violette ornée d'une clochette jaune. Elle essuyait les tables de la terrasse et entassait les gobelets usagés et les papiers épars sur un plateau orange vif. On était en plein après-midi, quelques heures après le déjeuner, et il était le seul client encore là.

Il n'avait pas pour habitude d'aborder des inconnues, d'entamer une conversation à partir de rien, mais Reginalda l'intriguait. Elle fronçait les sourcils tout en frottant pour enlever une tache de sauce couleur rouille. À son air esseulé, à la précipitation et au ressentiment que dénotait sa manière de nettoyer les tables, il lui parut évident qu'elle partageait avec lui un mélange de fureur et de déception. La vie n'a pas été juste à mon égard, semblait-elle dire. Je mérite mieux que ça, mon destin n'est pas de nettoyer des traces de sauce sur des tables. Et ce fut comme si, instantanément, il savait tout ce qu'il fallait savoir d'elle. Ses inhibitions naturelles furent balayées par son désir de lui parler, de l'atteindre par des paroles, et il articula la première chose qui lui vint à l'esprit.

« Vous ne pensez pas que les gens devraient apprendre à jeter leurs ordures ? C'est une mauvaise habitude qu'ils ont, les gens, de laisser leurs saletés aux autres. Son unos maleducados. S'ils étaient plus polis, s'ils faisaient plus attention aux autres, vous ne seriez pas obligée de nettoyer derrière eux. »

Un large sourire s'épanouit sur le visage de Reginalda. Elle versa les ordures dans un conteneur en plastique et le regarda brièvement dans les yeux.

« Vous avez raison, dit-elle. Les gens ne font pas

attention aux autres. »

Cette remarque le frappa comme une grande vérité encore jamais énoncée. Ils parlèrent quelques minutes, principalement de l'état d'un monde peuplé de tant de gens mal éduqués, jusqu'à ce que le superviseur de Reginalda, émergeant de la cuisine, lui dise d'arrêter de tirer au flanc et de se remettre au boulot.

À présent, six mois plus tard, ses rencontres avec Reginalda obéissaient à un emploi du temps très strict, comme tout le reste dans sa vie. Il la voyait une fois par semaine, quelquefois deux, rarement plus. Mais il ne manquait jamais un rendez-vous. Ce n'était pas une bonne chose de fréquenter la même femme trop longtemps, mais il s'était attaché à elle malgré tout. Il l'aimait bien parce qu'elle parlait sans arrêt, même quand il n'écoutait pas. Qu'il reste sans rien dire ne la gênait pas, et elle semblait savoir de quoi son passé était fait, alors même qu'il n'en parlait jamais.

Aujourd'hui leur rendez-vous avait commencé comme beaucoup d'autres lors des six mois précédents. Il l'avait retrouvée au bas de chez elle, dans son appartement de Pico-Union, près d'Olympic Boulevard. Ils avaient pris le bus jusqu'au cinéma Million-Dollar de Broadway pour attraper une séance en matinée du film Soy de Mi Pueblo avec le chanteur de charme et cow-boy mexicain Pedro Infante. Puis ils avaient repris le bus pour le parc MacArthur où ils avaient fait un rapide tour du lac, le tout sans échanger plus d'une demi-douzaine de mots. Il avait acheté pour elle quelques churros con chocolate à un marchand ambulant, puis ils avaient filé tout droit chez lui.

À son côté, sur le lit, Reginalda tapait toujours le bout de ses nouvelles chaussures noires contre le lino vert en jacassant à propos du mariage imminent de sa cousine : « Ils vont organiser la réception dans le patio derrière la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

maison. Elle habite Century Boulevard, près de Watts… »

Il se baissa, lui enleva ses chaussures et les laissa tomber par terre. C'était le signal de départ. Elle regarda quelques instants les chaussures sur le plancher, eut un rire silencieux et s'attaqua aux boutons de la chemise de Longoria. De sa bouche humide, elle lui mordilla la poitrine, et en un rien de temps ils se retrouvèrent nus tous les deux, se cherchant l'un l'autre dans une union désespérée de langues et de peau, emmêlant leurs corps sur cette couche étroite. Le désir qu'il éprouvait pour elle, pour ses bras minces et son visage large, grandissait de semaine en semaine. Ça le désarçonnait, cette faiblesse, et l'attrait qu'avait pour lui cette petite femme, mais il y cédait néanmoins. Dix minutes de pelotage, puis elle lui posait dans la main un petit sachet carré, le préservatif. Elle était au-dessous de lui, maintenant, toute en courbes couleur café, et leurs corps se pressaient l'un contre l'autre en une longue étreinte, se parlant à coups de baisers, de griffures et de caresses.

Quand ils eurent fini de faire l'amour, le silence retomba entre eux, entrecoupé seulement par les bruits de l'immeuble, ceux des enfants et de leurs mères qui leur parvenaient de l'autre côté des cloisons, ceux des jouets tombant sur le plancher invisible au-dessus d'eux. Ses voisins l'entendaient-ils faire l'amour avec Reginalda ? Longoria était gêné à l'idée que ses bruits intimes, ses gémissements et les cris étouffés de Reginalda puissent servir de distraction aux occupants des appartements autour du sien. Mais peut-être ne l'entendait-on pas. Après tout, il tâchait d'être discret, il posait sa main sur la bouche de Reginalda et l'y maintenait même quand elle la mordait. Il rumina cette pensée. Bien sûr qu'on l'entendait : il entendait bien tous les autres, lui.

La nuit, de dix heures jusqu'à une ou deux heures du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

matin, un chœur orgiaque d'accouplements aux accents hispanophones résonnait à travers le plafond, le plancher, les murs et les fenêtres autour de lui. « ¡Ay amor! » « ¡Así! ¡Así! » « ¡Qué rico! » Il n'en fallait pas plus pour pousser un célibataire seul dans son lit à se toucher, faiblesse morale à laquelle il succombait de temps à autre bien qu'il n'ait jamais oublié l'avertissement du lieutenant-colonel Villagrán, pour qui c'était « une habitude de pédé ».

« Soldats, ne vous touchez pas. Ça affaiblit l'esprit. Il faut avoir un moral de guerrier, pas un moral de pédé. C'est pour ça qu'on vous amène au bordel, pour répondre à ce besoin-là. Faites-le comme il faut, selon la méthode naturelle. L'armée s'occupera de tout. Pas de "self-service" dans la caserne. »

Abandonnant Reginalda sur le lit, il passa dans la salle de bains où il déroula un mètre de papier toilette pour en envelopper le préservatif avant de déposer délicatement le paquet bien fermé au fond de la poubelle. Puis il se plaça sous la douche et attendit que l'eau chaude eût lavé son corps des dernières traces de transpiration et de commerce sexuel. Au bout de quelques minutes, il fut complètement propre.

Guillermo Longoria n'était pas entré dans l'armée par choix. Il aurait même pu l'éviter tout à fait si, un dimanche après-midi, il n'était pas allé voir E.T., l'extra-terrestre au cinéma Lux de Huehuetenango. Il avait dix-sept ans et débordait encore d'innocence juvénile, car il était le fils d'une paysanne qui cultivait un hectare de maïs sur un flanc de colline. Sa vie tournait autour de la terre, des cycles de pluie et de récolte. Il ne connaissait pas encore le monde.

Il était censé être en ville pour acheter de la lessive. « Prends la lessive et reviens tout de suite », lui avait dit sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mère. C'était une femme sévère, très petite ; sa peau foncée, d'un brun orangé, était sillonnée de rides profondes et sa voix prenait des intonations indiennes lorsqu'elle parlait l'espagnol. « Je te connais, Guillermo. Ne va pas te balader dans le marché et t'attirer des ennuis. »

Après une marche de deux heures et un long trajet en bus, il avait acheté la lessive – une poudre blanche parsemée de bleu qui lui donnait envie d'éternuer quand il la reniflait. Elle se trouvait dans une poche en plastique qu'il avait soigneusement posée à ses pieds en s'installant dans la salle de cinéma – ce lieu interdit. Il était sur le devant, au troisième rang, si près de l'écran que son siège lui paraissait bouger quand la caméra faisait un panoramique. Au Lux, on montrait deux sortes de films : des mexicains et des américains. Guillermo préférait ces derniers. Et tandis qu'il regardait E.T., il s'émerveillait de ces rues larges et propres, de ces maisons si vastes que c'en était ahurissant. Depuis deux semaines, il mettait des sous de côté pour se payer le billet, et il était enfin là, dans la salle bondée, au coude à coude avec des dizaines de campesinos, d'hommes et de femmes au visage et au cou cuits par le soleil qui, tous, regardaient les brillantes images en Technicolor avec une fascination respectueuse et muette. La banlieue montrée à l'écran lui faisait davantage penser à un terrain de jeu qu'au quartier d'une grande ville. Il suivit des yeux un garçon qui roulait à vélo dans une impasse à la chaussée parfaite, puis traversait des rues où ne circulait aucun bus, aucune voiture.

Il avait déjà vu d'autres productions américaines, pour la plupart des films d'action pleins de coups de feu et de voitures qui explosent. Mais il n'avait jamais vu de film montrant une maison comme celle-ci, où toutes les pièces étaient remplies de postes de télé et de jouets, où les penderies contenaient plus de vêtements qu'on ne pouvait

en porter en une vie entière, une véritable corne d'abondance regorgeant de gadgets et d'appareils électriques. Pas étonnant que l'extraterrestre ait choisi les États-Unis. Il ne serait jamais venu au Guatemala pour se retrouver enfermé dans une petite maison en adobe avec un sol en ciment comme celle où lui vivait. Aux États-Unis, E.T. avait tout un frigo pour satisfaire son appétit. Qu'aurait-il mangé s'il était descendu chez lui, Guillermo ? Une tortilla avec quelques haricots et une pincée de sel ?

À l'écran, le petit extraterrestre si câlin, debout devant un téléviseur, tentait de faire fonctionner une télécommande.

Si j'étais dans cette maison, je me sentirais comme E.T., comme une petite créature dans un monde lointain, en train de faire des sons que personne ne comprend.

E.T. buvait de la bière prise dans le frigo. Il se trouvait tout seul dans la maison d'Elliott et il se saoulait. Il arriva en trébuchant dans la penderie de la petite sœur où il mit sa robe et un chapeau ridicule.

Brusquement, les lumières de la salle se rallumèrent et l'écran redevint d'un blanc aveuglant. Le cinéma s'emplit d'un brouhaha de voix, de sifflets et de cris de protestation. Les spectateurs des rangs de devant se retournèrent et jetèrent des regards mécontents au projectionniste. « Remets le film ! »

Les portes extérieures, situées à droite et à gauche de l'écran, s'ouvrirent violemment avec un grand craquement. Des soldats en treillis, fusil-mitrailleur à la main, surgirent à chaque ouverture.

« ¡El ejército! cria une femme. Courez, les garçons. C'est les soldats. Courez avant qu'ils ne vous attrapent ! »

Les spectateurs échangèrent des regards paniqués. C'est pas pour de vrai. On est censé être au cinéma. Des paysans se levèrent et placèrent leur chapeau de paille sur leur poitrine, tandis que des femmes passaient des bras

protecteurs autour de leurs petits enfants. À côté de Guillermo, un garçon se mit à ramper sous son fauteuil, se tortillant sur le sol tout poisseux. Un jeune homme à la joue balafrée piqua un sprint le long du couloir en direction du hall d'entrée.

« On ne bouge plus ! hurla une voix musclée depuis le fond de la salle. Tout le monde reste à sa place ! »

En se retournant, Guillermo vit d'autres soldats pénétrer en nombre dans la salle. Ces soldats, des garçons aux hautes pommettes indiennes, paraissaient trop jeunes pour être dans l'armée, et leurs grands fusils noirs les rendaient encore plus minuscules. Campé au bout du couloir, l'homme à la voix forte promena sur la scène un regard autoritaire plein d'autosatisfaction. Il portait de grandes bottes et une tenue de camouflage.

« O.K., fils de putes, maugréa-t-il en descendant le couloir d'un pas lourd. Vous allez comprendre que je rigole pas. Ya van a ver, hijos de la gran puta. »

Il monta sur l'estrade juste au-dessous de l'écran blanc. Tous les yeux se tournèrent vers lui. C'était manifestement l'officier qui commandait la troupe. L'espace d'un instant, Guillermo fut excité par la théâtralité de la scène, on aurait dit un film, même s'il n'était pas exactement du même genre que celui qu'ils venaient de regarder. Ce militaire sur l'estrade était une sorte de croisement entre un comédien mexicain et un de ces héros américains de films d'action et d'aventures qui trimballent de gros calibres et font exploser tout un tas de choses.

« Les femmes et les jeunes filles peuvent partir. Les hommes et les garçons restent là, cria l'officier. Tout garçon âgé de plus de quatorze ans doit rester assis. Et sortez vos papiers. On vérifie les papiers, aujourd'hui. Tous ceux qui n'ont pas de papiers prouvant qu'ils ont fait leur service militaire iront directement au cuartel, à la caserne. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sortant des rangs en pleurs, des femmes vêtues de chemises brodées de paysanne se séparèrent de leur mari ou de leur fils, tout en tenant la main de petits garçons ou de petites filles aux chaussures bien trop grandes pour eux. Deux soldats tirèrent un homme de son siège et le traînèrent jusqu'à l'avant de la salle. L'un des deux plongea sa main dans la poche de l'homme et tendit à l'officier quelques papiers froissés. L'officier secoua la tête et leva brusquement le pouce au-dessus de son épaule.

« Vous avez vingt-trois ans et vous n'avez pas fait votre service ? dit-il. Sergent, prenez ce trouillard, ce flemmard de merde, et foutez-le dans le camion. Al cuartel con este maricón. »

Les soldats délogèrent d'autres hommes et d'autres garçons de leurs sièges et les alignèrent le long du couloir. L'officier vérifiait les documents : les gens qui avaient, sur leurs papiers d'identité, l'empreinte de tampon bleue prouvant qu'ils avaient fait leur service militaire avaient le droit de partir par la porte de gauche, tandis que les autres – la quasi-totalité – étaient poussés, tirés et envoyés à coups de pied vers la porte de droite.

U n campesino grand et maigre arborant une fine moustache se tenait debout, tête baissée, devant l'officier. Celui-ci jeta un coup d'œil à ce pauvre homme puis il promena son regard autour de lui, sur ce cinéma de seconde zone aux sièges troués. Soudain, il parut dégoûté par le côté sordide de la scène qu'il avait lui-même montée. Après avoir inspecté les papiers du paysan, il fit un vague geste vers la porte de droite.

Enfin, ce fut au tour de Guillermo. Il sortit ses papiers, sans aucune idée des conséquences.

« Pas de tampon sur celui-là non plus, dit l'officier d'un ton las. Encore un pour la caserne.

— Mais j'ai pas encore dix-huit ans, jefe, protesta

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faiblement Guillermo.

— Tu vas pas m'apprendre la loi, petit con. Tu crois que je connais pas les règlements ? Tes dix-huit ans, ils vont pas tarder. »

Guillermo sentit des bras puissants le tirer par le col. Il trébucha, manquant tomber dans la première rangée de sièges. Un autre soldat le releva et le poussa par la porte de sortie dans la blancheur et la chaleur de la journée. Avant même que ses yeux aient pu s'adapter à l'éclat du soleil, il sentit de vives douleurs dans ses jambes et ses tibias. On le fit passer entre deux rangs de militaires, et ceux-ci lui envoyèrent des coups de pied pour qu'il trébuche. Quelques pas de plus et il tomba, s'écorchant le bras sur l'asphalte ; puis on le souleva dans les airs comme un sac de haricots. Il atterrit sur le plateau en bois d'un camion de l'armée.

À côté de lui, un garçon pleurait, le visage enfoui entre ses mains. L'homme à la fine moustache saignait, il avait une coupure au front. Ils étaient tous serrés les uns contre les autres. Après, le camion s'engagea sur une route pleine de nids-de-poule, les projetant d'un côté et de l'autre comme des touristes sur un manège de carnaval.

À la caserne, des soldats rasèrent ses cheveux tout poisseux et lui donnèrent officiellement un uniforme. Cette nuit-là, il dormit sur un lit de camp très dur. Sa mère serait en colère contre lui parce qu'il ne l'avait pas écoutée, parce qu'il ne s'était pas contenté d'acheter la lessive et de rentrer tout de suite après à la maison. S'il avait été un bon fils, il ne serait pas allé au cinéma et il ne serait pas maintenant dans l'armée.

---

1. Base de l'armée américaine située en Caroline du Nord, réputée pour l'entraînement de commandos.

3

Abri immédiat

IL EN ÉTAIT AU POINT où n'importe quoi ferait l'affaire. Un verre de lait, un sandwich au poulet, une torta comme en préparaient les Mexicains avec ce pain rond qui ressemblait à un ventre de femme enceinte. Il n'avait pas mangé depuis la veille, depuis l'expulsion.

Il était assis sur un carton, les jambes croisées, une couverture sur les épaules. Le campement était plongé dans l'ombre ; le soleil se cachait à l'est, derrière la silhouette des gratte-ciel du district financier. De temps à autre, il entendait des rats monter ou descendre à toute vitesse de leur nid au sommet d'un palmier. Avec José Juan, ils avaient déplacé leurs matelas en carton pour les mettre contre le mur en ciment chaulé d'un sous-sol – ultime vestige d'un bâtiment, le reste s'étant dissous en poussières et petits cailloux. Toujours plein de ressources, José Juan avait déniché quelques feuilles de plastique qu'il comptait utiliser pour construire un appentis. Une vraie boule d'énergie mexicaine, ce José Juan : il savait tirer le meilleur parti de toute situation et trouvait toujours quelque chose à faire.

La faim d'Antonio se traduisit par un flot d'acide qui remonta de son ventre jusqu'à sa gorge. Signaux envoyés par son estomac, ordres des intestins à l'intention des pieds et des jambes : Lève-toi et va chercher à manger. On distribuait de la nourriture à la banque alimentaire de l'Église unitarienne, de grosses tranches de fromage orange qu'on ingurgitait avec du pain pour se remplir. Mais il devait s'y rendre tôt pour avoir une bonne place dans la file, derrière les femmes aux yeux rougis qui arrivaient toujours

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

là deux heures avant l'ouverture. S'il ne se dépêchait pas, elles feraient main basse sur toutes les bonnes tomates et tout le pain valable, laissant les miches rassises que seuls les SDF acceptaient de manger.

Pourtant, Antonio n'avait pas envie de quitter son petit bout de terre et de gravier. Aller à la banque alimentaire ne servirait qu'à repousser la faim de quelques heures, et puis il lui faudrait chercher de nouveau à manger. Cet effort lui paraissait absurde, comme d'élever un mur de sable pour arrêter la mer. Et il n'en retirerait rien, sinon le souvenir dégradant d'avoir fait la queue, un souvenir baigné de l'éclat béat de ces bénévoles de l'Église souriant stupidement à des alcoolos aigris, à des mères plongées dans la misère et à des immigrés sans abri.

« Tengo hambre, dit José Juan en surgissant soudain avec une autre feuille de plastique. Allons chercher quelque chose à bouffer. »

Antonio ne voulut céder ni à José Juan ni aux protestations de son propre ventre. Il s'était rendu compte qu'il avait oublié quelque chose, et ce nouvel oubli avait déclenché une de ses célèbres déprimes. Cette dépression se répandait en lui : une pluie sombre, des instants de plomb où même la brise était trop pesante, où il avait l'impression que sa peau allait craquer sous la pression d'un excès de pensées, d'un trop-plein de tristesse. Il n'arrivait plus à se rappeler la date de la mort de sa femme et de son fils. Il avait en tête leurs anniversaires – 23 septembre et 15 mai –, mais il ne parvenait pas à préciser quel jour ils étaient morts.

Quel genre de père était-il, pour oublier ainsi ? Si elle était vivante, Elena lui sourirait et dirait : « Évidemment que tu ne t'en souviens plus, Antonio. Tu oublies toujours tout. Tu as toujours tout oublié. Les anniversaires, les numéros de téléphone, les rendez-vous. Tu oubliais toujours. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elena a disparu depuis trop d'années. Elle m'a laissé ici, dans cette ville où l'on doit faire la queue pour des bouts de fromage en plastique. Elena n'a pas vécu pour voir ce Los Angeles que je connais, le ciel vide où les seules étoiles sont les lumières des gratte-ciel qui s'allument au crépuscule et me surveillent comme un millier d'yeux de verre. Un instant donné, il était quelqu'un de normal, avec les espoirs et les désirs de n'importe qui, et puis, l'instant suivant, il avait envie de se rouler en boule. De se coucher et laisser son corps se fondre dans le sol. Un moment de repos.

Vaguement conscient de la présence de José Juan, encore debout à son côté, Antonio laissa ses yeux errer sur le paysage autour d'eux. Un samedi matin dans le centre-ville de Los Angeles. À peu près toutes les minutes, des voitures passaient en trombe devant le terrain vague comme des traînées de métal brillant. Avec des hurlements de moteur qui, sous l'effet Doppler, devenaient des bonjours et des au revoir, elles fonçaient vers le pont qui enjambait gracieusement l'autoroute Harbor et plongeaient dans le monde merveilleux du quartier financier. Et lui, Antonio, était là, tout près, à quelques rues à peine, assis au milieu d'un damier de terrains vagues couverts de gravats où les mauvaises herbes perçaient les couches de béton, de briques et d'asphalte en train de s'effriter.

« ¡Qué te pasa? » demanda José Juan en s'accroupissant pour le regarder à la façon dont un mécanicien inspecte le dessous d'un châssis.

Antonio se détourna.

« On croirait que t'es mort, reprit José Juan. Triste à mourir. Dis quelque chose, parle-moi. » Il empoigna Antonio par l'épaule et le secoua comme une poupée de chiffon.

« Eh, écoute-moi. Réveille-toi. No te agüites. Ça me plaît pas, quand tu te mets dans cet état. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il m'en veut, quand je me mets dans cet état. Qui pourrait le lui reprocher ? Le pauvre, être obligé de me supporter depuis tout ce temps. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un ami aussi patient ? José Juan n'aimait visiblement pas l'Antonio qui avait pour unique envie celle de dormir, celui qui, toutes les quelques semaines, paraissait au bord du suicide.

« Eh bien, comme tu voudras, souffre », lâcha José Juan en se relevant et en secouant la tête. Et il partit d'un pas nonchalant en direction de Third Street.

Antonio resta donc seul à regarder le campement s'éveiller autour de lui, tandis que le soleil passait au-dessus des gratte-ciel et perçait dans les trouées bleues d'un ciel à moitié couvert. Ici et là, il apercevait des Blancs vêtus de blousons en nylon ou de parkas vert olive. Il y avait aussi un vieillard dégingandé qui, avec sa longue barbe, évoquait une allégorie caricaturale du Temps. Les Latinos de la tente voisine sortirent en frottant leurs yeux injectés de sang. Parmi eux se trouvait la fameuse Vicki : elle avait un teint blafard d'héroïnomane, des traits anguleux et un âge indéterminé.

« Ah, merde, où est-ce que je suis ? » dit-elle en plissant les yeux. Puis, s'habituant à la lumière, elle s'aperçut qu'Antonio l'observait et elle lui fit un doigt d'honneur.

Gêné, il se tourna vers un autre bivouac où deux Noirs suspendaient des vêtements à une ficelle tendue entre deux palmiers. Un troisième homme – un Blanc aux cheveux longs – alluma un feu dans un cercle de pierres et tenta de maintenir en équilibre au-dessus des flammes un gril de barbecue. Une odeur de haricots pintos flotta bientôt en direction d'Antonio, et son ventre recommença à gargouiller. Pour autant qu'il puisse en juger, ces trois hommes vivaient ensemble dans l'abri fait de casiers à bouteilles de lait, de couvertures et de tôle ondulée qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vacillait derrière eux. Le Blanc s'assit sur un casier près du feu et passa ses doigts dans ses cheveux gras – un vieil instinct, celui d'être présentable, se réveillait en lui. Il frotta la paume de sa main contre les repousses de barbe sur son visage puis ôta sa chemise, exposant aux regards une poitrine concave, pâle et osseuse. Ensuite il s'agenouilla, mit la tête à l'intérieur de l'abri, en retira une chemise et l'enfila. Lorsqu'il retourna vers le feu, il se tenait encore courbé, comme si son corps conservait le souvenir du temps passé dans cet espace exigu.

Tout le monde, ici, paraissait avoir le même regard vide et la même posture voûtée. On aurait dit des points d'interrogation ambulants.

Des réfugiés. C'était le mot juste pour qualifier ceux qui vivaient ainsi, dans des tentes de fortune, sur ce sol nu. Une nouveauté pour Antonio. Il ne se serait jamais imaginé que des gringos puissent être des réfugiés.

Ces gringos-là ne méritent pas ça.

Bien des années auparavant, quand il vivait au Guatemala, l'idée qu'il se faisait de Los Angeles avait quelque chose d'électrisant. Un lieu vibrant de promesses, avec des femmes bronzées en bikini et des hommes portant des glacières remplies de bouteilles de bière. Une ville de gens jeunes, beaux et sportifs, au pas élastique. Il l'avait si souvent vue s'animer sur son téléviseur qu'avant même d'y avoir posé le pied il avait l'impression de connaître la Californie. Dans son pays natal, les mots « Los Angeles » étincelaient comme les miroitements du soleil sur un lac de montagne.

Et maintenant, ça. Des points d'interrogation humains émaciés, sales et pas rasés, qui suspendaient des vêtements à une corde à linge tendue entre deux palmiers sur un terrain vague, en plein centre-ville.

Étrangement, il se sentait presque responsable de leur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

situation. Si son esprit n'avait pas été embrumé par tant de douleur, ces gens-là n'existeraient pas. Ils sont ce que j'éprouve. Sans savoir comment, il avait contaminé ces prospères Americanos avec son propre malaise. Leur souffrance, c'était lui qui l'avait provoquée : elle n'était que l'extension de son passé tourmenté, la malédiction propagée par un homme dont la femme et le fils étaient morts. Il avait envie de s'excuser auprès de ces gringos, de leur dire : « Je suis désolé. Tout ça, c'est dans ma tête. Vous comprenez, j'ai le cerveau plein de ces trucs sordides. » Il n'avait pas eu l'intention de les plonger dans cette horrible situation. Mais puisque tout était sa faute, ils pouvaient rentrer chez eux, reprendre l'existence qu'ils avaient connue auparavant, retourner à leurs plages et à leurs glacières. Dès qu'il partirait, ils retrouveraient leurs corps d'Américains, solides et sains. Il ferma les yeux quelques instants et médita dans une obscurité qui lui donnait le vertige, en se demandant s'il parviendrait à les faire disparaître. Quand il les rouvrit, ils étaient toujours là, ces hommes aux dents et à la peau d'un jaune ivoire. Ils étaient aussi réels que sa faim. Il secoua énergiquement la tête, tel un chien qui s'ébroue pour chasser l'eau de sa fourrure. Sans doute était-il demeuré trop longtemps dehors en plein air, il devait être sujet à une sorte de réaction psychologique. S'il avait eu un dictionnaire de médecine, il aurait cherché les symptômes. Hallucination, délire. Il ne devait pas rester là, sinon il risquait de perdre complètement l'esprit.

Il était important de conserver le contrôle de soi.

Sur le terrain voisin, les gens vaquaient à leurs occupations du matin avec le sérieux et l'efficacité qui vient de la pratique : ils préparaient du café, ils se versaient des haricots à l'aide d'une petite cuillère en plastique. Même ici, dans ce lotissement nu, on pouvait s'installer dans la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

routine. Muni de deux seaux qui ressemblaient à des jouets de plage, un des Noirs rapporta de l'eau puisée à une source invisible d'ici mais qui se trouvait sans doute au pied de la colline.

Quelques minutes plus tard, José Juan réapparut avec plusieurs morceaux de bois de récupération.

« Allons chercher à manger, dit-il. Il faut qu'on mange. »

Antonio se leva et, ensemble, ils cachèrent le sac-poubelle Hefty contenant tous leurs biens dans un des buissons qui entouraient les terrains vagues. Ils prirent Third Street, longèrent les derniers bivouacs et franchirent une clôture éventrée. Un panneau y était encore attaché : BIENTÔT EN CHANTIER : HÔTEL CROWN HILL ET BUREAUX DE FINANCE PARK.

Ils n'étaient plus qu'à un demi-pâté de maisons quand ils aperçurent un individu en train de farfouiller dans les ronces pour en extraire le sac Hefty.

« Hé, là ! » lui cria Antonio en anglais, avant de lâcher le sac de provisions de la banque alimentaire pour s'élancer vers lui.

Surpris, le bonhomme s'éloigna à grands pas sur ses longues jambes, emportant sous son bras la table de cuisson de José Juan. Après avoir piqué un sprint, Antonio le plaqua par-derrière. Ils tombèrent avec un bruit sourd. Antonio atterrit sur le dos du voleur et l'écrasa contre le sol couvert d'herbes.

« Salopard ! » hurla-t-il en retournant le type et en brandissant le poing juste au-dessus de son visage.

Le voleur leva humblement les bras avant de crier : « S'il vous plaît, me frappez pas ! » C'était le vieil homme qu'Antonio avait vu un peu plus tôt : il avait le teint terreux et sa longue barbe était tachée de jaune juste sous la bouche.

On n'a presque rien et ce type veut nous le prendre. Le poing d'Antonio atterrit sur le visage de l'homme, le cartilage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

craqua sous ses doigts. Un deuxième coup, celui-là comme s'il enfonçait un clou dans le sol, et un crochet dans la tempe. Faible cri de la part du voleur. Et encore un coup de poing, dans la bouche cette fois.

« Faut pas faire le con avec moi ! hurla Antonio. Hijo de la gran puta, no te metes con migo. »

Ça lui faisait du bien, de taper sur ce mec, de sentir ses bras dopés par l'adrénaline et ses poings qui fendaient l'air alors qu'il lui bourrait le visage de coups. Il ne s'arrêta que lorsque les articulations de ses doigts commencèrent à vibrer de douleur. L'espace d'un instant, il se sentit libre et fort ; la fureur était une drogue bien supérieure à l'apitoiement sur soi.

Puis il s'éloigna, laissant dans l'herbe sèche le type gémissant dont le visage blanchâtre enflait et devenait déjà violet et noir. Ce voleur puait l'urine et le vin éventé. Antonio se demanda si l'odeur allait rester sur ses mains. Il les essuya sur son pantalon avant de les frotter rapidement avec un peu de terre.

José Juan lui jeta un regard dégoûté, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lança Antonio. Qu'est-ce que j'ai fait ? »

José Juan ne répondit rien.

« Il nous chourait nos affaires », dit Antonio.

Il haussa les épaules et alla ramasser les provisions éparpillées. Le vieux était encore allongé sur le dos près des buissons, et il geignait bruyamment. Des gémissements pitoyables et théâtraux. Antonio déballa du fromage et en détacha un morceau avec les dents. Le goût de plastique lui déplut.

« Pourquoi est-ce que tu l'as frappé comme ça ? finit par demander José Juan. C'est juste un vieillard. T'étais pas obligé de lui taper dessus. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il y eut un nouveau gémissement. Dans les buissons, le blessé venait de se retourner sur le ventre.

Le visage de José Juan exprimait l'écœurement. Il me regarde comme si j'étais un animal. En mordant avec colère dans son bout de fromage, Antonio aperçut alors les taches rouges sur les jointures de ses doigts, ainsi que la saleté incrustée sous ses ongles. Voilà ce que voyait José Juan, les salissures laissées par le vieillard sur ses mains. Il croit que j'ai battu ce vieux pour m'amuser.

Il se sentait maintenant exactement comme José Juan le voyait : un horrible personnage. Tabasser un viejo souffreteux et trop faible pour se défendre n'était pas honorable. Mon mauvais caractère a pris le dessus une fois de plus. Mon célèbre caractère, incontrôlable. Dans sa famille, les hommes avaient tendance à piquer des colères, c'était génétique. Ils aimaient hurler, gueuler, montrer les dents aussi bien à leur femme qu'à leurs fils ou à leurs partenaires en affaires. Elena disait qu'elle craignait mes « reacciones violentas ». Dans la famille, on imputait ces accès de fureur aux ancêtres d'Antonio, des paysans du Zacapa, région frontalière aride à l'est du Guatemala où les hommes réglaient encore leurs différends à coups de fusil et de machette. Le grand-père d'Antonio venait du Zacapa. Quand on mettait sa virilité en doute, un Zacapaneco prenait la chose au sérieux. Il était capable de tirer sur un homme qui aurait regardé sa femme d'un peu trop près. Quand Antonio ou son père, ou l'un de ses oncles, élevait la voix lors d'une réunion familiale, on disait : « Voilà le Zacapaneco qui se réveille. »

Antonio n'avait jamais encore frappé un autre homme. Certes, il avait saisi le gérant de l'immeuble par le col et l'avait poussé contre le mur, mais il n'avait pas fait couler de sang. Il était connu pour donner de la voix, pour ouvrir une gueule de panthère et hurler de rage, mais il ne s'estimait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas violent.

Il rejeta la responsabilité de son acte sur son environnement. Les terrains nus, la saleté et la faim semblaient exiger la violence. Lorsque l'on vivait dehors, dans la rue, on était obligé de prouver qu'on était un homme. Tabasser quelqu'un répondait à un besoin.

Il faut que je devienne un Zacapaneco. Seul le sang du Zacapa qui coule dans mes veines me protégera désormais.

« Je préfère être ici, dans les hauteurs, plutôt qu'en bas dans la zone des clodos, c'est sûr. Quand on est sur la montagne, c'est plutôt bien, vous voyez, ici avec les arbres et la brise. »

Frank aimait parler. C'était un homme corpulent, un ancien athlète peut-être, en meilleure santé que la plupart des autres habitants du campement, et son visage marron clair – café au lait – était parsemé de taches de rousseur. Il portait des gants dépareillés, l'un en cuir brun, l'autre en laine grise. En ce deuxième matin de bivouac, Antonio s'était réveillé avec une forte soif et il avait erré en vain pendant une heure pour trouver de l'eau. À la fin, réprimant ses réticences grandissantes à l'égard des SDF qui l'entouraient, il s'était approché de ce Noir installé dans une tente à quelques parcelles de distance.

D'abord, Frank arbora une expression soupçonneuse : ses yeux inspectèrent Antonio et tentèrent d'évaluer les menaces éventuelles représentées par cet inconnu. « Ouais, je peux vous dire où il y a de l'eau, déclara-t-il. C'est une question facile. » Il tendit le doigt vers le bas de la colline qu'il appelait « la montagne » pour indiquer un magasin de spiritueux dans Glendale Avenue, à deux rues de là. Son propriétaire ne s'opposait pas à ce qu'on remplisse un seau de temps à autre au robinet placé derrière la boutique. Lentement, la méfiance mutuelle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'estompa, et d'autres remarques et conseils précieux suivirent.

Frank avait vécu dans la zone des clodos, mais il préférait ces terrains couverts de mauvaises herbes.

« Sur cette montagne, personne vient t'emmerder. Sauf les toxicos et les putes, je suppose, mais même eux sont plutôt cool, par ici. C'est dur à expliquer, mais c'est vrai. En bas, c'est la zone, tu peux te faire planter dans ton sommeil. Les mecs te fileront un coup de couteau pour te piquer ton portefeuille. La zone, c'est une putain de fosse aux serpents. » Il s'interrompit pour se curer les dents avec le coin d'une boîte d'allumettes. « Ouais, une putain de fosse aux serpents, exactement. »

L'abri de Frank se trouvait sur une parcelle de choix : le petit plateau de Crown Hill amorçait là une descente abrupte, ce qui offrait une vue panoramique sur l'autoroute Harbor, le district financier et l'hôtel de ville – un bâtiment courtaud en pierre blanche écrasé par des tours d'acier et de verre. Frank et ses copains avaient placé un vieux divan au bord de la butte pour profiter de la vue. Il y était assis en ce moment, bien calé en arrière, jambes étendues, comme un bourgeois de banlieue qui aurait reçu un invité dans son salon.

« Tu as déjà fait la connaissance du Maire ? » demanda Frank avant de se mettre à rire en voyant l'expression stupéfaite d'Antonio.

Il s'avéra que le Maire était le pote de Frank, celui avec qui il partageait sa tente, il s'appelait Larry Greene, et son surnom venait du fait qu'il se rendait tous les mardis à la réunion du conseil des superviseurs[1]. Là, il demandait au comté d'augmenter les aides pour les indigents.

« Il fait de beaux discours, expliqua Frank. Je l'ai entendu parler à une réunion du conseil, un jour. C'est un véritable orateur, notre Maire. Il a aussi associé son nom à deux

procès : Greene contre le comté de Los Angeles. Ça sonne bien, on dirait un match de boxe : à ma gauche, Larry Greene, le SDF ; à ma droite, le comté de L.A. Le comté est un sacré poids lourd. Le Maire a un bon crochet du gauche, mais le comté, lui, il a les avocats, les meilleurs qu'on puisse se payer. L'avocat du Maire est un bénévole, un bon samaritain en costard fripé. »

Le Maire émergea de la tente. C'était un Noir au visage doux et triste, en jean bleu et portant un bonnet bleu marine tellement enfoncé qu'il lui couvrait presque les sourcils.

« Tu racontes encore des conneries sur moi, Frank ? demanda-t-il d'un air amusé. Tu invoques mon nom sans raison ?

— Exactement. Je parlais de l'aide aux indigents.

— Deux cent quatre-vingt-dix-sept dollars, lâcha le Maire d'un ton brusque. Pas plus. » Il s'interrompit et secoua la tête d'un air solennel. « Je sais pas pourquoi on appelle ça une aide – c'est pas une aide, ce machin.

— Ouais, le Maire, lança Frank. Remets-leur les pendules à l'heure.

— Deux cent quatre-vingt-dix-sept dollars par mois, à quoi ça sert à part qu'avec ça t'es tout le temps fauché ? » Ses traits doux se durcissaient à mesure qu'il parlait, comme s'il revivait l'indignité. « T'es obligé d'aller chez des mecs qui encaissent ton chèque pour toi, et ils prélèvent leur part. C'est une vraie petite mafia, là-bas. Mais si tu te pointes dans une banque, ils te rient au nez. Du coup, ça te fout en rogne, tu élèves la voix et ils appellent le gardien pour te virer parce que tu schlingues et que tu fais peur aux bons clients. On se fout vraiment de la gueule des pauvres. Voilà comment je vois les choses. »

Assis sur le canapé, Frank et Antonio réfléchirent à ce que le Maire avait dit. Le silence dura une longue minute, un silence alourdi par une sensation aussi implicite

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'évidente : celle de leur impuissance face à une injustice écrasante.

Et puis le Maire finit par demander : « Tu as dit que tu t'appelais comment, déjà ? Content de faire ta connaissance. T'es nouveau, ici, hein ? » Il serra la main d'Antonio. « J'ai l'impression de t'avoir déjà vu il y a deux ou trois jours. Toi et un autre Latino. Il y a tout un tas de Latinos, ici, maintenant. De plus en plus. Je me demande pourquoi. Tu le sais, toi ? »

Antonio fit non de la tête. C'était une vraie question.

« Ces Latinos sont des bons gars. On s'entend tous bien, ici, tu comprends ce que je veux dire ? Il n'y a pas de bagarres parce que c'est pas comme dans la zone des clodos : chez les clodos, t'es juste un numéro, juste un corps de plus sur le trottoir. Ici, on a tous notre petit bout de terre. On pourrait dire qu'on a un petit investissement dans la communauté, je suppose. » L'ironie de son mot le fit rire. « Et puis les flics nous foutent la paix parce qu'ils ont peur de venir ici. L'endroit a l'air flippant, avec tous ces gravats, ces abris et le reste. Ils comprennent pas ça. Ils ont peur parce que c'est notre territoire. C'est comme une zone libérée. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Antonio n'était pas vraiment sûr de comprendre, mais il hocha poliment la tête. Le Maire s'excusa alors, serra de nouveau la main d'Antonio et disparut sous la tente.

« Tu vois, lança Frank. Je t'avais dit qu'il fait de beaux discours. » Puis, baissant la voix jusqu'à chuchoter, il ajouta : « Le Maire va bien tant qu'il prend ses médocs. Dès qu'il les prend plus, c'est une autre histoire. »

Frank se pencha en avant sur le canapé et indiqua du doigt, au-delà de centaines de mètres de collines ondoyantes, l'autoroute et les gratte-ciel. « Ça fait tellement longtemps que je suis ici, poursuivit-il, que je me suis trouvé un nouveau passe-temps. Je regarde les accidents. »

Jusqu'ici, il en avait vu quatorze : des ailes embouties, des chocs latéraux, des véhicules renversés. Il les collectionnait, prenant même des notes qu'il conservait dans un classeur à feuillets mobiles dont la couverture portait l'effigie de Grosminet.

« Là, en bas, c'est l'autoroute Harbor, expliqua-t-il. Le bout d'autoroute le plus dangereux de toute la Californie. Je l'ai lu dans le Times. Et c'est vrai. Les gens passent si souvent d'une voie à l'autre qu'ils se rentrent forcément dedans. Quand ils essaient de rejoindre les autres autoroutes, celles de Santa Ana, Pasadena ou Hollywood, ils se cognent sur le côté ou d'autres conneries comme ça. À crever de rire. »

Antonio regarda la circulation. Depuis ce poste d'observation, les voitures sur l'autoroute, à presque un kilomètre de là, paraissaient rouler paisiblement sans faire plus de bruit que le vent. Elles accéléraient puis ralentissaient, leurs pare-chocs se touchant presque comme si elles s'embrassaient, comme si elles se livraient à un rituel, la parade amoureuse des voitures. Sans quitter l'autoroute du regard, Frank porta de nouveau la boîte d'allumettes à sa bouche pour se curer patiemment les dents. Hypnotisé par le rapide va-et-vient de pick-up et de fourgonnettes, de Volkswagen et de décapotables, Antonio ne tarda pas à avoir sommeil. Tous ces véhicules, toutes ces destinations. Il s'assoupit une seconde et fut réveillé par la brusque sensation de sa tête qui basculait vers l'avant.

« Ça relaxe, pas vrai ? » remarqua Frank.

Antonio se frotta les yeux pour se réveiller.

« Merci de m'avoir renseigné pour l'eau, déclara-t-il en se levant.

— Content d'avoir fait ta connaissance, amigo, répondit Frank. Tu as dit que tu venais d'où, au fait ?

— Du Guatemala.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Ah ouais. À côté du Mexique, c'est ça ? »

Une heure plus tard, Antonio était assis sur son matelas en carton, en train de passer en revue les résultats du foot, dans La Opinión, quand il entendit des cris excités fuser du bivouac de Frank.

« Ouah ! Un double tonneau ! »

Levant les yeux, Antonio vit Frank et le Maire se taper dans la main à la manière des athlètes américains.

« T'as vu, le Maire ? T'as vu ? Par-dessus la glissière centrale ! Badaboum ! Hé, man, ça fait quinze ! Dix plus cinq ! »

José Juan se grattait la tête, les doigts enfouis dans sa chevelure frisée qui, à présent, ressemblait à un nid de morceaux de terre et de brins d'herbe. Il construisait avec zèle depuis plusieurs heures déjà leur nouvel abri, mais à cet instant il contemplait les débris de bois et les feuilles de plastique assemblés sur le sol boueux comme s'il venait juste de prendre conscience de ce qu'il était vraiment en train de faire.

« Je suis foutu, déclara-t-il. Je vis dans la rue. Tout est terminé pour moi. Se acabó. C'est la fin. »

Il pense sans doute encore à sa famille, supposa Antonio. Quand on vit assez longtemps avec quelqu'un, quand on souffre avec lui, on finit par reconnaître la façon dont ses humeurs se manifestent. José Juan se grattait toujours la tête lorsqu'il songeait à sa famille. Il y avait plus de trois mois qu'il n'avait pas envoyé d'argent à sa femme et à ses enfants qui se trouvaient à Morelos, et des semaines qu'il n'avait plus assez d'argent pour leur téléphoner. Or, à l'origine, il était venu à Los Angeles précisément pour mieux subvenir aux besoins de sa famille et offrir à ses enfants les jolies choses qu'ils méritaient.

« Ma femme et mes gosses doivent se demander ce qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

m’est arrivé, dit José Juan en se grattant toujours le cuir chevelu. Ma mère me croit sans doute mort. Et ma femme pense sûrement que je me suis tiré avec une autre femme, une gabacha, une blondasse. C’est ce qu’elle m’a dit quand je suis parti. Elle pleurait en disant : “Je sais que je te perds pour toujours. Te voy a perder. Tu vas trouver une gabacha et tu tomberas amoureux d’elle.” Je lui ai assuré que ça n’arriverait jamais, mais c’est ce qu’elle va croire, maintenant : que je me suis tiré avec une gringa. » Il se cacha le visage entre les mains.

Antonio s’approcha de son ami et lui passa un bras autour des épaules. « Ne t’inquiète pas, hombre. Ne t’inquiète pas. »

Comme le ciel virait maintenant vers un gris plus menaçant, Antonio comprit que son tour était venu de prendre les choses en main.

« Ne perdons pas de temps, dit-il. On va se noyer s’il se met à pleuvoir. »

À l’aide de six planches à moitié pourries que José Juan avait récupérées dans une ruelle donnant sur Alvado Street, ils construisirent un toit. Ils enfoncèrent les planches de quinze centimètres environ dans le sol, consolidèrent leur position verticale par des briques et des morceaux de béton, puis ils recouvrirent ce châssis avec des couvertures et plusieurs feuilles de plastique.

José Juan contempla leur abri de fortune et fronça les sourcils. « Nous n’allons rester qu’un petit moment sur cette colline, mais autant en tirer le meilleur parti », dit-il. Il avait visiblement repris courage.

« Ce qu’il nous faut, c’est un bon boulot et on se retrouvera dans un véritable appart. Trois semaines de travail, et on aura assez pour le premier versement. Je devrais peut-être retourner emmerder l’Arménien. S’il me payait ce qu’il me doit, on serait pas obligés de vivre ici.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Pourquoi est-ce que tu continues à ressasser cette histoire-là, Moro ? répondit Antonio d'un ton irrité. El Armenio ne te paiera jamais. Mets-toi bien ça dans la tête.

— Il me paiera peut-être. Le tribunal a dit qu'il était obligé. »

Ça faisait des mois que José Juan lui parlait d'El Armenio. Cet entrepreneur en bâtiment de réputation douteuse l'avait recruté avec quelques autres immigrés à l'angle d'une rue d'Hollywood donnant dans Santa Monica Boulevard. Au bout de trois semaines de chantier – ils construisaient un immeuble d'appartements dans le quartier de Los Feliz –, il avait demandé à l'équipe de travailler tard en promettant de payer des heures supplémentaires. Pour enduire de plâtre l'extérieur du bâtiment de trois étages, les hommes avaient trébuché dans l'obscurité, jusqu'au jour où l'un d'entre eux, un Salvadorien, avait glissé d'un échafaudage et s'était cassé la cheville. Les autres ouvriers avaient alors refusé de travailler dans des conditions aussi dangereuses, et el Armenio les avait tous licenciés sur-le-champ en les escroquant de leurs six derniers jours de paie.

La plupart des ouvriers n'avaient pas imaginé pouvoir obtenir un recours, étant donné qu'ils étaient des ilegales. Mais José Juan, avec sa persévérance habituelle, avait porté l'affaire devant le tribunal d'instance et, comme l'entrepreneur ne s'était pas présenté à l'audience il avait gagné : le juge avait ajouté une pénalité de deux cents dollars aux trois cent soixante dollars de salaire que devait l'Arménien. Aussi, depuis deux mois, José Juan comptait sur ces cinq cent soixante dollars, trimballant avec lui un tas de documents officiels comme s'il s'attendait à les voir se transformer à tout moment en argent liquide. Cependant, l'entrepreneur restait introuvable, et les papiers écornés du jugement étaient à présent fourrés à l'intérieur du grand sac-poubelle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Oublie tout ça », dit Antonio. Il traîna les matelas de carton à l'intérieur du nouvel abri. « Y penser ne te servira qu'à te foutre en rogne. »

José Juan leva les yeux vers le ciel maintenant entièrement couvert. Le temps était en train de tourner à la tempête. Leur nouveau toit frémissait sous le vent.

« Un jour, dans pas longtemps, El Armenio paiera. »

Antonio secoua la tête et soupira. Il savait ce que c'était de se faire exploiter. C'était ce qui arrivait quand on était aide-serveur ; quand on tondait des pelouses et plantait des fleurs chez des inconnus ; quand, pour trouver du travail, on n'avait pas d'autre choix que de se poster avec toute une foule de gens à ces horribles coins de rue. Il y avait des employeurs qui, lorsqu'ils regardaient des hommes tels qu'Antonio et José Juan, voyaient en eux le Maya ou l'Aztèque, repéraient aussi leur accent espagnol et leurs erreurs de prononciation, et les prenaient alors pour des bouseux incapables de se défendre. Et il n'y avait pas que les employeurs : il en allait de même pour ceux qui voulaient vous vendre un poste de radio cassé ou une voiture sans freins, ou encore vous louer un appartement sans chauffage ou sans eau.

Antonio avait appris à apprécier la simple décence ordinaire. Au café-restaurant de Culver City où José Juan et lui s'étaient liés d'amitié, on les payait toujours à l'heure, et les serveuses lui donnaient sa juste part des pourboires. Et quand M. Finkel, le propriétaire, avait fait faillite, il avait réussi à verser à chacun de ses employés une semaine de paie comme prime de départ avant de fermer.

À peine avaient-ils mis la dernière main à leur abri que la pluie tomba, une légère ondée suivie d'une averse torrentielle. Ils se glissèrent à l'intérieur et restèrent là à écouter les gouttes crépiter sur le toit de plastique qui se creusait de quelques centimètres juste au-dessus de leurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

têtes.

Une heure passa sans que la pluie s'arrête. Des flaques s'accumulaient dans la voûte de plastique. Antonio examina les ecchymoses sur les jointures de ses doigts, un rappel de tout ce qui était arrivé ces trois derniers jours : l'expulsion, les nuits à la belle étoile. Même le fait d'avoir tapé sur le vieux lui paraissait déjà de l'histoire ancienne. Cette raclée et les ecchymoses sur ses doigts ne l'étonnaient plus.

Je ne peux pas tomber plus bas que ça : il n'y a pas plus bas. Où est-ce que j'ai déraillé ?

En arrivant à Los Angeles, il s'était imaginé que ce serait pour lui le lieu de la rédemption, celui où il prendrait un nouveau départ. Il se rappelait l'espoir modéré qu'il avait éprouvé en débarquant à l'aéroport, quand tout lui était apparu tellement plus neuf et plus ordonné que ce qu'il avait connu jusque-là. Par exemple, il lui avait suffi de voir les policiers rasés de frais pour comprendre qu'ils n'accepteraient pas de pots-de-vin. Pendant ces premiers mois en Californie, il avait voulu étudier la littérature à l'université de Californie à Los Angeles, reprendre les études qu'il avait dû interrompre au Guatemala.

Mais il n'était pas allé au-delà de quelques cours du soir en anglais. Il avait fini par apprendre ce que tous les autres immigrants semblaient savoir : aux États-Unis, on descendait dans l'échelle sociale et on avait moins de responsabilités professionnelles. Des femmes médecins devenaient assistantes de laboratoire, des comptables devenaient terrassiers. À Los Angeles, vous étiez toujours un peu moins que ce que vous étiez chez vous. Et c'était quelque chose qu'on acceptait, parce qu'on gagnait malgré tout six fois plus qu'au Salvador ou qu'au Mexique, alors même que la vie était deux fois plus chère.

Tout le monde descendait d'un échelon, mais lui avait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plongé plus bas que la plupart parce qu'il portait en lui l'intolérable fardeau de ce qu'il avait vu à San Cristóbal, dans sa propre maison, il y avait maintenant bien des années. Ses souvenirs guatémaltèques formaient un tissu sanglant suspendu au-dessus de lui comme ce toit chargé de pluie qui menaçait de s'effondrer et de le noyer. Une sensation impossible à fuir, celle de ne pas avoir été à la hauteur de ses devoirs envers Elena, la première et la seule femme qu'il avait aimée, ni envers Carlos, son fils, et de les avoir laissés mourir seuls. Ce sentiment d'être responsable de leur mort n'avait cessé de croître, à chaque nouvel échec subi au cours de ces dernières années. À Los Angeles, il n'avait rien fait pour maintenir les nombreux fils qui formaient la trame de son existence. Entre autres, il avait négligé sa demande d'asile politique, ignorant les conseils pressants de l'assistante sociale du centre pour les réfugiés d'Amérique centrale qui l'incitait à montrer un peu plus de dynamisme. « Vous n'obtiendrez pas l'asile politique, Antonio, si vous ne faites pas davantage d'efforts. Ne soyez pas paresseux. » Découragé par la chasse sans fin aux documents d'immigration, il avait laissé passer la date d'expiration de son visa de touriste, tombant ainsi dans la caste des étrangers en situation irrégulière, des indocumentados.

Très vite, il avait dû accepter des emplois clairement au-dessous de son niveau. Rester debout sous un soleil torride, le long de la rampe d'accès de l'autoroute de Santa Monica, à vendre des oranges à deux dollars le sac – un dollar cinquante pour le type de la halle aux fruits et légumes, cinquante cents pour lui. Travailler dans une usine de vêtements, puis, dans le parc MacArthur, vendre de la poudre contre les cafards dans des petites boîtes jaunes au dos desquelles tout était écrit en chinois. Arpenter de long en large, de rue en rue, tout South Central

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec de lourds chariots carrés remplis de crème glacée et de bâtonnets de glace, en agitant la clochette qui faisait jaillir les enfants noirs de leurs appartements étouffants.

Elena était ambitieuse, elle aspirait à des choses plus élevées. Elle estimait qu'un homme instruit devait faire bon usage de son éducation. Mais il appréciait ces petits boulots de rue où il était son propre maître. En revanche il n'aimait pas les restaurants, il avait du mal à être poli et serviable. Il ne parvenait pas à cacher son indignation quand quelqu'un commandait son café en aboyant, ou l'appelait Pepe, José ou Pedro juste parce qu'il portait un uniforme d'aide-serveur. Il remontait ses lunettes sur son nez et servait à ce client impoli son regard le plus hostile, qui disait clairement je-te-crache-à-la-gueule.

J'ai trop de fierté. Un aide-serveur trop fier, c'est une contradiction. Un immigrant en situation irrégulière trop fier, c'est un individu condamné au chômage. Seul M. Finkel, le restaurateur de Culver City, avait supporté son caractère revêche. M. Finkel était un Juif polonais, et il semblait avoir reconnu quelque chose chez Antonio, peut-être l'expression d'un traumatisme caché ou alors le regard de l'exilé dans lequel se mêlent ressentiment et désorientation.

Antonio avait eu l'habitude d'être grand. Au Guatemala, il dominait tout le monde, ses amis et sa famille. Mais Los Angeles avait fait de lui quelqu'un de petit. Il s'était voûté au contact de cette ville et s'était retrouvé jeté au milieu de ses intouchables, ceux qui débarrassent les assiettes sales et nettoient en silence les sols des salles de bains, ceux et celles qui plongent leurs mains dans les cuvettes et les urinoirs des toilettes publiques pour tout récurer jusqu'à obtenir une propreté septique.

Au bout d'une heure de pluie incessante, le toit en plastique commença à fuir. Il était trop mince. Peu après, l'eau se déversa sur les cheveux d'Antonio et lui coula dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le cou, traçant sur son dos et sa poitrine des sillons d'humidité glaciale. D'abord il frissonna, ensuite il se mit à éternuer.

Si elle voyait ce que je suis devenu, Elena serait horrifiée.

En quête de matériaux de construction, ils arpentèrent les terrains vagues pleins de gravats et de mauvaises herbes. Ils cherchaient des morceaux de plastique, des planches, des tuyaux, tout ce qui pourrait consolider leur abri. Antonio tomba sur le châssis à moitié rouillé d'une voiture abandonnée par des voleurs qui l'avaient désossée pour récupérer des pièces. Des sacs en plastique gonflés par le vent traversaient le paysage comme ces bouquets d'herbe qu'on appelle des virevoltants. Ils trouvèrent également des appareils ménagers en acier blanc, des cadres de lit, une maison de poupée sans toit. Au bas de la « montagne », José Juan fit la découverte d'un escalier sinueux composé de cent marches à flanc de coteau. Les seuls signes d'habitat humain étaient les tentes éparpillées des SDF, ces réfugiés américains. De temps à autre, ils tombaient sur une voiture garée dans une des rues abandonnées, et dont les vitres couvertes de feuilles de journaux et de serviettes laissaient supposer que des gens vivaient à l'intérieur.

En apercevant un matelas trempé par la pluie ils décidèrent de le traîner jusqu'à leur abri. Mais l'objet était si lourd qu'ils durent s'arrêter pour se reposer.

« Eh, regarde, lança José Juan. Des mots. »

Le nom d'une rue était gravé dans le béton : SAPPHIRE AVENUE. Oubliant un instant le matelas, ils longèrent le trottoir, le regard tourné vers le sol à la manière de moines pénitents. Une rue plus loin, ils déchiffrèrent un autre nom, DIAMOND STREET, puis encore un autre, EMERALD STREET. Et, pour finir : ENTREPRISE A. J. SIMMONS, 1919. INSPECTÉ, VILLE DE LOS ANGELES.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Des gens vivaient ici en 1919, déclara Antonio.

— Il y a peut-être eu un tremblement de terre, dit José Juan. Ou un incendie. »

Antonio réfléchit un instant à cette éventualité. En mettant bout à bout tous ces éléments d'information, parviendrait-il à échafauder une théorie expliquant pourquoi tous ces bâtiments s'étaient effondrés, pourquoi il y avait des terrains vagues en plein cœur de Los Angeles ?

À l'époque où il était sorti avec Elena, celle-ci l'avait conduit jusqu'à un endroit appelé Kaminaljuyú, seule ruine maya de Ciudad Guatemala. Petit avant-poste de ce qui avait constitué un vaste empire à présent éteint depuis des siècles, cette ville maya abandonnée n'était plus guère qu'une série de monticules de terre couverts d'herbes folles et séparés par une simple clôture du quartier résidentiel moderne qui s'étendait tout autour. Traverser ces ruines, c'était comme se promener dans un parc. Des gens jouaient au foot autour des anciens temples, d'autres s'amusaient avec des cerfs-volants. Ces monticules herbeux de Kaminaljuyú ressemblaient beaucoup à l'endroit où il se trouvait à présent, dix ans et des milliers de kilomètres plus tard.

Ce jour-là, Elena lui avait longuement parlé de l'archéologie et des Mayas. Elle avait étudié l'anthropologie avec la vague idée de devenir archéologue. Curieusement, il se rappelait très bien une des choses qu'elle lui avait exposées, un principe de cette science : « Un bâtiment abandonné s'effondre plus vite qu'un bâtiment occupé. » Ce qui expliquait pourquoi les anciennes constructions et les temples s'étaient écroulés en quelques siècles à peine.

« En archéologie, un siècle n'est presque rien. »

Perdu dans ses pensées, il était en train de contempler les vestiges de l'escalier en béton quand José Juan lui tapa sur l'épaule.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Allons-y, dit-il. Il va faire nuit dans pas longtemps. »

Ils reprirent le matelas et le traînèrent jusqu'à leur abri. En chemin, José Juan trouva deux planches de contreplaqué pour renforcer le toit. Lorsqu'il recommença à pleuvoir, il n'y eut plus d'infiltrations.

Il était tôt dans la soirée quand la pluie s'arrêta enfin. Le ciel s'éclaircit au-dessus des terrains vagues, le front nuageux migra vers l'est et des trouées de bleu apparurent à l'ouest. Tout en regardant les nuages s'en aller, Antonio tenta une fois de plus de se rappeler la date de la mort de sa femme et de son fils.

Il y a encore des choses dont je me souviens. Carlos était un bébé heureux, il a fait ses premiers pas un dimanche dans un restaurant appelé Los Arcos : il a lâché ma main et s'est mis à marcher sur le sol carrelé.

Sept ans s'étaient écoulés depuis, il en était plus ou moins sûr. Mais la date exacte lui échappait. C'était le dernier des chiffres qui composaient l'almanach de sa brève vie de famille, à côté du poids de Carlos à sa naissance, du nombre d'heures qu'Elena avait passées à accoucher, de leur anniversaire de mariage, de la dernière pointure des chaussures de Carlos. Connaître cette date était pour lui une façon de mesurer sa fidélité et son attachement.

Nous l'avons appelé Carlos Martín Bernal en l'honneur de mon grand-père et de saint Martín de Porres, le saint noir du Pérou, celui de la petite statue à laquelle Elena, devant l'autel de l'église, adressait ses prières quand elle était enceinte.

Cette date marquait le début de sa dégringolade, sa longue chute qui avait abouti à ce terrain vague peuplé de SDF et de flaques d'eau.

J'ai été le mari d'Elena pendant trois ans, et elle m'a aimé en dépit de tous mes défauts. Elle disait que la première

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose qu'elle avait remarquée lors de notre rencontre, c'était le triste état de ma garde-robe d'étudiant – mes chemises et mon pantalon élimés et froissés. Quand nous avons commencé à sortir ensemble, elle m'a acheté de nouveaux vêtements.

Elena avait été assassinée trois semaines après avoir envoyé la lettre. Exactement trois semaines, cela il se le rappelait encore. Elena avait écrit cette lettre parce qu'elle était incapable de se taire face à une injustice. Elle était téméraire. Elle participait à des manifestations sans se couvrir le visage, elle faisait l'amour sans prendre de précautions. Sa lettre avait causé sa mort et celle de leur fils, mais il l'aimerait toujours pour cette témérité, pour le tourbillon de sa voix. Si les mots avaient été des couleurs, la lettre d'Elena aurait été conçue en teintes vibrantes, orange et rouge foncé, à la façon d'un paysage comme celui des crépuscules d'hiver à Los Angeles, immense et plein d'espoir.

De hauts nuages dessinaient de longs sillons à travers l'horizon, formant une sorte de champ labouré rose. Les rayons du soleil mourant se réfléchissaient à l'est sur les gratte-ciel où une constellation de lumières de bureaux se formait peu à peu.

Son pays natal regorgeait de merveilles naturelles, mais les couchers de soleil y étaient ordinaires et prévisibles. Le crépuscule arrivait et se déroulait dans une seule nuance d'orange monotone. Ici, à Los Angeles, la tombée de la nuit prenait souvent l'allure d'un événement considérable et multicolore, doté d'une majesté qui suggérait l'approche du millenium et la fin d'un voyage planétaire.

Quelqu'un lui avait dit un jour que cet aspect du ciel le soir était dû à la pollution de l'air. Comme tout le reste à Los Angeles, les beaux couchers de soleil étaient fabriqués par l'homme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

26 janvier 1985. À moins que ce ne soit le 27 ?

1. Le comté de Los Angeles est gouverné par un conseil, le Board of Supervisors, qui compte cinq membres élus pour quatre ans.

4

La source de l’infection

LE VIEUX MÂCHOUILLAIT SON CIGARE et grattait de ses doigts noueux la table en ciment en attendant que Longoria joue. Mais celui-ci n’arrivait pas à résoudre le puzzle que constituaient les pièces du jeu d’échecs, immobiles, drapées dans leur mystère – petits soldats noirs et blancs sur un champ vert et noir gravé dans la table. Cinq minutes, et Longoria n’avait toujours pas bougé. Comme il avait déjà perdu un cavalier et un fou, il ne voulait pas commettre une erreur de plus. Le tic-tac répété de la pendule lui criait de jouer, jouer, jouer, jouer… Le vieux, un Cubain du nom de García, ne cessait de gratter la table, ses doigts épousant le rythme du tic-tac.

« S’il te plaît, est-ce que tu pourrais arrêter ? demanda Longoria d’un ton irrité.

— Quoi ? Qu’est-ce que je fais ?

— Tu grattes la table. Ça m’énerve.

— Eh, arrête d’intimider le sergent, cria un Mexicain dénommé Lopez installé à une autre table. Tu vois pas qu’il essaie de se concentrer ? Si tu le laissais se concentrer, peut-être qu’il te battrait, pour une fois. »

Les tables d’échecs se trouvaient dans le coin nord-ouest du parc MacArthur. Au début, Longoria venait dans ce parc les samedis et dimanches matin pour faire son jogging. Et puis un jour, environ deux ans plus tôt, il s’était approché pour regarder les joueurs penchés sur leur table ; l’intensité de leur expression l’avait fasciné. L’idée que des hommes se rendent dans ce parc pour s’asseoir et réfléchir lui plaisait. Ces joueurs étaient blancs ou latinos, noirs, cubains, juifs ou philippins. Il y avait même un Chino de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

temps à autre. La plupart du temps, les gens parlaient anglais, ici, et Longoria aimait s'exercer à parler anglais.

Depuis qu'il avait adopté ce nouveau passe-temps, il s'était constitué une petite bibliothèque sur la stratégie des échecs. Jouer ne suffisait pas : l'important, c'était de gagner ; or il gagnait rarement.

On lui avait dit qu'il n'y avait pas deux parties d'échecs identiques. Quel dommage : parvenir à en capter le schéma lui aurait facilité les choses. Il avait lu dans ses livres que le secret, c'était d'anticiper le prochain coup de son adversaire. Sauf que García ne jouait jamais deux fois de la même façon. Le vieux était un malin, il semblait toujours avoir deux ou trois coups d'avance. Dans les manuels de Longoria, on appelait ça « développer sa vision de l'échiquier », chose qu'il était encore loin de maîtriser. Les échecs ne ressemblaient pas à la guerre, où l'on peut se servir de sa force et de son courage pour imposer sa volonté et surmonter son manque d'intelligence. García était maladif et flasque, il avait quelque chose d'un vieux morse et des taches couleur de tabac sur la peau, mais il jouait aux échecs comme un vrai champion.

Longoria avait disputé une vingtaine de parties contre García sans avoir jamais réussi à le battre. Cette fois encore, il ne paraissait pas parti pour gagner. Déconcerté, exaspéré, il finit par jouer une pièce pour mettre fin au tic-tac de la pendule. Derrière lui, quelqu'un manifesta aussitôt sa désapprobation dans un murmure.

La riposte de García ne se fit pas attendre : il tendit sa main grassouillette sur l'échiquier, déplaça une tour et déclara : « Échec ! »

Dix minutes et quelques coups plus tard, ce fut échec et mat.

« Tu as encore perdu, sergent.

— Un jour, je te battrai. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ils contemplèrent ensemble l'échiquier, la disposition des pièces, le paysage de la défaite de Longoria.

« Tu as bien commencé, avec la défense sicilienne, constata García, mais après il me semble que tu as perdu confiance.

— Les noirs sont censés défendre.

— Oui, hombre, mais on n'est pas au championnat du monde, ici. On est au parc. Les noirs ne font pas toujours que défendre. Il faut, à un moment ou un autre, que tu m'attaques. No tengas miedo. Je te répète toujours la même chose, mais tu t'entêtes et tu n'écoutes pas. N'aie pas peur, attaque. »

Après avoir regardé d'autres matchs et avoir tranquillement discuté stratégie avec García, il laissa les tables d'échecs pour rentrer chez lui au Westlake Arms. Six pâtés de maisons pendant lesquels il passa en revue tout ce qu'il avait fait de travers, les moments où sa stratégie n'avait pas marché. Quand il mit le pied dans son studio, son premier geste fut d'aller chercher les manuels d'échecs dans le tiroir du bas de la commode. Il s'allongea sur son lit avec le livre de Rashnikov et ouvrit le passage intitulé « Stratégies d'ouverture pour les noirs ».

« Avec les noirs, prenez soin de bien défendre, mais soyez prêt à priver les blancs de leur initiative en frappant au moment voulu. »

Pendant les heures qui suivirent, il resta plongé dans la lecture de ses manuels. Seuls les bruits d'un dimanche après-midi au Westlake Arms troublaient la lourde atmosphère de sa chambre austère. C'était la nuit qu'étaient le plus nettement audibles les ébats amoureux. Le jour, le bruit des enfants dominait l'univers acoustique de l'immeuble : les voix de soprano des garçons et des filles, les ballons qui rebondissaient dans les étroits couloirs, les tricycles qui couinaient sur le plancher de l'appartement au-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dessus du sien, les garçons qui ouvraient une fenêtre pour appeler leurs camarades de l'autre côté de la cour. Ces gosses étaient nés américains, et leur langage ne ressemblait à aucun de ceux qu'il avait jamais entendus : un mélange ahurissant d'anglais scolaire, d'espagnol d'Amérique centrale – celui de leurs parents – et d'un argot bizarre du quartier teinté de mexicain.

« Fijate, vos, que ese vato de La Mara s'est bastonné avec le mec de la 18e rue qui vit un peu plus loin. Ouais, en pleine classe. De vrais chingazos[1]. El de La Salvatrucha saignait et tout. »

Les gamins se disputaient entre frères et sœurs et parlementaient sans cesse avec leur mère. Ces dernières leur interdisaient de jouer dehors, aussi bien dans la rue (véritable zone de combat) que sur les marches d'entrée de l'immeuble où une bande de voyous faisait la loi. Tous les cris et les chuchotements des enfants restaient donc prisonniers de ces murs gris-vert et s'infiltraient dans le studio de Longoria où, étendu sur son lit, il s'efforçait de lire son livre sur les échecs et de s'imprégner des recettes du Dr Wayne García, recettes censées lui apporter la paix intérieure par le contrôle mental.

« Contrôler l'esprit, c'est pénétrer dans un nouvel univers dont nous ne soupçonnions pas l'existence. C'est un monde indépendant de nos envies où nous nous libérons des exigences que nous imposent des milliers d'années soumises à l'instinct et au dressage culturel. La faim, la solitude et la peur n'ont aucune place dans ce nouvel univers. Y pénétrer, c'est… »

Impossible de se concentrer avec tout le vacarme que faisaient ces gosses. Il y avait une grande agitation, dans ces voix, et trop de cris. Est-ce que j'habite dans une cour de récréation ou dans un immeuble résidentiel ? Depuis l'autre côté de sa porte lui parvinrent les bruits étouffés d'un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vélo qui tombait lourdement sur la mince moquette du couloir. Un bref silence. Puis le hurlement d'une fille qui avait peut-être cinq ans et appelait sa mère avec des cris de peur et de douleur. Il aurait voulu que toutes ces voix disparaissent, il aurait voulu qu'on le laisse tranquille. Ces voix-là étaient comme du métal dans sa bouche. Le temps s'arrêtait lorsque son studio se remplissait de ces bruits de voix, de jouets et de vélos qui tombent. « Mami, Pepe veut pas me le donner ! Donne-le-moi ! » Des enfants insolents. Échappant à tout contrôle. Pourquoi leurs parents ne réussissaient-ils pas à les faire taire ? Les parents auraient dû leur dire de respecter leurs voisins.

Dans sa jeunesse, il ne s'était pas comporté ainsi. Il n'avait connu qu'une vie de travail, courbé à côté de sa mère ; et, bébé, ses doigts s'agitaient déjà comme des vers dans la terre noire.

Il était encore un enfant quand l'armée l'avait enlevé au cinéma Lux. Petit à petit, l'armée avait fait de lui un homme. Les premiers jours à la caserne, pourtant, tout n'avait été que désordre. On s'attend à ce que l'armée soit bien organisée, mais quand on est enrôlé et envoyé dans une des unités d'infanterie qui servent de chair à canon, on ne tarde pas à découvrir ce qu'il en est vraiment. On vous tirait de votre sommeil avant l'aube et on vous obligeait à courir en rond autour d'un terrain boueux. La gymnastique et les coups de matraque étaient des éléments constitutifs de l'entraînement. Sur le terrain, deux officiers hurlaient des ordres. Ils se contredisaient l'un l'autre et se disputaient alors férocement devant les recrues. Si vous glissiez dans la boue ou restiez un peu à la traîne quand vous couriez, les soldats vous donnaient des coups de matraque sur l'épaule ou des coups de pied avec leurs rangers. Ils étaient habiles à vous frapper sans vous fracturer un os. Parfois, pour

varier un peu, ils vous balançaient un coup dans le ventre. Un jour, alors que Longoria courait, l'homme devant lui avait glissé et il avait trébuché à son tour, tombant sur le sol mouillé dans une grande éclaboussure comme dans une comédie burlesque. Il s'était aussitôt relevé, mais n'avait pas été assez rapide pour esquiver un coup de pied dans les côtes. Il avait souffert pendant trois jours et trois nuits.

On lui avait donné un uniforme qui ne lui allait pas : trop étroit d'environ deux tailles. Longoria mesurait un mètre soixante-deux, mais cet uniforme était fait pour quelqu'un d'encore plus petit et de beaucoup plus mince – peut-être pour un enfant. Une des recrues avait l'air d'un gamin d'à peine quatorze ans : l'uniforme de Longoria lui aurait parfaitement convenu. La chemise était si serrée que Longoria avait du mal à la garder dans son pantalon. Dès qu'il courait quelques mètres, on voyait son ventre. Il avait peur que son pantalon ne se déchire et qu'on le punisse par d'autres coups de matraque.

Après quatre jours où il avait été tiré du lit avant l'aube pour l'entraînement, le cinquième jour de Longoria dans l'armée débuta par un silence inhabituel. On ne sonna même pas le réveil. Pour la première fois, ce fut par une fenêtre de la caserne qu'il vit le soleil se lever et le ciel rougir au-dessus du terrain d'exercice couvert de boue. Deux heures s'écoulèrent. Longoria et les autres recrues restaient assis sur leurs lits, n'osant pas bouger sans avoir reçu d'ordre, s'attendant à tout moment à voir entrer un officier. Mais la journée entière passa : on ne leur donna rien à manger, aucun officier n'apparut, aucun soldat ne vint leur dire de se mettre au garde-à-vous. Figés sur leurs lits, ils virent par la fenêtre la soirée succéder à l'après-midi. Dehors, le camp semblait désert. Ils demeuraient là, assis dans l'obscurité de ce dortoir en bois rugueux où la brise du soir filtrait par les fentes des murs. Comme ils n'avaient pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mangé depuis la veille, Longoria avait très faim et il était fatigué. Dans le lit à côté du sien, l'homme à la fine moustache se mit à parler. Il s'appelait Alvaro.

« Se olvidaron de nosotros, dit-il. Ils nous ont tout simplement laissés là, ils nous ont oubliés. On pourrait peut-être essayer de se tirer en douce.

— Non, ça doit être une sorte de test, répondit Longoria. Pour voir si on est fidèles. Ils veulent voir si on va rester. Sinon, ils nous fusilleront. »

Alvaro se caressa la moustache.

« T'as raison. Ça m'étonnerait pas d'eux. Ils nous tireraient dans le dos. »

Tout d'un coup, la porte du dortoir s'ouvrit violemment. Un gros officier entra à grands pas, traînant dans son sillage des relents d'alcool éventé. Les conscrits se levèrent d'un bond et se mirent au garde-à-vous devant leur lit, leur arme à leur côté comme on venait de le leur apprendre. Plusieurs soldats suivaient le gradé, et l'un d'eux portait un poste de radio.

L'officier était celui du cinéma, un certain capitaine Elías. Il prit la parole d'une voix un peu pâteuse.

« Vous avez bossé très dur, tous tant que vous êtes. On vous a fait courir et tout. Courir et courir. Vous êtes des recrues de tellement bon niveau qu'on a décidé de… »

Là, il sembla perdre le fil de ses pensées.

« Sergent, c'est quoi, déjà, qu'on a décidé de faire ?

— Vous avez dit qu'on allait divertir les hommes, mon capitaine.

— Oui, c'est ça. Les divertir. » Il claqua des doigts en direction du soldat qui transportait la radio. « Musique ! »

Le soldat mit l'appareil en marche et tritura les boutons jusqu'à ce qu'on entende une musique de marimba. La profonde résonance de cet instrument en bois rappela à Longoria les bals de mariage et les fêtes de village.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Plus fort ! » cria le capitaine Elías. Le soldat augmenta le volume. La musique retentissait si fort que le minuscule haut-parleur vibrait.

Longoria échangea des coups d'œil avec Alvaro. La chanson, une valse pleine de nostalgie ne faisait qu'accroître ses appréhensions.

« Eh bien, qu'est-ce que vous attendez, bande de maricas ? lança le capitaine en souriant d'un air méprisant. Dansez. Prenez un partenaire et dansez. »

Personne ne bougea.

« Vous refusez d'obéir aux ordres, bande de pédés ? »

Elías saisit par les épaules l'homme le plus près de lui.

« Allez, espèce de pédale, danse. Danse. »

Comme le conscrit restait immobile à trembler, le capitaine le souleva et l'envoya valser contre la mince paroi du dortoir. Puis il alla se placer au centre de la pièce. « Quand je donne un ordre, vous obéissez ! »

Les soldats entrèrent alors en action et obligèrent les conscrits à se mettre par deux. À quelques lits de distance de Longoria, un soldat balança une claque en plein sur le visage d'une recrue récalcitrante qui en tomba à genoux. Longoria eut Alvaro comme partenaire. Sans enthousiasme, ils entreprirent une sorte de danse, traînant les pieds sur le sol en ciment et se touchant à peine.

« Non, pas comme ça, hurla le capitaine. Prenez-vous dans les bras. Avec du sentiment ! »

Les soldats riaient tous en exhibant des dents en or ou en argent, ils secouaient la tête parce que, après tout, Elías était dingue et bourré, mais drôle. Longoria passa son bras autour de la taille d'Alvaro ; il était profondément humilié d'agir contre nature, de tenir un homme de la façon dont on est censé tenir une femme. Alvaro avait les mains moites et sentait l'oignon. Et quand un soldat poussa Longoria par-derrière, son visage effleura la barbe de trois jours sur la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

joue d'Alvaro.

Ils dansèrent pendant une trentaine de secondes, jusqu'à ce que la voix du présentateur de radio interrompe la musique, suivie d'une publicité pour un savon désodorisant. Les hommes lâchèrent leur partenaire et se séparèrent.

« Pourquoi vous vous arrêtez ? » dit le capitaine Elías. Il s'assit sur un lit, bâilla et ferma les yeux. « Continuez à danser, ajouta-t-il d'une voix faible. Dansez. »

Longoria et les autres conscrits traînèrent de nouveau les pieds sur le ciment au son de la publicité.

Peu après, Elías s'endormit et se mit à ronfler : on entendait les vibrations de son ronflement humide par-dessus le vacarme de la radio. La musique continuait et les conscrits tournaient dans une valse sans joie, exécutant ces pas que tous connaissaient depuis leur enfance, et auxquels Longoria s'était exercé d'abord avec sa mère dans l'espace exigu de leur maison en parpaings.

Quand il était enfant, on l'appelait Guillermo. Dans l'armée, il devint « Longoria ». Longoria apprit des choses que Guillermo n'aurait pu imaginer, même en rêve. L'armée était un endroit cruel, contre-indiqué pour ceux qui n'avaient pas le cœur bien accroché. Mais elle faisait de toi un homme. L'armée t'obligeait à accomplir des choses horribles et violentes, mais nécessaires. Tu étais obligé d'aimer l'armée, parce que si tu ne l'aimais pas, tu étais foutu. Autant t'enterrer, alors ; si tu ne croyais pas en ce que tu faisais, tu devenais fou, tu pétais les plombs. Longoria avait connu des hommes à qui c'était arrivé, de bons soldats qu'il avait vus se vider en un rien de temps de leur sang et de leur vie. Parce qu'ils n'avaient pas la foi.

Cette chose contre laquelle ils se battaient était un cancer, et parfois les enfants étaient contaminés eux aussi. On tuait les cousins et les oncles pour être bien sûr que le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

virus avait été éradiqué. Voilà ce que disaient les officiers, et il fallait les croire. Les parents transmettaient le virus à leurs enfants, et ça te donnait envie de les tuer encore et encore, même après qu'ils étaient tout à fait morts, parce que sans eux, sans ces saloperies de parents, tu n'aurais pas été obligé de supprimer les enfants. Le Guatemala était comme un corps humain – expliquait le lieutenant-colonel Villagrán –, et si on n'exterminait pas ces agents infectieux, le corps lui-même risquait de mourir.

Les gosses bruyants qui vivaient au Westlake Arms ne pouvaient pas être contaminés par le virus parce qu'ils n'étaient pas au Guatemala et ne prendraient donc pas les armes contre son gouvernement. Ces enfants étaient insolents et ils chahutaient, mais ils ne brandissaient pas de drapeau rouge et ne menaçaient pas la souveraineté du Guatemala. Ils se contentaient de faire du vélo et de lancer des ballons qui rebondissaient n'importe où.

Le pire, dans ses souvenirs, c'était le bruit que font les enfants lorsqu'ils meurent. Cette palpitation dans leur gorge. Ils pleurent parce que leur sang se répand sur le sol et que ça n'a aucun sens pour eux. Ils pleurent parce que, quand tu es debout là dans ton uniforme et que tu leur tires dessus, ils ont l'impression que c'est leur père qui les punit d'avoir fait quelque chose de mal. Et toi, dans ta tenue de camouflage, tu es dans la pièce avec eux et tu vois ça. C'est toi qui as envoyé ces balles dans leur corps. Les petits garçons sentent leur cœur faiblir. Pourquoi est-ce que tu m'as tiré dessus ? demandent leurs yeux. Je sens les derniers battements du petit tambour dans ma poitrine. Leur regard devient rêveur et lointain quand ils sentent le noir arriver : les petits garçons voient l'obscurité et appellent leur mère. « Mamá. » Ils ne veulent pas être seuls dans le noir. « Mamá, Mamá, Mamá. » Seules des balles peuvent arrêter ce bruit, seules d'autres balles peuvent les faire cesser de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

geindre et d'appeler leur mère.

Certains jours, pourtant, il pensait que le même genre d'infection se répandait ici, à Los Angeles, même si les symptômes étaient différents de ceux du Guatemala. Un nettoyage complet n'aurait pas fait de mal à Los Angeles. S'il était encore dans ce métier, il commencerait par les tecatos de l'allée. Ensuite il s'occuperait de la bande qui squattait les marches d'entrée de son immeuble, ces garçons qui se rasaient la tête et se couvraient de tatouages pour ressembler à des hommes. Ces cholos[2] portaient des flingues cachés dans les plis de leurs fringues très amples. Une désinfection ne leur ferait pas de mal à eux non plus. Et puis non, mieux valait laisser cette tâche à d'autres. Il n'était plus à la hauteur de ce genre de combat. Autant l'accepter. Quelqu'un d'autre devrait se charger de nettoyer Los Angeles. Il avait fait sa part du travail au Guatemala ; il avait apporté sa contribution, s'était sacrifié.

Des petits corps dans des cimetières secrets, empilés les uns sur les autres dans des fosses. Au bord d'un coude du fleuve. Sous les ruines d'une église réduite en cendres. Dans le sol boueux d'un champ de maïs abandonné. Leurs os seraient-ils plus légers que de la terre ? Si les os des enfants remontaient jusqu'à la surface, les gens se rendraient peut-être compte de ce qu'il avait fait. Qui le savait ? Qui étaient les témoins ? Les enfants savaient, mais à présent ils n'étaient plus que du sable, des enfants de sable. Les autres Jaguars étaient au courant, mais ils étaient dedans jusqu'au cou, comme lui. Ils ne parleraient jamais. Longoria ne parlerait jamais non plus, pas même à Reginalda, surtout pas à elle.

Vivre pour toujours avec la voix de ces garçons et de ces filles, avec leurs dernières paroles, les appels à leur mère. C'était ça, le plus grand sacrifice. Ils pleuraient tous avant que tu ne les réduises pour de bon au silence, et nombre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'entre eux se chiaient et se pissaient dessus. Même maintenant, cette odeur lui rappelait la mort.

Voir ça, entendre ça et devoir vivre avec représentait un sacré effort, pour un militaire. On n'était plus jamais le même après.

Ils se promenaient le long du lac du parc MacArthur, et Reginalda s'accrochait à son bras. Elle s'était de nouveau collée à lui, elle l'enveloppait dans le cocon de son parfum, elle s'affichait en public. Il avait envie de s'écarter, mais alors elle se fâcherait et bouderait. Or, il ne voulait pas qu'elle boude parce qu'il aimait qu'elle parle. Il la laissait donc se cramponner à son bras, lui concédait ce contact physique ostensible dont tant de femmes semblent avoir besoin mais qu'il aurait sans doute refusé à toute autre qu'elle.

N'empêche, si les types des tables d'échecs le voyaient, ils se moqueraient de lui et il deviendrait tout rouge. S'il avait su qu'elle allait se coller à lui comme ça, il ne l'aurait pas emmenée au parc. Les autres feraient des blagues vulgaires et machos sur ses prouesses sexuelles, sur ce qu'ils s'imaginaient qu'il faisait à Reginalda. Il se sentirait comme un gamin surpris la braguette ouverte.

« Pense ce que tu veux, mais moi j'ai pas aimé ce film », disait Reginalda dont les escarpins noirs claquaient sur l'asphalte du sentier. Elle semblait ravie de chaque pas qu'ils faisaient ensemble dans le parc, bras dessus bras dessous comme n'importe quel couple normal. « Même si le sang est factice, je le trouve dégoûtant.

— S'il n'est pas réel, il ne peut pas être dégoûtant. »

Un autre samedi après-midi, un autre rendez-vous mieux que la plupart. Après le film, un thriller américain sous-titré, il s'était pour une fois résolu à dépenser un peu d'argent, et il avait invité Reginalda au restaurant Mi Guatemala

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'Alvarado Street pour un bon repas. Carne asada, haricots noirs, bananes plantain frites. Exactement comme la carte l'avait promis, un repas qui vous rappelle le pays. Ils écoutèrent le marimba : quatre hommes frappaient de leurs baguettes l'instrument de bois entièrement fait main et jouaient les classiques, le genre de chansons qui vous rendent nostalgique et vous font vous demander pourquoi vous vivez à Los Angeles. Au son de Luna de Xelajú, évocation d'un clair de lune romantique au Quatzeltenango, les gens se mirent à danser dans l'espace étroit entre les tables et l'orchestre. Les couples les plus âgés se balançaient sur le rythme simple de la valse. Cédant aux supplications de Reginalda, il finit même par danser deux fois avec elle, joue contre joue. Ils se connaissaient depuis six mois mais ils n'avaient jamais encore dansé ensemble.

Maintenant, une heure plus tard, ils se promenaient dans le parc sans se presser. Ils s'arrêtèrent devant une vendeuse de mangues, une grosse femme qui avait poussé son chariot en métal tout mince dans l'étroite bande d'ombre projetée par un palmier.

« En général je ne suis pas ici, dans le parc, déclara la femme sans qu'on lui ait rien demandé. D'habitude, je suis là-haut sur le trottoir. Mais les flics font partir les gens. Ils ne veulent pas qu'on vende, là-haut. Si vous revenez plus tard, j'y serai, sur le trottoir. Là-haut. » La marchande prit une mangue dans sa main gauche. En quelques rapides coups de couteau, elle l'ouvrit en forme de fleur jaune charnue et la piqua sur un bâtonnet. Quand Reginalda mordit dedans, le jus lui coula sur le menton.

Longoria était en train de lui essuyer le visage avec sa manche lorsqu'il remarqua le son rauque venant du kiosque à musique à l'autre bout du parc. Il s'interrompit pour écouter. C'était une voix de femme dans un haut-parleur – il devait y avoir un rassemblement. Le crépitement des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

applaudissements suivit, puis un cri retentissant. Le meeting semblait avoir des résonances religieuses. Nouveaux applaudissements, de plus en plus forts, portés jusqu'à ce côté-ci du parc, ce qui incita même la marchande de mangues à lever la tête.

« Dis, Longoria, qu'est-ce qui se passe là-bas ? demanda Reginalda. Qu'est-ce qu'on fête ? C'est un jour férié ? »

Sans répondre, il partit en direction du rassemblement.

« Eh, attends-moi ! »

En s'approchant, Longoria aperçut des gens répartis en demi-cercles concentriques ; leurs tee-shirts blancs miroitaient sous le soleil éclatant. Ils brandissaient des panneaux et des banderoles grandes comme des draps de lit tout couverts de texte, mais il était encore trop loin pour déchiffrer ces inscriptions. Des centaines de participants remplissaient les gradins en bois d'un amphithéâtre qui s'élevait bien au-dessus du kiosque et de sa scène en ciment. Des centaines d'autres personnes avaient reflué sur la pente douce du talus bordant le parc et, debout sous les eucalyptus, brandissaient des drapeaux bleu ciel et blanc du Salvador et du Guatemala. Quand il fut enfin tout près, il perçut plus nettement la voix sur scène : elle lançait des mots clairs chargés de colère. Il put aussi déchiffrer les messages sur les banderoles :

SOLIDARIDAD CON LA REVOLUCION SALVADOREÑA
ALTO A LA REPRESION EN EL SALVADOR Y GUATEMALA
APOYO TOTAL A LA LUCHA ARMADA

Bouche bée, il s'arrêta sur le sentier goudronné.

« C'est quoi ? » demanda Reginalda derrière lui.

Une fois de plus, il ne répondit pas. Ce qu'il avait sous les yeux était indescriptible. Il n'arrivait pas à croire qu'on ait permis à ces gens-là de se réunir dans un parc de Los Angeles pour donner librement et ouvertement voix à leurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

idées horribles.

Un individu au teint foncé, en sandales et en jean, passa devant eux et sourit à Longoria. « Buenas tardes, compañero. » Sur ses épaules était juché un garçon qui agitait un petit drapeau rouge orné d'une étoile blanche et des lettres FMLN.

Longoria sentit son visage et ses oreilles s'empourprer. Compañero. C'était un mot communiste. Quelqu'un avait osé l'appeler compañero !

« On vous paie combien pour venir ici ? lança sèchement Longoria. Qui vous paie ? »

L'homme sourit de nouveau et regarda Longoria d'un air aussi amusé qu'étonné, comme si on lui parlait dans une langue absurde. Le petit garçon fronça les sourcils et agita de plus belle son minuscule drapeau communiste. Ils se dirigèrent vers la marchande de mangues.

Longoria fonça sur le chemin goudronné en direction du kiosque à musique ; à chaque pas, il devait se retenir de hurler. Il était parti de son pays, il avait fait quatre mille kilomètres pour retrouver ces gens-là, ces communistes, en train de se livrer à leurs vieux stratagèmes. Un vrai coup de pied au cul. Arrivé sur le talus, il plongea dans la masse de manifestants, heurtant leurs épaules et leurs bras pour se frayer un chemin. Nul ne parut s'en soucier. Tous les yeux étaient fixés sur la petite femme au teint clair dressée sur l'estrade. Il la vit lever le poing pour faire ce geste marxiste, ce signal commun aux étudiants radicaux et aux guérilleros. ¡Idiotas! aurait-il voulu crier. Vous êtes comme des moutons. Vous vous laissez avoir par ses belles paroles. Soudain, tout le monde autour de lui lança en chœur : « ¡Presente! » À sa gauche, une vieille femme déguenillée brandit son poing en l'air, et Longoria réprima un rire amer. Au Guatemala, on savait comment s'occuper de ces gens-là. À Los Angeles, on les laisse opérer en toute liberté.

À Los Angeles, on est incapable de les arrêter. Il continuait à jouer des coudes pour atteindre le premier rang, mais les corps étaient de plus en plus serrés les uns contre les autres. L'oratrice et le public s'étaient lancés dans un chant scandé où, quand la femme criait un nom, l'assistance répondait en hurlant : « ¡Presente! »

Il arriva enfin tout devant, là où des hommes et des femmes plutôt jeunes se pressaient contre l'estrade en béton et devaient lever les yeux pour voir l'oratrice au visage plat de paysanne et aux sourcils épais. Elle était à peine aussi haute que son lutrin. De l'endroit où il se trouvait, juste à sa gauche, Longoria voyait ses pieds : des tongs blanches dressées sur leur pointe pour que la femme puisse atteindre le micro.

« ¡… Mientras haya pueblo, habrá revolucíon! »

Un cri s'éleva de la foule derrière lui, et les voix résonnèrent contre la coquille nue qui formait l'arrière du kiosque. Il lui parut étrange, presque incongru, qu'une femme aussi frêle puisse mener cette foule, diriger ses énergies tel un chef d'orchestre maléfique. Que personne ne l'empêche de cracher ses blasphèmes n'était pas normal. Il aurait été si facile pour lui de la réduire au silence, de lever le bras et d'enfoncer son poing dans sa gorge pour étouffer les mots.

Il se détourna de la scène et regarda le public qui fixait avec une ferveur remplie d'espoir cette petite femme. Soudain, sa voix, amplifiée par le micro, atteignit un sommet, et un millier de poings à la peau brune se dressèrent en même temps, entourant Longoria comme une forêt de troncs d'arbres nus et noueux.

---

1. Coups.
2. Terme péjoratif signifiant « Indien occidentalisé ».

5

Probabilité

ILS RENTRAIENT À CROWN HILL en possession d'un poulet surgelé obtenu à la banque alimentaire unitarienne lorsque José Juan le repéra : un individu trapu au teint foncé, les jambes arquées, qui marchait dans Third Street. Un paysan sans son chapeau de paille, se dirait Antonio plus tard. Mais la vue de cet homme provoqua chez José Juan un instant de détresse et d'affolement. Tel un évadé qui vient d'apercevoir un gendarme, il chercha des moyens de fuir mais n'en trouva aucun.

« José Juan Grijalva ! »

Intrigué par la frayeur de José Juan, Antonio chuchota : « Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Avant que José Juan ait pu répondre, l'homme aux jambes arquées était arrivé en courant et le saluait avec un sourire exagéré.

« Incroyable ! Ça peut pas être toi. »

José Juan fit comme s'il était agréablement surpris de rencontrer quelqu'un d'Anenecuilco, son village natal. Cet homme qui s'appelait Ramiro était le cousin de son parrain. Il serra chaleureusement José Juan dans ses bras.

« Qu'est-ce que tu deviens ? s'exclama-t-il d'un ton vaguement accusateur. ¿Qué te has hecho? Tout le village se demande ce qui t'est arrivé. Pas un mot depuis des mois et des mois. Ta femme se fait un sang d'encre. »

José Juan avait toujours la répartie facile, mais Antonio dut le reconnaître, l'histoire qu'il concocta à l'instant était tout simplement incroyable.

« Je travaille dans un atelier d'usinage, répondit-il avec une humilité feinte. Je gagne tellement de fric, `mano, que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c'en est gênant. Je devrais pas te le dire, mais tu finiras par me le faire cracher alors… Quinze dollars de l'heure ! C'est pas incroyable, ça ? Moi, j'y crois toujours pas. Mais je suis syndiqué, et donc le syndicat me prend un peu d'argent. Et puis les mensualités de la Chevrolet et le loyer de l'appart ne sont pas minces non plus. Tu sais comment c'est : on arrive dans ce pays et on gagne un tas de pognon, mais on finit par tout dépenser.

— C'est bien vrai, lâcha soudain Ramiro.

— Así es. Ici, tu bosses et tu bosses. T'arrêtes jamais. Pas comme chez nous, hein ? Ici, pas de repos, pas une minute pour s'asseoir et prendre une copita le soir avec les copains. C'est comment, déjà, la chanson ? "Una jaula de oro." Ouais, exactement : une cage dorée. »

José Juan poursuivit en expliquant qu'il était venu au centre-ville aider son ami Antonio à emménager dans un nouvel appartement. S'il n'avait pas écrit ni téléphoné à la maison, c'était parce qu'il voulait faire une surprise à sa femme en l'appelant pour l'anniversaire de leur mariage.

À la stupéfaction d'Antonio, Ramiro parut prendre toute cette histoire pour argent comptant, et ses yeux de campesino s'écarquillaient toujours davantage à mesure que José Juan parlait.

« Je ne me doutais pas que tout allait si bien pour toi », dit-il stupidement.

José Juan lui dicta un faux numéro de téléphone, et les deux compatriotes se donnèrent l'accolade en se promettant de se revoir bientôt.

Lorsque Ramiro eut disparu dans Third Street, José Juan poussa un long soupir. L'effort que lui avait coûté son mensonge le laissait pâle et bouleversé comme un homme qui sort en chancelant de voiture après un accident. Tomber sur quelqu'un de son village, c'était ce qu'il redoutait le plus. Il ne voulait pas qu'on apprenne, dans son pueblo,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il était à la rue et ne vivait pas mieux que le plus pauvre des Mexicains. C'était pour cela qu'il ne téléphonait jamais à sa famille. Au simple son de sa voix, on saurait la vérité. Sa honte se propagerait jusqu'à l'autre bout du fil et on se souviendrait qu'il était parti en se vantant de tous les succès qu'il allait remporter.

« On peut croiser n'importe qui dans la rue, mais moi il a fallu que je tombe sur ce pendejo[1], dit José Juan avec un rire nerveux. J'ai vraiment pas de chance. »

Rencontrer un visage familier de son petit village dans une ville de neuf millions d'habitants lui semblait relever d'une malchance incroyable. José Juan avait été trahi par les lois de la probabilité, mais Antonio n'était pas tellement étonné. Quelques mois auparavant, alors qu'il se trouvait à l'arrière d'un pick-up de jardinier sur l'autoroute d'Hollywood, il avait remarqué une voiture dans la voie de gauche, une Datsun rongée par la rouille où quatre passagers s'entassaient sur la banquette arrière. La femme au volant ressemblait trait pour trait à Maria Paredes, une institutrice qui habitait à une rue de chez Elena et lui quand ils vivaient à San Cristóbal Acatapán. Il avait scruté cette femme, dans sa voiture cahotant à quatre-vingt-dix kilomètres-heure, avec ses longs cheveux noirs noués en une tresse épaisse. Et puis, lorsque la Datsun s'était éloignée, il avait vu l'autocollant sur le pare-chocs : I ♥ SAN CRISTÓBAL ACATAPÁN.

Il y avait maintenant énormément de Latinos à Los Angeles, des milliers et des milliers de Mexicains, de Guatémaltèques et de Salvadoriens, bien plus qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Il avait débarqué aux États-Unis en s'attendant à être entouré de gringos aux yeux bleus et non par une mer de visages bruns aux accents espagnols. Même les Indiens mayas, qui vivaient déjà dans leurs petits aldeas au Guatemala avant l'arrivée des Espagnols, même

eux se retrouvaient ici. Un jour il était tombé sur un groupe d'Indiennes, pas très loin des terrains vagues où José Juan et lui vivaient à présent. Elles portaient leurs robes traditionnelles, des huipiles brodés, et de longues jupes aux rayures arc-en-ciel. Il les avait regardées, ces femmes du vieux « peuple du maïs », traverser un étroit défilé d'immeubles en briques dans leurs sandales qui raclaient le trottoir de Bixel Street et ses salissures d'huile de moteur. Que faisaient-elles dans un endroit où ne pouvait pousser une seule tige de maïs ? Cela le rendait triste de voir tant de ses compatriotes transportés comme par magie – une magie noire – sur cette plaine couverte d'autoroutes, puis errer dans Los Angeles, plongés dans un hébétement amnésique où ils avaient perdu jusqu'au souvenir de leur sol.

« Tu sais ce que ça veut dire, déclara José Juan en interrompant les pensées d'Antonio. Maintenant, Ramiro va raconter à tous les gens du pueblo qu'il m'a vu. En guenilles. C'est un grand chismoso, une commère, comme tous les autres dans ce village. Il va raconter ça à tout le monde. »

En guenilles. Ces derniers temps, Antonio n'avait guère songé à quoi ils pouvaient bien ressembler. Il avait fini par oublier les fils qui pendaient au bas de son pantalon, les petits trous apparus dans sa chemise, la couche de sueur et de saleté qui recouvrait sa peau en permanence. Il aperçut brièvement son reflet dans la vitrine d'un magasin, une botica débordant de cierges d'église. Il s'approcha de la vitre : ses cheveux étaient si emmêlés qu'ils lui faisaient comme une espèce de petit casque, constata-t-il. Son pantalon de coton beige, devenu gris et raide, luisait de saleté. Des sillons de crasse et de sueur séchée couraient sur tout son visage : c'était là l'image d'un homme des cavernes. Il quittait peu à peu la société des humains et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

glissait vers le bas, branche après branche, dans l'arbre de l'évolution.

Que dirait Elena si elle le trouvait dans cet état, elle qui aimait tant le voir bien habillé ? Elena n'était pas sans vanité, elle détestait les mauvaises odeurs, elle prenait une douche après avoir fait l'amour et parfois avant. Elle n'aurait jamais fait l'amour avec cet individu crasseux qu'il était devenu. Si elle me voyait comme ça, elle se détournerait, dégoûtée.

Même ici à Los Angeles, même après la mort d'Elena, il avait pris une douche chaque matin, et enveloppé tous les jours son corps dans une chemise et un pantalon propres – une coquille aseptisée, renouvelée quotidiennement. Mais maintenant le tissu de ses vêtements et sa peau gardaient l'odeur de chaque journée : celle des longues marches jusqu'à la banque alimentaire, des nuits passées à se retourner, de la dure communion de son corps avec le vent et la terre. Il avait les ongles noirs, et ses démangeaisons à l'aine devenaient insupportables. Son cuir chevelu le piquait, lui aussi. « Arrête de te gratter, cabrón, avait fini par lui lancer José Juan. On dirait un singe !

— Il faut qu'on prenne un bain, décréta Antonio. Ça fait déjà plus d'une semaine. Ya es mucho. »

Grâce à Frank et au Maire, Antonio avait appris que les habitants du campement se douchaient pour la plupart dans l'une des missions de Spring Street, mais cette option était toujours un dernier recours parce qu'elle les soumettait à une expérience particulièrement dégradante. Un des bénévoles de la mission, à savoir un autre SDF promu à cette tâche, vous faisait ôter vos vêtements dans un vestiaire et vous poussait en compagnie d'une dizaine d'autres hommes également nus sous une douche, où vous vous retrouviez épaule contre épaule avec n'importe quel autre clochard venu ce jour-là.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L e s Mexicanos, en revanche, paraissaient toujours propres alors qu'ils ne mettaient jamais le pied dans ces missions. Comment se débrouillaient-ils ?

« Où est-ce que vous vous douchez, vous ? demanda Antonio à un résident surnommé Chino parce qu'il avait des yeux légèrement bridés. ¿Donde se bañan?

— En el río, répondit Chino.

— La rivière ? Quelle rivière ?

— Tu sais bien, la grande, celle qui est après Los Angeles Street, là où il y a toutes les usines. »

Antonio ne put cacher son expression de dégoût. Il s'agissait du canal géant, en béton, qui traversait le centre-ville. Au fond coulait un ruisselet saumâtre et, à part quelques mauvaises herbes perçant à travers le ciment, on ne décelait là aucun signe de vie naturelle. Lors des grandes tempêtes de pluie, ce minable ruisseau se transformait en un torrent furieux où dansaient, sur une eau blanche, des arbres tombés et divers détritus : pneus, meubles, bouteilles, boîtes en métal, journaux et cadres de bicyclette arrivant des banlieues en amont.

« Ça ? s'écria Antonio. C'est un égout, pas une rivière !

— Non, c'est pas si nul que ça. D'accord, des conduites d'égout s'y déversent avec de l'eau verte qui contient plein de produits chimiques et de pétrole. Celles-là, on s'en approche pas. Mais si tu vas au milieu, l'eau est plus propre. On n'y entre pas complètement, on s'asperge, voilà tout. Tu peux même laver tes fringues et les faire sécher au soleil sur le ciment. Te deja la ropa bien limpia. »

Antonio n'avait pas envie de prendre de douche à la mission, et il avait peur d'être empoisonné s'il choisissait plutôt la rivière – au Guatemala, les rivières étaient réputées pour transmettre des maladies. Il se croyait donc condamné à subir la crasse pendant plusieurs jours encore, mais José Juan proposa une autre possibilité : retourner dans leur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ancien immeuble et se servir des douches ; il y avait une salle d'eau commune à chaque étage. Une fois qu'ils auraient réussi à dépasser la porte d'entrée, ils n'auraient plus qu'à monter à l'étage et à se glisser dans l'une d'entre elles. Ce serait une violation de propriété privée, mais ils seraient propres.

Une heure plus tard, ils ressortaient de leur précédent foyer par la porte de derrière, et, au milieu de l'allée nauséabonde mais ensoleillée, ils se sentaient comme des hommes neufs.

À présent, je suis plus proche de celui qu'Elena a connu. Si elle me voyait, peut-être m'embrasserait-elle.

Quand le soleil se leva le lendemain, Antonio ne savait absolument pas si on était lundi, mercredi ou samedi. Et ça le déprima. Un signe de plus indiquant qu'il se retirait du monde des gens normaux, celui des horloges et des calendriers, des repas équilibrés et des portes fermées à clé. Qu'il était étrange de vivre dans un univers où les jours n'avaient pas de nom. On était peut-être samedi ? Il se leva, et au moment où il quittait son abri en rampant, il aperçut une demi-douzaine de filles dans leurs plus jolies robes – en mousseline rose, bleue et jaune – qui sautillaient gaiement le long de Third Street. Leurs mères, des femmes rondelettes munies de sacs à main en vinyle noir, redoublaient de vigilance tandis qu'elles les faisaient passer devant Antonio et les autres misérables vivant dans des abris ou des tentes.

« Andale, apúrale, criaient les femmes. Dépêchez-vous ! » Le frou-frou des robes brillantes des petites filles et le claquement des talons hauts de leurs mères ne pouvaient signifier qu'une chose : le jour de la messe.

Antonio se tourna vers José Juan qui s'employait à nettoyer les ongles de ses orteils à l'aide d'un cure-dents.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Eh, Moro, on est dimanche, déclara-t-il.

— Et alors ? répliqua José Juan en gardant les yeux sur ses pieds.

— Eh bien, faisons quelque chose.

— Quoi, par exemple ? Qu'est-ce qu'on pourrait faire ? Aller à l'église ? Prier pour avoir des sous ? Non, merci. »

On était dimanche, et puisqu'on était dimanche il devait sortir faire ce que font les gens le dimanche : se réunir en famille et trouver un endroit sur l'herbe ou sur la plage pour s'asseoir et bavarder en prenant le soleil.

« On n'a qu'à aller au parc et se promener autour du lac comme tout le monde. » La vue de ces petites filles en robe de mousseline avait eu quelque chose de gai qui lui avait remonté le moral.

Après quelques légers efforts, il finit par convaincre José Juan. Ils s'époussetèrent et se dirigèrent vers le parc MacArthur. Bon nombre de Guatémaltèques, Salvadoriens et Mexicains le fréquentaient : c'était une sorte de Parque Central, un peu comme ceux de chez eux.

À une rue du parc, on essayait déjà de leur vendre des choses. Dans Seventh Street, le commerce semble littéralement jaillir du trottoir : cassettes audio piratées, portefeuilles prétendument en cuir, chars militaires miniatures en plastique disposés en jolies rangées. Des femmes corpulentes en tablier à carreaux étaient assises sur des chaises pliantes, perchées au-dessus de leurs articles. Elles n'avaient aucune envie de marchander : « Vous n'êtes plus au Mexique ou au Salvador. Le prix est fixe. J'ai des gosses à nourrir. Non andas con esas babosadas. »

Un peu plus loin, de l'autre côté de la voie longeant le parc, s'élevaient les voix agitées de ceux qui se livraient au marché noir : de petits groupes de jeunes hommes à la tchatche facile mais anxieux, faisant les cent pas aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

carrefours dans leurs fausses chaussures italiennes. Ils regardaient leurs interlocuteurs droit dans les yeux pour mieux discerner qui était de la police et qui avait de l'argent, et d'un seul mot ils indiquaient ce qu'ils avaient à vendre : micas pour des papiers d'immigrant ; seguros pour des cartes de Sécurité sociale ; llamadas pour des appels téléphoniques longue distance.

Une fois dans le parc, Antonio remarqua tout d'abord le lac vert, qui ne bougeait ni ne respirait jamais ; bouteilles mortes et préservatifs usagés venaient terminer leur existence dans ce dépotoir liquide. Sur ses bords en pente raide, des gens s'étaient installés sur l'herbe – du pâturin – comme dans un amphithéâtre. Le pâturin lui-même était traversé par de grandes cicatrices, les traces des pneus de voitures de police ayant poursuivi des suspects jusque-là.

Antonio fit quelques pas dans le parc tout en essayant de se rappeler pourquoi il avait décidé d'y aller. Parce que les gens venaient s'y délasser, et qu'il avait besoin de se détendre, lui aussi, d'oublier et de se relaxer. Mais tout, dans ce lieu, se refusait aux loisirs. Il aurait bien aimé s'asseoir sur le gazon, seulement l'herbe était sèche, presque morte déjà. Quant aux bancs, ils étaient occupés par toutes sortes d'êtres anémiques visiblement sur le point de perdre conscience. Sur l'un de ces bancs, une blonde au teint d'un blanc crémeux comme du pus se balançait, donnant l'impression de vouloir se bercer pour s'endormir.

« Pourquoi est-ce qu'on est venus ici ? fit José Juan d'un ton geignard. Quelle perte de temps !

— Ça vaut mieux que de rester dans le campement, répondit Antonio après avoir réfléchi un instant à la question. J'en ai marre des odeurs de tous ces ivrognes.

— Mais ici, c'est tout aussi crade.

— Il y a des familles, ici. C'est les familles que j'aime. Les bébés et les mères. Tu vois ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il montra du doigt une femme qui, un enfant dans les bras, marchait sur un étroit sentier asphalté dont les méandres faisaient le tour du lac. Des parents, des petites amies, des amoureux – tous ces gens « normaux » – déambulaient assez lentement pour nourrir l'illusion d'une agréable promenade le long du lac, mais suffisamment vite pour ne pas se laisser accoster par un des hommes qui se prélassaient sur l'herbe. Au bout d'un moment, Antonio et José Juan se mêlèrent au flot de promeneurs derrière deux femmes et leurs poussettes, mais aussi derrière un père, un norteño aux bottes de cow-boy toutes neuves et brillantes, avec un enfant sur les épaules.

Ils durent contourner un mutilé, planté au milieu du chemin. Un petit peu plus loin, ils rencontrèrent un vieux monsieur, une sorte de grand-père dans un costume gris anthracite flottant, tenant à la main un appareil photo encombrant. Il voulait les prendre en photo et montrait un panneau couvert d'images-échantillons sous les mots « Retratos : Sólo $2 ».

« Por favor, les implora-t-il, laissez-moi faire votre portrait. »

Quoique sans argent, Antonio fit semblant de soupeser la proposition. Toutes ces photos dataient d'au moins quinze ans, estima-t-il. Les coiffures et les vêtements de ces gens remontaient à une époque qu'il ne reconnaissait pas, bien antérieure à son arrivée dans ce pays. En regardant de plus près, il constata qu'alors l'herbe du parc était plus verte et qu'il n'y avait pas de graffiti sur les palmiers. Des petits bateaux flottaient sur le lac.

« No, gracias, hermano », dit Antonio au photographe. Le vieillard se détourna en maugréant comme si on venait de le tromper.

Ils atteignirent bientôt la petite aire de jeux de la moitié nord du parc, une étendue de sable pourvue de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

balançoires, d'un toboggan et d'un simple tourniquet. Deux garçons y avaient pris place, et le faisaient tourner en poussant avec leurs jambes brunes contre le sable lourd, tels de minuscules acrobates. Le tourniquet tourna trop vite et ils tombèrent dans une gerbe de sable avec des éclats de rire.

Chaque matin, de nombreuses mères quittaient les vieilles maisons en grès brun autour du parc et descendaient jusqu'à cette aire de jeux. Si elles venaient ici, c'était qu'elles en avaient assez d'être enfermées toute la journée dans leur appartement, d'avoir peur de ce quartier où la délinquance était terrifiante et où même les trottoirs débordaient de graffitis. Alors, après avoir pris une grande respiration, elles saisissaient fermement leurs enfants par la main et regardaient droit devant elles jusqu'à ce qu'elles arrivent au parc, où les gosses pouvaient enfin courir librement. À présent, elles montaient la garde autour du carré de sable, ces Mexicaines et autres immigrantes d'Amérique centrale âgées d'une vingtaine d'années, en jean et tee-shirt. Ces femmes seules venaient juste d'entrer dans la modernité ; par leur attitude, elles montraient à tous que maintenant elles étaient loin de leur pays d'origine, et qu'elles n'allaient plus se laisser commander par les hommes.

Antonio avait atteint là un sanctuaire, une oasis de vie ordinaire. Penché sur la clôture du terrain de jeux, il s'imprégnait du bruit des enfants, il s'imaginait qu'il était de nouveau un père et regardait son fils de deux ans jouer sur le tourniquet ou sauter d'une balançoire. Pendant un moment, le fantasme devint réalité, et le poids de la perte et des regrets se fit moins lourd. Puis une des mères le dévisagea avec hostilité comme s'il était un pédophile éventuel du simple fait qu'il portait des vêtements crades et souriait à de jeunes enfants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio se détourna pour échapper au regard de cette mère et s'aperçut que José Juan s'était endormi sur l'herbe, le bras replié sur les yeux, la bouche ouverte, un rond rose offert au ciel. Antonio passa en revue les adultes sur les pelouses voisines. Des hommes à l'accent cubain, debout en cercle, jetaient des dés sur un morceau de terre nue. Près d'eux, cinq tables en pierre sur lesquelles était peint un échiquier. Une dizaine de spectateurs s'étaient agglutinés autour des joueurs d'échecs assis, et ils avaient le regard rivé sur ces échiquiers avec leurs pièces en plastique et les confrontations silencieuses qu'elles figuraient. Tant de concentration sur de si nombreux visages était le gage d'une stimulation intellectuelle, qui avait manqué à Antonio ces derniers temps, il laissa donc José Juan dormir sur l'herbe pour s'approcher des joueurs.

Pour la plupart, ces hommes avaient la cinquantaine ou la soixantaine ; ils portaient des vêtements sombres, fumaient le cigare et toussaient trop. Ils se connaissaient manifestement tous, on aurait dit un club. Ne voulant pas faire intrusion, Antonio suivit l'action à une distance polie, à quelque trois mètres de la table la plus proche. Quatre parties se déroulaient simultanément, mais celle qui attirait le plus de regards se déroulait entre un des joueurs les plus vieux et un homme d'environ trente ans, un peu plus ou un peu moins. Ce dernier avait des lèvres épaisses, un nez long et étroit, et des cheveux coupés si ras qu'ils laissaient voir la blancheur de son crâne. Tous les autres étaient en veste ou en pull, mais ce jeune joueur portait un tee-shirt bleu marine qui moulait son corps musclé. Un soldat, se dit Antonio. On leur rase la tête quand ils entrent dans l'armée, et ensuite ils ne changent jamais. Il avait déjà vu des hommes de son espèce, d'anciens militaires devenus criminels, dealers de drogue ou arnaqueurs en tout genre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le jeune joueur leva le bras gauche pour prendre une pièce. Un des spectateurs secoua la tête en signe de désaccord avec cette tactique. Pendant plusieurs secondes, le joueur garda son bras nu suspendu au-dessus de la table avant de décider de jouer la tour. Puis, il mit sa main sous son menton en attendant la réaction de son adversaire. Ce bras était resté en l'air juste assez longtemps pour qu'Antonio puisse y distinguer le tatouage d'un animal jaune.

Longoria n'avait jamais été aussi près de gagner. Les autres joueurs avaient interrompu leurs parties pour se presser autour de sa table. Un public s'était formé : une demi-douzaine de personnes regardaient par-dessus son épaule, l'observaient en se caressant le menton et en fixant l'échiquier comme s'il présentait une sorte de mirage. Apparemment, ils étaient sur le point d'assister à une victoire historique. Longoria avait atteint la dernière phase de la partie, et il avait un fou et une tour d'avance. Pour une fois, García semblait inquiet.

Concentre-toi. Fais attention à ne pas commettre de faute, mais n'oublie pas d'attaquer.

Maintenant, Longoria allait achever son adversaire. Il posa sa tour sur l'avant-dernière rangée, deux coups encore et le piège final se refermerait.

« Oh, non ! » lâcha quelqu'un, et les hommes debout autour de Longoria poussèrent un grand soupir collectif. García sourit et s'empara aussitôt de la tour. Quelques instants plus tard, Longoria avait également perdu son fou. García prit sur le bord de la table un cigare à moitié consumé et le ralluma triomphalement.

« Eh bien, sergent, dit-il entre deux bouffées, je suis heureux de constater que vous perdez une fois encore. »

Longoria leva les yeux de l'échiquier et chercha de l'aide.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les deux hommes debout derrière García secouaient la tête ; manifestement, la partie perdait de l'intérêt pour eux. Sur la pelouse à gauche des tables, un autre homme, debout, le scrutait d'un air bizarre. On aurait dit un Guatémaltèque. Un visage amical, innocent et provincial – le genre de visage qui vous fait pitié parce que, à sa vue, vous devinez qu'il vient du Guatemala et qu'il est, par conséquent, crédule et malchanceux, en plus de toutes sortes d'autres choses pour lesquelles les Guatémaltèques sont réputés. Una cara que da lástima. Un visage qui fait pitié. Longoria reporta son attention sur l'échiquier.

La réalité de cette identification dut traverser plusieurs couches d'incrédulité et de confusion avant d'atteindre la conscience d'Antonio, où elle s'imposa enfin en toute clarté, tel l'éclair de la vérité. Après tant d'années, le soldat de San Cristóbal, l'assassin d'Elena et de Carlos, était assis juste devant lui, à quelques mètres à peine, en train de jouer aux échecs.

Ce salopard est à Los Angeles.

Ça paraissait tellement incroyable qu'il eut envie d'éclater de rire. Puis, pendant un instant, son esprit fit machine arrière. Le tatouage et le visage lui étaient si familiers que c'était forcément une illusion. Combien de fois Elena lui était-elle apparue en rêve et l'avait-elle caressé dans son sommeil ? Combien de fois avait-il vu le visage d'Elena dans les traits d'une inconnue passant devant lui, son cœur alors affolé par un espoir impossible, toute sa douleur disparaissant le temps que le mirage s'évanouisse ? Pourtant, ce soldat tatoué ne lui était jamais apparu en rêve. Il ne l'avait jamais revu avant cet instant où il avait pris vie à la table d'échecs.

Le soldat leva son bras tatoué pour se frotter la tempe, tout en étudiant l'échiquier. Il semblait perplexe, blessé et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vulnérable. Il jeta un coup d'œil vers Antonio et vers les autres hommes autour de lui, avec un air plaintif comme pour demander : Qu'est-ce que je devrais faire ? Quel coup jouer ? Il pencha sa tête rasée, et ses yeux fixèrent de nouveau l'échiquier comme si le joueur pouvait imposer sa volonté à la géométrie complexe du jeu.

Plus Antonio regardait cet homme, plus ses souvenirs se faisaient distincts. San Cristóbal, bien des années auparavant, dans un autre parc pas très différent de celui-ci, alors qu'il attendait un car près du kiosque. Le soldat qui mangeait une glace sur le banc de fer. Le sang d'Elena et de Carlos encore gluant sur le plancher de la maison, à un ou deux pâtés de maisons de là. Voilà l'homme qui avait taillé dans leur chair et badigeonné le plancher avec leur sang. Antonio attendait le car, une boîte posée à ses pieds. Antonio tombe, descend en vrille avec sa boîte, chute à travers les années pour atterrir à Los Angeles. La peau autour des yeux du soldat s'était ridée ; les traits qu'Antonio avait gravés dans sa mémoire s'étaient à présent adaptés à cet autre visage et recouverts d'une très légère patine de fatigue. Le visage de l'assassin. Antonio se sentit tourbillonner dans un flot de décennies et de pays, dans une distorsion de l'espace et du temps. Il se trouvait dans un parc au Guatemala, dans un parc à Los Angeles. Le présent, le passé, quelque part entre les deux.

Aucun doute possible : c'était le même homme.

Soudain il se rendit compte qu'il s'agitait, qu'il changeait d'appui sur ses pieds à la façon d'un boxeur et attirait l'attention. Le soldat tatoué allait de nouveau regarder vers lui et le reconnaître.

Instinctivement, Antonio fit un pas en arrière. Il se mit à trembler, comme si le sol sous ses pieds montait et descendait. Grimpe dans le car, dépêche-toi. Dans le car. Il était trop près de cet homme. Assassin un jour, assassin

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toujours. Même la table en ciment devant laquelle le soldat était assis commença à paraître menaçante, tel un animal de pierre susceptible de prendre vie et de l'avaler tout entier. Il devait s'enfuir. Il se glisserait sans se faire remarquer le long des poivriers d'Amérique. Mais non, le tatoué ne lui courait pas après ; il était encore assis devant son échiquier. Il venait simplement de poser un pion, et maintenant, il levait sa main jusqu'à son menton, montrant ainsi une fois de plus son tatouage à Antonio comme pour se moquer de lui.

Tu vois, je suis bien le même. La preuve est gravée dans ma peau. Alors, le réfugié, qu'est-ce que tu vas faire, à présent ?

Il s'efforça de reprendre son souffle. Le tatoué ne le connaissait pas. Puisqu'il ne m'a pas reconnu ce jour-là à San Cristóbal, pourquoi se souviendrait-il de moi aujourd'hui ? Cette déduction éveilla en lui une euphorie qui chassa ses peurs. Le soldat ne le reconnaîtrait jamais.

Une petite fille aux longues tresses passa devant Antonio en pédalant sur un tricycle. Juste derrière elle venait son père, sur un vélo beaucoup trop petit pour lui, de sorte que ses longues jambes se pliaient maladroitement comme des ailes brisées. Ils riaient tous les deux. Antonio n'était plus au Guatemala. Il n'avait aucune raison d'avoir peur.

Le vieux assis à la table tira sur son cigare une bouffée pleine de satisfaction. « Échec et mat », dit-il.

---

1. Andouille.

DEUXIÈME PARTIE

ANTONIO ET ELENA

6

Les généraux au zoo

ELENA SOSA ÉTAIT ASSISE À LA CAFÉTÉRIA de l'université de San Carlos quand l'homme qui allait devenir son mari entra dans sa vie, un cadeau à la main. Elle mangeait seule en lisant Le Nicaragua trahi, un livre qui raconte l'assassinat d'Anastasio Somoza, et, elle en était convaincue, ce salopard n'avait eu que ce qu'il méritait. Plongée dans les détails sanglants de la mort du dictateur – des guérilleros l'avaient fait sauter au bazooka –, elle ne remarqua pas son futur mari lorsqu'il s'avança sur le lino pour venir s'asseoir à sa table.

« Elena, déclara-t-il, j'ai acheté ça pour toi. J'espère que ça te plaira. »

Surprise, elle leva les yeux et aperçut un jeune homme portant des lunettes cerclées de métal. Il semblait intimidé et lui présentait, dans sa main tendue, un livre cartonné rouge foncé. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Ils suivaient tous les deux le même cours d'anthropologie, et elle ne lui avait pas parlé plus de trois ou quatre fois. Cela lui prit un moment, mais elle finit par se rappeler son prénom : Antonio.

« L'autre jour, dans le séminaire sur les rituels des Quiché, tu as dit que tu adorerais apprendre leur langue, expliqua-t-il. Alors, quand j'ai vu ça dans la librairie, j'ai pensé à toi. Je me suis dit que ça te plairait peut-être. Tu ne l'as pas déjà ? »

Elle saisit le livre et en examina le titre : Dictionnaire bilingue quiché-espagnol, par le Dr Francisco Trujillo, Universidad de Sevilla. Ç'avait dû lui coûter une fortune. Elle l'ouvrit et regarda les colonnes de mots de cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ancienne langue maya avec leurs sons glottaux exotiques et leurs équivalents espagnols. « Baatz' : singe-araignée. Balam : jaguar. » Un ruban jaune pour marquer les pages pendillait au dos du livre. Elle feuilleta pour arriver à la lettre C, et une odeur semblable à du ciment frais flotta depuis les pages récemment imprimées.

Quel genre de garçon était-il, pour offrir un cadeau coûteux à une fille qu'il connaissait à peine ? Elle était touchée par sa gentillesse, mais se sentait aussi un peu gênée pour lui. « C'est le plus beau livre que j'aie jamais vu », affirma-t-elle.

Le jeune homme intimidé se fendit d'un grand sourire. Cet Antonio était anormalement grand pour un Guatémaltèque, et pas encore tout à fait à l'aise avec son corps d'adulte : ce n'était qu'une recrue récente dans la fraternité des hommes adultes.

« Je suis content qu'il te plaise », répondit-il.

Après un silence un peu gêné, Elena tourna les pages jusqu'à la partie en espagnol et regarda le mot « gracias ». Elle se pencha en avant, posa un chaste baiser sur la joue du jeune homme et prit un très grand plaisir à dire « Qamov ! ».

Ce soir-là, elle trimballa le dictionnaire partout avec elle dans la maison, le feuilleta tout en s'acquittant de ses autres tâches, prononça des mots et ignora les remarques sarcastiques de son père, pour lequel il n'y avait rien de plus inutile que d'apprendre une langue que « seuls quelques Indiens aux pieds nus savent parler ». Elle n'était pas du genre à se soucier particulièrement de ce que disait son père. Elle avait toujours fait ce qu'elle voulait – un trait de caractère dont, selon son père, elle avait hérité de sa mère, morte quelques heures à peine après sa naissance. Son père lui ayant toujours recommandé de se tenir à l'écart des mouvements politiques, elle rapportait chez elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des brochures révolutionnaires qu'elle laissait traîner un peu partout bien en évidence dans la maison. Alors que ses deux sœurs se tenaient toujours loin du soleil, de peur que leur teint cannelle ne fonce encore, Elena était devenue une adoratrice du soleil et se dorait en maillot de bain dans la minuscule cour derrière la maison. Là, elle installait son fauteuil de jardin et sa serviette non loin du petit poulailler de son père. Ses sœurs secouaient la tête et la traitaient de folle, de chiflada.

« Je veux avoir la peau marron, répliquait-elle avec un sourire satisfait et plein de défi. Je veux être marron et sombre comme la terre. »

À la fin de leur séminaire suivant sur les Quiché, Antonio l'aborda à nouveau, ce qui de toute évidence lui demandait beaucoup de courage. Il avait couru pour la rattraper, si bien qu'il était essoufflé et transpirait. Tout en discutant, ils se dirigèrent vers l'arrêt de bus du campus, et passèrent devant la faculté d'architecture aux murs bleu pastel couverts de graffitis révolutionnaires qui promettaient entre autres un « Soutien inconditionnel à la Lutte populaire ! ». Une fresque murale de deux étages montrait un grand singe en uniforme militaire bardé de médailles et d'épaulettes ; une bannière peinte au pied du mur déclarait : « Les généraux au zoo, le peuple au pouvoir. »

« Il me semble que la langue quiché nous est indispensable et que tous les Guatémaltèques devraient l'apprendre, disait Antonio. Après tout, la langue des Mayas, nous l'avons dans le sang. Indéniablement. C'est ce que nous sommes, d'où nous venons. »

Tout en marchant, elle observait cet homme auquel, jusqu'ici, elle n'avait prêté aucune attention. Il n'était pas vilain, même si les poils sur sa lèvre supérieure s'efforçaient un peu trop de passer pour une moustache. On notait de la douceur, chez lui ; il ne paraissait pas atteint par la dureté

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et l'arrogance qui avaient contaminé le reste de la gent masculine du campus. Il était certes très studieux, mais il ne manquait pas de charme et, de toute évidence, il était épris d'elle. Pourquoi ne l'avait-elle pas remarqué jusque-là ?

« Je crois que tu es un peu trop romantique, répondit-elle. Je suis d'accord, il est important de connaître nos racines indigènes, mais il ne faut pas avoir une vision romantique du passé. Après tout, les Mayas faisaient des sacrifices humains. »

Il ne manqua pas d'abonder dans son sens : « Bien sûr, bien sûr. »

Ils discutèrent un bon quart d'heure en parlant de l'indigenismo et du romancier guatémaltèque Miguel Ángel Asturias – assez longtemps pour qu'elle se rende compte qu'il n'était pas vraiment le garçon désemparé qu'il lui avait semblé être lorsqu'il l'avait abordée avec son cadeau. « Merci pour le dictionnaire, déclara-t-elle quand le bus arriva. Je le lis tous les jours. C'est le truc le plus pratique qu'on m'ait jamais offert. Vraiment, je l'adore. »

Après être montée dans le bus, elle fut étonnée de voir qu'Antonio restait debout sur le trottoir, les yeux levés vers elle, souriant. Elle lui fit au revoir de la main tout en formant avec sa bouche le mot « Adiós ».

« Liyik ! cria-t-il au moment où le bus démarrait. Cherche-le, ça veut dire "paix" ! »

Antonio était complètement différent des hommes qu'Elena avait connus jusque-là. Tous ses petits amis avaient été des révolutionnaires, de bruyants agitateurs et d'éloquents orateurs. Ernesto Sanchez, son tout premier, était aussi celui à qui revenait le privilège de l'avoir éveillée à la politique. De petite taille, frisé, pourvu d'une épaisse moustache ainsi que d'un long et unique sourcil broussailleux, il avait la poitrine et même le dos couverts

d'une forêt de poils noirs. Quand Ernesto parlait, elle pouvait voir l'avenir du Guatemala dans les fentes étroites de ses yeux marron : une nation juste, le pays dans lequel elle avait envie de vivre, un pays qui ne serait pas un égout à ciel ouvert et où les enfants ne mendieraient pas pieds nus dans la rue. Il mettait des mots sur des idées qu'elle comprenait depuis longtemps mais qu'elle n'avait jamais entendu énoncer. Il avait des étagères pleines de livres expliquant toute la pauvreté et l'injustice subies aussi bien par la famille d'Elena que par le reste du pays, des livres avec des titres tels que Les Veines ouvertes de l'Amérique latine ou encore Guatemala, pays occupé.

C'est Ernesto qui l'avait initiée au langage de la révolution, qui lui avait appris le sens de termes comme « prolétariat » et « lutte organique ». Il prononçait les mots « revolución » et « pueblo » avec une voix de baryton suave et aphrodisiaque. À l'appartement d'Ernesto, ils firent l'amour presque chaque après-midi pendant trois mois, dans une chambre garnie de livres couverts d'une poussière allergisante, parmi lesquels se trouvaient les vingt volumes brochés des œuvres de V. I. Lénine. Et puis il partit pour le Costa Rica, contraint de s'exiler. Son nom était apparu sur une liste d'« éléments subversifs » condamnés à mort par la « brigade anticommuniste Lorenzo Amaya » deux jours après qu'il eut prononcé un discours devenu légendaire dans lequel il traitait le chef d'état-major des armées de « gueule de chèvre ». De son exil, il lui écrivit des lettres, mais peu à peu, celles-ci se firent moins intenses et moins fréquentes, jusqu'à ce que, quatre mois à peine après son départ, elles cessent complètement d'arriver. La rumeur disait qu'il avait une petite amie costaricaine.

Son dernier petit ami en date, Teodoro Pereira, était le président de l'association des étudiants. Elle l'avait laissé tomber après avoir découvert qu'il sortait aussi avec une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

autre femme, voire deux. Chaque fois qu'elle l'entendait ouvrir la bouche lors d'un rassemblement ou d'une manifestation, elle murmurait tout bas « hipócrita ». Il avait tenu un discours furieux contre la suspension des libertés civiques et, à peine quelques instants plus tard, lui avait menti sur l'endroit où il se trouvait le mercredi après-midi précédent : il avait inventé une excuse pitoyable, raconté qu'il assistait à tel ou tel meeting alors qu'il était quelque part avec Filomena ou María ou Teresa, elle le savait parfaitement.

« Teodoro, lui avait-elle lancé lors de leur ultime confrontation, je ne peux plus tolérer ça. Tu me ridiculises, moi et toutes les femmes qui sont assez aveugles pour tomber sous ton influence. »

Teodoro avait paru abasourdi et, dans un premier temps, réellement blessé. Après quoi il avait arboré un air mélodramatique. Mais voyant qu'elle refusait de se laisser avoir par ce manège, il avait opté pour un sourire malin, celui d'un petit garçon qui s'est fait prendre en train de voler des bonbons.

« Je traite les femmes comme je traite tout le monde, déclara-t-il tranquillement. Comme des égales. »

C'était le problème avec les révolutionnaires qu'elle connaissait : l'énergie brute qui les rendait si courageux face à la dictature était aussi celle qui les faisait disjoncter dès qu'il y avait une jolie fille dans les parages.

La révolution ne se libérerait apparemment jamais du machisme, même en cette période où les marxistes-léninistes gagnaient en influence. Les léninistes avaient commencé à imposer aux militants de base une moralité bourgeoise stricte, car, selon eux, la monogamie était préférable aux dissensions provoquées par toutes ces liaisons entrecroisées et incestueuses. La promiscuité était une menace sérieuse pour le mouvement, car l'ennemi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

exploiterait toutes les divisions internes. Du coup, les léninistes traquaient les don Juans et faisaient valoir que la discipline du parti exigeait des camarades qu'ils ne baissent pas leur pantalon à la moindre occasion. Mais le changement n'avait lieu qu'en surface : tous les postes de direction restaient aux mains des hommes. « Ce léninisme, ou ce qu'on appelle ainsi, demeure du machisme, déclara Elena à l'une de ses amies. Simplement, c'est du machisme avec un visage un peu plus sérieux. »

Les léninistes gagnaient en influence à cause de la violence des attaques contre le mouvement. Des soldats habillés en civil enlevaient des professeurs et des étudiants en plein jour. Dès la tombée de la nuit, des tagueurs travaillaient jusqu'au petit matin pour recouvrir les murs de l'université avec les noms des morts : Professeur Juan Peralta, Ana Saravia, Julio Gomez Asturias… Les murs semblaient avoir un appétit insatiable pour ces noms de morts. Elena avait commencé à se faire plus discrète. Elle cessa de distribuer des tracts révolutionnaires sur les marchés, et quand elle participait à une manifestation, elle nouait toujours un foulard bleu autour de son visage ; seuls ses yeux marron témoignaient de sa colère.

Lorsque Antonio entra dans sa vie, elle était prête pour un changement, prête à rencontrer quelqu'un n'appartenant pas au mouvement. L'ancienne Elena aurait pu être irritée par les manières effacées et serviables d'Antonio ; la nouvelle Elena les trouva rafraîchissantes. Après les tempêtes et les mers houleuses qu'elle avait traversées avec ses révolutionnaires, Antonio serait une eau calme, un lac de patience et de prévenance. Et elle avait plaisir à le regarder, à voir ses traits à la fois masculins et vaguement féminins, quelque part entre les Mayas et les Espagnols. Sa gentillesse était érotique, elle laissait entrevoir des trésors de passion intacts. Elle était de plus flattée qu'un garçon

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi beau puisse être totalement amoureux d'elle, et elle était prête à se pardonner cette petite vanité qui, en effet, n'avait rien d'une valeur révolutionnaire.

Après les cours, lors de leurs brèves conversations jusqu'à l'arrêt de bus, elle apprit que s'il n'était pas directement impliqué dans la politique du campus, il travaillait pour la revue littéraire de l'université, Provocaciones, et qu'il était très ami avec Gonzalo, l'éditeur en chef.

« Bien évidemment, il est impossible de publier quoi que ce soit de nos jours sans toucher aux problèmes sociaux, déclara-t-il d'un ton neutre. Au moins la moitié des textes qu'on nous propose sont politiques. Surtout les poèmes. C'est là-dessus que les gens veulent écrire : sur la révolution.

— À vrai dire, répondit-elle, je n'ai pas lu ta revue. J'ai vraiment pas le temps pour ce genre de chose. Pour moi, la littérature est devenue un luxe. Étant donné notre situation économique, c'est aussi un luxe pour le pays.

— Il doit toujours y avoir de la place pour la poésie, pour la littérature, insista-t-il. La poésie est comme l'eau : on ne peut pas vivre sans.

— Qu'est-ce qui te fait dire un truc pareil ? répliqua-t-elle, de plus en plus véhémente. Ça m'étonne de toi. C'est vraiment petit-bourgeois, de dire ça. La poésie n'est pas comme l'eau : on peut vivre sans poésie. Mais vivre sans eau propre, comme le font tant de nos concitoyens, c'est vraiment impossible.. »

Quelques heures plus tard, elle regrettait sa petite diatribe qu'elle trouva trop teigneuse, trop masculine. Elle la mit sur le compte de l'influence persistante de Teodoro et des autres révolutionnaires. Mais, à son grand étonnement, sa tirade n'avait pas mis Antonio en colère ; il avait simplement écarquillé les yeux, montrant ainsi qu'il était

amusé ou édifié – elle n'aurait su dire. Dans cette conversation comme dans d'autres, il ne se vexait jamais quand elle n'était pas d'accord avec lui, et il n'essayait pas de prouver qu'il était en réalité plus intelligent qu'elle ; apparemment, il ne se sentait pas menacé ou intimidé. Un jour, alors qu'ils avaient déjà passé vingt minutes devant l'arrêt de bus à parler de la cosmologie quiché et du calendrier maya, elle réalisa qu'il n'avait pas une seule fois manifesté de condescendance envers elle. Voilà un homme plus enclin à écouter qu'à argumenter.

Ils finirent par prendre officiellement rendez-vous – à l'initiative d'Elena. Ils allèrent dîner dans un restaurant chinois, et parlèrent de Federico García Lorca et de littérature russe, les sujets préférés d'Antonio. Elle était étonnée de voir que quelqu'un d'aussi réservé puisse être attiré par la sensualité de García Lorca, et elle le lui dit. « Vraiment, Antonio, toute cette sexualité réprimée, cet amour passionné, ça ne te ressemble pas. » Il rougit et changea vite de sujet pour déplorer la tragédie que représentait la mort, à trente-huit ans à peine, d'un homme aussi talentueux que García Lorca, abattu par les phalangistes de Franco. « Ses meilleurs écrits étaient encore à venir. »

Toute la ferveur d'Antonio se portait sur les livres. Il dit connaître la politique par la littérature, entre autres par les livres de Steinbeck, d'Upton Sinclair et du romancier mexicain José Revueltas. « C'est intéressant, répondit Elena, parce que j'ai fait le chemin inverse. J'ai découvert la littérature et l'art par la politique. » Son petit ami marxiste lui avait donné à lire de la poésie révolutionnaire, notamment Vámonos Patria a caminar d'Otto René Castillo, l'écrivain guatémaltèque devenu guérillero et l'un des premiers martyrs du mouvement.

Antonio s'était inscrit au cours sur les rituels quiché pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mieux comprendre le Popol Vuh, le livre maya-quiché de la création, qu'il considérait comme « le tout premier ouvrage de la littérature guatémaltèque ».

« Tes amis penseront sans doute que lire le Popol Vuh n'est pas révolutionnaire, mais pour moi ça l'est, déclara-t-il. Les gens parlent d'honorer notre passé maya, mais combien sont-ils à le faire vraiment ? Combien sont-ils à prendre le temps de comprendre nos racines ? À sentir l'Indien en nous ? Pratiquement personne ne le fait. Même chez ces étudiants révolutionnaires, qualifier quelqu'un d'Indio c'est encore l'insulter. »

Antonio était intelligent, mais comme la plupart des hommes, il avait besoin qu'une femme s'occupe de lui. Ses lunettes étaient en général sales, couvertes de poussière. Elle aurait voulu lever le bras, lui ôter ses disques de verre et les essuyer afin de voir ses yeux couleur cuivre sans devoir regarder à travers ces lentilles tachées. Sa grande taille le rendait plutôt maladroit, comme un adolescent après une poussée de croissance. L'idée lui vint soudain qu'elle pourrait prendre cet homme à la haute stature – presque encore un garçon – et en faire l'amoureux qu'elle avait toujours souhaité. Il serait beau, intelligent, respectueux et passionné, et il ne lui mentirait jamais. Elle lui achèterait de nouveaux vêtements pour remplacer ces pantalons de toile défraîchis et ces coupe-vent qui lui allaient si mal. Elle le formerait à la politique et lui enseignerait tout ce qu'il avait besoin de savoir.

« Arrêtons-nous à l'université, dit-elle un après-midi où ils étaient à nouveau de sortie. Je veux te montrer quelque chose. »

C'était un dimanche. Aucun étudiant ne traversait les pelouses vertes, personne n'entrait dans les bâtiments bleu pastel ou ne les quittait. Seuls parlaient les murs couverts de graffitis, et ils annonçaient la révolution prolétarienne

imminente aux nuées d'oiseaux qui happaient des insectes dans l'herbe. Elle mena Antonio jusqu'à l'école de comptabilité, et ils tournèrent à l'angle du bâtiment. « Voilà ce que je voulais te montrer. Ils l'ont juste finie hier, dit-elle en faisant un grand geste de la main. »

Une immense fresque de Che Guevara s'élevait au-dessus d'eux : un flot de cheveux bouclés s'échappait du béret à l'étoile rouge, et le visage ondulait sur tout le mur. Les yeux de ce Che communiquaient une sorte de bonté christique. C'étaient les yeux d'un père regardant ses enfants du Guatemala d'un air approbateur.

« Un de mes amis l'a réalisée, dit-elle avec déférence. C'est beau, pas vrai ? »

Elle attira l'attention d'Antonio sur la suite de mots qui couraient au-dessous de l'image, peints sur un long ruban blanc que soulevait une colombe à peine esquissée : « Dans tous ses actes, le révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour. »

« Il l'a écrit dans un de ses livres, dit-elle. C'est un des principes de ma vie. »

Antonio ajusta ses lunettes pour lire et relire cette phrase.

« Le problème des gens de gauche, poursuivit Elena, c'est qu'ils ne comprennent pas le sens du mot "amour". Ils croient que l'amour est une chose abstraite. Ils ne savent pas qu'aimer veut dire ne pas mentir. Est-ce qu'un vrai révolutionnaire ment au peuple et à ses amis ? Est-ce qu'il ment à la femme qu'il aime ? Non. »

Antonio parut un peu perplexe.

« Bon, lança-t-elle. Je voulais juste que tu voies ça. Allons manger. »

Une heure plus tard, ils étaient assis à une table dans le restaurant chinois qui maintenant leur était familier. Ils appréciaient le décor. L'un des murs était recouvert par une grande fresque de Shanghai, et un autre par des tableaux

encadrés montrant des quetzals du Guatemala. Ils sortaient ensemble depuis six semaines, à présent. Antonio réajusta ses lunettes et se pencha vers Elena, son large visage se fendant d'un magnifique sourire.

« Tu sais, il y a quelque chose que je voulais te dire, et, s'il te plaît, ne le prends pas mal : je pense que tu es très, très belle. Tu as des traits mayas superbes. »

Elle sentit un frisson parcourir son corps, une vague de chaleur qui se concentra au-dessous de sa taille. Pourquoi ne se penche-t-il pas pour m'embrasser maintenant, cet imbécile ? Elle eut envie de se pencher elle-même au-dessus de la table et de l'embrasser, mais ce serait trop audacieux, même pour elle : elle risquait de l'effrayer. Ce geste-là, il faudrait qu'il le fasse lui-même.

L'après-midi, ils allèrent voir un film, Elephant Man. La salle était presque vide, hormis un couple, vers l'arrière, qui se pelotait furieusement. Parfait, peut-être cela donnera-t-il une idée ou deux à Antonio. Elle bougea sur son siège et se pencha vers lui ; ce geste fit grincer bruyamment les ressorts de son fauteuil. Il se raidit un instant avant de se détendre. Lorsqu'il passa son bras autour d'elle, elle posa sa tête sur son épaule. Le film était en noir et blanc, et c'était à peu près tout ce qu'elle pouvait en dire. Antonio baissa la tête et lui donna un baiser hésitant, les lèvres serrées, comme s'il n'avait jamais embrassé personne – le genre de bise qu'on accorde à sa sœur. Elle s'efforça de ne pas grimacer. Le baiser suivant fut un peu mieux. Le troisième, encore mieux : une rencontre douce, lente et tendre de lèvres humides. Au quatrième, lorsque les bouches s'entrouvrirent et que les langues se saluèrent pour la première fois, Antonio commença à saisir la manière de procéder.

Elle lui apprendrait à embrasser, à cet amateur, même si pour cela elle devait se mettre les lèvres en sang.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans le Parque de la Concordia, sous l'ombre maigrelette d'un arbre desséché, Elena et Antonio s'étreignaient, indifférents à la peinture qui s'écaillait sur les bancs en fonte, aux plaques de terre sèche sur les pelouses, et au formidable grincement des embrayages des camions et des bus dans la Sexta Avenida toute proche. Elle caressait les cheveux de jais d'Antonio et suivait du doigt le contour de son large nez. Pourquoi éprouvait-elle autant de tendresse pour cet homme maladroit et silencieux ?

Ils étaient couchés dans l'herbe et s'embrassaient avec douceur. Glissant une main sous un bonnet de son soutien-gorge, Antonio lui toucha le bout du sein, explorant et interrogeant sa peau. Il se faisait audacieux. Bientôt, elle n'arriverait plus à le retenir. Elle se raidit et posa une main sur celle d'Antonio. Par-dessus l'épaule d'Antonio, un homme en costume gris anthracite froissé les fixait, ses yeux tout écarquillés sous une crinière de cheveux blancs. Cet inconnu suivait manifestement avec un vif intérêt le mouvement de la main d'Antonio sur son sein. Elle s'écarta.

« Antonio, mon chéri, il faut qu'on trouve un endroit pour être seuls. Ici, on peut nous voir. Allons quelque part où il y a des murs et une porte. Une porte avec une serrure.

— Une serrure ? répéta-t-il.

— Oui. Peut-être qu'une voiture ferait l'affaire. Est-ce que tu peux en emprunter une ?

— Je vais essayer. Je pourrai peut-être avoir la Volkswagen de mon père. »

Ils remirent de l'ordre dans leurs vêtements et quittèrent le parc pour se diriger vers l'arrêt de bus d'Elena, près de la Bibliothèque nationale – un trajet de dix pâtés de maisons dans des rues étroites, congestionnées par des voitures et des camions. Elle avait mis un mouchoir en tissu contre son visage pour se protéger de l'odeur âcre des gaz

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'échappement. Ils étaient à trois rues de l'arrêt de bus quand ils entendirent des chants scandés au loin, des sifflets, le bruit d'une foule en colère.

« Ça doit être une manif, déclara Elena. Allons-y. Je veux voir ce qui se passe. »

Antonio hésita, mais avant même qu'il ait pu dire quoi que ce soit elle lui avait pris la main et l'entraînait en direction de la foule : autrefois, on assistait souvent à des manifestations dans Ciudad Guatemala, mais à présent c'était chose très rare. Elle ne voulait pas rater celle-ci.

À une rue de distance, ils aperçurent les manifestants : quatre cents hommes en uniforme vert pâle, dont quelques-uns brandissaient des panneaux. Ils remplissaient une voie étroite près du palais de la Chambre des députés.

« Ce sont les éboueurs », dit Antonio.

Un immense fracas résonna dans la rue : les volets de fer claquaient, tous les commerçants fermaient boutique. À présent, il allait à coup sûr y avoir du désordre ; on allait jeter des pierres, briser des vitrines, mettre le feu. Les manifestants étaient des hommes au teint foncé, au visage sillonné de rides, et aucun, semblait-il, n'avait moins de quarante ans. Ils formaient la caste la plus basse des employés du secteur public, les intouchables du Guatemala. Quelques-uns d'entre eux portaient de gros sacs en toile, ceux dont ils se servaient pour ramasser les ordures. Et leurs bouches délabrées s'ouvrirent en un grand sourire quand ils virent Antonio et Elena rejoindre leurs rangs main dans la main – deux étudiants idéalistes venus proclamer leur solidarité avec la classe ouvrière, la jeunesse appuyant la vieille génération. Debout parmi eux, se heurtant à leurs corps dans cette rue bondée, Antonio et Elena décelaient surtout les odeurs de lait aigre, de pain moisi, de légumes en train de pourrir.

« ¡Justicia! hurlaient-ils. ¡Queremos representación! »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Parvenus à l'avant de la manifestation, Antonio et Elena aperçurent un cordon de policiers en uniforme bleu acier, matraques dressées devant la poitrine, qui bloquaient la progression des manifestants.

« Elena, peut-être devrions-nous partir…

— Quel courage ils ont, ces gens-là, dit-elle sans l'écouter. Pour eux, il est illégal de faire grève. C'est un droit qu'ils veulent avoir.

— Est-ce que ce n'est pas trop dangereux de rester ici ?

— Tu peux partir si t'en as envie. Moi, je reste.

— Non. Je veux être avec toi. »

Comme les policiers leur barraient le chemin, les éboueurs prirent par une des rues transversales, bloquant la circulation et se faufilant entre les voitures tandis que les conducteurs à l'intérieur klaxonnaient furieusement en vain, n'arrivant qu'à provoquer le rire des travailleurs. À la suite d'un meneur qui tenait un mégaphone, ils se dirigèrent vers le Palais national.

« ¡Vámonos, compañeros! ¡Al palacio! »

Un des éboueurs arpentait le trottoir pour y distribuer des tracts. Elena était en train de se dire qu'elle et Antonio devaient avoir l'air bien bête – un couple si propre sur lui dans une mer de crasse – lorsqu'elle réalisa soudain qu'elle se trouvait à visage découvert au milieu d'une manifestation illégale. Elle parcourut la foule des yeux, à la recherche de caméras des agents des services secrets militaires qui enregistreraient sa présence. Son estomac se serra quand un homme tira Antonio de côté et posa une main noircie sur son épaule. « Merci compañero », lança-t-il avant de disparaître rapidement dans la cohue.

Ils arrivèrent enfin sur la vaste place du Parque Central d'où l'on avait vue sur le Palais national, et lorsqu'elle jeta un coup d'œil à Antonio celui-ci semblait soudain rayonnant.

« Être ici, entouré de ces hommes, c'est comme dans un rêve, dit-il. On se sent bien d'être ici. Ça donne l'impression de faire son devoir. »

Elena s'arrêta et lui donna un baiser sur la joue. Elle était fière de lui. Mais il était trop naïf pour bien saisir les risques auxquels ils s'exposaient, et peut-être n'avait-elle pas le droit de le mettre en danger : il était amoureux d'elle et la suivrait n'importe où. Lui prenant de nouveau la main, elle l'éloigna des manifestants et le conduisit vers le centre de la place jusqu'à une fontaine où des cireurs de chaussures suivaient les événements à bonne distance.

Une rangée de soldats gardait le portail en fer forgé du Palais national, édifice vert en pierre calcaire pourvu de colonnes rondes et de corniches ornementales. Ces soldats qui faisaient partie de la garde présidentielle portaient des tenues de camouflage à l'aspect parfaitement incongru dans cet environnement urbain, et des fusils israéliens Galil qui semblaient trop grands et trop menaçants pour eux. Devant le Palais national, il y avait toujours trop de visages enfantins et de grands fusils.

Depuis leur poste d'observation, Elena voyait les soldats au garde-à-vous et, en face d'eux, de l'autre côté de la rue qui longeait le palais, le dos vert pâle des éboueurs. Les travailleurs paraissaient se satisfaire de scander des slogans et de siffler les soldats. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Puis quatre policiers et deux militaires surgirent soudain de derrière les gardes et piquèrent un sprint à travers la rue. Plongeant dans la foule des manifestants, ils provoquèrent une panique, des cris et des protestations, et les travailleurs s'éparpillèrent en courant vers la fontaine. On aurait dit une vague humaine tombant à la renverse ou de hautes herbes ondoyant dans un pré fouetté par le vent.

Un coup de fusil retentit si fort que des nuées d'oiseaux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'envolèrent des arbres. Les quatre policiers étaient en train d'emporter l'homme au mégaphone, chacun lui tenant un membre ; il était à présent pieds nus. Et d'autres policiers et soldats s'emparaient de gens, apparemment au hasard. Les cireurs de chaussures près d'Elena ramassèrent leurs boîtes et partirent en courant. Antonio serra un peu plus fort la main d'Elena, comme pour lui dire : Je suis toujours là, je ne m'enfuis pas. Des hommes sortirent en trombe du palais : des costauds en jean, polo et tennis – des militaires déguisés en civils. Ce fut alors qu'elle remarqua deux jeeps blanches sans plaque d'immatriculation, garées le long du palais. Elles avaient des vitres teintées, la marque des escadrons de la mort.

Il ne fallut pas longtemps avant que la place soit vide. Seules quelques pancartes jonchaient çà et là les pavés. Alors qu'elle entraînait Antonio loin de là, Elena eut le temps de voir un éboueur se faire embarquer de force dans l'une des jeeps. Il lança des coups de pied aux soldats pour essayer de se dégager, mais après un coup de crosse sur la tête, son corps se rendit, tombant sur l'asphalte. Il fut soulevé et déposé dans la jeep. Sans doute ne le reverrait-on jamais. On allait le torturer, le faire disparaître et mutiler son cadavre.

« Je les déteste. » Elle pressait le pas en tirant Antonio par la main. « Ces soldats ! Des animaux ! Ils ne sont même pas gênés qu'on les voie. En pleine ville, ils enlèvent des gens. Au beau milieu de l'après-midi ! »

Un jour, il y aurait des prisons pour ces hommes-là. Un zoo pour les généraux-gorilles qui imposaient le silence. Des cages en fer pour ces anthropoïdes de soldats qui enlevaient des gens dans la rue en plein jour. Elle voulait être encore en vie quand ce jour viendrait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7

Les mains de Teodoro

DÈS QU'ELLE OUVRIT LA PORTE D'ENTRÉE et aperçut Marvin, Elena comprit ce qui s'était passé. Elle le vit à son visage, à ses yeux lourds de chagrin, à sa somnolence hébétée. Marvin Chang, le compagnon enjoué et le meilleur ami de Teodoro, se tenait à présent debout devant elle dans l'entrée, et ses vêtements étaient froissés comme s'il avait dormi dedans. Elle savait ce qu'il allait dire, mais elle se raccrocha un instant à l'espoir qu'il pouvait y avoir autre chose. Pendant quelques secondes de plus, elle s'imagina qu'elle vivait dans un pays où ce genre d'horreur n'existait pas. Marvin n'était encore jamais venu chez elle, mais sa présence ici avait peut-être une autre raison.

« Elena, Teodoro est mort, déclara-t-il d'une voix neutre. On a trouvé son corps ce matin. »

Avant qu'elle puisse réagir, il poursuivit :

« Ils sont venus le chercher mercredi. Au milieu de la journée. Ils sont simplement rentrés chez lui et l'ont emmené. » Ses paroles se précipitaient soudain, comme s'il allait bientôt être à bout de souffle. « Ils avaient des fusils-mitrailleurs. Ils l'ont mis dans une jeep. On a trouvé son corps sur la route de Chimaltenango. »

Marvin se mit à sangloter, elle le serra dans ses bras. Il tremblait. Teodoro avait eu vis-à-vis de lui l'attitude d'un grand frère. Marvin était un garçon timide et discret, toujours dans les pas de Teodoro, que ce soit lors des meetings, des fêtes ou des séances de lecture de poésie.

Il s'écarta brusquement d'Elena. « Ils lui ont coupé les mains ! J'ai vu son corps. Il n'avait plus de mains ! »

De la bile monta dans l'estomac d'Elena. Une main sur la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouche, elle s'appuya contre l'embrasure de la porte pour ne pas tomber. Une violente nausée la secoua, mais elle fut incapable de vomir. Teodoro a vingt-trois ans, il a encore plein de choses à vivre.

Elle se vit debout, là ; de toute sa vie elle n'oublierait jamais ce moment. Marvin en jean bleu avec des larmes qui lui coulaient le long des joues jusque dans le cou. Le vide soudain, palpable, la présence de la mort, l'absurdité de parler de la mutilation de son ancien amoureux en se tenant debout devant la porte de sa maison par une journée tropicale ensoleillée, tandis qu'au loin résonnait le bruit éraillé d'un poste de radio et que dans la maison voisine les enfants faisaient la course avec leurs petites voitures.

Marvin tenta de se calmer tout en essuyant les pleurs sur son visage. « Sa mère a passé une heure à chercher ses mains dans les herbes au bord de la route, mais elle ne les a pas trouvées. Elle avait l'air dans un état second. »

Teodoro me caressait, me tenait dans ses bras. Il portait un anneau en argent à l'annulaire droit.

Lorsque Marvin s'en alla, elle l'embrassa sur la joue et le regarda s'éloigner, inquiète pour lui. Qu'allait-il faire maintenant qu'il n'avait plus Teodoro à suivre comme une ombre ?

Seule avec ses pensées, elle fit les cent pas dans le séjour. Teodoro était un bel homme, brillant malgré ses défauts. Il avait les doigts courts et boudinés. Elle s'assit sur le canapé, s'affala sur les minces coussins verts et se mit à pleurer. Elle sentait la présence de Teodoro à cet endroit ; elle se rappela qu'elle s'était assise à côté de lui, qu'elle avait mis sa main contre la sienne et qu'elle avait dit en riant, pour s'amuser : « Mes mains sont bien plus grandes que les tiennes, Teodoro ! Mes mains sont vraiment vilaines, comme celles d'une amazone. »

Impossible d'échapper à l'idée qu'elle était responsable

de sa mort. Si elle ne l'avait pas laissé tomber, elle aurait pu le protéger. Une femme doit se servir de son amour comme d'un bouclier contre les choses qu'un homme ne peut pas voir ou refuse de voir. Teodoro était brillant, mais il pouvait se montrer terriblement aveugle. Il croyait que je ne remarquais rien quand il regardait d'autres femmes. Teodoro avait beaucoup de volonté ; il était trop têtu pour comprendre qu'il était en danger. Si j'étais restée avec lui, il m'aurait écoutée. Une femme sent ce genre de chose. J'étais la seule femme qu'il prenait au sérieux.

À mesure que la journée s'écoulait et que la nouvelle de la mort de Teodoro se répandait, les gens passaient chez elle pour présenter leurs condoléances comme si elle était sa veuve. Tout le monde croyait que c'était Teodoro qui l'avait quittée, qu'elle était encore amoureuse de lui et qu'elle le serait encore plus maintenant qu'il avait disparu. Tous les visiteurs ajoutaient quelques détails au récit des dernières heures de Teodoro. Assis dans le minuscule séjour d'Elena, ils parlaient pour meubler le silence parce qu'elle-même ne savait quoi dire.

« Une fois que les soldats l'ont emmené, sa mère est allée au commissariat pour demander si c'était là qu'on détenait son fils, et ils se sont moqués d'elle, lui raconta María Teresa, une de ses amies du département d'anthropologie. Ces porcs. Animales. Tu sais comment ils sont. »

María Teresa avait entendu dire que les tortionnaires de Teodoro lui avaient mis sur la tête une capucha, un sac plein de produits chimiques caustiques qui brûlent les poumons. Elle rapporta d'autres détails avec une fascination détachée et morbide. « D'après son frère, il avait sur le corps des brûlures de cigarettes et des coupures à la machette. »

Puis ce fut le tour d'Agustín. Il était trésorier de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'association des étudiants et, autrefois, il avait voulu sortir avec Elena. « Teodoro a été complètement surpris quand il leur a ouvert la porte. Il n'a même pas essayé de s'échapper. » Agustín voulut se ronger un ongle, mais il n'y avait que de la chair rose au bout de ses doigts. « Ils l'ont jeté par terre. Ils l'ont attrapé par la chemise et l'ont traîné dans la rue. »

Agustín avait peur de se faire arrêter, mais il allait quand même rester à Ciudad Guatemala. Il ferait profil bas, il se cacherait.

« Teodoro est tombé comme un brave, déclara Agustín. Tout le monde le dit. Il n'a pas perdu sa dignité – s'il est possible de la garder dans une telle situation. On dit que les tortures lui avaient tellement fait enfler la langue qu'il pouvait à peine parler, à la fin. »

D'où venaient toutes ces informations, comment les gens pouvaient savoir tant de choses sur une affaire censée s'être déroulée dans l'obscurité de prisons secrètes ? Elle n'en avait aucune idée.

Pedro Lara, l'un des membres les plus radicaux de l'association des étudiants, se présenta ensuite, en pantalon de coton beige, mocassins et veste bleue, comme s'il se rendait à un dîner. Il l'embrassa sur la joue. « Je suis venu te dire au revoir. » Il partait le soir même en exil pour le Mexique. Étant donné les circonstances, il semblait étonnamment calme, comme s'il avait prévu ce moment depuis longtemps.

« À ce stade, je serai bien plus utile au mouvement hors du Guatemala. Il faut être réaliste, si je reste ici, on va sans doute me tuer. Ils peuvent arriver n'importe quand. Je me demande même comment je vais faire pour aller jusqu'à l'aéroport. »

Il alluma une cigarette et baissa la voix jusqu'à chuchoter.

« Des gens s'inquiètent de ce que Teodoro aurait pu dire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Personne, évidemment, n'insinue qu'il ait pu trahir le mouvement. Mais crois-moi, Elena, tout le monde a ça à l'esprit. »

Il s'interrompit pour laisser cette pensée prendre tout son poids, et il regarda Elena dans les yeux. Elle resta imperturbable.

« Pense à tous les noms qu'il avait en tête, poursuivit Pedro. À tous les gens qu'il connaissait, tous les membres de l'association des étudiants. On dit qu'on donnerait sa propre mère, quand les chocs électriques atteignent une certaine force. On est impuissant devant ces barbares. »

Pedro avait parlé à l'étudiant qui se trouvait dans une cellule adjacente à celle de Teodoro. Il avait été enlevé le même jour que leur ami, mais pour une raison ou une autre, il avait été relâché. Cet étudiant avait entendu Teodoro pleurer et appeler sa mère. Chaque fois que les autres le frappaient, Teodoro répétait : « Pardon, pardon. »

Pedro écrasa sa cigarette et embrassa Elena une dernière fois, avant de déclarer que s'il existait la moindre justice en ce bas monde, ils se reverraient quand le Guatemala serait libéré. Dans cinq ans, peut-être.

« Sois prudente, Elena. Ils risquent d'avoir ton nom. Teodoro pourrait leur avoir raconté que tu es un des meneurs alors même que tu ne l'es pas. »

Avant qu'elle ait pu protester, avant qu'elle ait eu le temps de dire que jamais Teodoro ne l'aurait trahie, Pedro était parti.

Le lendemain, le journal fit paraître la photo de Teodoro sur la largeur d'une colonne – la taille d'une photo de passeport. La manchette disait : « Mort du président de l'Univ. nationale et de trois autres étudiants ; six disparus ». L'image datait d'au moins quatre ans, et les marques d'acné avaient été supprimées par les retouches d'un graphiste bienveillant. Habillé d'un costume-cravate, Teodoro

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ressemblait à un ado prêt pour le service du dimanche matin, pas du tout à l'homme qu'elle avait connu.

Elle découpa la photo et la glissa dans le coin du cadre entourant le Sacré-Cœur de Jésus, cette image où le Christ, triste et délaissé, tient dans sa main son cœur qui bat. Elle récita alors neuf « Je vous salue Marie » d'affilée, trois pour Teodoro essayant de respirer sous sa capucha, trois pour Teodoro demandant pardon à ses tortionnaires, trois pour Teodoro quittant ce monde sans ses mains. Il se trouvait au purgatoire, et par ses prières elle l'aiderait à monter jusqu'au ciel. Des croyances idiotes que sa tante lui avait apprises, mais c'était un de ces moments où elle avait l'impression que la foi n'était pas hors de propos. Elle alluma une bougie et posa un verre d'eau près de la photo pour que Teodoro puisse reprendre des forces pendant que son âme était coincée dans le monde de l'entre-deux.

Lorsqu'elle retrouva Antonio devant le restaurant chinois, elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa à pleine bouche. Il parut un peu désarçonné ; ils étaient quand même sur un trottoir bondé en face d'un petit parc triste plein de chariots de vendeurs de glaces, de retraités, et d'aveugles proposant des billets de loterie. Un jeune cireur de chaussures près d'eux leur fit un sourire : ses dents brillaient comme un phare blanc au milieu d'une figure noircie par le cirage.

Serrant Antonio dans ses bras, elle pressa son visage contre son cou. Le simple fait de le toucher la soulageait, lui ôtait un poids.

Elle se mit à lui parler de Teodoro mais s'interrompit, étonnée par sa pâleur et son air de ne pas avoir dormi, une sorte d'engourdissement assez semblable à celui qu'elle-même éprouvait. Elle le précéda dans le restaurant et ils prirent place dans un des box.

« Qu'est-ce qui ne va pas, amor ? demanda-t-elle. ¿Qué te pasa? »

Il fixa la table et se frotta les tempes avec de rapides petits mouvements circulaires des doigts.

« Dis-le-moi, insista-t-elle.

— Gonzalo, finit-il par articuler. Il a disparu. Il a été enlevé à l'université. »

Un coup de plus. Tout le monde pouvait se faire enlever, n'importe quand, n'importe où. Un nuage empoisonné est en train d'engloutir les gens autour de moi. Qui serait le suivant ?

L'escadron de la mort avait kidnappé Gonzalo à l'arrêt de bus, devant l'école d'architecture – celui-là même où Elena et Antonio avaient eu leurs premières discussions. Une jeep couleur ardoise était arrivée et avait lâché quatre individus armés, habillés en civil. Six ou sept personnes attendaient le bus, mais un des hommes armés tenait une photo. Comme Teodoro, Gonzalo avait été totalement pris de court. On l'avait attrapé, ses livres avaient été jetés par terre. Pendant deux jours, ses parents avaient fait la tournée des commissariats, des camps militaires, des hôpitaux, et ils étaient même allés à la morgue.

« Je l'ai aidé à réaliser plusieurs numéros de Provocaciones », dit Antonio.

Ses yeux s'étrécirent comme s'il essayait de trouver un sens à une histoire qui n'en avait aucun.

« Il publiait de la poésie révolutionnaire parce que c'était ce que les gens lui envoyaient. À l'université, tout le monde veut écrire sur l'amour et la révolution. Certains se laissent emporter et parlent un peu de lutte armée, mais ce ne sont que des mots. » Il se frotta le front et pressa ses tempes entre ses mains.

« Ils sont probablement en train de le torturer, en cet instant même. Ils vont le tuer parce qu'ils veulent obtenir le

nom des poètes, déclara Antonio si fort que tout le monde dans le restaurant l'entendit. Ils vont le tuer parce qu'il ne leur dira pas. Il a trop d'honneur pour ça. »

Elle tendit les bras par-dessus la table et lui serra les mains ; contre ses doigts, elle sentit battre le pouls d'Antonio. « Calmate, amor.

— Qu'est-ce qui arrive à notre pays ? »

Antonio avait cet air enfantin de détresse, de perte tragique, devenu si fréquent ces derniers jours. Tous ceux qu'elle connaissait avaient cette expression-là maintenant. Elle faisait partie d'une génération perpétuellement en deuil, une génération dont la voix d'airain s'était transformée en obscur chuchotement. Des notices nécrologiques pour des adolescents et des garçons à peine devenus hommes, des condoléances pour des veuves de vingt ans.

Elle posa ses doigts sur les lèvres d'Antonio. « Je t'en prie, dit-elle, arrêtons d'être tristes, aujourd'hui. Ne parlons plus des nouvelles. »

Soudain, le restaurant lui donna l'impression d'un cercueil. Sans un mot, elle se leva et entraîna Antonio dehors, dans l'éclat éblouissant de la lumière de midi.

« Est-ce que tu peux toujours prendre la voiture de ton père ? » C'était l'après-midi où ils avaient prévu une escapade dans la Volkswagen.

Il fit oui de la tête.

« Bon, allons quelque part. Tout de suite, ajouta-t-elle d'une voix qui monta sous l'excitation. N'attendons pas. Sortons de la ville quelques heures. Je veux m'imaginer que pendant un après-midi on vit dans un autre pays. Je veux être seule avec toi. Aujourd'hui, je veux être heureuse. »

Elle regarda ses yeux. Derrière les disques de ses lunettes, ils étaient rouges.

« Je veux me sentir vivante. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La Volkswagen eut du mal à gravir les pentes raides des abords de la ville. Le moteur crachotait, et même les autobus bondés, avec leurs paniers de nourriture et de légumes entassés sur le toit et quelques passagers accrochés aux portières, les dépassaient à vive allure, laissant derrière eux de grosses volutes de gas-oil brûlé. Ils étaient sur la route principale qui quittait la capitale : une quatre voies sinueuse montant de la ville surpeuplée vers la campagne, un panorama mêlant des plantations de café et un patchwork de champs de maïs sur des collines escarpées. Elle regarda la ville disparaître dans la vallée au-dessous d'eux. Que le souvenir de Teodoro s'estompe en même temps qu'elle. Qu'il s'affaiblisse et s'évanouisse. Je ne suis pas sa veuve. Je l'ai aimé autrefois, mais il fait partie de mon passé.

Antonio avait projeté de rouler jusqu'au lac Amatitlán, puis de prendre une petite route de l'autre côté et de trouver un endroit isolé pour se garer. Arrivés à un kilomètre du lac, la circulation diminua et ils se trouvèrent soudain face à une sorte de poste de contrôle : la police nationale, soit trois agents en chemise bleu ciel et pantalon bleu marine, avec des ceintures chargées de cartouches qui pendouillaient autour de leur taille.

Antonio tendit ses papiers d'identité et la carte grise de la voiture à un agent arborant une moustache à la Hitler comme en portaient encore de nombreux hommes âgés dans les provinces du Guatemala. Le policier s'appuya contre la portière de la Volkswagen et regarda le portefeuille en cuir ouvert sur les genoux d'Antonio. « C'est quoi, ça ? » demanda-t-il. La carte d'étudiant d'Antonio venait d'attirer son attention.

« Sortez de la voiture », ajouta-t-il d'une voix qui n'était ni polie ni menaçante.

Antonio ouvrit la portière et descendit en évitant les yeux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de l'agent.

« Ainsi donc, vous êtes étudiant. » Le policier brandissait la carte comme si c'était un objet de contrebande. « Le nid des fauteurs de troubles.

— Je suis étudiant en littérature, jefe, c'est tout.

— Cette voiture n'est pas à votre nom. » Il se tourna vers un autre policier, muni d'un fusil au canon pointé vers le ciel. « Sargento, ce type est un de ces fauteurs de troubles marxistes de l'université. »

Le cœur d'Elena se mit à battre à toute vitesse. Ils allaient enlever Antonio ici même, sous ses yeux. Ils le traîneraient jusqu'au véhicule de police et elle ne le reverrait plus jamais. Et tout ça, par sa faute à elle qui l'avait persuadé de venir ici parce qu'elle voulait faire l'amour avec lui.

« C'est la voiture de mon père, dit Antonio en montrant du doigt le document que tenait le policier. Regardez, le nom de famille est le même. »

Les policiers portaient sur leur uniforme un insigne où étaient dessinés des petits quetzals. Laissant passer les autres voitures, les trois agents se regroupèrent autour d'Antonio et toisèrent avec mépris cet étudiant qui avait eu l'audace de venir jusqu'à leur poste de contrôle.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le gradé qui tenait le fusil. C'est une zone de guérilla. Vous êtes au courant ? Vérifiez si ce petit con ne transporte pas des armes dans sa voiture. »

L'agent à la moustache ouvrit le capot de la Volkswagen. Il demanda à Elena de descendre pendant qu'il inspectait le dessous des sièges. Puis, n'ayant rien trouvé d'intéressant, il lui ordonna de remonter à l'intérieur.

« Cette voiture n'est pas à votre nom », répéta-t-il en poussant Antonio vers le véhicule de police. Antonio mesurait trente centimètres de plus que les policiers ; pourtant, alors qu'ils le faisaient asseoir de force sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

siège arrière, il parut petit et sans défense. Elena ne voyait que sa nuque, mais quand il se retourna pour la regarder elle aperçut ses yeux marron, des yeux tristes de condamné. Il fit bouger ses lèvres pour former les mots : « Ne t'en fais pas. » Pendant que l'homme au fusil se penchait pour lui parler, le troisième agent ouvrit une portière à l'avant du véhicule de police, s'assit et baissa sa casquette sur son visage. Elle put voir Antonio hausser les épaules et ouvrir les bras en signe d'exaspération. Ce policier quitta ensuite le véhicule pour s'approcher de la Volkswagen.

« Alors, demanda-t-il à Elena, c'est vous qui allez vous en occuper, ou quoi ? Votre copain dit qu'il n'a pas d'argent. »

Elle poussa un soupir de soulagement : ils voulaient un pot-de-vin. Brusquement, la situation devenait familière, compréhensible, entrait dans l'ordre naturel des choses. Les agents de la police nationale cherchaient toujours quelque moyen de récolter un peu de fric en douce. Elle plongea la main dans son sac et en retira un billet de vingt quetzales. Le policier fronça les sourcils et retourna consulter ses collègues. Au bout d'un moment, il revint en se dandinant vers Elena et la Volkswagen.

« Dix quetzales de plus.

— J'en ai que cinq. »

Il prit l'argent et, en un rien de temps, Antonio sortit de leur véhicule. Les agents lui tapotèrent le dos en souriant comme si tout cela n'avait été qu'un malheureux malentendu.

« La prochaine fois, licenciado, soyez plus prudent », lui lança le gradé au fusil avec un clin d'œil.

Antonio fit démarrer la Volkswagen et partit sans dire un mot. Ils avaient déjà parcouru plus d'un kilomètre et demi lorsqu'il éclata d'un rire étrange, hystérique.

« J'ai cru qu'ils allaient me descendre. Je l'ai vraiment

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cru !

— Ces arnaqueurs, renchérit Elena. Tout ce cinéma juste pour nous soutirer de l'argent ! »

Antonio quitta la route principale. Ils se trouvaient maintenant sur un flanc de colline qui dominait le lac, un endroit touristique tombé en déshérence depuis que le gouvernement avait fait construire une centrale électrique sur la rive. Des villas délabrées reposaient sur de hauts pilotis au bord de l'eau. La Volkswagen cahota sur un chemin de terre, puis ils arrivèrent à un virage couvert par la voûte d'un épais bosquet.

« Personne ne viendra nous embêter ici, dit Antonio. Personne ne se sert plus de cette route. »

Lorsque Antonio éteignit le moteur, l'air se remplit de chants d'oiseaux et de bruissements de feuilles. À travers le pare-brise en partie fendillé, elle regarda les broussailles et les liquidambars qui bordaient le chemin. Les feuilles en forme de palme pendaient au-dessus de la voiture, les enveloppant dans un cocon ombragé.

Ils étaient seuls.

Les mains coupées de Teodoro dans l'herbe au bord de la route.

Les livres de Gonzalo jetés dans la rue comme des ordures.

Mais que lisait Gonzalo, quels livres avait-il avec lui lorsque l'escadron de la mort est venu le chercher ?

Teodoro était-il vivant quand on lui a coupé les mains ?

Ils tueraient Gonzalo pour faire taire ses poètes.

Teodoro ne m'aurait pas trahie – jamais.

Elle prit une profonde inspiration et tendit la main pour toucher la joue d'Antonio. Immobile, il regardait droit devant lui et respirait lentement, les yeux fermés. La peur et la fatigue qu'elle éprouvait s'estompèrent.

« On est encore en vie, dit-elle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— C’est vrai. On est en vie. »

Antonio rabattit le siège arrière de la Volkswagen, créant ainsi un petit nid douillet. Couchée sur le dos, Elena laissa son regard errer à travers la vitre arrière et contempler un morceau de ciel encadré par les bras verdoyants des arbres. Lentement, deux énormes nuages traversèrent cette étroite bande bleue. Antonio passa un bras autour de sa taille, elle l’attira à elle. Mon homme si beau. Mon grand amoureux. Le toit de la Volkswagen obligeait Antonio à baisser la tête. Il se mit à l’embrasser, sur le cou et le front. On est encore en vie. Elle lui donna un baiser sur la bouche, et tandis que leurs lèvres se trouvaient, elle sentait sa tristesse se dissoudre, flotter, monter dans le ciel, rejoindre les nuages et leur migration. Serre-moi plus fort, avale-moi, montre-moi le chemin. Plus de tueurs, plus de peur, rien que son amant, rien que ses cheveux noirs et raides, sa peau au teint mat, les boutons de sa chemise bleu ciel, l’ultime obstacle de son pantalon en coton beige et sa ceinture en faux cuir pour lui résister encore quelques secondes.

La rapidité avec laquelle elle déshabilla Antonio lui fit lâcher un petit rire. Elle avait encore tous ses vêtements alors qu’il était nu et que son pantalon formait sur ses chevilles un enchevêtrement bizarre avec sa chemise, ses chaussettes, ses chaussures et son boxer losangé.

« J’ai froid », dit-il.

Il était à genoux, à califourchon sur elle ; ses testicules pendouillaient au-dessus d’elle, son membre dur pointait vers le ciel pendant qu’il lui ôtait son chemisier et son soutien-gorge. Il dut tirer très fort pour lui enlever son jean, aussi ajusté qu’une seconde peau, et elle éprouva un délicieux frisson lorsqu’elle se retrouva nue sous ce splendide ciel bleu, l’air frais sortant de l’ombre pour courir sur ses seins et ses jambes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Peu à peu, Antonio devint moins hésitant, mais il avait encore des gestes saccadés et sans grâce. Elle fit courir ses doigts sur son dos nu et l'entoura de ses jambes. Puis, enfin, elle le guida en elle. Et oui, oui, c'est ça, mon amour. Comme ça. Así. Mais soudain la voilà avec Teodoro dans son appartement, dans cette chambre qui sent le renfermé, et il est sur elle, cet amant expérimenté, à la regarder de ses yeux gris-vert.

Pourquoi es-tu revenu ici, Teodoro ? Je te croyais mort. Va-t'en. Laisse-moi tranquille.

C'était ici qu'elle voulait être, dans la Volkswagen avec Antonio, cet homme plein de sollicitude, capable de la libérer, de la sauver, de la protéger. Il bougeait en elle avec des mouvements plus rapides, à présent, et elle souleva la tête pour lui sucer le bout des seins et déposer des baisers sur sa poitrine presque glabre.

Elle lui prit les mains, puis les doigts, et elle les porta à sa bouche pour les sucer avec l'envie de tout avaler, la peau, et même la moelle de l'os. Quand elle suça plus fort, ce fut comme si elle avait mis en marche un mécanisme. Les muscles d'Antonio se contractèrent puis se relâchèrent, et il roula à côté d'elle.

La Volkswagen se remplit de silence. Lentement, les sons de la forêt revinrent, se firent plus bruyants, passèrent par les vitres ouvertes de la voiture – subtils craquements des lourdes branches qui se balançaient sous la brise, cris étranges des oiseaux tropicaux aux chants repris en écho.

Elle saisit de nouveau les mains d'Antonio. Pour la première fois de sa vie, elle avait fait l'amour sans préservatif ni diaphragme. Elle était presque sûre qu'elle allait tomber enceinte. Quelques rapides calculs de calendrier lui suffirent : sa grossesse commençait sans doute à cet instant, l'union microscopique se réalisait alors même qu'elle était allongée sur le dos dans une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Volkswagen.

« Je n’ai encore jamais fait ça, avoua Antonio. Avec personne, jamais. »

Je le savais, mon amour. « Moi non plus », dit-elle.

8

La fenêtre

LE VIEIL AUTOBUS SUIVAIT SON PETIT BONHOMME DE CHEMIN, sur ce ruban noir qui traversait une forêt de tiges de maïs dépassant de soixante centimètres l'homme le plus grand. Elena ne s'était pas aventurée aussi loin à l'intérieur du pays depuis de nombreuses années, et elle était étonnée par l'opulence de cette terre, par la sombre richesse du sol, la chair luisante de ces feuilles étroites qui jaillissaient des tiges tels les rayons d'une roue. Chaque plante était surmontée d'une minuscule couronne dorée. Les campesinos d'ici travaillaient la terre avec un zèle maniaque, comme s'ils craignaient que Dieu les punisse s'ils laissaient la moindre parcelle en friche. Le maïs grimpait sur les flancs arrondis des collines, remplissait d'étroites ravines rocheuses en s'accrochant avec ténacité aux pentes les plus raides, et ses tiges poussaient même au bord des escarpements, pareilles à des plongeurs raides et verts se préparant à sauter dans le précipice.

À l'intérieur du car, les corps tanguaient à l'unisson. Dans une sorte d'état second, Elena contemplait ce paysage gorgé de maïs. Elle s'était mariée – un fait qui, vingt-quatre heures après sa réalisation, lui paraissait encore impossible. Vêtue d'une robe bain de soleil neuve avec des motifs floraux pourpres et jaunes, elle avait signé au cours d'une cérémonie civile où Mme Bernal et son amie María Teresa avaient servi de témoins. Le tout n'avait pas duré plus de cinq minutes – pas même le temps de s'attarder un peu dans le bureau de l'officier de l'état civil avant que la mère d'Antonio ne les entraîne précipitamment chez elle.

« Écoute, avait-elle dit à son fils, il est dangereux de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rester en public trop longtemps. »

Mme Bernal les avait envoyés sur cette route-ci, l'autoroute Panaméricaine – un nom bien prétentieux pour la voie à double sens, asphaltée mais criblée de nids-de-poule, qui s'étendait devant eux. Elle les avait persuadés de fuir la terreur de la capitale pour se réfugier dans une petite ville où personne ne les connaissait. « Pas besoin d'être grand clerc pour savoir qu'ils finiront fatalement par venir vous chercher. Être étudiant, dans cette ville, est bien trop dangereux. C'est une condamnation à mort. » La mère d'Antonio était une femme à la fois sérieuse et attirante, aux cheveux parsemés de mèches grises ; c'était elle qui, à présent, les abritait et leur donnait de l'argent, et elle n'acceptait pas qu'on discute. Sans argent alors qu'un bébé était en route, ils n'avaient personne d'autre vers qui se tourner. Antonio s'était résigné à ce projet en faisant la tête de celui qui agite un drapeau blanc pour se rendre.

Elena regardait par les vitres du car, cherchant des yeux les panneaux de villes dont les noms quiché étaient hispanisés depuis des siècles : Chimaltenango, Tecpán, Chichicastenango. Sur cette route qui devait les mettre en sécurité, elle avait déjà vu trois camions militaires passer en vrombissant, tous trois remplis de jeunes soldats dont le visage effrayé et sur le qui-vive suggérait qu'on se battait non loin de là.

Elle regarda Antonio, assis un pied dans le couloir et une main agrippée à la barre du siège devant lui. C'était donc là son mari, un étranger, un homme dont les gestes et les habitudes lui étaient encore inconnus. Les couples mariés sont censés partager une intimité quotidienne, ordinaire, et cela l'inquiétait. Elle n'avait pas connu Antonio suffisamment longtemps pour savoir ce qu'elle trouverait gênant chez lui.

Ce voyage lui donnait une impression de fin plutôt que de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

commencement. C'est un exil à l'intérieur des frontières. On m'envoie dans ce village de nulle part pour y purger ma peine.

Plus ils dépassaient de villages, plus elle sentait s'éloigner d'elle la personne qu'elle avait été avant sa grossesse. Dans la capitale, la révolution se poursuivait sans elle. À présent, certains de ses amis organisaient des cellules clandestines et donnaient à leurs nouvelles créations de beaux noms tels que Front étudiant-ouvrier ou Mouvement pour la démocratie prolétaire. Ils portaient la lutte à un stade plus avancé. Elle, elle les abandonnait, trahie par le bon fonctionnement de ses ovaires, par l'efficacité de ses trompes de Fallope.

Je suis égoïste. Je préfère être enceinte et en sécurité plutôt que faire face aux dangers du mouvement et de la ville. Je suis une enfant gâtée. Il me manque la détermination d'une vraie révolutionnaire.

Puis elle se rappela le visage de Che Guevara et le slogan sur le mur : « Dans tous ses actes, le révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour. » Il ne peut pas y avoir quoi que ce soit de mal à accepter l'amour d'un homme et à aimer l'enfant qu'on a conçu avec lui. Au-delà du mouvement, elle avait désormais une autre responsabilité à l'égard de son mari et de leur enfant. Antonio avait un an de moins qu'elle – tout juste vingt ans –, et sans elle il serait perdu. La facilité aurait consisté à trouver un de ces médecins qui aident clandestinement les jeunes femmes à résoudre ce genre de problème, mais le moment de prendre cette décision-là était arrivé très vite et s'était évanoui tout aussi vite, comme les bornes kilométriques qui disparaissaient derrière elle, marquant la progression de sa fuite.

Car elle n'arrivait pas à se débarrasser de ce sentiment qu'elle fuyait. Tout, dans le puzzle de ces événements,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semblait pointer vers deux directions à la fois. Peut-être parce qu'elle était enceinte, parce que son corps devenait chaque jour plus étrange, parce que tout autour d'elle avait l'air de bouger plus lentement et que la lumière lui paraissait plus brillante, aveuglante et blanche. Quand elle regardait par la vitre, elle voyait des champs de maïs, encore et toujours des champs de maïs. À chaque kilomètre, la forêt de tiges vertes semblait s'épaissir. Je vais me perdre dans tout ce maïs. À trois reprises, lors de ce trajet jusqu'à San Cristóbal, elle s'effondra. Chaque fois, Antonio l'entoura de ses bras.

« Amor, pourquoi pleures-tu ? » Son flot de larmes le laissait bouleversé, sans défense, impuissant. « Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Chaque fois, elle s'arrêta de pleurer seulement parce qu'elle vit que Antonio était lui aussi sur le point d'éclater en sanglots. Il était l'image même de la détresse, celle d'un homme au bord de l'écroulement. Elle s'imagina foncer hors du car pour disparaître dans le maïs.

Antonio n'était plus le même depuis qu'on avait retrouvé le cadavre de Gonzalo. « Jamais encore aucun de mes amis n'avait été assassiné, avait-il dit à Elena comme s'il s'excusait. Je n'avais encore jamais connu quelqu'un qui est mort. »

Selon la rumeur, Gonzalo avait résisté aux tortures sans livrer le nom d'un seul des poètes insolents qui avaient rempli sa revue d'appels à l'insurrection. Plus d'un écrivain avait ainsi été sauvé d'une mort certaine, et notamment l'auteur d'un brillant poème satirique sur le chef d'état-major de l'armée et ses maîtresses. Passé le choc initial, Antonio était tombé dans une dépression profonde – un aspect de lui qu'elle ne connaissait pas –, une mélancolie presque totale dont les ténèbres étaient parsemées de longs silences. Entre ces moments de tristesse, il avait manifesté

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ses premiers accès d'irritabilité. Trois jours plus tôt, elle l'avait surpris en train de la contempler avec un regard bizarre, plein de ressentiment, comme si elle était responsable de la mauvaise passe dans laquelle ils se trouvaient. Comme si, d'une façon ou d'une autre, on pouvait lui reprocher la mort de Gonzalo.

Chaque fois que le car s'arrêtait, elle descendait pour aller aux toilettes. Quand le conducteur fit une pause de vingt-cinq minutes afin de rendre visite à un de ses parents, dans un village de la région de San Marcos, elle y alla deux fois. Ils traversèrent deux postes de contrôle militaire, puis encore trois qui, eux, étaient tenus par des patrouilles locales de défense civile, c'est-à-dire des paysans armés de gourdins et de machettes. À chacun de ces postes, les passagers devaient tous se mettre en rang pour qu'on examine leurs papiers. Une fois, elle tendit son passeport à un paysan et celui-ci le tint à l'envers en faisant semblant de le lire.

La route qui avait longtemps serpenté à travers les collines et les champs de maïs prit brusquement fin au bord d'une rivière. Une série de gros rochers barrait la voie, et des piquets portant des drapeaux rouges annonçaient qu'il n'y avait plus de pont. De nouveau, il fallut descendre et faire la queue pendant qu'on inspectait les papiers. Après avoir montré sa carte d'identité à un campesino, Antonio s'éloigna de la file pour aller au bord de la chaussée démolie, réduite maintenant à deux sandwichs d'asphalte et de béton dressés dans les airs. Là, surplombant la rive, avec ses lunettes rondes et ses mains sur ses hanches, il ressemblait à un ingénieur. Peut-être aurait-il dû faire des études d'ingénieur au lieu de s'occuper de littérature.

« La guerre, lui chuchota Antonio à l'oreille. Les guérilleros ont fait sauter le pont. »

Désireuse de voir ça de ses propres yeux, elle s'avança

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

au bout de la voie. Douze mètres au-dessous d'elle, des blocs d'asphalte nageaient dans la rivière, et une eau boueuse tourbillonnait autour d'eux. Les soutiens du pont, des piliers en acier épais noircis par la dynamite, se tordaient, en une danse de serpents. Les auteurs de l'attentat avaient laissé leur signature. Sur le socle en béton, ils avaient gaiement peint à la bombe : « Encore une victoire dans la Lutte du peuple ! »

Une rumeur venait donc ici de se concrétiser : il y avait bel et bien une guerre révolutionnaire à l'intérieur du pays. Les guérilleros existent. Maintenant, je sais que ce n'est pas juste un fantasme romantique. Des hommes et des femmes s'étaient rendus secrètement jusqu'à cet endroit, peut-être de nuit, pour poser de la dynamite et couper cette route. Aucune colonne de l'armée, aucun avion militaire n'avait été en mesure de les arrêter. C'était étrange : ils se trouvaient dans la province de Totonicapán, pas loin de San Cristóbal Acatapán, et d'après les journaux la région avait été épargnée par la guerre qui faisait rage bien plus au nord et à l'ouest. Il lui suffisait pourtant de regarder les ruines du pont en train de nager dans les eaux pour voir se dissoudre l'autorité des journaux et pour que leurs « dépêches » triomphantes envoyées depuis les provinces apparaissent pour ce qu'elles étaient : de la propagande des forces armées.

J'ai toujours su que ces journaleux mentaient. Je le savais.

Elle se sentait tout à la fois excitée et effrayée. Il y avait des vérités ici, à la campagne, des secrets cachés derrière des rideaux de maïs. Elle se représenta des guérilleros en train de se dissimuler parmi ces feuilles charnues, en train de construire des forteresses imprenables dans les collines et les montagnes qui bordaient la route. Vivre en province ne serait peut-être pas si mal que ça ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le car redémarra pour suivre un chemin ménagé sur la berge de la rivière ; puis il emprunta un pont Bailey tout branlant, afin de la traverser sous l'œil vigilant de la patrouille de défense civile avec ses machettes et ses gourdins. Après tous ces arrêts et ces postes de contrôle, le soleil tombait déjà lorsqu'ils arrivèrent à San Cristóbal.

La ville était située sur une butte. De loin, ce qu'on voyait en premier, c'était la façade blanche de l'église, orange pâle dans la lumière du jour déclinante. Le car grimpa la pente raide avec beaucoup de peine, et tout en grondements et grincements. Est-ce qu'il allait reprendre des forces maintenant qu'il s'approchait de sa destination, comme le font les chevaux quand ils se savent presque à l'écurie ? Au dernier virage avant l'entrée de la ville, ils passèrent devant le cimetière municipal, minuscule métropole de croix et de caveaux en marbre dominant la vallée de champs de maïs en contrebas.

Ils emménagèrent dans une maison datant du XIX^{e} siècle aux murs de grosses pierres perpétuellement frais et moites. La mère d'Antonio l'avait louée pour eux. Spacieuse et aérée, elle était disposée autour d'une petite cour pourvue d'une fontaine. Un carrelage jaune et rouge recouvrait le sol et maintenait la température dix degrés au-dessous de ce qu'elle était à l'extérieur. Elena allait attraper un rhume si elle passait trop de temps dans cette maison. Tous les jours, elle se promettait d'acheter des petits tapis, mais elle oubliait chaque fois. Les fenêtres étaient d'énormes ouvertures au rebord si large qu'on pouvait y poser un plateau de nourriture entier. Elle aimait ouvrir les volets de bois fendillé et s'asseoir près d'une fenêtre, un livre à la main, pour sentir la brise.

Les semaines passèrent, et elle apprit à connaître les particularités de la saison, la richesse du ciel et des nuages.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle s'installa dans sa nouvelle vie d'exilée. Ce qui lui plaisait le plus, dans cette petite bourgade par ailleurs désolée, c'étaient les rues pavées des quelque huit ou neuf pâtés de maisons du centre-ville. Les autres rues étaient des sentiers de terre qui devenaient, selon la saison, des rivières de boue impraticables ou des nuages de poussière. Ils vivaient dans l'une des rues pavées, la Tercera Avenida. Les pavés étaient des rectangles pittoresques à la surface arrondie, semblables à de minuscules miches de pain gris.

Au bout d'un mois, il leur sembla que tous les habitants de la ville les connaissaient. Alors qu'elle lisait assise près de sa fenêtre, les gens la saluaient par un « ¿Cómo está usted, doña Elena? » ou un « Buenas tardes, doña Elena ». Il y avait de la sincérité dans leurs paroles, une gaieté nonchalante qu'on n'entendait pas dans la capitale. Elle mesurait le temps par les gens qui passaient chaque jour devant sa fenêtre – en règle générale, tout un défilé de marchands ambulants. Le rémouleur, la vendeuse de tortillas avec son panier en équilibre sur la tête, le garçon qui livrait le journal, la femme qui poussait sur les pavés une brouette grinçante en proposant du charbon, l'homme qui réparait les chaussures et s'annonçait par une longue plainte chantante : « Zapaaaaaaaaatos. Zapaaaaaaatos. Zapatos para cooooomponer. »

Ils lui souriaient depuis l'autre côté de la fenêtre et l'appelaient doña. Pourtant, elle n'avait pas encore l'âge d'être appelée doña, elle n'avait pas encore fait suffisamment de choses dans sa vie pour mériter ce titre de respect. Peut-être après la naissance du bébé…

Elle passait ses journées toute seule à la maison pendant qu'Antonio travaillait. Son ventre enflait et il était source de grands changements dans ses émotions et ses dispositions. Une brusque envie de dormir pouvait la saisir à n'importe quel moment du matin, de l'après-midi ou du soir. Elle

parlait à peu de gens en dehors d'Antonio, et elle était très étonnée de découvrir à quel point elle aimait les heures de silence. N'avoir pour compagnie que les bruits de ce gros village, les yeux de voisins polis mais curieux, et de temps à autre une question sur le bébé, qui masquait d'autres questions non formulées : « Qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous vivre dans cette ville que personne ne visite, pas même les touristes gringos ? »

On le remarquait, ce couple cosmopolite de classe moyenne, dans un bourg qui ne comptait pas plus de deux mille cinq cents habitants. Au milieu de cette société provinciale et métissée d'hommes et de femmes petits et trapus, Antonio était grand ; il avait un teint d'Européen et un air d'intellectuel dont il semblait incapable de se départir. Quant à elle, elle parlait trop fort pour une femme, elle était trop directe : les femmes au foyer, dans cette petite cité, étaient censées avoir une attitude plus modeste.

La personne qui les interrogeait avec le plus d'insistance s'appelait Mme Gómez, elle vivait et travaillait de l'autre côté de la rue. Cette femme grisonnante aux yeux méfiants sentait le vinaigre et portait toujours la même robe imprimée, bleu délavé. Elle gérait une petite épicerie au long comptoir couvert de verre, avec des boîtes de café mexicain et des flacons de médicaments périmés entassés sur des étagères qui montaient jusqu'au plafond. Trois ou quatre fois par semaine, Mme Gómez traversait la voie pavée pour entreprendre une Elena peu enthousiaste sur le climat et d'autres sujets en apparence tout aussi anodins.

« Je n'arrête pas de téléphoner à ce type de Quetzaltenango, mais il ne me porte jamais mon aspirine ni mon Incaparina. Comment je peux faire marcher un commerce, moi, sans marchandises ? Quand il passera, il va m'entendre, c'est sûr. »

Il fallut une demi-douzaine de conversations semblables

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avant que Mme Gómez finisse par aborder ce qui lui tenait à cœur.

« Voilà une belle journée, doña Elena. Vous ne trouvez pas ?

— Si, señora Gómez. Très belle.

— Les nuages. Comme ils sont hauts, aujourd'hui. Avez-vous déjà vu des nuages comme ça ?

— Non, señora Gómez. Jamais.

— Et là d'où vous venez, les journées sont aussi belles que ça ?

— Pardon ?

— Eh bien, vous n'êtes pas d'ici, pas vrai ? Tout le monde le sait. Alors je me demandais si les journées sont aussi belles qu'ici, là d'où vous venez.

— Non, absolument pas. L'air n'est jamais aussi clair. L'air n'est jamais aussi bleu dans la capitale.

— Ah, fit Mme Gómez en haussant les sourcils d'un air victorieux. Je vois. Oui. Il ne fait jamais aussi clair dans la capitale, alors ? »

Après une pause au cours de laquelle elle leva ostensiblement les yeux vers le beau ciel de San Cristóbal chargé de nuages, Mme Gómez posa sa question suivante.

« Alors, qu'est-ce qui vous amène dans notre petite ville, doña Elena ? Je veux dire, étant donné que vous êtes une capitalina. »

Elena avala sa salive et s'efforça de se rappeler les mots exacts de la réponse à laquelle elle s'était longuement exercée.

« Mon mari travaille au département des travaux publics. On l'a muté ici depuis la capitale. Il semblerait qu'on ait manqué de travailleurs dans la région de Totonicapán.

— C'est vraiment pas de chance pour lui. Parce que, tous les deux, vous êtes bien loin de chez vous. De vos familles. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elena crut déceler un petit sourire narquois sur le visage de Mme Gómez.

« Non, pas du tout. Nous avions envie de quitter la ville. Comme vous le dites, en ville le ciel n'est jamais aussi clair et aussi lumineux qu'ici.

— Je vois. Mais être muté de la capitale dans un endroit aussi petit… Comment est-ce possible ? C'est une rétrogradation, non ?

— Señora Gómez, je crois qu'un client vous attend. Vous voyez ? »

Elena montra du doigt un garçon debout dans l'entrée de l'épicerie, un billet et des pièces à la main.

« Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? fit Mme Gómez en fronçant les sourcils.

— Buenas tardes, señora Gómez.

— Buenas tardes. »

En tant que membre de la classe moyenne, Elena avait le privilège de pouvoir engager quelqu'un pour l'aider au ménage et à d'autres tâches. Pour la première fois de sa vie, elle eut une bonne, María de la Soledad, que l'on appelait simplement Marisol. Cette femme maigrichonne était, à vingt-quatre ans seulement, déjà mère de quatre filles.

« Pas encore de garçons, señora, mais on y travaille. Mon viejo n'arrêtera pas de me mettre enceinte avant que je lui donne au moins un fils. »

Elena se demandait toujours comment Marisol pouvait être aussi mince après avoir eu quatre enfants dont la dernière avait huit mois. Mais il aurait sans doute été inconvenant de lui poser la question.

Marisol était une encyclopédie vivante de toute la sagesse populaire concernant la grossesse.

« Ne pleurez pas tant que vous êtes enceinte, sinon votre

bébé ressentira de la tristesse pendant le restant de sa vie. »

« Le caldo de pollo donne des forces au bébé, mais si vous en prenez trop, il pleurera la nuit à cause des oignons. »

Comme elle n'avait personne d'autre à qui parler, Elena finit par se reposer sur les conseils et l'expérience de cette femme.

« Marisol, je voudrais vous demander quelque chose, lui dit-elle un jour où la bonne lavait des vêtements dans la buanderie derrière la cuisine en faisant claquer bruyamment le tissu mouillé contre le bassin en pierre. J'ai des envies étranges… J'ai une folle envie de glace. Tout ce que je veux, c'est sentir la glace dans ma bouche. Je pourrais en manger tout un seau. À votre avis, qu'est-ce que ça signifie ? C'est un signe ? Est-ce que ça veut dire que mon bébé sera dur et froid ? »

Marisol réfléchit quelques secondes, puis, se détournant des vêtements mouillés, elle regarda Elena.

« Ça veut dire que vous avez chaud, señora, je crois. Allez un peu moins au soleil. »

Le matin, Elena et Marisol faisaient la lessive dans le bassin en pierre et la suspendaient aux fils qui traversaient le petit carré ensoleillé de la cour intérieure. L'après-midi, après avoir préparé le déjeuner et mis le repas du soir à mijoter sur la cuisinière, après aussi que Marisol avait balayé la maison, elles se retrouvaient dans l'air frais de la chambre pour plier le linge. Cette routine se répétait jour après jour. Cuisine, nettoyage, lessive, rangement. Marisol partait à quatre heures et Antonio arrivait à la maison une heure plus tard. Une répétition de tâches ménagères interrompues par les moments consacrés à la lecture et au courrier.

Le jour où commença son sixième mois de grossesse,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elena se tenait dans la chambre à coucher avec Marisol lorsque, à travers les volets fermés, elle entendit un bruit semblable à un frottement de papier de verre. Des pieds se traînaient sur les pavés, dehors. Elle posa le drap qu'elle était en train de plier et ouvrit les volets. Le soleil inonda la pièce, et de la poussière dansa dans une gerbe de rayons. Se penchant à la fenêtre, elle vit un garçon pieds nus, avec un épi dans ses cheveux raides d'un noir de jais. Il avait le visage vide, sans expression, un air d'épuisement résigné. En compagnie d'un autre garçon, il portait deux longues perches sur les épaules, et ces perches étaient attachées à une petite table. Celle-ci soutenait un cercueil en bois de pin d'à peine soixante centimètres de long et peint en jaune canari. C'étaient des campesinos. Leurs vêtements étaient élimés et poussiéreux, l'usure ayant effacé les couleurs vives d'origine. La procession arriva devant la fenêtre, et le minuscule cercueil se balança avec de légers soubresauts dans le champ de vision d'Elena.

« Mon Dieu, chuchota-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, señora ? demanda derrière elle une Marisol inquiète en levant les yeux de son tas de serviettes.

— Un enterrement, répondit Elena. Pour un bébé. »

Marisol jeta un coup d'œil par la fenêtre. « C'est bien triste », dit-elle sans beaucoup d'émotion en ramassant une autre serviette. Et puis, comme si une autre pensée lui était venue, elle ajouta : « Ces bébés meurent si facilement. »

De l'autre côté de la rue, Mme Gómez sortit sur l'étroit trottoir qui longeait son magasin pour regarder la procession, et elle se signa – un geste presque automatique, le mouvement habituel de l'avant-bras et de l'index vers le haut, le bas, puis de gauche à droite, des coups de pinceau sacré sur le visage et les épaules.

« Qui sont ces bébés ? demanda Elena. Ceux qui meurent si facilement ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Ceux de ce quartier-là, señora. Quelquefois on en enterre trois ou quatre en un mois.

— En un mois ?

— Oui.

— Pourquoi autant ? »

Marisol eut l'air perplexe. Visiblement, personne n'avait encore songé à lui poser cette question.

« L'air est mauvais dans ce quartier-là, dit-elle pour finir. Ça rend les bébés malades.

— De quel quartier s'agit-il ?

— De Colonia La Joya. Ces gens viennent de là. Vous voyez comme ils sont sales ? C'est une limonada, un bidonville qu'ils ont construit dans le ravin à côté du vieux pont. »

Consciente de la détresse et du désarroi d'Elena, Marisol ajouta avec une légère exaspération, comme si l'explication était si évidente qu'il ne valait pas la peine de la donner : « Les bébés attrapent la diarrhée. Parce qu'ils sont pauvres. Encore plus pauvres que moi. »

Elena pivota vers la fenêtre et regarda la procession atteindre lentement le Parque Central à une rue de distance, puis disparaître dans une ruelle. Le groupe se composait d'une vingtaine de personnes – un seul homme adulte et des femmes, la tête couverte d'un châle à motif floral, ainsi que des enfants aux pieds nus, la plante des pieds calleuse et blanchie par le calcaire. Des serpentins en papier bleu-vert attachés à la bière voltigeaient dans la brise.

C'était ce qu'Elena avait vu à la fois de plus triste et de plus beau depuis son arrivée dans son nouveau foyer.

Les journaux de Ciudad Guatemala s'entassaient près de la fenêtre. Elena ne les ouvrait que rarement, et elle faisait alors défiler très vite les pages, comme si sa précipitation

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pouvait la protéger de l'image d'un cadavre ou de la photo d'un ami ou d'une connaissance dans la notice nécrologique. Elle était enceinte de sept mois, incommodée, nullement en état de brandir des bannières, de peindre des slogans sur des murs ou de fuir des grenades lacrymogènes. Pour l'instant, tout ce qu'elle s'efforçait de faire, c'était de passer le temps, en regardant les marchands ambulants de San Cristóbal par sa fenêtre et en écrivant de longues lettres à sa sœur.

> Querida Hermana, je m'ennuie tellement ! Tu ne peux pas t'imaginer la lenteur de cet endroit. À San Cristóbal, les horloges avancent comme des tortues.

Sa belle-mère lui avait ordonné de ne pas envoyer de courrier à la maison, mais elle était passée outre, et elle écrivait régulièrement à sa famille et à des amis de Ciudad Guatemala. Elle expédiait les lettres à une petite-cousine qui les remettait à sa sœur en cachette, de la main à la main ; leur père les aurait détruites s'il les avait trouvées dans la boîte aux lettres. Elle ne recevait qu'une seule réponse pour chaque demi-douzaine de lettres envoyées, mais elle continuait à écrire parce que, si elle s'arrêtait, elle craignait de disparaître à jamais à San Cristóbal. Elle se demandait déjà si son élocution ne se ralentissait pas, si son espagnol ne prenait pas un nouveau rythme. Car ici on percevait l'influence indienne dans l'espagnol, même si aucun ladino[1] ne l'aurait jamais admis.

Ses lettres symbolisaient une promesse qu'elle s'était faite, celle de rentrer un jour à la maison.

> J'ai découvert que l'ennui et la dépression sont de fréquents partenaires de danse. Le truc, ma petite

sœur, c'est de s'occuper. S'il y avait un bon professeur de musique, ici, je prendrais des cours de piano. S'il y avait un endroit pour danser, je prendrais des cours de danse. Au lieu de cela, je lis. Vingt romans en six mois. J'ai lu assez de Borges et de Cortázar pour rédiger une thèse de doctorat sur la littérature argentine. Antonio est enthousiasmé par mon nouveau passe-temps, et nous occupons nos soirées à de longues conversations littéraires. Je me suis aussi mise à la cuisine, art féminin que j'ai trop longtemps négligé.

Antonio endurait patiemment les expériences auxquelles elle se livrait avec des haricots noirs, des légumes et du poulet. À peu près toutes les deux semaines, ils prenaient le bus pour aller à Quetzaltenango, la seule ville proche un peu importante. Ils faisaient des courses, s'asseyaient dans des cafés et se souvenaient de leur vie d'avant. Ils commandaient un café ou un thé sur le balcon colonial de la Pensión Bonifaz d'où ils pouvaient voir, à l'autre bout de la place, un bâtiment municipal pourvu de colonnes grecques.

Quand Antonio parlait de son travail, c'était toujours d'un ton déprimé. Le département des travaux publics n'avait rien de très excitant ou de très intéressant. Chaque jour, il paraissait plus seul et désemparé.

« Je passe mon temps à traîner en écoutant les secrétaires. Elles me demandent sans cesse de faire réparer le ventilateur. Aujourd'hui, le grand événement a été l'arrivée de notre provision annuelle de papier carbone. Est-ce que tu peux t'imaginer ça ? Du papier carbone ! Voilà à quoi on m'a réduit. »

Elle trouvait la chose très drôle, et elle riait, elle riait sans pouvoir s'arrêter, jusqu'au moment où le rire gagnait à son tour Antonio et chassait la tristesse de son visage. Elle lui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prenait alors les mains, le regardait dans les yeux et lui disait que désormais il leur fallait être forts tous les deux. Ils devaient être partenaires dans leur enfermement, et chacun d'eux être fort pour l'autre.

Elle décida qu'elle aimerait être une épouse. Elle allait s'installer dans ce rôle. Elle avait le temps de lire, et dès que le bébé serait né elle explorerait San Cristóbal.

C'était cela, être une femme : faire face aux difficultés, les accepter et puis s'y adapter. Elle n'aurait pas de nouveaux rêves, pas de nouveaux projets. Peut-être réussiraient-ils à émigrer au Mexique. À économiser assez d'argent pour déménager là-bas ou aux États-Unis. Quelque part où ils seraient en sécurité et où leur fille ou leur fils recevrait une bonne éducation. Quelque part où l'on peut dire ce qu'on pense, où il n'y a pas de soldats dans les rues.

Huitième mois de grossesse : elle était devenue esclave du calendrier. L'événement allait se produire sous peu, mais pas encore assez vite pour elle. Un jour elle avait mal à la tête, le lendemain mal au dos, et entre-temps des vertiges.

Elle était assise dans son fauteuil près de la fenêtre ouverte, le soleil dans le dos. Un agréable courant d'air passait dans les pièces obscures de sa maison, et sa fraîcheur était un antidote à l'oppressante chaleur de midi. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre et suivre les signaux de son corps, les coups de pied à l'intérieur.

Un livre sur les genoux, elle glissa dans le sommeil. Elle rêva qu'elle était en train de lire El Gráfico ; elle le feuilletait, à la recherche du nom de ses amis et des poètes que connaissait Antonio. Mais elle ne trouvait que des pages blanches. Quelqu'un avait volé toutes les photos et tous les articles du journal. Elle sortait en courant de la maison, pieds nus, se blessant les orteils contre les pavés, cherchant Antonio. Elle avait peur, et elle devait dire à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelqu'un que tous les articles avaient disparu.

Une femme cria au loin. Elena sursauta et se redressa sur son siège. Ce cri faisait-il partie de son rêve ? Le livre était tombé par terre, le marque-page encore en place. À cet instant, alors qu'elle avait les yeux ouverts, le cri lui parvint de nouveau. Elena se leva péniblement de sa chaise et alla jusqu'à la fenêtre.

C'était encore une procession funèbre, de trois personnes seulement. En tête marchait un homme avec un chapeau de paille et un pantalon de travail sale, une machette attachée à la taille. Il portait un petit cercueil sur son épaule. Derrière lui venaient une femme et un petit garçon. La femme tenait un mouchoir en papier contre son visage et elle avait la tête couverte d'un châle. C'étaient ses pleurs qui avaient réveillé brusquement Elena. La joue de l'homme frottait contre la surface brute, sans peinture, de la minuscule boîte en pin, juste assez grande pour contenir un nouveau-né. La femme et son fils se tenaient par la main, les yeux baissés sur les pavés, mais le père défiait la ville et ses habitants avec son regard de Maya plein de fierté. Une colère froide endiguait son chagrin. Elena croisa ses yeux marron foncé, au regard pénétrant et amer. Il la regarda en face en passant devant elle, le cercueil sur son épaule.

Cet homme voulait lui dire quelque chose avec ses yeux, il transmettait en silence quelque vérité, quelque message.

Pourquoi me dévisage-t-il avec une telle haine ? Il ne me connaît même pas. La boîte en pin passa en flottant.

Et puis le message de ses yeux lui apparut avec une clarté douloureuse : Mon enfant est mort. Le tien vivra.

Elle se recula de la fenêtre et posa une main sur son ventre, étonnée parce que cet homme, le père de l'enfant mort, avait remarqué et senti sa rondeur de huit mois. Elle se vit telle qu'elle devait lui être apparue : une femme d'intérieur bourgeoise, propre et bien nourrie, une femme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui accoucherait dans un hôpital sain loin des habitants des taudis et de leurs cabanes infectées.

« Ce n'est pas ma faute », chuchota-t-elle.

Moins d'une minute plus tard, la petite procession funèbre disparaissait de l'autre côté de la place dans une ruelle menant à la vieille église chaulée et au cimetière, de l'autre côté de la ville. Respirant avec difficulté, Elena s'assit au bord de son lit.

Lorsque son bébé serait né, elle irait dans cet endroit où les enfants mouraient, Colonia La Joya. Elle était à San Cristóbal depuis huit mois, et elle n'avait toujours pas vu ce bidonville aux abords de la ville. Elle était enfermée depuis trop longtemps dans cette maison où elle avait peur de son ombre. Dès que son bébé serait né et qu'elle serait assez forte, elle se rendrait dans cette limonada.

Elle voulait en découvrir les rues, les masures et l'air qui tue ; elle voulait les voir de ses propres yeux.

---

1. Indien qui parle espagnol et adopte les coutumes occidentales.

9

Microbes

À L'ENDROIT OÙ FINISSAIENT LES PAVÉS et où commençaient les rues en terre, Elena fit une pause. Elle se dirigeait vers le coin le plus misérable de cette pauvre bourgade, celui dont les « gens décents » ne parlaient qu'après avoir pris une grande inspiration pour la mettre en garde contre les agresseurs, les violeurs, et aussi les jeunes pickpockets qui la délesteraient de son dernier centavo. À Ciudad Guatemala, on tenait le même discours sur le quartier où elle était née et avait grandi. Elle reprit son chemin, elle avait trop longtemps remis ce moment à plus tard. Carlos avait maintenant six mois, et il était à la maison avec Marisol pendant qu'elle effectuait son expédition vers Colonia La Joya, où mouraient tant de bébés. Quel nom absurde, La Joya ! Le joyau. Ce La Joya n'arrêterait pas de l'obséder tant qu'elle ne l'aurait pas vu.

En suivant les sillons que l'eau avait creusés et qui serpentaient dans la terre, elle descendit une rue de terre battue parsemée de grosses pierres. Les chèvres et les chiens qui s'y baladaient étaient faméliques, à peine mieux que des squelettes ambulants. De petites pyramides d'ordures brûlaient et diffusaient dans l'air une fumée collante et douceâtre. Ici, les maisons étaient faites d'adobes recouverts de plâtre peint en blanc, en jaune ou en bleu ciel, et leur chair terreuse apparaissait là où le plâtre s'était craquelé et écaillé. Une femme se tenait assise dans l'embrasure d'une porte, et sa tête partait vers l'arrière ou se redressait brusquement sous la brosse qu'une jeune fille, avec des gestes longs et alanguis, lui passait dans les cheveux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La rue se terminait au bas de la colline, et elle parvint à un petit sentier menant à des fourrés qui lui arrivaient à la taille. Suivant alors les indications que Marisol lui avait données à contrecœur, elle emprunta ce sentier et se retrouva dans une gorge au-dessus d'une rivière étroite et pleine de rochers. Très loin devant elle, elle aperçut deux filles, debout dans le faible courant avec de l'eau jusqu'aux genoux. Elles remplissaient des cuvettes en plastique. Elles posèrent ensuite les récipients sur leur tête pour les porter à la façon des Mayas, et l'eau qui débordait éclaboussa leur cou et leur dos. Je ne dois pas être loin. Une Indienne passa en sens inverse, un panier vide sur la hanche, sans prendre la peine de lever les yeux. Des branches et des feuilles piquantes s'accrochaient au pantalon d'Elena, et elle se félicita d'avoir mis des tennis plutôt que des sandales.

Les broussailles étaient maintenant plus hautes, et le sentier plus étroit. Elle hésita un instant, croyant s'être égarée. Il n'y avait là ni maisons ni cabanes. Quelle sorte de gens pouvait donc vivre sur les pentes escarpées de cette gorge, au milieu de toutes ces ronces et de ces rochers ? Puis, après un petit virage, le sentier grimpait pour contourner une saillie sur un flanc du ravin. Là, elle s'arrêta. Une ville de tôle ondulée, de plastique et de papier venait de surgir devant elle : un fouillis de cabanes carrées accrochées on ne savait comment à la pente verdoyante et luxuriante, des constructions de bric et de broc qui semblaient sur le point de glisser au bas de la colline comme autant de traîneaux bringuebalants. Ici et là, un mur en parpaings. Des poulaillers, des cordes à linge, des cochons pataugeant dans la rivière. Un coq qui chantait. Elle entreprit de compter les cabanes, mais perdit le fil au bout de cinquante. Le bidonville était disposé par étages, avec des terrasses creusées à flanc de colline. Cinq cents

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personnes y vivaient, peut-être mille.

Elle prit une grande respiration.

Il n'arrivait pas à comprendre cette soudaine pulsion voyeuriste qui poussait la mère d'un nourrisson à aller chercher des taudis dans un ravin.

« Tu vas te faire agresser, lui dit Antonio. Pense un peu, une femme seule dans le barranco. Tout peut arriver.

— Ce n'est pas aussi dangereux que tu le crois.

— Tu as vraiment de drôles de façons de faire – partir toute seule comme ça. »

Antonio était vautré dans un fauteuil de salon remis à neuf, un des trois meubles de ce qu'ils appelaient leur salle de séjour. Il la regardait en fronçant les sourcils d'un air irrité, comme il en avait pris l'habitude depuis peu : ce n'était pas l'Antonio qu'elle avait épousé, l'homme au sourire tendre, épris de livres.

« J'en ai marre d'être enfermée, répondit-elle. J'en ai marre d'avoir peur.

— Tu n'es pas heureuse, ici ? Tu n'es pas heureuse avec moi ? »

Le ton infantile d'Antonio, sa petitesse soudaine l'étonnèrent.

« Non, amor, ce n'est pas ça.

— Alors, pourquoi est-ce que tu vas te balader n'importe où ? Et il faut que je l'apprenne par des gens à mon travail. Les gens parlent, Elena. On est dans une petite ville et tu te donnes en spectacle. La dame de la capitale qui se plaît à marcher dans le ravin. »

Cela faisait quelque temps déjà qu'ils tournaient ainsi en rond et se disputaient à propos de n'importe quoi. Aujourd'hui, parce qu'elle s'était rendue à La Joya. Hier, à cause de la bonne, ou de Carlos, des voisins, des livres qu'elle lisait. Tout ce qu'elle faisait était susceptible d'irriter

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio. Sans doute était-ce dû à leur épuisement : ils étaient tous les deux vidés par trop de nuits sans sommeil et par les cris rituels d'un bébé exigeant encore, au bout de six mois, qu'on lui donne à manger à trois heures du matin.

Chaque après-midi, quand il rentrait, Antonio récriminait à propos de son travail, de San Cristóbal et de leur situation. Pour lui, elle était sans issue.

« On est coincés ici. Coincés dans ce trou paumé jusqu'à Dieu sait quand. Ça m'écœure. Je ne mérite pas ça. »

Aucun baiser, aucune étreinte ne parvenait à ramener son sourire. À croire que c'était lui qui souffrait d'une dépression postnatale. « Il n'est pas rare, disait un des livres d'Elena sur la grossesse, que la nouvelle maman éprouve une tristesse inexplicable. À cause de ce sentiment, la nouvelle maman peut avoir du mal à manger, à dormir, à faire l'amour ou à travailler. » La description parfaite de l'état dans lequel se trouvait son mari.

Mais elle avait déjà remarqué ce genre de phénomène chez lui, et entrevu ce qu'il en était réellement tout en refusant de l'admettre. Lorsque les situations se tendaient, quand les choses devenaient malaisées, il avait tendance à se laisser aller à cette melancolía. Cela avait été le cas quand elle avait appris, quinze mois auparavant, qu'elle était enceinte et qu'ils avaient dû en avertir la mère d'Antonio. Une brume s'était abattue sur lui. Elle était entrée dans ce mariage persuadée que son mari serait une forteresse d'intelligence pourvue de solides murs de compassion et de courage. Mais il s'était avéré qu'il souffrait de certains défauts de construction ; il évoquait plutôt un assemblage de fortune semblable aux ponts provisoires installés sur les routes qu'on avait fait sauter.

Cette nuit-là, allongée près d'Antonio, elle resta éveillée à écouter l'horloge et à attendre les hurlements du bébé dans la chambre voisine. Elle se retournait sans cesse. Tic-tac.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tic-tac. Tic-tac. Cinq heures passèrent ainsi. Le temps était immobile, la nuit sans lune, et les murs de la chambre disparaissaient dans une obscurité sans limites.

« Amor, tu es réveillé ? » demanda Elena.

Antonio acquiesça dans un gémissement et se retourna en déclenchant un chœur de grincements de ressorts.

« J'ai une idée. »

Elle la couvait depuis des semaines, cette idée, attendant le moment opportun pour la partager avec lui.

« On pourrait aller à Los Angeles. J'ai une cousine qui vit là-bas. On habiterait chez elle jusqu'à ce qu'on ait un endroit à nous. »

Antonio ne répondit pas. Le tic-tac de l'horloge emplissait la pièce. Il était plus de trois heures, et le bébé n'avait pas encore pleuré.

« Avec quoi ? finit-il par dire. Il faut beaucoup d'argent pour aller aussi loin.

— Je croyais qu'on en avait mis assez de côté. En tout cas assez pour y aller, et puis tu pourrais trouver un travail.

— Quel genre de travail ?

— N'importe quoi. Je pourrais travailler, moi aussi. »

Nouveau silence. Il y réfléchissait.

« Je ne veux pas passer clandestinement et puis me retrouver à faire la plonge, lâcha-t-il d'un ton amer. Et je ne veux pas que ma femme fasse des ménages. C'est ce que font les gens comme nous quand ils vont là-bas. Même ceux qui sont instruits. La plonge. Ou s'occuper des bébés des autres. Ça manque de dignité. »

Elle ne répliqua rien. À l'évidence, ils n'allaient pas quitter San Cristóbal de sitôt. Elle devait s'y résigner. Son mari n'était pas capable de partir, pas pour l'instant, peut-être pas pendant un certain temps. Inutile d'argumenter face à un bloc de pierre. Elle se laissa gagner par le sommeil. Pour une fois, le bébé resta tranquille toute la nuit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsque Antonio rentra à la maison le lendemain, il souleva le petit Carlos au-dessus de lui, et l'éclat du sourire de l'enfant chassa ses tourments. Ces premiers instants avec Carlos étaient toujours les meilleurs pour lui, car ensuite l'amertume s'installait. Il souriait pour imiter le bébé dont la bouche sans dents s'ouvrait en un rond joyeux et dont les poings battaient l'air comme ceux d'un minuscule joueur de tambour.

Antonio était un très bon père. Meilleur père qu'Elena n'était mère. Du moins le croyait-elle. Il chatouillait son fils, le faisait virevolter et jouer à l'avion en produisant avec ses lèvres un tel bourdonnement que l'enfant gloussait de plaisir. Le week-end, il passait des heures sur une couverture étalée dans la cour à éveiller l'intérêt de Carlos pour des cubes, des boules et des livres en plastique pour bébés.

Quand Antonio reposa Carlos par terre, elle leva les bras pour l'embrasser. Un gage de réconciliation, une main tendue vers l'autre côté de la table. Il la serra contre lui, et ce fut entre eux une longue étreinte pleine de chaleur et de pardon. Il avait besoin d'elle. Elle ne retournerait pas à La Joya. D'ailleurs, qu'y chercherait-elle ? Qu'espérait-elle y accomplir ? Elle était maintenant éloignée de la politique depuis plus d'un an. Les journaux de la capitale n'encombraient plus sa salle de séjour pour la bonne raison qu'elle ne prenait même plus la peine de les acheter. Dans le silence de sa maison, elle se contentait d'imaginer le tohu-bohu des protestations, les masses dans les rues, les mots enflammés sur leurs banderoles et leurs panneaux. À présent, elle était mère d'un petit bébé, et elle était mariée à cette maison, à sa fenêtre, au fauteuil à bascule où elle passait des heures à lire et à dormir.

Pendant des mois, sa récréation de chaque jour consista à mettre le bébé dans sa poussette et à franchir les trois pâtés de maisons qui la séparaient du Parque Central ; là, assise sur un des bancs en fonte près du vieux kiosque, elle parcourait quelques pages de son livre du jour tandis que Carlitos dormait dans sa grenouillère bleue, abrité du soleil par la capote de la poussette. Plus tard, il rampa sur les plaques d'herbe puis sur les marches du kiosque – octogone en briques surmonté d'un toit très pentu et très haut, en tuiles rouges, qu'on avait construit, s'imaginait Elena, pour des fanfares et des marimbas. Une fois que Carlitos eut maîtrisé l'art de la marche, elle cessa de venir avec un livre.

Elle s'asseyait sur le banc et endurait les regards inévitablement lubriques des cireurs de chaussures et des vendeurs de journaux qui s'étaient approprié le parc. Ensuite elle rentrait à la maison. Il lui arrivait de sortir ainsi deux fois par jour, mais rarement davantage, car chaque fois elle risquait de rencontrer Mme Gómez ; celle-ci accourait depuis l'autre côté de la rue dès qu'elle la voyait passer.

« Elena, comment allez-vous ? Avez-vous fait une bonne promenade ? Oh, laissez-moi voir le bébé. »

Elena avait appris la recette pour se tirer d'affaire avec Mme Gómez : il fallait l'entraîner dans des commérages sur les autres habitants. Ainsi distraite, elle en oubliait le mystère de la présence d'Elena à San Cristóbal et racontait des histoires sordides sur bon nombre de personnalités de la petite ville. Vieilles filles, fonctionnaires corrompus, maris infidèles et victimes d'accidents de la route constituaient ainsi une petite troupe de personnages tragiques et salis. Celui dont elle parlait le plus volontiers, cependant, c'était le prêtre local, un Belge du nom de Van der Est.

Un après-midi indolent, Mme Gómez demanda ainsi d'un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ton mélodramatique : « Avez-vous remarqué que l'église reste presque vide ? Même le dimanche ? »

De fait, Elena l'avait remarqué. « Oui, en effet, personne ne semble y aller, dit-elle légèrement intriguée.

— Eh bien, c'est pas par hasard. Quand même, on est un pays catholique. Nous craignons tous Dieu, n'est-ce pas ? Il n'est pas normal que l'église soit vide. C'est à cause de ce prêtre sadique. À cause de ce qu'il a fait à notre Sainte Vierge. »

Apparemment, le père Van der Est avait eu maille à partir avec le comité des dames de la paroisse auquel appartenait Mme Gómez. Le comité des dames avait voulu embellir le sanctuaire de la Vierge Marie. La statue de la Vierge datait de plus d'un siècle, et la fumée d'un grand nombre de cierges la noircissait. Le prêtre pouvait-il aider ces dames à réunir des fonds pour nettoyer la statue ? À leur grande surprise, le Belge avait répondu par des insultes. Il leur avait dit qu'il en avait plus qu'assez de leur adoration de la Vierge. Qu'elles faisaient passer la Vierge avant le Saint Père. Que leur culte n'était qu'une affaire de femmes et qu'elles étaient des païennes.

« Il a jeté la Sainte Vierge sur les marches devant l'église ! s'exclama Mme Gómez. On l'a trouvée là, au pied de l'escalier. Avec des griffures partout, mais Dieu merci, rien de cassé. Un miracle, bien sûr. Complètement saine et sauve. »

Mme Gómez joignit pieusement les deux mains puis se signa.

« Il est mauvais, ce prêtre. Nous avons écrit à Ciudad Guatemala et à Rome. Nous leur avons tout dit de ses fautes. Mais rien. Dans la capitale, ils s'en fichent pas mal de notre petite ville. La seule chose qui leur importe, c'est que ce prêtre ne fasse pas de vagues politiques. Qu'il ne soit pas comme notre dernier curé, Dieu ait son âme. Pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout dire, c'était un communiste. Alors l'Église nous a donné ce Belge. Il ne dit rien. Vous connaissez le proverbe : Bouche cousue n'attrape pas de mouches. Voilà bien la seule chose qui les intéresse – que les mouches n'entrent pas. »

Plus tard cet après-midi-là, Elena vit le prêtre passer devant sa fenêtre, le visage baissé vers les pavés, perdu dans ses rêves.

« Buenos dias, padre », cria-t-elle en regrettant presque aussitôt de l'avoir fait. Un réflexe hérité du catéchisme : on voit un curé, on dit bonjour.

Il leva vers elle des yeux gris hésitants, le coin de ses lèvres se souleva pour exprimer quelque chose entre le sourire et le mépris, puis il poursuivit son chemin.

Elle porta le berceau de Carlos dans sa chambre à elle, comme elle le faisait parfois quand elle restait assise près de la fenêtre autour de midi. Elle contempla son fils dont le sommeil était ponctué par des mouvements saccadés des bras et des pieds. Le regarder dormir avait quelque chose d'hypnotique ; elle se sentit bientôt somnolente et ses pensées dérivèrent. Les bébés rêvaient-ils ? Y avait-il assez de couches propres dans la commode ? Ce serait le premier travail de Marisol le lendemain. Soudain, un son faible et aigu lui parvint de dehors. Elle tendit une oreille vers la fenêtre aux volets clos. Étaient-ce des clochettes qu'elle avait entendues tinter ? Les gens apportaient des instruments lors des processions funèbres : des tambourins, un bâton et une boîte en fer sur laquelle taper, ce qu'ils trouvaient.

Elle ouvrit les volets mais ne vit rien.

Bon. Aujourd'hui, aucun cercueil ne passait devant sa fenêtre. Elle n'en avait pas vu depuis longtemps. Ce n'était pas bien, de songer à des funérailles de bébés, ce n'était pas bon pour une jeune mère. Chasse ces pensées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Carlos était vivant, fort et grand pour son âge. Il était le portrait de son père, avec les mêmes lourds sourcils espagnols. Et des bourrelets autour des poignets et des chevilles. Était-il en surpoids ? Lui donnait-t-elle trop à manger ? Il n'y avait personne près d'elle, personne en qui elle ait confiance pour la conseiller à ce propos. Ils avaient acheté son berceau à Quetzaltenango. Fait à la main en bois de pin. Une partie du marché était consacrée aux berceaux, aux chaises et aussi à des tables, tous faits main. Ils avaient payé ce berceau trois fois rien.

Elle respira la senteur verte du bois frais. Dans les collines avoisinantes, un peu plus haut, il y avait des forêts de pins, et le berceau de Carlitos remplissait la pièce de l'odeur de ces forêts après un orage. À San Cristóbal, il pleuvait une fois par jour, en général l'après-midi pendant une heure. Puis une explosion de lumière cuisait les pavés et transformait les flaques en vapeur légère : l'eau montait en dansant vers le ciel, retournait dans les nuages pour la prochaine pluie.

Que devenait la rivière du ravin lorsqu'il pleuvait ? Débordait-elle ? Les habitants de La Joya devaient-ils monter plus haut ? Deux filles remplissent des cuvettes à la rivière, et elles boivent de l'eau boueuse après la pluie. Les cercueils, en pin eux aussi. Les équations de la vie.

L'homme dans la procession funèbre, l'homme au chapeau de paille, habitant du bidonville. Mon enfant vit, son enfant meurt.

Comme il n'y avait ni bibliothèque ni librairie à San Cristóbal, elle était obligée d'aller à Quetzaltenango. Lors d'une de leurs visites en fin de semaine, pendant qu'Antonio promenait la poussette autour de la place centrale, elle photocopia des extraits de livres et des brochures sur la santé et l'hygiène publiques. Le texte le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus récent qu'elle découvrit était un petit manuel des Nations unies vieux de dix ans. D'après Marisol, les bébés mouraient de diarrhée, ce qu'avait confirmé le père Van der Est quand, un après-midi, elle avait enfin réussi à l'entraîner dans une conversation. Mais pourquoi tant de morts en un seul lieu ? La réponse à cette énigme était sans doute des plus simple.

De bonne heure le lendemain matin, avant que le bébé ne soit réveillé, elle entassa toute la littérature sur la table de la cuisine et se mit à lire en prenant des notes sur un bloc de papier jaune. Ça lui faisait du bien, de s'attaquer de nouveau à un problème intellectuel, de suivre les lignes avec l'index et de parcourir des notes de bas de page.

> Avant la découverte de Pasteur et les réformes qui s'ensuivirent, la diarrhée était un facteur important de mortalité infantile… La dysenterie, qu'elle soit bactérienne ou amibienne, se répand par la contamination fécale de la nourriture et de l'eau… Cette maladie qui se caractérise par de fréquentes petites selles liquides généralement accompagnées de sang et de mucosités est très fréquente dans les régions tropicales dépourvues d'hygiène…

Carlos se réveilla juste avant qu'Antonio ne parte à son travail. Elle s'interrompit dans sa lecture pour leur servir le petit-déjeuner à tous les deux. Dès qu'Antonio aurait passé la porte et que Carlos aurait fini de manger, elle reprendrait ses recherches. Mange mon bébé, mange. Tiens, encore une cuillerée de ce bocal orange. Avale, avale. C'est presque fini, maintenant.

« Elena ! lança Antonio d'une voix sèche. Il n'a même pas avalé et tu lui en donnes encore. Il va grossir, si tu continues à le nourrir comme ça. Vas-y plus doucement. »

Carlitos était dans sa chaise haute, et son bavoir, son menton, ses joues et son nez étaient peints de la couleur ocre des aliments pour bébés. Aussitôt, elle se rendit compte qu'Antonio avait raison. Elle était distraite, elle n'avait pas réfléchi. Elle se figea, tenant en l'air une cuillerée de compote d'abricots. La présence d'Antonio dans la cuisine l'agaçait. Il lisait le journal pendant qu'elle donnait à manger au bébé. Il lisait tout le temps. Il lisait au lieu de parler. Lui, il avait le droit de lire pendant qu'elle donnait son petit-déjeuner au bébé. Entre eux flottait une tension, un ressentiment qui couvait et se transmettait d'un jour à l'autre. Elle enfourna une nouvelle cuillerée de nourriture dans la bouche de son fils.

« Eh bien, au moins je le nourris, s'entendit-elle répondre – une phrase réflexe, comme un boxeur qui lève les bras. Si je te laissais faire, il ne mangerait pas du tout. »

Il leva les yeux au ciel – réaction familière. Pourquoi leurs disputes suivaient-elles toujours le même cycle ? Pourquoi se comportaient-ils comme des enfants ?

« Je t'en prie, dit-il. Ne recommence pas.

— Tu ne fais jamais rien pour aider. Tu ne bouges pas le petit doigt. Tout ce que tu fais, c'est critiquer et te plaindre.

— Je mets la nourriture sur la table. Je travaille. J'apporte l'argent.

— Tu veux dire l'argent de ta mère. »

Une seconde de silence stupéfait. Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça, mais il y a longtemps que je voulais le dire.

Antonio abattit bruyamment son journal sur la table et se leva.

« Nous étions trop jeunes pour nous marier, déclara-t-il en grimaçant. Pour avoir des enfants. Tu le sais. C'est de la folie. »

Elle laissa tomber la cuillère et la compote d'abricots s'écrasa violemment sur le sol carrelé. Eh bien, il n'avait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'à élever son bébé tout seul. Elle s'en fichait. Ça suffisait maintenant. Elle voulait rentrer à la maison.

Elle bouscula Antonio, courut jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvrit avec violence. Devant elle, San Cristóbal et ses rues pavées, la boutique de Mme Gómez, des rangées de maisons identiques aux toits de tuiles à sa droite et à sa gauche, et, plus loin, les collines couvertes de maïs.

Amour. Si les révolutionnaires étaient toujours animés par des sentiments d'amour, alors comment comprendre ce qu'elle éprouvait pour son mari et son enfant ? Elle avait l'impression qu'elle ne pouvait pas leur échapper, qu'elle ne pouvait pas se soustraire à ce qu'ils lui demandaient, à leur désir d'être nourris, habillés, lavés et distraits.

Elle regarda le long de la rue, et tout ce qu'elle vit fut une galerie de fenêtres, des rangées de volets clos semblables à des paupières en bois.

Il n'y avait nul endroit où fuir.

Prudemment, ils suivaient l'étroit sentier qui menait au bidonville de La Joya. Aux trois quarts du chemin, ils prirent à gauche, vers la rivière, à travers un fourré de buissons épineux. Elena marchait devant, tout en tenant la main d'Antonio. Arrivés sur la berge du cours d'eau, ils la suivirent vers l'amont en grimpant par-dessus des pierres polies et des rochers. Elle avait une hypothèse sur ce qui tuait les bébés de La Joya.

Depuis leur dernière dispute, depuis qu'il avait lancé ces paroles cruelles, Antonio se comportait de façon exemplaire. Les quelques jours précédents, il s'était livré à divers actes de contrition : repas préparés par ses soins, rafales de baisers, un bouquet de roses apparu un après-midi sur la table de la cuisine. Ils firent même de nouveau l'amour, pour la première fois depuis des mois. Accompagner Elena jusqu'ici faisait partie de sa pénitence.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Se tenant la main quand ils le pouvaient, ils continuèrent vers l'amont en inspectant la rivière. Bien que boueuse, elle paraissait assez propre, mais Elena n'était pas sûre de savoir à quoi ressemblait une rivière empoisonnée. Serait-elle en mesure de déceler les microbes, la source de l'infection, les tueurs microscopiques ? Elle ôta ses chaussures, remonta le bas de son jean et fit quelques pas dans le courant. L'eau n'était pas très froide. Un récipient en plastique ayant contenu du lait passa en flottant, suivi par un emballage en cellophane. Lorsqu'elle eut de l'eau à hauteur des genoux, ses orteils disparurent, enfouis dans la vase apportée par les pluies.

Avec un gentil sourire, Antonio l'aida à remonter sur le bord. Il faisait de grands efforts de diplomatie.

« C'est bien, par ici, dit-il. Il y a une bonne brise. On pourrait venir pique-niquer un de ces jours.

— Allons juste un peu plus loin », répondit Elena.

Ils longèrent un long coude de la rivière qui partait vers l'ouest à l'extrémité nord de San Cristóbal. À une centaine de mètres en amont, deux vautours qui tournoyaient très haut au-dessus du ravin amorcèrent une lente descente en spirale. Se dressant sur un grand rocher de la rivière, Elena regarda par-dessus le bord du ravin et vit les toits des maisons – petites boîtes en béton à la lisière de la ville. Sur la rive opposée, la pente n'était plus couverte par des broussailles mais par des champs de maïs. Rien, ici, ne pouvait expliquer la présence de maladies.

« Rentrons à la maison, dit-elle.

— Vraiment ? On peut continuer à marcher, si tu veux.

— Non. Il n'y a rien, ici. Je suis désolée de t'avoir fait venir. »

Ils firent demi-tour, mais elle n'arrivait pas à cacher sa déception. Sa petite expédition ne traduisait rien d'autre que de l'orgueil intellectuel et une arrogance de classe

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moyenne. J'ai cru que j'étais capable de résoudre leurs problèmes à moi toute seule. Je me suis prise pour une biologiste, une experte en santé publique.

Environ une minute plus tard, Antonio la tira par le bras. « Tu sens ça ?

Elena s'arrêta et huma l'air du ravin. « Non, je ne sens rien. »

Puis le vent changea de direction et elle reçut de plein fouet l'odeur fétide, putride. Une puanteur de lait qui pourrit, une odeur qui vous saisit comme un doigt s'enfonçant dans votre gorge. Elena toussa.

« Quelle horreur ! On dirait un dépotoir. »

Antonio lui tendit un mouchoir et elle s'en couvrit le nez. « Essayons de voir d'où ça vient », dit-elle.

Les émanations nauséabondes les éloignèrent de la rivière et les entraînèrent dans un obscur enchevêtrement de broussailles et de branches. Ils gravirent de nouveau la pente du ravin, s'aventurant dans un sous-bois plein d'épines. Enfin, après qu'elle eut écarté la dernière branche, ils débouchèrent dans une vaste clairière.

Devant eux s'étalait tout un flanc de colline couvert d'ordures, un panorama d'immondices. Des sacs en plastique, du papier hygiénique, des légumes en train de pourrir, des os d'animaux. Un bouillon organique fétide qui cuisait sous le soleil de midi. Quelques chiens rôdaient dans ce paysage de désolation : ils reniflaient le sol, et leur museau procédait par petits bonds d'un endroit au suivant.

« Oh, bon sang ! s'exclama Antonio. C'est la décharge municipale.

— Allons tout en haut. Je veux voir quelle taille elle a. »

Ils reprirent péniblement leur ascension en s'efforçant de ne pas déraper sur le sol glissant. Ce tas d'ordures s'écoulait lentement vers le bas comme une rivière indolente à la surface de laquelle flottaient des emballages et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouts de bois. Au centre, la masse semblait épaisse de plusieurs mètres. La terre avait pris une couleur étrange, un gris maladif, en parfait accord avec la puanteur de l'air. Tout se fondait dans une même teinte grise privée de vie. Les écorces jaunes des citrons, les peaux vertes des papayes, les coquilles d'œuf blanches étaient écrasées sous le poids d'autres déchets de plus en plus nombreux, jusqu'à se transformer en un dépôt visqueux couleur de cendre.

L'homme qui ramasse mes ordures les porte sans doute ici. Chaque jour, les reliefs de milliers de repas atterrissaient dans ce lieu. Les gens venaient y vider les seaux pleins de papier souillé d'excréments qu'ils gardaient à côté de leurs W.-C. pour ne pas boucher les tuyaux d'évacuation. Toute cette nourriture putride et toute cette merde devenaient un élément permanent du paysage, modifiaient la topographie de la colline et tuaient la végétation.

Arrivée au milieu de la pente, elle marcha sur quelque chose de mou et s'étala sur le côté ; il y eut un claquement mouillé quand son épaule heurta le sol.

« Ça va ? demanda Antonio. Tu ne t'es pas fait mal ? »

Elle leva les yeux, fronçant le nez d'un air dégoûté, et elle vit que les lèvres d'Antonio laissaient flotter un petit sourire.

« Vas-y, moque-toi de moi. Je dois avoir un drôle d'air, pas vrai ? Couverte de Dieu sait quoi…

— Non, mon amour. Pas du tout. »

Elle prit la main qu'il lui tendait et se redressa ; son jean bleu et sa chemise étaient imprégnés d'une matière grise et visqueuse.

« On a trouvé, dit-elle en se parlant autant à elle-même qu'à Antonio. On a trouvé ce qui tue les bébés. Ces montagnes d'ordures contaminent la rivière. C'est évident. »

Au sommet de la décharge, ils débouchèrent sur une rue en terre, désolée, bordée par quelques maisons en piteux état. Elle reconnut l'endroit. Marisol habitait tout près. D'ici,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ils pouvaient regagner à pied leur maison, de l'autre côté de la ville.

Un fossé étroit bordait la route. Quand Elena y jeta un coup d'œil, elle aperçut un liquide boueux au-dessus duquel bourdonnaient des essaims de mouches. Il s'en dégageait une forte odeur d'urine, et des excréments humains flottaient dans ce ruisseau marron clair. Un égout. Elle suivit le chemin que prenait ce liquide. Le fossé se vidait dans la décharge et, de là, dans la rivière en contrebas. Absolument incroyable ! Les habitants de ce quartier déversaient leurs eaux de vidange directement dans le fossé.

« Il n'existe pas le moindre système sanitaire, ici, constata-t-elle, stupéfaite et révulsée. Toute cette vidange va droit dans la rivière. C'est comme au XIX^e^ siècle, comme ce que j'ai lu dans des livres, des conditions d'hygiène dignes de la préhistoire. Et je vois ça ici même. No lo puedo creer. Il faut qu'on fasse quelque chose, Antonio, qu'on arrête ça. Cet égout tue les gens en aval. Il tue les bébés. »

Antonio eut l'air mal à l'aise.

« On n'est pas chez nous, dit-il après un long silence. On est des étrangers, ici.

— Je ferai ce que j'ai à faire.

— Elena, je t'en prie, sois prudente. Ne fais rien sans m'en parler d'abord. »

Alors qu'ils rentraient, un banc de nuages passa devant le soleil et rendit la ville grise, effaçant les ombres des rues. Peu après, les pluies de l'après-midi commencèrent, et ce furent d'épais rideaux qui tombèrent avec une emphase toute céleste. Elle leva un visage reconnaissant vers les nuages qui, en la trempant, lavaient les taches de ses vêtements.

La colère d'Antonio le précéda dans la cuisine,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

manifestée par un claquement violent de la porte d'entrée. Debout devant une casserole de haricots en train de bouillir, auréolée d'une forte odeur d'oignon, elle se demanda quel genre d'humiliation il venait de subir au travail, de quel nouveau ressentiment il était porteur, de quelle accusation ou de quelle plainte.

Elle écouta ses pas se rapprocher et se retourna pour lui faire face, son tablier lui servant d'armure.

« Buenas tardes, dit-elle.

— Le maire m'a convoqué dans son bureau, aujourd'hui. Ça fait deux ans que je suis là, je ne l'avais encore jamais rencontré, et voilà qu'aujourd'hui il veut me parler.

— ¿De veras? Et de quoi ?

— De toi, bien sûr. De quoi d'autre ? »

Antonio posa sa mallette sur la table et ôta ses lunettes pour se pincer l'arête du nez. Certes, il était en colère, mais pas seulement. Ça n'allait pas : il émanait de lui quelque chose de grave, une sensation de peur. Il remit ses lunettes avec une précision délibérée. Il serra les poings.

« Tu sais, Elena, déclara-t-il avec lenteur, je t'avais demandé de me parler avant de faire quoi que ce soit… »

Après un moment de surprise, elle reprit son sang-froid. Ils avaient dû recevoir sa lettre. L'écho de ce qu'elle avait écrit au président du gouvernement départemental de Totonicapán s'était sans doute répercuté le long de la chaîne de commandement officielle.

« J'ai fait ce que je devais.

— Tu as été suivie, Elena. Le maire me l'a dit. Ils savent où tu vas, ce que tu fais, à qui tu parles. »

De l'intimidation. Ils essaient d'intimider mon mari. C'est un vieux truc.

« Il te ment, affirma-t-elle. Il bluffe. Il a dit ça pour te faire peur.

— Ils ont des photos, répliqua aussitôt Antonio. Des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

photos de toi quand tu vas à La Joya. D'après le maire, tu discutes avec des gens qui vivent là-bas. Il a parlé aussi des autres lettres, du courrier pour Ciudad Guatemala qu'ils ont intercepté. Et puis également de quelque chose qui m'a paru très, très étrange : il a déclaré que tu "collectais des renseignements". Sur la guerre. »

Elle se saisit d'une chaise et s'assit car elle se sentait un peu faible.

« Et tu sais ce qu'il a dit encore ? Tu le sais, Elena ? »

Son hostilité était manifeste à présent, il avait un ton de voix qu'elle connaissait trop bien.

« Il m'a dit : "Tenez votre femme. Tenez-la, sinon vous allez courir tous les deux de graves dangers." Il voulait m'avertir "d'homme à homme". Et il a ajouté qu'ils savaient tout de nous – d'où on vient et à quoi on a été mêlés à l'université. Il m'a regardé comme si j'étais une sorte de démon. Comme si j'étais un guérillero, ou un terroriste ou va savoir quoi. »

De nouveau, il tritura ses lunettes.

« Brusquement, ils connaissent tout de notre passé, et maintenant, poursuivit-il, ils se demandent pourquoi on est ici. Grâce à ta lettre, ils ont tout reconstitué. »

La casserole bouillait bruyamment. L'odeur des haricots et des oignons remplissait la cuisine.

« Alors, tu vas dire quelque chose ? »

Les haricots noirs qu'elle préparait s'amélioraient de jour en jour.

« J'ai peur », dit-elle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10

La brigade des catcheurs

LES CHEVRONS DE SES NOUVEAUX GALONS pointaient vers le ciel : brillants oiseaux jaunes en vol, ils contrastaient avec le triste camouflage forêt de son uniforme. Longoria venait d'être promu au rang de sergent parce qu'il ne manifestait pas d'état d'âme ou d'hésitation quand on lui confiait une tâche difficile. Ses camarades et lui avaient nettoyé le Huehuetenango, San Marcos, El Quiché et tant d'autres endroits qu'il commençait à en oublier les noms. Il était devenu expert dans le maniement des couteaux, des fusils et des grenades, et il avait appris de nouvelles façons d'utiliser sa machette. Il avait aussi commencé à s'équiper régulièrement d'un briquet alors même qu'il ne fumait pas.

À l'aide de ce briquet, Longoria avait réduit en cendres bien des choses – murs et toits, écoles et églises – qui s'étaient dissoutes dans le vent et avaient élu domicile dans les nuages. Quand il y avait des corps à brûler, l'essence et le kérosène étaient bien utiles. Les cadavres, pourtant, semblaient ne jamais se consumer entièrement. Ils se transformaient plutôt en pierres noires cassantes et friables, en êtres de pierre.

Bien qu'il eût rarement rencontré d'ennemi armé et que sa vie eût été peu souvent en danger, Longoria était fier d'avoir survécu à cette guerre et à tant de destructions. Être encore sur ses deux pieds et bien vivant au moment où l'on quittait un village qui allait bientôt s'évanouir dans un ciel enfumé, ça avait quelque chose d'exaltant. On se sentait alors plein de vie et les plaisirs les plus simples, comme boire une bière ou écouter la radio une fois rentré à la base militaire, n'en étaient que plus appréciables.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsqu'il endossa pour la première fois son uniforme de sergent, Longoria resta un moment devant un miroir en pied de la caserne, près des douches. Le bas de son pantalon était rentré dans ses bottes dont les lacets montaient en s'entrecroisant. Le béret rouge sur sa tête était décoré de l'insigne du jaguar noir. Il leva son avant-bras pour comparer son tatouage et l'insigne. Puis il jeta un nouveau coup d'œil aux chevrons, ces raies jaunes qui reflétaient la structure de l'armée – les hiérarchies et les responsabilités, les grades de lieutenant, capitaine, major et colonel empilés les uns sur les autres. Les chevrons disaient à tout le monde à quel endroit s'insérait Longoria.

Mais à peine eut-il mis son uniforme avec ses nouveaux chevrons qu'il fut obligé de l'enlever. Quelques jours après sa promotion, en effet, le capitaine Elías le versa dans le G-2, c'est-à-dire le renseignement militaire, afin qu'il effectue quelques « acciones » spéciales. Pour des raisons qui restèrent officiellement tues mais n'en étaient pas moins évidentes, ces opérations devaient avoir une couverture civile. Les ennemis de l'État devaient disparaître de telle façon que l'armée puisse prétendre n'y être pour rien. Longoria allait donc devoir porter des vêtements civils. Ce qui lui parut plutôt ridicule : avec ses cheveux coupés à ras, sa charpente musclée et le tatouage sur son avant-bras, quel que soit son habillement, il aurait l'air d'un militaire.

Sans son uniforme, il avait l'impression d'être impur, sale, d'être comme un voleur. Pouvait-on se sentir fier, si l'on devait cacher ce qu'on faisait comme si on en avait honte ? Et ce qui rendit les choses pires encore – bien pires –, c'est qu'on lui ordonna de travailler avec un groupe de civils, les porte-flingues d'un homme d'affaires de la capitale. Cet homme d'affaires – que l'on disait très riche – avait financé sa propre armée privée, la brigade anticommuniste Lorenzo Amaya. Mais apparemment il n'était pas si riche que ça, car

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les individus qu'il avait engagés pour son « armée » étaient des voyous débraillés venus du reformatorio, des gars qui ne connaissaient pas les plaisirs du shampooing ou des vêtements bien lavés. Ce n'étaient pas des guerriers, dans aucun sens du terme.

Personne ne l'en avait informé ouvertement, mais la raison pour laquelle on le collait avec ce groupe de civils sautait aux yeux : pour mettre de l'ordre dans leur façon de procéder. Ces types n'avaient ni entraînement ni aucune notion de tactique et, tels des catcheurs malhabiles, ils opéraient pour ainsi dire en titubant. Longoria les connaissait par les surnoms dont ils avaient hérité au cours de leur longue carrière de gosses des rues et de petits truands : Mugre, Buitre, Sapo et Mosca. Ces quatre hommes constituaient la totalité de la brigade anticommuniste Lorenzo Amaya. Ils avaient de nombreuses mauvaises habitudes, comme de fumer et de cracher sur le trottoir.

Dès la première opération de Longoria avec cette bande, à savoir une tentative d'enlèvement d'un célèbre syndicaliste dans un quartier ouvrier de la capitale, tout alla de travers. Accompagné de Mugre et de Sapo, Longoria roula dans une jeep aux vitres teintées jusqu'à la maison de cet élément subversif. Mugre, un ex-taulard aux dents pourries très écartées, était assis à l'avant, une mitraillette sur les genoux. Il donnait l'impression de ne jamais encore avoir tenu ce genre d'arme ; il laissait son doigt traîner sur la détente et jouait avec le dispositif de sécurité comme si ses mains ne savaient que faire d'un si grand nombre de ressorts et de taquets. Il souleva la mitraillette, faisant passer l'embouchure du canon devant le torse de Longoria.

« ¡Pendejo! lança sèchement celui-ci. Pointe pas ça sur moi. Tiens le canon à distance. »

Quand ils furent parvenus à l'adresse du subversif,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Longoria sauta de la jeep avec toute l'efficacité d'un jaguar et s'élança en direction de la maison, sous un chaud soleil d'après-midi aussi éblouissant qu'une lampe à arc. Mais à peine avait-il fait trois pas qu'il entendit tirer – une série de coups de feu en provenance de l'arme automatique de Mugre. Sur le trottoir gisaient un prêtre septuagénaire et un marchand ambulant, tous deux dans des positions identiques, les mains sur le ventre et saignant à profusion. Et tous deux de simples passants. Comme les autres anciens taulards de la brigade, Mugre ne connaissait pas la discipline du feu. C'était bang-bang à la moindre provocation.

Longoria se précipita vers la porte d'entrée du subversif qu'il enfonça à coups de pied, mais ses pires craintes furent vite confirmées. Les détonations avaient averti la cible de l'arrivée de la brigade et lui avaient permis de s'échapper par une fenêtre de derrière.

« ¡Idiota! hurla Longoria quand il revint sur le trottoir où Mugre se frottait le menton en contemplant ses victimes en train de perdre leur sang sur le ciment. Pourquoi ?

— Ils arrêtaient pas de me regarder, sargento. Ils me mataient. »

Quelques semaines plus tard, Longoria apprendrait que le syndicaliste avait réussi à gagner Mexico où il donnait régulièrement des conférences de presse ; il y calomniait le Guatemala en parlant de violations des droits de l'homme. Chaque fois qu'il voyait son nom dans le journal, Longoria tressaillait.

La plupart du temps, la brigade opérait pendant la journée et enlevait les gens chez eux. « En plein jour », selon l'expression consacrée. Ils arrêtaient des voitures sur la route et arrachaient les conducteurs à leur volant. Parfois les victimes résistaient, parfois elles ne résistaient pas. Les Lorenzo Amaya aimaient que leurs proies se débattent,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s’accrochent à la portière de la jeep dans l’espoir illusoire de s’enfuir. Une fois, ils avaient kidnappé un couple pendant leur réception de mariage. Des femmes en robes chic et des hommes en smoking essayaient de sortir en courant et trébuchaient sur des chaises. Ce qui était bien, ce n’était pas seulement d’enlever les gens, mais aussi d’en faire un spectacle. Les bagarres acharnées dans les avenues et les boulevards, dans les parkings et sur les places, étaient du théâtre de rue. Longoria se rappelait son entraînement aux opérations psychologiques, et il savait que le principe général du désordre et de la violence s’appliquait ici aussi. Il fallait que les voisins, les amis et les parents voient, pour qu’ils puissent ensuite en parler à d’autres. Les récits des audaces de la brigade ne feraient que croître et se répandre comme une contagion. Tous les habitants du Guatemala finiraient par savoir que les foudres chaotiques de la brigade Lorenzo Amaya, associées à des pratiques cruelles de criminels ordinaires, s’abattraient sur eux telle une massue s’ils songeaient seulement à faire quoi que ce soit de subversif.

Longoria aurait pris davantage de plaisir à ce travail si on lui avait permis de porter son uniforme. Il ne voyait pas pourquoi il ne pouvait pas arborer ses chevrons. Les politiciens et les généraux prenaient ce genre de décision sans réfléchir à leur impact sur le moral des hommes. Quelle sorte de message envoyait-on ainsi aux combattants ? Une façon de dire, en fait, que ces missions étaient si méprisables qu’on n’avait pas le droit de les accomplir en uniforme ?

Au début, il essaya de s’acquitter de sa tâche de manière professionnelle. Il programmait les opérations dans leurs moindres détails, inspectait les lieux, vérifiait deux fois les renseignements. Ce travail ressemblait un peu aux missions des agents secrets. Dossiers remplis de photos et de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

documents confidentiels, fichiers G-2, retranscriptions d'écoutes téléphoniques, coupures de journaux. Mis ensemble, ces papiers dessinaient le portrait d'un subversif et du problème particulier qu'il présentait : c'est un agitateur ; il cache sans doute des armes ; il appartient à une cellule de guérilleros ; il diffame l'armée ; il se livre à une activité syndicale, et ainsi de suite. Il fallait examiner le dossier et trier la série de petits et grands obstacles que rencontrait la mission. Il y avait les détails de la vie quotidienne, les habitudes, les routes que ces gens-là empruntaient pour se rendre à leur travail ou à l'école, les adresses et les numéros de téléphone de parents, de maîtresses, de connaissances et d'amis. L'information contenue dans chaque dossier exigeait une série de décisions tactiques.

Et c'était Longoria qui prenait toutes ces décisions. Il aimait le son de sa voix quand il donnait un ordre. « File-lui un coup de pied ! Plaque-le au sol ! Fais gaffe à ses dents, sinon il va te mordre ! Immobilise-le ! Le bras ! Attrape-lui le bras ! »

Mais il avait beau planifier aussi minutieusement qu'il le pouvait, il y avait toujours quelque chose qui allait de travers. On avait déjà bien du mal à garder les quatre Lorenzo Amaya dans une pièce sans que deux ou trois d'entre eux se mettent à se cogner dessus ou à se tirer les cheveux. Il songea à leur ordonner de se faire raser la tête, mais il n'était pas sûr qu'ils obéiraient, sans compter qu'au quartier général on n'apprécierait pas forcément cette idée. Le quartier général était un endroit mystérieux. Longoria ne trouvait pas normal qu'on ait passé des années à l'entraîner pour faire de lui un bon soldat et qu'on le récompense en le fourrant avec des voleurs.

Toute cette situation et son incapacité à en sortir le frustraient. Enlever des gens n'était pas un travail facile. Les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

inévitables hurlements en public commençaient à lui porter sur les nerfs. Après plusieurs mois passés à organiser ces disparitions, il savait quelles cibles allaient se mettre à crier rien qu'à leur expression quand elles l'apercevaient – au moment où ce qu'elles voyaient de lui, ce qu'impliquaient ses tennis, sa mitraillette et les voyous derrière lui, était encore indécis dans leur esprit, en ce premier moment où elles pouvaient encore croire que Longoria surgissait d'un rêve.

Il en avait assez de ces mères qui le tiraient par la chemise, de ces femmes qui ne voulaient tout simplement pas laisser partir leur mari. Se faire frapper par des femmes, on ne le supporte qu'un certain nombre de fois.

Tandis que la jeep bringuebalait, le sergent Longoria examinait les ordres qu'il avait reçus. On passerait d'abord la nuit chez le maire de la ville, puis on se chargerait de la première mission le matin venu.

Longoria ramassa un grand dossier brunâtre sur le plancher de la jeep. Il comportait la photo d'identité habituelle. Ces photos avaient tendance à dater de deux ou trois ans, et quand enfin on rencontrait les gens en personne, ils avaient souvent un aspect très différent. Cette fois, le cliché montrait une jeune femme sérieuse, à l'air sévère ; la forme de sa bouche semblait traduire de la colère, comme si quelqu'un qu'elle n'aimait pas se trouvait de l'autre côté de l'appareil. Visage à la peau sombre, cheveux tirés en arrière en queue-de-cheval. Très jolie, pensa Longoria.

Une deuxième photo. Le mari de la femme. Celui-là était un petit chele[1] au teint clair, bien rasé, avec des lunettes rondes, un costume et une cravate : l'étudiant classique. L'air interloqué, comme si l'éclair du flash l'avait pris par surprise. Le jeune homme sur cette photo rappelait à

Longoria un certain type d'individus qu'il avait rencontrés dans l'armée : les petits-bourgeois diplômés de l'institut militaire Politécnica. Ils débutaient leur carrière au grade d'officier et ils étaient promus avant les véritables soldats parce que leurs pères connaissaient des gens dans les hautes sphères de l'état-major. Longoria aurait plaisir à enlever cet homme-là.

Une autre photo, sans doute plus récente : une vue floue de la femme, prise au téléobjectif alors qu'elle marchait sur un chemin de terre, avec un groupe de cabanes à l'arrière-plan. La photo l'avait capturée en plein élan : sa robe imprimée paraissait se soulever légèrement, ce qui suggérait un pas plutôt élastique. Il ne savait pas ce que cette photo était censée indiquer au juste, pourquoi elle avait été incluse dans le dossier.

Sous les photos se trouvait un petit paquet de documents. Ces dossiers renfermaient toujours plus de renseignements qu'il n'en fallait. Des photocopies d'une lettre écrite à la main par cette femme, un courrier du maire de la ville, le témoignage d'un informateur de l'administration municipale. Longoria ne prit pas la peine de lire attentivement l'un ou l'autre de ces papiers. Il se contenta de noter l'adresse sur la première page et le détail des ordres qui lui étaient donnés, à savoir appréhender les deux subversifs, les emmener à la caserne de Santa Cruz del Quiché et, là, les remettre au G-2.

Il jeta un coup d'œil aux noms des subversifs. Dans des affaires comme celle-ci, les noms ne lui évoquaient à peu près rien. Il les enregistrait dans sa mémoire immédiate avec ce qu'il avait mangé pour le petit-déjeuner et le niveau de la jauge à essence de la jeep.

Elena n'avait pas adressé la parole à Antonio depuis une semaine – depuis leur dispute au sujet de la lettre. Il s'était

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

acharné contre l'acte de bravoure qu'elle avait accompli et lui avait donné le sentiment que c'était un geste absolument stupide. Mais elle avait refusé de concéder à l'ennemi qu'elle pouvait avoir peur de lui, ça valait bien quelque chose, non ? Elle n'allait donc pas se faire humilier par un homme qui, lui, se laissait paralyser par la peur. Elle l'agressa par un silence féroce et cacha à peine le dégoût qu'il lui inspirait jusqu'à ce qu'il finisse par s'effondrer et demander pardon.

« Je suis désolé, Elena. Je suis désolé de t'avoir crié dessus. J'étais en colère. Je t'en prie, pardonne-moi. »

Antonio la regardait avec des yeux suppliants et faibles, comme pour dire : Aide-moi, je ne sais plus quoi faire. La colère d'Elena se dissipa. En dépit de tout le reste, elle éprouvait pour lui une grande compassion et elle sentait qu'elle devait le protéger. C'était quelqu'un de bien qui pourrait encore trouver sa voie. Et puis c'était le père de leur fils, ce qui comptait aussi. Comment avait-elle pu rester si longtemps en colère contre lui ? Elle lui ôta gentiment ses lunettes rondes et, avec son chemisier, essuya la couche de poussière qui s'était déposée sur les verres. Cela faisait deux jours que ce geste la démangeait.

« Maintenant, dit-elle, je peux voir tes beaux yeux. » Elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur le front. « Nous devons être forts.

— Forts », répéta-t-il d'un air très triste.

Ce soir-là, ils firent l'amour. Après une semaine de mutisme, après toute cette froideur, il leur avait suffi de se toucher pour déclencher des désirs qui n'obéissaient à aucune logique compréhensible. Ça s'était déjà produit bien des fois : une dispute suivie par des excuses elles-mêmes suivies de rapports sexuels frénétiques.

Il semble très faible parfois, mais quand nous sommes l'un près de l'autre, que je me trouve à côté de mon bel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

amant si grand, il devient quelqu'un d'autre. Lorsqu'il perd son expression amère et irritée, que sa bouche se détend pour sourire, je revois le bel homme dont je suis tombée amoureuse. L'homme qui ne remarquait pas la manière dont les autres femmes le regardaient, et à quel point nous attirions les regards, dans les rues de la capitale, nous, ce beau couple que nous formions.

À l'âge de vingt-trois ans, elle commençait à peine à prendre plaisir à faire l'amour. Plus jeune, elle avait vécu cela en grande partie comme une corvée, de la simple gymnastique. La plupart de ses partenaires l'entraînaient au lit en lui faisant croire qu'elle était sur le point de s'embarquer dans un voyage d'exploration sensuelle, mais en réalité tout le plaisir était pour eux. Maintenant, elle avait un partenaire pour la vie, un néophyte auquel elle avait enseigné les subtilités du toucher, le langage des mains, des lèvres et des baisers mouillés. Avec le temps, il avait appris tout ce qu'elle aimait, les endroits où l'embrasser et les manières de la tenir. Qu'elle veuille être dessus ne le gênait pas. Antonio n'était plus le garçon de leur rendez-vous amoureux à l'arrière de la Volkswagen de son père. C'était là, avait découvert Elena, le meilleur côté de leur mariage, ce qui le sauvait.

Le lendemain matin, elle se réveilla avec la sensation de s'être rétablie d'une longue maladie. Elle envoya son mari au travail après l'avoir longuement serré dans ses bras et bien embrassé sur la bouche.

« Ce soir, amor, je vais te préparer un bon dîner. Quelque chose de spécial. Quelque chose que tu aimes. »

Antonio s'engagea dans la rue pavée. La mallette au bout de son bras se balançait en un arc de cercle ravi.

Il subsistait un peu de fraîcheur dans l'air matinal, mais le soleil était déjà haut et fort, la journée serait chaude. Elle se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sentait pleine de légèreté, un entrain presque enfantin.

Il est coincé dans cette petite ville, c'est ça qui le rend si triste et si étrange. Si on retourne dans la capitale ou si on va à Los Angeles, il deviendra l'homme que je veux.

Ils s'en iraient bientôt, peut-être dans quelques mois. Elle attendrait suffisamment pour que personne ne puisse dire qu'elle était partie parce qu'elle avait peur.

Debout à la porte d'entrée, elle regarda Antonio disparaître au coin de la rue. À quelques maisons de là, deux enfants la dévisageaient. Des garçons : l'un de douze ans peut-être, l'autre un peu plus jeune. Des gosses tout maigres, faméliques, avec des os minces. Fais attention. Même un enfant peut être un mouchard, même un enfant peut travailler pour les forces de la répression. Elle les regarda droit dans les yeux, ils lui tirèrent la langue et partirent en sautillant.

Se moquant d'elle-même, elle rentra et réfléchit à ce qu'elle allait préparer pour dîner.

Les Lorenzo Amaya n'avaient pas envie de se lever. Après une nuit de beuverie avec le maire, les quatre hommes avaient la gueule de bois. Ils s'étaient endormis vers trois heures du matin en laissant une table couverte de verres, de tranches de citron vert et de bouteilles vides de rhum Venado. Longoria, lui, avait bu à petites gorgées son seul et unique verre, en supportant les vannes incessantes du maire qui, à mesure qu'il se saoulait, racontait de plus en plus de blagues sur les Indiens. À la fin, il avait entouré Longoria de ses bras.

« Vous êtes quelqu'un de très beau, avait-il dit. Ce que vous faites est vraiment beau. Pour notre pays, vous affrontez les balles ennemies. C'est grand, plus grand que nous deux. Es una cosa grande. »

À présent, le maire gisait inconscient dans une des

nombreuses pièces de cette vaste maison. Il pouvait bien dormir jusqu'à midi, Longoria n'en avait rien à faire, mais il avait besoin de son équipe. Il fallait que ces criminels sortent de leur lit et montent dans les jeeps parce qu'il avait deux missions à accomplir dans cette ville, et il devait se préparer ensuite pour la prochaine, qui aurait lieu demain. Beaucoup de travail l'attendait.

Il était huit heures, et Longoria était réveillé depuis plusieurs heures. Il avait fait sa gym dans la cour du maire – pompes et jumping jacks – puis il était passé de chambre en chambre pour tirer ses équipiers de leur sommeil, mais sans succès.

« Levántate, cabrón », dit Longoria en secouant une fois de plus Mosca pour le réveiller. Le gros soldat de la contre-révolution ne fit que lever le bras avant de se retourner sur le ventre.

À dix heures et demie, enfin, ils eurent chargé les jeeps et se dirigèrent vers la Tercera Avenida, pas loin de la place centrale du bourg. Longoria portait un jean noir et un sweat-shirt vert qui, sans doute, ressemblaient un peu trop à un accoutrement militaire, mais ça lui était égal. Il était presque d'humeur à enfreindre les ordres et à revêtir son uniforme aux chevrons neufs qu'il avait à peine eu l'occasion de porter. Il vérifia une seconde fois les lacets de ses tennis qui lui donnaient toujours l'impression de se défaire. Les rangers étaient de bien meilleures chaussures, mais il n'avait pas non plus le droit d'en mettre. Les rangers vous trahissaient tout de suite.

Tandis que Mosca conduisait, Longoria réexamina les photos dans le dossier en s'efforçant de garder en mémoire les visages du jeune couple. Des erreurs étaient parfois commises. Les adresses et les visages étaient les seules choses importantes à ses yeux. Il en avait assez de ces missions, il se fichait de savoir si ce couple en particulier

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avait chez lui tout un arsenal, voire toute une colonne de guérilleros.

Le visage embrumé par le manque de sommeil, les hommes paraissaient tendus et anxieux. Mosca avait l'air d'avoir du mal à respirer, et il ôtait sans cesse sa main du volant pour essuyer la transpiration sur son front. C'est parce qu'il est trop gros, songea Longoria. Il n'a pas la condition physique qu'exige ce genre de travail. Sur la banquette arrière, Mugre jetait des regards nerveux tout autour de lui, comme s'il se demandait s'ils finiraient un jour par rencontrer un vrai guérillero, quelqu'un qui pour une fois répondrait par des coups de feu. C'était le trac, et il disparaîtrait dès qu'ils seraient en face de la cible.

Ils atteignirent le centre de l'agglomération, et quand ils roulèrent dans les rues pavées la jeep fit un bruit de ferraille.

« C'est là ! hurla Longoria. Stop ! »

Être une bonne cuisinière n'a rien de révolutionnaire, pensa Elena. Elle luttait contre un léger sentiment de culpabilité en passant le tablier bleu ciel qu'elle venait d'acheter dans un petit magasin situé deux pâtés de maisons plus loin.

Dans la cour, Carlitos jouait avec sa dernière trouvaille, un nouveau jeu de cubes de différentes couleurs. Il aimait construire des choses puis les détruire. Elle mit le poulet dans la marinade et alla dans le séjour pour regarder par la fenêtre. Carlitos alignait des cylindres en rangées bien nettes, empilait des cubes pour en faire une petite tour, et renversait le tout d'une tape rapide, riant quand les cubes s'éparpillaient sur le sol. Elle était soulagée de l'entendre, car Carlitos ne souriait pas et ne riait pas autant que d'autres enfants de sa connaissance. Elle craignait qu'il ne devienne un garçon morose parce que sa mère avait été

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trop occupée et trop soucieuse pour lui prêter suffisamment attention.

De retour dans la cuisine, elle continua à écouter le bruit des cubes qui, encore et toujours, s'écroulaient sans dommage sur le sol en ciment. Elle était en train de rincer des tomates et du céleri dans l'évier quand un crissement de pneus la fit sursauter.

La jeep s'arrête en dérapant après avoir dépassé de plus de dix mètres la maison qu'ils visaient. Quel crétin, ce Mosca. Sapo, qui le suivait de trop près dans la seconde jeep, a failli les emboutir par-derrière. Longoria note mentalement que pour leur prochaine mission il lui faudra inverser les conducteurs, mais il oubliera jusqu'à ce que l'incident se reproduise dans deux jours et dans une autre ville.

Les portières des jeeps s'ouvrent, et les Lorenzo Amaya déboulent sur les pavés. Pendant un moment, l'exercice semble bien coordonné, les hommes bougent dans un bel ensemble, flanqués de leurs fusils-mitrailleurs et de leurs pistolets. Leurs chaussures de tennis font à peine un léger claquement lorsqu'ils atterrissent sur la chaussée. Ils courent ensuite vers la maison et se pressent autour de la porte en fer, déjà coincés par l'obstacle le plus élémentaire. Ils restent là, figés, jusqu'à ce que Longoria arrive, pousse la petite fenêtre de verre ménagée dans le rectangle en fer et passe le bras à l'intérieur pour libérer la clenche. Ici, a-t-il envie de dire aux capitalinos qui l'entourent, on n'est pas en ville ; en province, il est rare que les gens ferment à clé, même quand ils le devraient.

Maintenant, Longoria pénètre dans la salle de séjour. Il voit la femme de la photo, debout dans l'embrasure d'une porte qui mène sans doute à la cuisine. Elle a l'air ébahie et désorientée – un air très familier à Longoria. Cet air lui dit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il n'y a probablement rien à craindre dans cette maison, les subversifs ont été totalement surpris.

Longoria lève son 9 mm et le braque sur la femme.

« L'autre, où il est ? Où est votre mari ? » Il crie aux hommes derrière lui : « Búsquenlo ! Regardez dans les autres pièces. »

Les Lorenzo Amaya se déploient dans toute la maison en renversant lampes et meubles. Ça, ils savent le faire, pense Longoria. Renverser des choses, foutre le bordel quand ça ne sert à rien. Revenant à la femme, il hurle de nouveau : « Où est votre mari ? » Puis, après un coup d'œil à la petite feuille de papier pliée dans sa main : « Êtes-vous Elena Bernal ?

— Qu'est-ce que vous croyez, connard ?

— Où est Antonio Bernal ? »

Bien évidemment, la femme ne répond rien. Elle est aussi stoïque que tous les autres, peut-être même a-t-elle un peu plus de cran. Combien de temps faudra-t-il pour la briser ? Sur son visage, la peur a disparu, remplacée par du défi. Oui, ça va être une des coriaces. Il l'attrape par les cheveux et la projette violemment au sol pour qu'elle comprenne qu'il ne plaisante pas.

« Où est-ce qu'il se cache ?

— Allez vous faire foutre. »

Les Lorenzo Amaya sont en train de tout retourner comme s'ils comptaient trouver le bonhomme caché sous le divan ou sous la commode.

« Eh, je viens d'entendre quelque chose, crie un des hommes depuis une pièce éloignée. Il y a quelqu'un, là-dedans. »

Longoria ordonne à Buitre de surveiller la femme et, suivant la voix, sort du séjour puis traverse une petite cour parsemée de cubes de jeux de construction et d'autres jouets. Il pénètre dans une chambre où il découvre Mosca

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

debout devant le placard, avec son fusil-mitrailleur qui tremble dans ses mains. Brusquement, la chambre s'emplit d'explosions assourdissantes, et la porte en bois vole en éclats.

Longoria ouvre le placard, et un petit garçon en tombe : sa tête heurte le carrelage et ses minuscules mains sont serrées comme des poings. Des balles dans le cou et le crâne. C'est quoi, ça ? Le dossier ne mentionnait pas de gosse… À moins que si ? Longoria se recule pour éviter que le sang ne tache ses tennis blanches.

Il hurle contre Mosca, mais c'est à peine s'il peut s'entendre lui-même parce que les détonations résonnent encore dans ses oreilles. Il balance à Mosca une claque en pleine figure, le renversant presque. Il a envie de le flinguer parce qu'il tire à tout bout de champ et complique la mission.

Il ressort de la chambre, traverse de nouveau la petite cour en passant au-dessus du jeu de construction, et rentre dans la salle de séjour où, bien entendu, la femme est en train de brailler ; elle a perdu la belle maîtrise qu'elle affichait si farouchement quelques instants plus tôt. La laisser en compagnie de Buitre n'était pas vraiment une bonne idée : avec l'aide de Sapo, il lui a déjà arraché la moitié de la robe et il est en train de tirer sur son soutien-gorge. À la vue de Longoria, les deux hommes s'arrêtent, se rappelant ses ordres.

« Mon bébé, crie la femme. Mon bébé !

— Mort », dit Longoria en le regrettant presque aussitôt, parce que maintenant elle devient vraiment folle. Elle lutte avec Buitre et Sapo qui essayent de la maintenir collée au sol.

La femme lance des coups de pied en l'air. Elle pousse ce profond hurlement de mère que Longoria a déjà entendu chez d'autres. À présent, Mugre et Mosca les ont rejoints

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans la pièce, tandis que Buitre se tient l'entrejambe en salivant devant le spectacle au sol. Le cri de la femme perce le bouchon qui jusque-là étouffait tout aux oreilles de Longoria. La situation est hors de contrôle. Il s'était attendu à embarquer tranquillement les subversifs dans la jeep et à les conduire à la caserne où on les aurait interrogés et exécutés en secret, et le voilà avec des meubles renversés, un cadavre d'enfant dans la chambre voisine et une femme à moitié nue qui se tord sur le sol. La prisonnière ne fera que hurler dans la jeep, pleurer pendant tout le trajet jusqu'à la caserne, et on n'obtiendra rien en l'interrogeant ou en la torturant.

Coups de feu dans la maison. Les détonations résonnent. Longoria a des élancements dans la tête.

« Sargento, juste cinq minutes, lui dit Buitre à l'oreille. Juste cinq minutes avec elle. »

Profondément écœuré, Longoria lève son pistolet, se penche au-dessus de la femme et lui tire une balle dans le crâne. Il a fait ça si souvent que c'est presque devenu un réflexe.

Buitre et Sapo la lâchent et reculent comme si le corps de la femme pourrissait et se décomposait déjà. Les Lorenzo Amaya regardent le cadavre puis lèvent les yeux vers Longoria. Plus de hurlements. Longoria n'entend plus qu'un bourdonnement dans son oreille, pareil à celui d'un avion au loin.

Les Lorenzo Amaya ont été pris de court, et pendant un moment toute la cruauté dans leurs yeux est remplacée par autre chose : Ce sergent au bras tatoué ne rigole pas, il est même plus fou que nous. Ils s'écartent de la flaque de sang qui se forme autour de la tête de la femme.

Elle est plus jolie à l'état de cadavre que lorsqu'elle était en vie, se dit Longoria. Plus jolie maintenant qu'elle ne hurle plus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elena reconnaît le fascisme au moment où celui-ci passe sa porte. Elle regarde le soldat, voit le pistolet dans sa main et l'animal sur son avant-bras, elle comprend qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps sur cette terre. Après le premier choc, la tristesse et le regret qu'elle éprouve sont proches de la joie.

Des légumes dans l'évier et un assassin dans mon séjour. Comme un sourire sur ses lèvres. Ils veulent Antonio, mais je ne le leur donnerai pas. Non. Pourquoi est-ce que je suis aussi calme ? Ça ne me ressemble pas. Je ne suis pas une femme courageuse. Mais cet homme est venu pour me tuer, et je n'ai pas peur.

Ce sentiment ne la quitte pas alors même que le tatoué la jette à terre en la tirant par les cheveux et que les autres s'en prennent à sa robe. Tout cela arrive à quelqu'un d'autre. Elle flotte au-dessus de la pièce, défie la pesanteur ; elle rebondit comme un ballon contre le plafond en regardant ces choses arriver à une femme en tablier bleu. Ils renversent des meubles, ils cassent des vases et des assiettes ; des livres tombent par terre, mais Antonio est à l'abri, Antonio n'est pas ici.

Puis le bruit de coups de feu, et la transe se brise. Elle sent l'impact des détonations dans son propre corps : le son et les ondes de choc lui percent la peau. Son fils, son sang, le bébé issu de son ventre. Elle avait oublié le bébé – typique, n'est-ce pas ? Carlos. Ils tirent sur Carlitos.

Elle n'est plus que hurlements. Mon bébé ! Elle est devenue un cri vivant. Elle s'ordonne de se relever, elle doit se remettre debout et courir chercher Carlos, mais elle est rivée au sol. Ils déchirent quelque chose d'elle, des liens faits de liquide et de tissu organique, des liens qui ont repris vie, qui sont à vif et saignent. Maintenant, il n'y a plus que du regret et de la douleur, et c'est insupportable. Je n'ai pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

protégé mon bébé.

Elle lève les yeux et voit le militaire tatoué dresser son arme et la braquer sur sa tête. Rends-toi. Non, ne te rends jamais. Un dernier cri avant l'éclair de lumière.

Il allait téléphoner à Ciudad Guatemala et déclarer au major qu'il n'était plus possible de travailler avec cette bande de délinquants. Il dirait que si on ne lui donnait pas un nouveau groupe d'hommes, il demanderait son transfert. Il quitterait les Jaguars pour une section digne de ce nom où on ne le forcerait pas à travailler avec des criminels.

Ils retournèrent aux jeeps. La rue était déserte, mais selon toute probabilité un bon nombre de gens les observaient derrière les lattes noires de leurs volets fermés. Longoria contempla les fenêtres et cracha sur les pavés. Ils n'ont qu'à me regarder. Ils n'ont qu'à bien me regarder.

Alors qu'ils roulaient, Longoria reprit le dossier et examina la photo de la femme qu'il venait de tuer, puis celle du mari qui avait eu la vie sauve du simple fait de son absence. Une feuille était attachée à sa photo, une sorte de fiche de renseignements qu'il n'avait pas pris la peine de lire plus tôt. À sa grande consternation, il y trouva presque aussitôt l'emploi du temps de l'homme au département des travaux publics et ses horaires de travail : 8 h 30-12 heures, 13 h 30-17 heures. Longoria regarda sa montre : 11 h 03. Le mari était donc à son poste non loin de là ; il n'était pas du tout censé être chez lui à cette heure. Un instant, il songea à rouler jusqu'au département des travaux publics pour enlever le mari. Mais kidnapper un individu dans un bureau de l'État serait sans doute trop risqué, même pour la brigade Lorenzo Amaya. Ça ne passerait pas très bien auprès du commandement. Ils pouvaient aussi retourner à la maison, mais ils avaient déjà perdu l'effet de surprise : quelqu'un allait avertir cet homme et il s'enfuirait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si les Lorenzo Amaya n'avaient pas picolé avec le maire, s'ils avaient été prêts à partir à sept heures du matin, ils seraient arrivés assez tôt pour surprendre le subversif qui, d'après ce document, partait travailler tous les matins à 8 h 15. Longoria ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même pour ce cafouillage, car il avait ignoré le renseignement le plus élémentaire de tous.

Je me laisse aller. Je perds mes qualités professionnelles, mon amour du travail.

Après avoir accompli la mission de l'après-midi – l'assassinat d'un instituteur – et être repassés par la maison du maire pour se servir du téléphone, ils se dirigèrent vers Momostenango. Leur trajet les reconduisit au centre de San Cristóbal. Ils étaient en train de rouler à travers ce qu'on appelait pompeusement le Parque Central lorsque Buitre chuchota depuis le siège arrière à l'oreille de Longoria :

« Sargento, il faut que j'aille aux toilettes.

— Quoi ? On sort juste de la maison. Pourquoi tu n'y es pas allé là-bas ?

— On était pressés. J'ai oublié. »

Mosca arrêta la jeep et Buitre disparut dans une tienda[2] pour demander à la propriétaire d'utiliser ses toilettes. C'était la seule tienda ouverte sur cette place, remarqua Longoria, probablement pour servir le petit groupe de gens qui attendaient d'embarquer dans un car tournant au ralenti juste à côté.

Longoria descendit de la jeep pour prendre un peu l'air et se retrouva au milieu de femmes portant des paniers et accompagnées de jeunes enfants. Il aperçut un tas de journaux près de l'entrée de la tienda et traversa la rue pavée pour acheter La Prensa libre. Il y avait un nouveau leader en Union soviétique, un certain Gorbatchev ; les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sandinistes se battaient contre une station de radio catholique. Rien de tout cela n'était très intéressant. Il mit le journal sous son bras afin de le lire plus tard, et il acheta une glace au chocolat au marchand ambulant qui avait installé son chariot à côté du car.

De l'autre côté de la rue, Mugre et Mosca discutaient, appuyés contre la jeep. Longoria s'assit sur un banc en fonte près de la tienda.

La porte du car s'ouvrit en tremblant et sifflant, et la file de gens qui attendaient commença à monter dans le véhicule. Longoria leva les yeux, et observa brièvement un homme qui attachait un panier sur le toit du car. Le conducteur engagea une vitesse dans un grand bruit d'embrayage.

Buitre émergea de la tienda en réajustant sa braguette. « Sargento, ya terminé.

— Attends-moi dans la voiture. J'arrive dans une seconde. » Longoria voulait finir sa glace.

Au moment où le car passait devant lui, frôlant presque ses tennis, Longoria surprit le regard d'un des passagers, un homme qui le fixait derrière la vitre. Les gens le regardaient tout le temps ; son tatouage et sa coupe de cheveux militaire attiraient leur attention. Ce qu'il fallait faire, c'était les fixer en retour jusqu'à ce qu'ils aient peur. Mais en cet instant, il n'avait même pas envie de faire ça, il se contenta donc de détourner les yeux.

Quand le car et ses grondements eurent gagné le bas de la rue, Longoria s'aperçut que Mugre et Mosca s'affrontaient en une espèce de combat de catch à côté de la jeep et se tiraient les cheveux. Des gamins, je bosse avec des gamins. Alors que Longoria traversait les pavés pour leur dire de se calmer, Mugre réussit à placer un pied derrière la jambe de Mosca et à envoyer valser le tueur obèse.

1. Blond.
2. Boutique.

TROISIÈME PARTIE

ANTONIO ET GUILLERMO

11

Escalier de secours

ACCROUPI SUR LA PELOUSE PRÈS DE L'AIRE DE JEUX, Antonio se trouvait à une quinzaine de mètres des tables d'échecs. Le soldat tatoué avait terminé sa partie et discutait avec quelques spectateurs. Il ouvrit les bras tout grands et se mit à tracer des cercles avec ses doigts. Montrant l'échiquier, il se tourna vers le vieil homme barbu qui venait de le battre et continua à dessiner des lignes imaginaires comme un général d'armée ou un entraîneur de foot. Il semblait parler à toute vitesse.

La tête rasée, le tatouage du jaguar. Le militaire de San Cristóbal ici même dans le parc MacArthur. Le voir discuter et gesticuler avait quelque chose de surnaturel ; c'était comme voir une statue ou un trophée de chasse prendre vie. À peine quelques minutes plus tôt, il appartenait seulement aux souvenirs d'Antonio ; c'était une image assombrie et craquelée par les ans, semblable à un tableau à l'huile d'un siècle lointain. À présent, le soldat se dressait en pleine lumière californienne ; ses traits se distinguaient nettement dans l'air cristallin, avec les rides sous ses yeux et le dessin de son tatouage exposés au regard d'Antonio pour qu'il les examine et les inspecte.

L'apparition soudaine du soldat dans le parc était un cadeau, décida Antonio, une chose à célébrer par un grand rire. Il se fendit d'un sourire. Oui, c'était un miracle, un signe du ciel. En des moments pareils, on pouvait se mettre à croire à des choses telles que l'histoire et le destin. Son cœur battait vite et fort, faisait vibrer follement sa poitrine et lui donnait des démangeaisons au bout des doigts. Regardant autour de lui, Antonio enregistra en un clin d'œil

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la disposition du parc. C'était une journée ensoleillée d'avril où les familles se promenaient sur l'herbe. À une centaine de mètres de lui, dans le coin nord-ouest, se trouvait un petit amphithéâtre avec des bancs de bois face à une scène en béton, et une fille courait après un garçon entre les rangées de sièges vides.

Le soldat s'engagea sur le chemin asphalté et, les mains dans les poches, commença à marcher vers Antonio. Pris de panique, celui-ci se détourna et baissa les yeux vers l'herbe. L'homme passa juste quelques mètres derrière lui, le bruit de ses pas assourdi par les chaussures de tennis – un son léger sur la surface dure de l'allée.

Dès que le bruit des pas se fut évanoui, Antonio s'élança. Ne le laisse pas s'en aller. Colle-toi à lui. Accroché à la vision du militaire en train de quitter le parc, Antonio faillit trébucher sur José Juan, toujours étendu sur le dos et toujours ronflant.

Le soldat se dirigea vers l'angle des rues Seventh et Alvarado, suivi par Antonio à une bonne vingtaine d'enjambées. Il passa devant un marchand de glaces dont le visage olmèque respirait l'ennui tandis qu'il faisait tinter une clochette sur son gros chariot blanc. Un jeune couple prenait la pose près d'un des palmiers, et le photographe au costume gris flottant leur demanda de se rapprocher l'un de l'autre. Ils gloussèrent nerveusement et sourirent sans remarquer que le soldat, en arrivant derrière eux, gâchait la prise de vue. Le photographe leva les yeux et grommela tant que l'intrus traversait dans son champ de vision.

L'angle d'Alvarado Street était bourré de monde, et le soldat attendit le feu vert, comme n'importe quel piéton s'apprêtant à traverser. Quand le feu changea de couleur et que les gens descendirent du trottoir, Antonio le perdit de vue un instant. Il fouilla fiévreusement la foule du regard jusqu'à repérer le rectangle bleu et raide de son dos.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si je ne quitte pas des yeux son tee-shirt bleu marine, je ne le perdrai pas. Le tatouage se fane, il était plus brillant avant. Pas question de laisser cet homme lui échapper une seconde fois : s'il disparaissait, comment arriverait-il à le retrouver dans cette ville énorme ? La première fois que je l'ai vu, ce jour-là, il y a tant d'années, je me suis enfui. Maintenant, je bouge avec lui, je bouge vers lui, je ne m'enfuis pas.

Le soldat s'arrêta pour regarder quelques cassettes audio vendues par un marchand ambulant. Il s'accroupit, en ramassa une et l'examina. Ainsi, le soldat écoutait de la musique ; pendant un instant, ce fait lui parut étrange, étonnant. Le soldat remit la cassette à sa place et reprit son chemin. Il se dirigeait vers l'arrêt de bus d'Alvarado, à côté d'un stand de presse qui exhibait des tabloïds mexicains avec leurs images multicolores de cadavres mutilés. Le regard d'Antonio s'arrêta sur l'énorme et criarde manchette d'un magazine appelé ¡Alarma! : « LA FEMME JALOUSE TUE SON MARI À COUPS DE FUSIL ! Aquí está la cara de la degenerada. »

Le soldat se mêla à la foule de gens qui attendaient le bus. Quand celui-ci arriva, il fut l'un des premiers à monter, et Antonio le dernier. Debout près de la porte de devant, Antonio surveillait le couloir. Le conducteur sembla ne pas remarquer qu'Antonio n'avait pas payé sa place, ou alors, dans une telle cohue, il ne s'en souciait pas. Le soldat se fondit quelque part dans la forêt des corps oscillants.

Plusieurs rues plus loin, il descendit par la porte du fond. Antonio bouscula des passagers très surpris et, non sans peine, réussit à sortir par l'avant.

« Et la politesse, alors ? »

Quand ses pieds touchèrent le trottoir, Antonio regarda à droite juste à temps pour voir le soldat entrer dans une boutique située à quelques mètres de l'arrêt de bus. N'osant pas le suivre à l'intérieur, il s'arrêta devant deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grandes baies vitrées. Au-dessus des parois de verre, sur un mur bleu ciel où étaient peints les drapeaux des cinq républiques d'Amérique centrale, s'étalait une série de lettres jaunes :

EL PULGARCITO EXPRESS
VOTRE COLIS EN AMÉRIQUE CENTRALE
SOUS DEUX JOURS !
SERVICE FIABLE
ICI C'EST UN PEU CHEZ VOUS
CAR NOUS SOMMES COMME VOUS CENTROAMERICANOS !

Quand Longoria s'éloigna des tables d'échecs, il était à deux doigts de défier le vieux pour une autre partie, même si cela devait le mettre en retard pour son travail. Se trouver si près du but et perdre à cause d'une erreur idiote ! Il aurait gagné s'il ne s'était pas déconcentré sur un coup, un seul. Enfin, il pouvait au moins se réjouir d'avoir tenu García sur la défensive jusqu'à la toute fin. Son jeu s'améliorait. García l'avait d'ailleurs admis lorsqu'ils avaient brièvement disséqué la partie. « Tu m'as fait un petit peu peur, sergent. » Tôt ou tard, il le battrait.

Longoria se dirigea vers l'arrêt de bus. Il regarda sa montre et s'arrêta un instant pour voir si les marchands ambulants avaient quelque chose d'intéressant, peut-être de la musique qui plairait à Reginalda. Il y avait un chanteur qu'elle aimait particulièrement, un Mexicain efféminé. Comment s'appelait-il ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

Les bus étant moins fréquents le dimanche, il ne fut pas étonné de trouver toute une foule à l'arrêt, des filles en robes et escarpins vernis, des femmes avec des sacs à main noirs, des gens qui allaient ou qui revenaient de l'église. Le trajet jusqu'à son travail n'allait pas être rapide, cela lui laisserait le temps de se repasser la partie dans sa tête. Peut-être devrait-il noter par écrit les coups qu'il jouait, comme le font les grands maîtres. Ainsi, il garderait une trace de ce qu'il avait fait de bien et de ce qui n'avait pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

marché.

Comme aucune file de clients n'attendait quand il entra dans le hall d'El Pulgarcito, il se rendit dans ce qu'on appelait la salle de triage, au fond du magasin. Là, Carlos Avilés, le chef d'agence, était assis à une grande table avec une pile de lettres ouvertes devant lui.

« Hé, Longoria, j'en ai une bonne, ici. Viens voir, dit-il en brandissant une photo, une feuille et une enveloppe déchirée. Regarde, elle est en maillot de bain. Qué chula. » Il fit un bruit de baiser sonore. « Si cette femme entre de nouveau ici, appelle-moi. Je veux lui parler. Je lui dirai qu'elle perd son temps à se garder pour un couillon qui vit au diable. »

Il remit la photo et la lettre dans l'enveloppe, et la referma avec un bout de scotch venant d'un rouleau qu'il gardait sur son bureau pour cet usage. Le rouleau de scotch arrivait à sa fin.

Les clients d'El Pulgarcito n'avaient que rarement des soupçons à son égard quand leurs lettres arrivaient au Salvador, au Honduras ou au Guatemala avec le rabat de l'enveloppe déchiré et recollé par du ruban adhésif. Ils supposaient que les services de renseignements de l'armée ou la police nationale les avaient ouvertes, de même qu'ils mettaient les téléphones sur écoute et espionnaient les prêtres durant leurs sermons.

Carlos prétendait lui aussi ouvrir le courrier « dans l'intérêt de la sécurité nationale ». Tout le monde savait qu'un bon nombre d'anciens guérilleros vivaient à Los Angeles, et Carlos se disait furieux à l'idée que ces subversifs se servent d'El Pulgarcito pour transmettre des messages au pays. Il y avait une guerre au Salvador, aussi fallait-il débusquer l'ennemi là où on était susceptible de le trouver. Carlos penchait donc son corps grand et maigre sur la table en acier gris pour scruter les lettres à travers ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lunettes de lecture, cherchant la moindre trace de sympathie gauchiste ou tout mot ou expression susceptible de trahir un athée, un partisan de la réforme agraire ou de la hausse du salaire minimum. Il copiait ensuite le nom des éventuels subversifs sur un bloc-notes de grand format qu'il avait toujours perdu le lendemain.

Ce qui intéressait surtout Carlos, c'était d'en faire le moins possible. Il prenait des pauses déjeuner de trois heures en confiant à Longoria la responsabilité du bureau. À son tour, Longoria laissait le plus de travail possible à Yanira. Le matin, quand les clients étaient rares, il aimait lui aussi se glisser dans l'arrière-boutique et lire les lettres ouvertes par Carlos.

Carlos bâilla et, tout en reculant son fauteuil vert pivotant, annonça qu'il allait déjeuner tôt. Une fois qu'il fut parti, Longoria s'installa dans le fauteuil et prit une lettre parmi la dizaine qui s'étalaient sur la table. Elle était adressée à un certain Gonzalo Venegas, résidant à San Pedro Sula, au Honduras.

> On m'a coupé le téléphone parce que je devais 400 $ d'appels longue distance. Du coup, je suis obligé de t'écrire. Il y a eu quelques mauvaises nouvelles récemment. Ton cousin Williams a été victime d'un accident du travail. Il était en train de poser un toit et il a eu les deux bras méchamment brûlés. Je suis allé le voir à l'hôpital du comté. Il est extrêmement déprimé. On l'a mis dans une chambre avec six autres malades, ça sent super mauvais là-dedans. Ça m'a étonné. Cet endroit est aussi nul que l'hôpital chez nous. Je l'ai réconforté du mieux que j'ai pu, mais tu le connais : on peut jamais rien lui dire parce qu'il est toujours de mauvais poil. Et maintenant ce truc qui lui tombe dessus. Tu devrais lui écrire ou lui téléphoner dès que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

possible. Je ne l'ai jamais vu aussi déprimé.

La belle affaire, songea Longoria. On a tous des problèmes. Arrête de pleurnicher, on s'en fout de l'accident de ton pote. Il prit la lettre suivante dont l'adresse avait été rédigée à la hâte, de manière à peine lisible. Elle était à destination du Salvador.

> Bon, voilà le shampooing que tu m'as demandé. Il y a bien écrit « traitant » sur la bouteille, donc je suppose que c'est le bon. Je comprends pas pourquoi on fait tant d'histoires pour ce shampooing. Ce colis me coûte 20 $. J'espère que tu t'en rends compte. 20 $, c'est pas rien, même ici. Tu sais, ici on n'est pas tous riches. J'arrive pas à croire que tu ne le trouves nulle part à San Salvador. Si tu avais cherché un peu plus, j'aurais pu économiser ces 20 $.

Pauvre homme, persécuté par une femme comme ça. Longoria se coltinait des requêtes tout aussi peu raisonnables de la part de Reginalda. Elle croyait qu'il pouvait acheminer n'importe quel colis jusqu'au Salvador en vingt-quatre heures – et gratuitement – du simple fait qu'il travaillait à El Pulgarcito.

Longoria passa à une enveloppe dont l'adresse, tracée en jolies lettres rondes par une main de femme, indiquait Zona 7 à Ciudad Guatemala.

> Jamais encore de toute ma vie je ne me suis autant ennuyée. Je passe six jours par semaine cloîtrée dans cette maison, mon amour, à m'occuper de leur gamin. Il s'appelle Jason et c'est un petit morveux, muy malcriado ; à deux ans, c'est déjà une vraie terreur. Pour passer le temps, je ne peux rien faire d'autre que lire et encore lire. Au moins, le couple est gentil avec

moi. La femme travaille dans un musée, mais je n'ai pas encore compris ce qu'elle y fait. Mon anglais s'améliore. (Si au moins j'avais pris ce cours d'anglais quand j'étais encore à l'université ! Quelle erreur d'avoir fait français à la place. Voilà ce qui arrive quand on est une romantique.) Il n'est pas impossible que je trouve un job dans un grand magasin en ville. Fais des prières pour que je sois délivrée de cet ennui.
En attendant, s'il te plaît, s'il te plaît vraiment, envoie-moi un bon livre en espagnol. Si tu arrives à mettre la main sur n'importe lequel de Miguel Angel Asturias, j'apprécierai vraiment. (Sauf El Señor Presidente que j'ai réussi à me procurer ici.) Je deviens dingue dans cette maison. Tu ne voudrais pas, s'il te plaît, venir à mon secours ?
Con amor,

Graciela

P.-S. : Dimanche, j'ai pris ma première leçon de conduite. N'es-tu pas fier de moi ?

Il y avait chez cette Graciela quelque chose qui plaisait à Longoria. Il était désolé pour elle, de la savoir enfermée dans la maison d'un étranger, coincée avec un boulot manifestement au-dessous de son niveau d'intelligence. « Tu ne voudrais pas, s'il te plaît, venir à mon secours ? » D'après l'adresse sur la lettre, l'expéditrice se trouvait à quatre ou cinq pâtés de maisons de l'agence. Il pourrait lui apprendre à conduire, à cette Graciela. À coup sûr, il la reconnaîtrait s'il la voyait dans la rue. Il était sur le point de noter son adresse sur une feuille de papier jaune lorsque Yanira l'appela depuis le comptoir d'accueil.

« Longoria, j'ai besoin de toi ici. La queue est trop longue, viens m'aider. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il laissa la lettre de Graciela sur la table et l'oublia dès qu'il eut mis le pied dans la grande salle. Une demi-douzaine de personnes attendaient avec impatience. Sans raison précise, une vieille au bout de la file attira son attention. Elle avait au moins soixante-dix ans. Avait-elle idée de son aspect ridicule dans ce sweat-shirt jaune sur lequel on lisait : « Tant d'hommes, si peu de temps » ? Les grands-mères devraient se conduire avec un peu plus de dignité. Mais elle ne savait sans doute pas ce que racontait ce sweat-shirt ; elle ne parlait probablement pas un mot d'anglais et le lisait encore moins.

La femme au sweat-shirt jaune progressa dans la queue. Elle portait ses cheveux poivre et sel en une longue tresse, et la peau distendue de son cou, couleur cannelle, faisait des fronces. Une Indienne, et à coup sûr guatémaltèque. Depuis l'autre côté de la pièce, elle lui lançait à présent un regard bizarre. Ces vieilles, comment se fait-il qu'elles n'aient pas peur de vous regarder droit dans les yeux ? Son sweat-shirt trop ample pendait sur une jupe imprimée défraîchie – un vêtement de seconde main qu'elle possédait déjà peut-être avant de venir à Los Angeles, étant donné tous ces magasins de Ciudad Guatemala qui vendaient des fringues américaines d'occasion au kilo. Elle ressemblait à un Indien cakchiquel – ceux qui avaient causé tant de désordres du côté de Sololá. Longoria était de Huehuetenango, à deux bonnes heures de Sololá par autobus, mais il connaissait les Cakchiquel parce que l'armée l'avait envoyé une fois dans leur région pendant six mois.

Quand la vieille finit par arriver au comptoir, Longoria regarda l'enveloppe qu'elle postait et vit une adresse à Santa Lucía Utatlán, petit village du département de Sololá baptisé ainsi pour honorer la sainte patronne des aveugles. Longoria se félicita. Je suis toujours dans le coup, je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parviens encore à différencier un Cakchiquel d'un Mam et d'un Quiché. Ce n'était pas facile, et cela avait son utilité dans l'armée quand on patrouillait – pouvoir discerner qui n'appartenait pas à tel ou tel groupe, qui, dans le lot, était peut-être le rebelle infiltré ou le propagandiste. La vieille ouvrit la bouche pour demander combien lui coûterait l'envoi de sa lettre, et, comme Longoria s'y était attendu, elle parlait avec ce lourd accent indien dont tout le monde dans l'armée se moquait invariablement, le dialecte chantant des femmes de ménage, la voix des attardés.

Longoria comptait les billets et les pièces qu'elle avait entassés sur le comptoir lorsqu'elle tendit la main et lui attrapa l'avant-bras.

« Señora, dit-il de la voix calme et posée de celui qui travaille dans le secteur des services. Qu'est-ce que vous faites ? »

Sans lui répondre, elle se mit à inspecter son bras de la même façon qu'un client examine une tranche de bœuf ou de melon dans un supermarché. Bon, parfois il faut savoir faire plaisir aux gens, surtout quand ils sont fragiles, vieux et sans doute séniles comme cette femme, cette grand-mère et son sweat-shirt salace.

« Ce dessin sur votre peau, dit-elle en espagnol. J'ai déjà vu ça.

— C'est un jaguar, señora. »

L'expression sur le visage de la femme passa de la curiosité à l'horreur.

« Vous êtes un de ces types, un de ces soldats, n'est-ce pas ? »

Elle libéra son bras, le saisit par la chemise et se mit à crier.

« ¡Matón! Assassin ! ¡Matón! »

Longoria fut tellement surpris qu'il resta immobile un instant. Puis, avec méthode, il écarta de sa chemise les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doigts osseux de la femme. Sans se laisser démonter, celle-ci tendit de nouveau le bras par-dessus le comptoir et lança des coups de poing sur la poitrine de Longoria. Des larmes lui emplissaient les yeux.

« Qu'est-ce que tu as fait à mon fils ? Il est où ? Qu'est-ce que tu lui as fait ? Dis-moi au moins où est son corps. Pour l'amour de Dieu, il est où, le corps de Demetrio ?

— Je sais pas de quoi vous parlez. Je connais pas de Demetrio. Vous êtes folle. Allez, vieille folle, sortez d'ici.

— Il est où ? Il faut que je le sache. »

La vieille femme tomba à genoux et, l'espace d'un instant, Longoria se dit qu'elle était bien capable de faire une crise cardiaque ici même, dans les locaux d'El Pulgarcito Express, agence numéro deux. Elle hurla en direction des clients qui faisaient la queue :

« Vous ne comprenez pas ? Ils ont enlevé Demetrio et sa femme. Ils ont enlevé Demetrio et m'ont laissée avec ses enfants. Moi qui suis une vieille femme, je dois m'occuper de ses enfants. »

Elle leva les yeux vers Longoria.

« ¡Matón! Où est Demetrio, où est-ce qu'il est ? »

Longoria déverrouilla la porte du comptoir, passa de l'autre côté et tenta de soulever la femme. Elle lui cria de nouveau dessus tout en se débattant dans ses bras puissants. Ensuite elle devint toute molle. Elle était petite mais lourde, et elle dégageait une odeur aigre. Il était en train de la tirer vers la porte quand elle se tordit violemment et lui mordit l'avant-bras.

« Espèce de salope ! »

Il la lâcha sur le plancher. Puis, se dressant au-dessus d'elle, il fit décrire à son bras un vaste arc de cercle et lui envoya en plein visage une telle gifle que le claquement envahit toute la pièce. Dans la queue, les gens firent « Oh ! » et lancèrent à Longoria des regards signifiant qu'ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lui cracheraient volontiers au visage si c'était sans risques pour eux. Donc personne ne bougea, personne ne dit rien, et pendant un instant il eut l'impression d'être au Guatemala, d'avoir de nouveau ce pouvoir-là sur les gens, celui de les immobiliser dans un silence figé quand il traversait une pièce. La vieille était allongée sur le côté et toussait doucement. Il remarqua un petit caillou sur le plancher devant elle – une dent. Du sang coula de sa bouche. Elle cracha et fit une tache rouge sur le lino blanc. Une des clientes, une jeune femme, se pencha pour l'aider.

Le boulot n'était pas censé se dérouler comme ça. Après tout, il travaillait dans le secteur des services. Et ce secteur devait fonctionner dans l'ordre et la propreté. Maintenant, voilà le sang de cette vieille sur le sol blanc.

S'il s'était encore trouvé dans l'armée, Longoria n'aurait eu aucun scrupule à frapper quelqu'un, même une vieille dans un sweat-shirt grotesque. Mais à présent, il s'efforçait d'avoir une autre vie. Ses réactions violentes appartenaient à un passé lointain et sombre. Il se sentait ridicule d'avoir perdu son sang-froid et cogné sur une septuagénaire. Ça ne peut être qu'un signe de ma propre faiblesse, de mon manque de discipline intérieure. Ici, les règles sont différentes. Il faut que j'apprenne à obéir aux règles comme je l'ai fait dans l'armée.

Assis à une extrémité du banc devant l'arrêt d'autobus, Antonio attendait que le soldat ressorte d'El Pulgarcito Express. Il regardait les gens aller et venir, se présenter avec des colis et sortir avec des reçus. Plusieurs bus arrivèrent et repartirent et quand, en fin de matinée, la fraîcheur céda sous le grand soleil de midi, toute une foule confuse avait déjà défilé devant lui. Mais le soldat ne réapparaissait pas et Antonio ne parvenait pas à le voir à travers les baies vitrées. Inquiet à la pensée qu'il ait pu lui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

échapper, il se leva brusquement et se dirigea vers la porte.

Il aperçut aussitôt le soldat derrière le comptoir, en train de parler à une grosse femme au teint foncé. Le long nez et la tête rasée lui étaient devenus familiers, mais l'homme lui paraissait plus petit que dans son souvenir – celui-ci ne remontait pourtant qu'à quelques heures. Le soldat opposait un visage de pierre, un mur sans expression aux gestes tourbillonnants de la femme en colère, laquelle brandissait sous son nez un bout de papier comme un chiffon sale.

Craignant de se faire remarquer s'il restait trop longtemps debout à le regarder ainsi la bouche ouverte, Antonio s'approcha du comptoir pour prendre un prospectus qui donnait les prix et les offres spéciales de la compagnie. Sa main tremblait légèrement quand il la tendit pour saisir la feuille dans une corbeille si proche du soldat que celui-ci aurait pu la toucher en tendant le bras.

« Nous ne garantissons les mandats postaux que si vous les achetez ici, expliquait Longoria d'une voix lasse. Sinon, nous ne sommes pas responsables. C'est ce que dit notre jefe. »

Antonio tressaillit en entendant la voix du tueur si près de son oreille. Elle n'était ni forte ni assurée. Il avait connu des ados à la voix plus profonde et plus gutturale. Le tueur parlait comme un paysan, avec une intonation qu'Antonio associait à des baraques en bois et à des hommes transportant sur leur dos de lourdes charges de bois à brûler. Ça l'étonna.

« Je vous le répète, le jefe dit que c'est le règlement. »

Pendant un tout petit instant, Antonio éprouva pour ce soldat quelque chose qui ressemblait à de la pitié. Une émotion tout à fait abstraite, un réflexe. Dans la capitale du Guatemala d'où il venait, on était censé se sentir supérieur devant un paysan s'exprimant avec cette inflexion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

provinciale ; on était censé éprouver une sorte de compassion paternaliste. Ça tenait à la façon dont il prononçait « jefe » : il y avait de la soumission dans son intonation.

Quand Antonio se retourna pour partir, il aperçut presque du coin de l'œil le bras bronzé du soldat sur le comptoir blanc, le tatouage tourné vers le haut. Il était assez près pour lire les petites lettres noires juste au-dessous de l'animal. Elles étaient disposées à l'intérieur d'un minuscule phylactère : « Jaguares ».

Antonio quitta lentement l'agence dans une sorte de rêve éveillé. Le soldat, l'assassin de sa femme et de son fils, était un paysan. Errant sans but autour du carrefour très animé, porté comme du bois flotté par le courant des piétons, il finit par entrer dans une épicerie, puis une discoteca, puis chez un marchand de chaussures et enfin, sans raison particulière, dans une boutique de robes de mariée qui débordait de vagues de dentelle. Quelqu'un s'adressa à lui d'un ton dur, mais il s'en rendit à peine compte ; il ne pensait qu'à une seule chose : l'assassin de Carlos et d'Elena était un paysan qui parlait avec une voix pleurnicharde d'enfant.

Cette découverte l'avait dérouté, avait fait dérailler son désir de vengeance. J'aurais dû le comprendre dès que j'ai posé les yeux sur cet homme. J'aurais dû voir le campesino en lui au moment où je l'ai aperçu à la table d'échecs du parc MacArthur.

Antonio ignorait à quoi au juste il s'était attendu, mais en tout cas ce n'était pas à ça. Sa rage s'était évanouie en ne laissant qu'un vide. Il ressortit de la boutique de mariage et plongea dans la lumière éblouissante de la rue.

Comment savoir ce qui a conduit ce paysan à entrer dans l'armée, à devenir un des tueurs à gages de cette armée ? Comment savoir qui il était avant et ce qu'il est devenu

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ensuite ?

Le plus simple serait d'oublier cet homme.

Tête baissée, il suivit les lignes du trottoir irrégulier ; il regardait les fentes, qui ressemblaient à des rivières sur une carte, et se cognait de ce fait fréquemment à d'autres passants. Il lui paraissait injuste d'être confronté à des complications supplémentaires. Mais alors qu'il avait déjà déambulé assez loin d'El Pulgarcito Express, il comprit soudain pourquoi il n'avait pas vu le campesino dans le joueur du parc MacArthur : parce qu'il avait été fasciné par son tatouage et sa coupe de cheveux. Cette vilaine cicatrice sur l'avant-bras du soldat et cet animal peint n'avaient rien de naturel, un campesino ne les aurait pas. La colère monta de nouveau en lui. Aucun paysan ordinaire ne se serait peinturluré de cette façon. Le tatouage montrait à Antonio qu'il y avait chez cet homme davantage que ce que sa voix donnait à entendre, il y avait quelque chose au-delà de son servile « jefe ».

Jaguares. Tel était le mot tatoué. D'après ses souvenirs, les Jaguars étaient une sorte d'unité spéciale dans l'armée du Guatemala. Oui, les Jaguars étaient synonymes de la terreur que l'armée répandait dans le pays. Ils brûlaient des maisons et laissaient des têtes de décapités à l'entrée des villages qu'ils avaient détruits. Les Jaguars avaient été les auteurs d'un holocauste dans les montagnes.

Si ce soldat était un Jaguar, il était la négation même de ce qu'Antonio avait fait de lui dans son imagination. C'était un tueur professionnel de paysans. Peu importait ce qu'il avait été auparavant, puisqu'à présent il portait un tatouage de jaguar. Le tatouage devenait la clé de tout le reste. On avait envoyé le soldat assassiner Elena parce qu'il avait cet animal sur la peau. Et parce qu'il le portait, il pouvait tuer un garçon de deux ans, puis aller s'asseoir et manger une glace comme si de rien n'était.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio décrivit un cercle qui le ramena à El Pulgarcito Express. Sa place était là, près du soldat, sur ses talons. Retournant au banc de l'arrêt de bus, il reprit sa surveillance.

À peine s'était-il assis que lui parvint de l'agence un concert de protestations : « Non ! », « ¡Ay! » et « ¡Por el amor de Dios! » Puis un silence soudain. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit et il en émergea une vieille femme au nez aplati, dans un sweat-shirt trop ample, soutenue par une autre femme bien plus jeune. La vieille avait l'air très pauvre. Elle tenait un morceau de tissu contre sa bouche et saignait de la lèvre. « Qué bárbaros. ¡Qué bárbaros! », répéta la jeune femme en inspectant la blessure. Apparemment, à l'intérieur d'El Pulgarcito Express, quelqu'un avait frappé la femme âgée. Une bagarre avait dû éclater à cause de la queue. Quel genre d'agence était-ce donc pour qu'on y cogne sur une vieille femme à cause d'une place dans une file d'attente ?

Antonio passa presque toute la journée sur le banc. Un des avantages de son aspect minable était que personne ne se souciait de lui. Qui aurait accordé de l'attention à un Latino portant un pantalon de coton au bas effiloché et une chemise bleu pâle devenue aussi grise et brunâtre qu'un ciel chargé de smog, même s'il avait des lunettes rondes d'intellectuel ? On voyait tellement de gens bizarres dans la rue… Pico Boulevard, Vermont Avenue, Alvarado Street : de hauts lieux de rassemblement pour les sans-abri et les malades mentaux. Il pourrait se fondre dans un paysage de schizophrènes au papotage incessant, d'immigrants apathiques, de paranoïaques déambulant avec leurs caddies de supermarché. Lorsqu'il se mit à parler doucement tout seul, ses lèvres ne faisant que répéter ses pensées, il n'en devint que plus invisible.

Vers la fin de l'après-midi, au moment où la somnolence

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gagnait Antonio, le soldat tatoué émergea d'El Pulgarcito Express et fonça vers l'arrêt de bus. Quand il s'approcha, Antonio s'éloigna du banc, les épaules voûtées et la tête baissée, tâchant d'avoir l'air le plus « sans-abri » possible. Puis, une fois le bus arrivé, il monta dedans après deux passagers qui étaient eux-mêmes derrière le soldat. Le trajet s'avéra plutôt court, jusqu'à un quartier proche du parc MacArthur.

Après être descendu du bus, le soldat tatoué franchit quelques pâtés de maisons et tourna dans une petite rue en pente douce, bordée de vieux bâtiments en briques et de terrains vagues. Il gravit un large escalier de pierre et disparut derrière une porte de sécurité noire. Celle-ci se referma avec un tel bruit qu'Antonio l'entendit à une demi-rue de distance. Il fonça vers la porte et regarda les lettres gravées sur une vieille plaque rose au-dessus de lui : THE WESTLAKE ARMS. Le soldat vivait-il là ? Il devait en tout cas attendre de le voir reparaître.

Antonio traversa la rue et s'adossa à une clôture grillagée le long d'un terrain inoccupé entre deux immeubles d'habitation. Un homme coiffé de dreadlocks dormait sur le trottoir, les lèvres collées au béton.

Il attendrait le soldat à cet endroit, à côté de l'homme qui embrassait le trottoir. Là, personne ne l'embêterait. Il mesurait le temps en comptant les gens qui entraient et sortaient du bâtiment. Au seizième, il n'y avait toujours pas le moindre signe du soldat tatoué. Mais il patienterait toute la nuit s'il le fallait. Son esprit était maintenant concentré sur un but précis : l'ennemi, réel et vivant, se trouvait là, dans ce bâtiment. En s'attachant à cet homme de petite taille mais aussi lourd et volumineux qu'une ancre, Antonio avait cessé de dériver.

Je vais me forcer à devenir plus vigilant. J'exercerai mes yeux de telle façon qu'ils voient tout et qu'ils se souviennent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de tout ce qui touche à cette rue et à ce type.

Comme il n'avait rien pour écrire, il se répéta mentalement l'adresse jusqu'à l'avoir mémorisée : 665 South Bonnie Brae Avenue. L'immeuble, de couleur beige avec des corniches ocre brun, offrait une élégance depuis longtemps fanée. À plusieurs endroits, les briques avaient été recouvertes de peinture noire ou rouge. S'enhardissant, Antonio traversa la rue et gravit rapidement les marches de l'entrée. Dans le hall, il inspecta l'interphone où aurait dû figurer la liste des occupants, mais la plupart manquaient. Il ne restait que trois noms : Martinez, appartement 3B ; Longoria, appartement 4F ; Greenwood, appartement 6C. Jetant un coup d'œil à travers la porte intérieure, il aperçut un étroit couloir au mur vert arsenic. Comme la porte d'un appartement s'ouvrait, il regagna à la hâte son poste d'observation à côté de l'homme aux dreadlocks.

Quelques instants plus tard, un vieil Anglo muni d'une canne émergea et descendit les marches. Son crâne chauve était couvert de furieuses veines rouges. Il avait l'air bravache de celui qui se lance dans une expédition pour aller chercher à boire et à manger – rien à foutre des agresseurs et des toxicos. Alors qu'il disparaissait au coin de la rue, surgit un groupe d'adolescents minces aux bras ornés de fresques incrustées dans la chair – représentations de la Vierge de Guadalupe, images bariolées de petites amies. Ils s'installèrent sur les marches du Westlake Arms en parlant fort et en obligeant tous ceux qui entraient ou sortaient à les contourner. Les gens passaient prudemment sur la pointe des pieds, comme s'ils traversaient un champ de mines.

De moins en moins de gens entraient et sortaient de l'immeuble ; l'après-midi tirait à sa fin. La tranchée entre les deux files de bâtiments s'emplit d'ombre, et le vent se fit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus froid, plus pénétrant. L'homme sur le trottoir sortit de son long sommeil et regarda Antonio d'un air stupéfait.

« Mais merde, vous êtes qui, vous ? dit-il. Où est Cindy ? »

Il s'épousseta et partit, penchant d'un côté comme s'il allait de tomber de nouveau par terre d'un moment à l'autre et s'y rendormir.

Antonio se retourna vers l'immeuble pour en examiner les fenêtres. Il y en avait sur six étages. S'il regardait avec suffisamment d'attention, arriverait-il à détecter où vivait le soldat ? De loin, c'est sa coupe de cheveux militaire qui le distingue. Chercher l'homme à la calotte noire. Quelques-unes des fenêtres étaient tendues de rideaux défraîchis, d'autres étaient doublées par des serviettes, des couvertures ou du carton. Trente personnes étaient déjà sorties de ce bâtiment, et aucune d'entre elles ne ressemblait de près ou de loin au soldat tatoué.

Au bout de plusieurs heures, lorsque l'unique réverbère de ce pâté de maisons se fut allumé pour produire une auréole jaunâtre accompagnée de bourdonnements, l'assassin émergea du Westlake Arms, en tenue de jogging grise et chaussé d'une nouvelle paire de baskets. Il semblait prêt pour une saine séance d'exercice, peut-être dans une salle de gym, ou alors dans l'un de ces endroits où l'on faisait du culturisme.

Le soldat s'était changé, il vivait donc là. C'était son domicile.

Antonio le regarda se diriger vers Wilshire Boulevard. Inutile de le suivre plus loin, il pourrait revenir quand il le désirerait. J'ai trouvé l'assassin. Je sais où il habite. Il éprouvait une sensation de triomphe personnel. J'ai eu peur, mais je ne l'ai pas laissé s'échapper.

Quand Antonio fut enfin de retour à Crown Hill, il trouva

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

José Juan debout dans la lueur orangée d'un feu de camp, en train de démolir une caisse en bois ayant contenu des bouteilles de vin et sur laquelle on lisait « PRODUCT OF SPAIN ». Il en jetait les morceaux dans les flammes.

« Le voilà enfin qui réapparaît », dit José Juan.

Antonio s'accroupit près du feu, les bras autour des genoux. Son visage était l'image même de la contemplation hébétée. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que José Juan ne demande : « Eh bien, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu m'as laissé seul dans le parc. Je me suis réveillé et t'étais plus là.

— J'ai vu quelqu'un que je connaissais.

— Qui ça ?

— Quelqu'un que je connaissais au Guatemala.

— Un ami ?

— Non », répondit Antonio d'un ton indiquant clairement qu'il n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet.

Il se glissa dans le creux douillet de leur abri. Il voulait réfléchir à ce qu'il allait faire au sujet du soldat. Mais il ne parvenait qu'à se repasser les événements de la journée comme quelqu'un qui se regarde dans ses propres films de famille. Ainsi, il rejoua la façon dont il avait poursuivi le soldat depuis le parc MacArthur jusqu'à l'immeuble d'habitation en passant par des rues bourrées de petits commerces. Blotti contre les parois en plastique de l'abri, il savourait les détails de sa traque, le drame des tables d'échecs, la surveillance qu'il avait patiemment exercée devant le portail du Westlake Arms.

Il n'y avait qu'une chose à faire : retourner dès le lendemain matin à l'immeuble du soldat. Pendant les jours qui suivraient, il irait là où le soldat irait, il s'attacherait à ses pas et se renseignerait sur lui autant qu'il le pourrait. Il avait bien le droit de tout savoir sur lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ils étaient en train de dîner dans un restaurant thaï de Vermont Avenue très prisé des Salvadoriens et des Mexicains du quartier, et le bavardage en espagnol des clients noyait les échanges entre les cuisiniers et les serveuses. C'était un mardi soir, fait plutôt rare pour eux, et c'était aussi le restaurant le plus cher dans lequel Longoria eût jamais emmené Reginalda ; il s'efforçait d'oublier les événements du dimanche précédent, les mains osseuses de la vieille femme et sa dent – ce petit caillou couleur de paille sur le sol. Reginalda aimait cette nourriture épicée, plus relevée que le plus relevé des plats au piment jalapeño, assez forte pour vous engourdir la mâchoire entière. Toutes les cinq minutes, les Mexicanos du box à côté se tapaient la cuisse en criant leur douleur avant d'éclater de rire et de demander une autre carafe d'eau.

Longoria prit son propre verre d'eau et contempla la tranche de citron sur le bord tout en se demandant s'il avait réellement croisé un jour le fils de la vieille. Il en doutait. Il ne se souvenait d'aucun Demetrio, mais en fait il ne se souvenait pas de beaucoup de noms, voilà tout. Il essayait de les oublier, même si ce n'était pas toujours facile. Quand il partait pour les « opérations », on lui donnait les noms accompagnés d'une adresse, d'une photo et de quelques notes venues du G-2, le bureau des renseignements militaires. On appelait ça un dossier. Il se rendait en voiture au lieu désigné et exécutait les ordres.

« Où est le corps de mon fils ? » avait demandé la vieille. Comment l'aurait-il su ?

Est-ce que je suis leur père, est-ce que je suis responsable d'eux une fois qu'ils sont morts ? Suis-je censé les enterrer, en plus ? Non, bien sûr que non. Je suis un soldat, un sergent de l'armée du Guatemala et pas un fossoyeur. Les enterrements ne lui incombaient pas. Pour autant qu'il le sache, c'était le département de l'hygiène

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

publique qui s'occupait des cadavres.

Il n'avait fort probablement pas connu ce Demetrio. Après tout, il y avait eu tant d'actions, des centaines rien qu'à Sololá. N'importe qui pouvait avoir tué cet homme, l'avoir fait disparaître. Il allait oublier cet incident, point final.

Assise en face de lui, Reginalda attendait son plat de poulet aux épices. Il n'avait pas prononcé un mot depuis vingt minutes, mais elle ne paraissait pas s'en inquiéter. Elle sirotait son thé glacé en profitant de l'ambiance et elle lui souriait, contente qu'il ait fait des frais pour l'inviter ici.

Les seuls noms dont il se souvenait étaient ceux des gens célèbres – les chefs syndicalistes, les écrivains, les avocats, les anthropologues –, car on en parlait encore aux informations des semaines et des mois après qu'il les avait tués. À peine son peloton avait-il largué leurs cadavres au bord de la route que des graffitis ornaient les murs : « Miguel Barón est toujours vivant ! » « Miguel Barón, presente ! » Ces noms restaient des jours durant sur un mur en adobe ou sur le flanc d'une épicerie, jusqu'à ce qu'enfin les officiers rassemblent quelques conscrits et leur ordonnent de les recouvrir avec un seau de peinture. Parfois, il arrivait qu'il passe devant l'université plusieurs mois après et qu'il voie depuis l'arrière de la jeep le même homme représenté sur un mur, peint de façon à ressembler à un saint ou à un ange.

« Ouais, mon patron m'a dit que je mettais trop de laitue dans les plats », racontait Reginalda. Longoria hocha la tête pour lui signaler qu'il écoutait. « Plus de laitue que le manuel nous commande d'en mettre. Le sacro-saint manuel de Taco Bell. Alors je lui ai répondu que je le savais. Je suis pas idiote. Je lui ai dit que je mettais de la laitue en plus parce que c'est bon pour les clients. Ils sont tous en surpoids. Ils ont besoin de plus de légumes. Je le fais pour leur santé. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les choses en étaient arrivées au point où Longoria pouvait presque voir les manchettes des journaux avant que ces gens soient morts, quand ils se tenaient tout tremblants à l'arrière de sa jeep, malades de peur parce qu'ils savaient ce qui les attendait. Longoria regardait son célèbre prisonnier – un enseignant, un écrivain – puis la photo d'identité que le G-2 lui avait donnée pour trouver ce salopard. Certains, assis sur la banquette arrière de la jeep, avaient une expression de défi, presque d'amusement, qui correspondait au visage de la photo. Ceux-là avaient vraiment des couilles, ce qu'on était bien obligé d'admirer. Longoria se demanda si le dénommé Demetrio avait été un de ces courageux. Rien qu'en les regardant ainsi ligotés, meurtris et couverts de sang, il était certain qu'il verrait leur photo d'identité dans le journal quelques jours plus tard. Ou même dans une manifestation, si les communistes se servaient de cette photo pour en faire une affiche géante qu'ils promèneraient dans les rues de la capitale. Et les panégyriques sans fin, les expressions qu'à la longue il connaissait par cœur : martyr, bon père de famille, mère aimante, notre leader, la lumière étincelante qui vient de nous être enlevée.

Après une quinzaine d'opérations de ce genre, il était en mesure d'entendre le pays tout entier pleurer alors même qu'il n'avait pas encore appuyé sur la détente, alors qu'il était seulement debout devant un détenu dans la salle froide et humide où l'on procédait aux interrogatoires et qu'il venait à peine de lui coller son pistolet 9 mm contre la tête.

Toutes ces pleurnicheries pour des cadavres l'irritaient. La vieille femme et tous les autres autour semblaient croire qu'ils avaient le monopole du chagrin. Mais lui, Longoria, avait survécu et les cadavres étaient des cadavres. Lui pouvait marcher sur la surface de la Terre, jouer aux échecs et faire l'amour à Reginalda dès ce soir. La vieille femme et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les manifestants ne pensaient jamais à ça : qu'en était-il du sergent Longoria ? S'il n'avait pas tué, c'est peut-être lui qui serait mort. Il était donc reconnaissant d'être en vie. Ce travail devait être exécuté pour certaines raisons – même si, avec le temps, on finissait par les oublier, ces raisons. Quand il fallait accomplir de tels actes, c'étaient elles qui vous motivaient, ainsi que les discours des officiers et ce qu'ils révélaient sur l'ennemi. Un virus, une peste. Une infection répandue par des idées, une maladie transmise par la parole.

« Est-ce que quelque chose t'embête, amor ? Tu as l'air furieux, constata Reginalda. J'ai dit quelque chose qui t'a énervé ? » Comme il ne répondait pas, elle haussa les épaules et changea de sujet. « Je me demande pourquoi cette cuisine thaïe plaît tellement aux Latinos. Il n'y a que des Latinos ici. Tu as vu ? »

Une fois de plus, Longoria hocha la tête. Il était sûr d'une chose : ce Demetrio ne faisait pas partie des morts célèbres. Personne n'avait jamais peint son nom sur un mur. S'il avait été une célébrité, Longoria se serait souvenu de son nom.

Chaque jour avant l'aube, Antonio se glissait hors de l'abri et, dans l'air frais du matin, parcourait les huit pâtés de maisons qui le séparaient de l'immeuble du soldat tatoué, puis prenait son poste près de la clôture grillagée de l'autre côté de la rue. Tandis que le ciel perdait sa teinte violette, il se tordait le cou pour surveiller les fenêtres et les lumières qui s'allumaient une à une. Peu après, les résidents émergeaient par le portail d'entrée avec les expressions soucieuses mais alertes de ceux qui s'apprêtent à entamer une longue journée de travail. Une jeune femme vêtue d'un uniforme vert pâle et d'une calotte en papier, tenant à la main un parapluie et un sac en papier avec son déjeuner ; un Chicano corpulent dans un uniforme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bleu marine dont les manches affichaient « AGENT DE SÉCURITÉ ». D'autres lampes s'allumaient.

À six heures quinze précises, le premier matin, une fenêtre à guillotine s'ouvrit au troisième étage et Antonio vit apparaître la tête rasée du soldat tatoué. Hypnotisé, il regarda le soldat passer un doigt le long de l'appui de la fenêtre, disparaître, revenir muni d'une éponge et d'un chiffon puis nettoyer cet appui. Il récura ensuite les bords du châssis.

La lumière de son appartement s'éteignit et, quelques instants plus tard, il sortit sur les marches devant l'immeuble. Pull bleu foncé, pantalon de coton beige, chaussures de tennis. Antonio le suivit jusqu'à El Pulgarcito et s'installa sur le banc de l'arrêt d'autobus. Il regarda les gens aller et venir sur le trottoir ainsi qu'au croisement tout proche, et quand arriva l'après-midi il connaissait déjà toute la petite routine du quartier. Les bus passaient devant lui en un flux incessant, et les cinq ou six mêmes chauffeurs réapparaissaient régulièrement, allant vers l'ouest, vers l'est, puis de nouveau vers l'ouest. Les habitudes de travail des dealers, qui d'ordinaire se fondaient dans le paysage comme des animaux usant d'un camouflage, lui apparurent clairement. Ils cachaient la drogue dans les jantes des voitures stationnées et communiquaient par d'ésotériques signes de mains avec des collègues postés un peu plus loin de l'autre côté de la rue.

La journée finie, il retourna au Westlake Arms à la suite du soldat.

Ainsi se déroula sa surveillance pendant quelques jours. Il lui était facile à présent de ne pas perdre la trace du soldat. L'important, c'était de se tenir à bonne distance et de ne pas le fixer des yeux. On n'est pas obligé d'avoir toujours une personne dans son champ de vision pour la filer : il suffit de suivre sa silhouette, la piste de son ombre. Comme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

il y avait toujours beaucoup de monde dans la rue et les bus, Antonio se fondait sans problème dans la foule. Au Westlake Arms, il restait des heures sur le trottoir, debout, assis ou même accroupi, mais personne ne semblait se poser de questions. Chaque soir, quand la lumière s'éteignait à la fenêtre du troisième étage, il regagnait son campement pour dormir.

Très vite, il nota que le soldat tatoué avait des habitudes strictes. Les lumières s'allumaient à six heures quinze, puis venait le nettoyage rituel de la fenêtre. À sept heures quarante-cinq pile, il était dans le bus. Se serait-on attendu à autre chose de la part d'un militaire ?

Le troisième soir de sa surveillance, cet emploi du temps fut enfin bousculé. Le soldat était rentré du travail depuis peu lorsqu'une petite femme en robe ultracourte d'un vert brillant gravit les marches de l'immeuble. De lourdes boucles noires cascadaient sur ses épaules. Quelques minutes plus tard, elle reparut, un bras passé autour du soldat, plutôt raide à côté de cette femme à la démarche élastique et chaloupée. Peut-être le tenait-elle aussi étroitement parce qu'elle avait peur de tomber avec ses talons hauts. C'est une personne frivole, voilà pourquoi elle est avec le soldat. Elle ne voit pas qui il est vraiment. Depuis l'autre côté de la rue, Antonio entendait la voix claironnante de la femme.

« La comida tailandés es picantísima, pero me gusta, disait-elle. Elle est même plus épicée que la cuisine mexicaine. »

Bras dessus bras dessous, ils se dirigèrent vers Alvarado Street. Il les suivit jusqu'à un arrêt de bus. Depuis l'endroit où il s'arrêta lui-même, un pâté de maisons plus loin, il put constater que la petite amie du soldat continuait à parler et que celui-ci hochait la tête de temps à autre. Quel couple curieux. Même s'il n'avait pas filé le soldat, il les aurait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

remarqués : une toute petite femme aux cheveux bouclés et à la robe émeraude très voyante au bras de cet individu trapu à la tête rasée. Il les regarda monter dans le bus.

Voir le soldat avec une femme, le voir baigner dans l'affection manifeste qu'elle lui prodiguait, c'était pour Antonio recevoir une gifle en plein visage. La vie de ce type était le négatif de la sienne : le soldat avait un travail, lui n'en avait pas ; il avait une petite amie, lui était seul.

Cet homme qui m'a pris mon seul amour a tout l'amour qu'il veut.

Alors que le bus partait, Antonio se rappela qu'il était lui-même sorti avec une femme, ici à Los Angeles, plusieurs années auparavant. Eux aussi avaient pris le bus. Le samedi soir, les autobus municipaux étaient pleins de couples d'immigrants. C'était une Mexicaine ; il l'avait rencontrée dans le grand magasin Dierden du centre-ville, au rayon des appareils ménagers où elle lui avait vendu un petit four électrique. Elle s'appelait Azucena. Née à Mexico, intelligente et raffinée, elle adorait les films étrangers. Ils étaient allés voir un film italien très long intitulé 1900.

Leur histoire n'avait duré que quelques semaines. Azucena était trop vivante pour rester avec quelqu'un comme lui. Le rire lui venait facilement. Elle racontait ces blagues à double sens pour lesquelles les gens de Mexico sont réputés. Avec Azucena, il pouvait parler d'art et alors il se sentait un peu comme celui qu'il avait été autrefois. Mais elle n'avait que vingt-deux ans, elle avait vite eu du mal à supporter ses moments de morosité et ses accès de méchanceté.

Antonio était en train de se demander ce qu'était devenue Azucena lorsqu'il se retrouva devant le Westlake Arms. Quelque chose l'avait ramené à cet immeuble quand bien même il savait le soldat dehors. Voilà que je suis attiré ici comme par la gravité. Levant les yeux vers les six étages de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

brique et de terre cuite, il remarqua que la fenêtre du soldat était ouverte.

Une sensation étrange le saisit. Avec un peu d'audace, il pourrait grimper par l'escalier de secours, se débrouiller pour atteindre cette fenêtre ouverte et pénétrer dans l'appartement du soldat tatoué. C'était réalisable tant que celui-ci serait dehors avec sa petite frisée.

Plus Antonio contemplait la fenêtre ouverte, plus elle semblait l'appeler. Eh bien, pourquoi pas ?

La partie la plus difficile fut de parvenir jusqu'à l'escalier de secours. Le propriétaire du bâtiment devait avoir quelque expérience des cambriolages, car il s'était donné du mal pour empêcher qu'on entre précisément comme Antonio projetait de le faire. Les fenêtres du rez-de-chaussée avaient été condamnées avec des briques, et l'escalier de secours s'arrêtait bien au-dessus d'elles ; la petite échelle noire qui se balançait dans l'espace entre les deux était quant à elle tout à fait hors de portée des passants. Les fenêtres bouchées avaient néanmoins d'étroits rebords en saillie : s'il arrivait à se dresser sur l'un d'eux, il atteindrait le bas de l'échelle en sautant.

Quelques instants après que la rue se fut vidée d'éventuels témoins, il se retrouva suspendu au bas de cette échelle. Il se balançait si fort qu'il craignait de perdre ses lunettes. Il avait l'impression d'être une piñata[1]. La vieille échelle en fer grinçait et gémissait sous son poids, mais le bruit était noyé par les beuglements de musique ranchera s'échappant d'un appartement au premier étage. Faisant appel à des réserves de force qu'il ne croyait pas posséder, il tenta de se hisser vers le haut. Je suis plus costaud à présent que je ne l'étais au Guatemala. Cela grâce aux durs travaux qu'il avait effectués à Los Angeles, où il avait porté de lourdes charges et creusé le sol. De nouveau, comme lorsqu'il avait cogné sur le vieux, il usa de

ses muscles. Tire ! Tire plus fort ! Il se donnait en spectacle, mais ça lui était égal. Il faisait nuit et peut-être que personne ne le verrait.

Ça y est, j'ai réussi ! Les marches rouillées de l'escalier de secours tremblèrent et firent un bruit de ferraille tandis qu'il dépassait le premier puis le deuxième étage. Peu après, il se trouva sur le ressaut du troisième et, centimètre par centimètre, progressa vers la fenêtre du soldat tatoué. Agrippant le rebord de la fenêtre et surmontant un soudain vertige, il se jeta la tête la première dans l'appartement et rebondit sur un tout petit lit.

Il se sentit euphorique. Il était plus fort qu'avant et il venait de le prouver : il avait vaincu tous les obstacles. Il savoura ce moment de gloire personnelle.

L'appartement ne payait pas de mine : une seule pièce avec une porte menant à la salle de bains. Un sol carrelé nu couleur d'algue, une commode et une barre d'haltères dans un coin. Pas très étonnant : cet individu était un dingue de culturisme.

Antonio resta immobile au centre de la pièce, paralysé par le silence des murs. Il ne savait ni ce qu'il devait chercher, ni pourquoi il s'était senti obligé de venir ici. Après avoir décidé de suivre le soldat dans le parc MacArthur, chaque découverte l'avait entraîné vers la suivante. Il avait filé cet homme jusqu'à El Pulgarcito Express puis jusqu'à son immeuble, et maintenant il se tenait dans son studio, son sanctuaire privé – impossible d'être plus proche de lui.

Dans la salle de bains non plus, il n'y avait rien de remarquable : juste la collection habituelle de savons et de shampooings. Une odeur de désinfectant lui fit plisser le nez et lui rappela qu'il n'avait pas pris de douche depuis la dernière fois qu'il était entré quelque part sans autorisation, c'est-à-dire lorsque José Juan et lui s'étaient glissés à l'intérieur du Bixel Gardens. Il songea un instant à se servir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la douche, mais il se ravisa.

De retour dans la pièce principale, il regarda sous le lit et découvrit un petit panier en plastique contenant un rouleau de papier toilette ainsi qu'une boîte de préservatifs. Des Protex. Là aussi flottait une forte odeur de désinfectant, comme si le sol avait été récemment lavé. Sur le lit, draps et couvertures étaient tirés au carré, à peine dérangés par son atterrissage.

Cet endroit donnait une impression de caserne.

Un petit espace faisant office de placard avait été ménagé dans l'un des murs, et Antonio passa rapidement en revue les vêtements pendus à une tringle de fer. Il remarqua le tee-shirt bleu marine que le soldat avait porté dans le parc. Dans les tiroirs de la commode, des sous-vêtements et des chaussettes étaient soigneusement empilés. Au fond du tiroir du bas, il découvrit un album bleu, sous un tas de livres. En prenant soin de ne pas déranger les volumes, il sortit l'album.

Les premières pages regroupaient des coupures de journaux sur des engagements militaires, ainsi que des diplômes prouvant que le soldat avait effectué des stages de formation dans diverses écoles militaire du Guatemala, du Panamá et des États-Unis. Un nom revenait sur tous ces diplômes : Guillermo Longoria.

Ce nom fut un choc pour Antonio. La pensée que le soldat puisse seulement avoir un nom ne l'avait pas effleuré, et pendant un moment il s'y attarda en se demandant s'il pouvait en faire un usage et, si oui, lequel.

Debout au centre de la pièce, il feuilleta l'album jusqu'à ce qu'il arrive à une partie consacrée aux photos. Le soldat semblait attacher davantage d'importance aux diplômes et aux coupures de journaux qu'à ces photos, toutes très diverses aussi bien par leur format que par leur origine, comme si on les avait prises avec une douzaine d'appareils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

différents : polaroids, grandes images en noir et blanc, clichés carrés qui avaient pris en vieillissant une teinte rose délavé, photos d'identité. Toutes montraient l'homme qu'Antonio avait suivi, sauf qu'il était plus jeune, plus jeune même qu'à San Cristóbal. Il y avait aussi le tatouage en gros plan. Sur le cliché qui paraissait le plus ancien, un instantané aux angles arrondis, le soldat était petit et maigre, coincé dans un uniforme vert forêt incroyablement étriqué. Sur d'autres plus récents, il était en tenue de camouflage, sa poitrine et ses membres avaient gagné du volume, et son expression s'était durcie en une masculinité de pierre. Les seules constantes étaient sa tête rasée et sa façon d'exhiber ses armes face à l'appareil : il portait ses fusils et ses pistolets de manière très raide, comme s'il avait retenu son souffle jusqu'au déclenchement de l'obturateur.

À la fin de l'album, maintenue par du ruban adhésif contre le dos de la couverture, se trouvait une enveloppe blanche. Lorsqu'il en ouvrit le rabat – rentré dans l'enveloppe sans être collé –, un petit tas de photos tomba à terre. Il posa l'album sur le lit pour les ramasser. Il s'était accroupi afin de regarder sous la commode quand il aperçut les corps, trois cadavres alignés sur un sol en ciment. Et sur le lino vert, des photos de cadavres étaient éparpillées partout. Une morgue avait glissé de l'album et s'était déversée à ses pieds. Des cadavres aux yeux ouverts. Des cadavres au pantalon baissé, exposant leurs parties génitales tels des hippocampes. Des cadavres aux bras croisés sur la poitrine. Des cadavres sans mains. Des paysans en chemise verte. Des hommes bien vivants, en tenue de camouflage, qui posaient à côté des cadavres l'air de dire : On est en vie, mais eux ils sont morts. D'autres soldats, de plus haute taille, désignant du doigt un cadavre dont la bouche ouverte laissait voir une dent en argent. Une Indienne serrant les poings comme pour repousser la mort.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un homme en train de hausser les épaules, pétrifié dans son dernier souffle. Une peau décolorée, entaillée à la machette, qui ne saignait plus. Des cheveux raides et collants.

Les mains tremblantes, Antonio ramassa les cadavres et les remit dans l'enveloppe où il ne serait plus obligé de les regarder. Il y avait trop à voir, là-dedans. Trop de choses à savoir et à contenir dans sa tête. Tous ces cadavres et leurs tragédies, les vies qu'ils avaient menées, dont la fin avait été capturée par l'appareil photo d'un assassin.

Antonio replaça l'album dans la commode et alla jusqu'à la porte. La clenche ne fonctionnait pas, et un instant il crut qu'il lui faudrait repasser par l'issue de secours et plonger ainsi vers sa propre mort. Il n'était plus du tout en état de jouer les hommes-araignées. Cette pièce le rendait malade, cette pièce remplie de désinfectant et de perversions. S'il y restait plus longtemps, l'infection et l'odeur véhiculées par le soldat imprégneraient ses vêtements, et elle était bien plus dégoûtante que toutes celles des campements de SDF.

La porte finit enfin par céder, et il se retrouva dans l'air poussiéreux d'un corridor long et vide, très semblable à celui de son dernier appartement. Il dévala l'escalier en courant, sortit de l'immeuble dans la nuit et, marchant aussi vite qu'il le pouvait, regagna le terrain vague qu'il appelait désormais son domicile.

Frank et le Maire étaient assis autour du feu de camp et regardaient José Juan jeter des branches d'olivier dans les flammes. Tous réfléchissaient aux nombreux rebondissements de l'histoire qu'Antonio venait de leur raconter sur Elena et Carlos, le soldat tatoué et le hasard de cette rencontre dans le parc MacArthur. Cinq jours durant, Antonio avait tenu secrète son histoire avec le

soldat. Il n'en avait même pas parlé à José Juan, et puis il avait eu besoin de s'épancher. Sans mentionner son entrée par effraction ni les photos, il avait raconté les événements de manière circulaire en commençant quelque part au milieu pour finir au début, au moment où il avait découvert Carlos et Elena morts à San Cristóbal Acatapán. À présent, un silence lourd de tristesse régnait autour du feu de camp. Frank et le Maire montraient leur respect pour le chagrin de cet étranger en contemplant les flammes sans mot dire.

« Moi, je tuerais ce salopard, articula enfin le Maire. Cet enculé de soldat mérite la mort.

— Je connais un mec qui le fera si tu lui donnes ton chèque de l'aide sociale, dit Frank.

— Nous, on touche pas l'aide sociale, répondit José Juan.

— Ouais, bon. T'as qu'à lui donner deux cent quatre-vingt-dix-sept dollars, alors. C'est le montant de l'aide sociale.

— Moi, lança le Maire, je connais un mec qui le fera pour seulement cinquante. »

Antonio avait songé à tuer le soldat, mais de manière abstraite. Il n'arrivait pas encore à s'imaginer ôtant la vie à un autre être humain, même à un individu avec autant de sang sur les mains. Mais trouver quelqu'un d'autre pour le faire, ça pourrait marcher.

« J'ai pas du tout de fric, dit Antonio. Pas même cinquante dollars. Pas même dix.

— Dans ce cas, répliqua Frank, fais-le toi-même. Démolis-le, ce mec. Avec un tuyau, un marteau, n'importe quoi. Ou pousse-le sous un bus. » Il eut un sourire ironique. « Merde, si tu m'offres un bon steak au restau, je le ferai pour toi. » Sur ce, Frank et le Maire éclatèrent d'un grand rire. « J'ai vu des gens se faire tuer pour moins. Pour beaucoup moins, même. J'ai vu des gens se faire tuer parce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'ils avaient insulté la bonne femme d'un connard.

— Moi aussi, renchérit le Maire. Ces temps-ci, les gens se font tuer pour n'importe quelle raison à la noix.

— Mais Antonio ne veut pas tuer n'importe qui, observa José Juan d'une voix douce et sérieuse. Il veut seulement que justice soit faite.

— Ah ouais, la justice, répéta le Maire avec une toute petite nuance de sarcasme.

— Ce mec, il faudrait qu'il soit, comment vous dites ça ? Castigado, insista José Juan en fronçant les sourcils sous l'effort de concentration. Puni.

— Et qui va le punir ? »

Personne ne fut en mesure de répondre à la question du Maire. Les quatre hommes restèrent assis à écouter les branches d'arbre craquer dans le feu.

« C'est bien vrai, ce que tu dis. » Antonio regarda le Maire. Il parlait lentement, craignant que son anglais d'immigrant ne soit pas compris. « Personne ne punira ce type. Dans mon pays, personne ne punira l'armée pour ses barbaridades. Aucun tribunal ne le veut. Ce type peut marcher librement, il peut faire tout ce qu'il désire. Il peut vivre ici comme au Guatemala, personne ne l'embêtera. Comme tu le dis, personne va l'emmerder.

— Ouais, lâcha Frank. Ils lui donneraient même une médaille, à ce salopard. »

Le Maire enfonça son bonnet jusque sur ses oreilles. « Oh, man, hurla-t-il, c'est trop ! Trop ! Imaginez qu'un mec ait tué votre bonne femme et que les flics fassent que dalle. Qu'ils lui tapent gentiment sur le dos et lui déclarent : Bien joué, mon p'tit gars. Est-ce que ça vous donnerait pas envie de le mutiler ou un truc du genre ?

— Moi, je le planterais, dit Frank. Comme ça. » Il se dressa et lança une demi-douzaine de coups de couteau imaginaires en grognant et en montrant les dents. « Cet

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

enculé mérite la mort ! »

Le Maire éclata de rire. Frank se leva pour s'en aller, mais il se ravisa et prit Antonio à part.

« Ce truc que tu te coltines, lui affirma-t-il d'un air très solennel en posant une main sur son épaule, c'est vraiment du lourd. Si t'as besoin d'aide, d'un partenaire, avertis-moi. Le Maire et moi, on est avec toi sur ce coup-là. »

Antonio regarda Frank, et il repensa aux prières que sa femme avait adressées à San Martín de Porres, le saint noir du Pérou, quand elle était enceinte de Carlos. Peut-être que depuis sa tombe Elena avait demandé à San Martín d'envoyer ce Noir pour l'aider. San Martín était le fils mulâtre d'un esclave, le saint patron de la justice sociale, l'homme qui balayait les hospices des pauvres.

« Gracias, dit Antonio tandis que Frank s'éloignait. Merci. »

Le lendemain matin, assis devant l'abri, Antonio fouilla dans le sac-poubelle Hefty à la recherche de la photo d'Elena et de Carlos. Il voulait les voir vivants aujourd'hui, se remettre en mémoire ce que le soldat tatoué lui avait pris. C'était la photo de Quetzaltenango qui avait suivi le deuxième anniversaire de Carlos Martín. Carlitos était debout à côté d'Elena, en chemise blanche et cravate rouge, coiffé avec une raie sur le côté, quelques instants après que sa mère avait passé un peigne mouillé dans ses cheveux et seulement quelques semaines avant qu'ils ne meurent tous les deux.

Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas regardé dans le sac-poubelle. Il y trouva une boîte à chaussures remplie de vieilles factures et de talons de paiement. Puis une douzaine de clichés de la famille de José Juan – sa femme et ses quatre enfants prenant la pose devant une petite maison en parpaings –, avec les dates soigneusement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

notées au dos par la main de sa femme. Mais pas la photo qu'il voulait. Pourtant, il était impossible qu'il l'eût oubliée : elle était forcément là.

Après dix minutes de recherches, alors que des papiers et des vêtements étaient éparpillés tout autour de lui, il abandonna. La chose la plus probable, c'était qu'il l'avait laissée tomber par terre après sa dispute avec M. Hwang. Dans sa frustration, il se frappa la cuisse. J'ai perdu leur photo. Comment ai-je pu être bête à ce point ?

Il remettait en vrac papiers et photos à l'intérieur du sac-poubelle lorsqu'il tomba sur un paquet de lettres envoyées à son ancienne adresse de Los Angeles. Il reconnut les grandes boucles de l'écriture de sa mère. Il les avait reçues au rythme d'une par mois jusqu'à ce qu'il arrive au Bixel Gardens, à peu près un an plus tôt, car il n'avait informé personne au Guatemala de son déménagement. Ces lettres, il ne les avait pour la plupart jamais ouvertes parce qu'il ne souhaitait pas qu'on lui rappelle sa vie là-bas. Il ne voulait pas non plus entendre parler de ses parents ; il était encore en colère contre eux, pour plein de raisons. Mais il ne les avait pas non plus jetées.

Une des enveloppes, plus épaisse que les autres, semblait contenir quelque chose de rigide. Espérant que c'était une photo de Carlos et d'Elena, Antonio déchira l'enveloppe pour l'ouvrir. Il y avait bien une photo dedans, mais elle ne représentait pas des gens. Elle montrait quelque chose qui ressemblait à un mur blanc. Intrigué, il lut la lettre.

11 février 1990

Mon cher fils,

Voici plusieurs mois que je n'ai plus de nouvelles de toi, et je t'envoie cette lettre en priant que, d'une façon ou

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une autre, elle parvienne jusqu'à toi. J'espère seulement que tu habites toujours à la dernière adresse que tu m'as donnée. Ta tante Imelda m'a dit qu'à Los Angeles personne ne reste jamais au même endroit très longtemps. J'espère donc seulement que tu n'as pas encore déménagé.

Ça me fait mal, à moi ta mère, de ne pas avoir de nouvelles de mon seul fils. Pourquoi as-tu cessé de m'écrire ? Pourquoi ce silence ? Qu'avons-nous fait pour mériter cela ? Si tu ne nous écris plus, nous sommes obligés de supposer que le pire s'est produit, que tu es soit malade, soit mort, ou que tu as eu un horrible accident. Je t'en prie, écris-nous (ton père aussi s'inquiète énormément pour toi). Je t'en prie, fais-nous signe pour apaiser nos craintes.

J'ai parlé à cet ami de ton père, celui qui est adjoint au recteur de l'université, il estime que la situation politique s'est suffisamment améliorée pour que tu puisses rentrer. Les choses ne sont plus comme quand tu es parti. Nous voyons toujours des corps dans le journal, mais rien de semblable aux atrocités qui se produisaient il y a deux ou trois ans. Je pense et j'espère que le pire est derrière nous. Les choses se sont calmées. Alors, il n'y a aucune raison pour que tu ne rentres pas à la maison.

Si tu restes à Ciudad Guatemala, tu ne devrais pas avoir de problèmes. On est en sécurité ici, dans la capitale. Tant que tu éviteras San Cristóbal, tu ne devrais rencontrer aucune difficulté.

Pour ce qui est de San Cristóbal, j'ai récemment eu des nouvelles de ton ami, le prêtre belge Van der Est. Il a gardé un très bon souvenir de toi, bien sûr. Il nous a téléphoné voici quelques jours pour dire bonjour. Je lui ai donné les maigres informations que je possédais à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ton sujet. Puis nous avons parlé de Carlos et d'Elena, et il a mentionné qu'il n'y avait toujours pas de plaque sur leurs tombes. Ça m'a semblé terriblement choquant. Je l'ai persuadé d'en mettre une pour nous. J'espère que tu ne seras pas gêné du fait que je lui ai envoyé trois cents quetzales pour cela. Maintenant, il y a une inscription, une petite plaque en marbre dans le pantéon. Tu en trouveras la photo ci-jointe. Je crains qu'il faille encore beaucoup de temps avant que nous puissions nous rendre nous-mêmes sur ces tombes. La guerre se poursuit dans des endroits comme San Cristóbal où, malheureusement, elle risque de ne jamais finir.

J'espère aussi que tu te sens mieux. Il serait peut-être bon, comme l'a suggéré un de mes amis, que tu voies un psychologue. Malgré mes réticences envers des méthodes aussi radicales, il me semble que tu aurais besoin de rencontrer quelqu'un doué de compétences professionnelles pour t'aider à affronter les démons qui te persécutent depuis cette horrible tragédie. Je t'en prie, réfléchis-y.

La nouvelle du récent tremblement de terre à Los Angeles nous a inquiétés, mais nous avons ensuite été soulagés d'apprendre que c'était un tout petit séisme et que les dégâts ont été mineurs. Je t'ai cherché dans les reportages à la télévision, même si je savais idiot de croire que la caméra arriverait à te trouver dans une ville de plusieurs millions d'habitants. Je suis déjà contente quand je vois un visage qui ressemble au tien, et que je t'imagine en sécurité et mangeant bien.

Je t'en prie, écris-nous.

Je t'embrasse,

Ta mère

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio regarda la photo : deux carrés de marbre dans un grand mur composé de carrés semblables. Il reconnut l'un des caveaux publics du Cementerio General de San Cristóbal. Il était allé une fois inspecter les lieux dans le cadre de ses fonctions au département des travaux publics. C'était là qu'Elena et Carlos étaient enterrés, dans un endroit à peine mieux que la fosse commune, entourés de paysans tués sur l'autoroute et d'enfants des taudis morts de dysenterie et de malnutrition. Sur trois des carrés qui jouxtaient ceux de Carlos et d'Elena, les noms étaient écrits au pastel et au crayon par des familles trop pauvres pour payer une inscription durable. Grâce à la générosité de sa mère, sa femme et son fils bénéficiaient maintenant d'une plaque en marbre blanc sur laquelle étaient gravées des lettres à la feuille d'or et des fleurs en volutes.

ELENA SOSA DE BERNAL, MÈRE ET ÉPOUSE
CARLOS MARTIN BERNAL, SON FILS

En voyant leurs noms, il se sentit envahi par la honte et l'amertume. Sa responsabilité de père et de mari avait été déléguée à quelqu'un d'autre, à un étranger, Van der Est. Lui-même avait été obligé de quitter San Cristóbal le jour des meurtres sans pouvoir prendre de dispositions convenables pour l'enterrement. Venant juste de découvrir les corps, il était dans un état second. S'il était resté pour s'occuper des funérailles, le soldat tatoué l'aurait tué lui aussi, mais au moins ç'aurait été la fin de toute cette misère. Il n'aurait jamais vu Los Angeles ni vécu sous un toit en plastique. Il aurait dû mourir à San Cristóbal.

Il regarda de nouveau la photo. Il ne pardonnerait jamais à sa mère de s'être chargée d'une tâche qu'elle aurait dû lui laisser. Quelle hypocrisie ! Sa mère n'avait jamais aimé sa femme, et c'était elle qui maintenant s'occupait de sa tombe. S'il avait vu sa mère en cet instant, il l'aurait gratifiée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une véritable maltratada, d'un de ses accès de rage qui choquaient assez les gens pour les faire reculer. Il lui aurait dit de laisser tranquille la mémoire de Carlos et d'Elena – elle avait déjà causé assez d'ennuis comme ça en fourrant son nez partout.

Ma mère qui nous a envoyés à San Cristóbal Acatapán. Ma mère qui disait que nous y serions en sécurité.

Antonio glissa la photo dans la poche de sa chemise et déchira la lettre en minuscules morceaux qui s'éparpillèrent autour de ses pieds. Il ne commettrait plus jamais l'erreur de lire un courrier venant de sa mère.

Je ne les ai pas enterrés convenablement. Même après leur mort, j'ai manqué à mes devoirs envers eux.

Cette lettre et les carrés de marbre prouvaient son impuissance face au soldat tatoué, à sa mère et à beaucoup d'autres choses encore. S'il avait résisté à sa mère, bien des années auparavant, ils n'auraient pas atterri à San Cristóbal, et Elena serait toujours en vie au lieu de se trouver dans une tombe qu'il n'avait jamais vue. « Évidemment, tu as oublié de nous enterrer, Antonio, aurait dit Elena. Tu as toujours tout oublié. »

Une brise légère dispersa les morceaux de la lettre sur le terrain vague ; des lambeaux de papier blanc s'accrochèrent aux mauvaises herbes, d'autres voletèrent et tombèrent dans la boue. Il pouvait voir l'écriture bleue de sa mère sur chaque bout de papier, entendre sa voix émettre des avis qu'on ne lui avait pas demandés, formuler des jugements. Pauvre petit Antonio, insignifiant bonhomme perdu dans une ville étrangère, si pitoyable qu'il devrait consulter un psychologue. Et elle de l'implorer de rentrer à la maison afin qu'elle puisse de nouveau s'occuper de lui. Voilà une chose qu'il ne ferait pas. Rentrer pour retrouver quoi ? Son père et sa mère ? Un pays aux murs couverts des noms des disparus et des morts ? Une ville avec des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parcs où Elena n'irait plus rire, marcher ou sourire ?

S'il retournait au Guatemala, il n'y aurait plus personne pour suivre le soldat tatoué, personne pour se dresser et dire que c'était un assassin. Nul ne serait au courant des crimes de cet individu, et il continuerait à vivre comme n'importe quel autre résident de Los Angeles, à amener sa petite amie au restaurant, à soulever des haltères dans son studio et à vieillir avec les images de ses victimes dans un album au fond de sa commode.

Toutes ces photos, tous ces cadavres anonymes, Antonio les avait vus dans la chambre du soldat. Ces paysans, ces étudiants, ces révolutionnaires, ces garçons et filles mutilés et abattus sans aucun témoin lui étaient tous passés entre les mains. Il ne les connaissait que sous forme de photographies, mais il sentait qu'ils étaient tous morts seuls, comme Elena et Carlos, dans leur maison, leur village, leur champ, sans rien ni personne pour les protéger. À présent, il pourrait agir en leur nom. Il agirait au nom de ceux qu'on avait massacrés et qui étaient restés sans père, mari ou frère pour les venger.

Je n'ai pas enterré ma femme et mon enfant, mais je peux me dresser et chercher à les venger, eux, ainsi que les nombreux morts anonymes.

Maintenant, il comprenait ce qu'Elena avait dû ressentir quand elle prenait part à des manifestations. Maintenant, il voyait pourquoi elle avait été une révolutionnaire ; il saisissait ce qui jusque-là avait été pour lui une énigme.

C'est ce qu'éprouvait une Elena grande et forte, ce qu'elle essayait de me dire, mais je ne l'écoutais pas. Elena savait que manifester avec la multitude c'était se tenir fièrement debout. Elena m'a aimé parce qu'elle savait que je pouvais être un combattant courageux.

Antonio se sentait comme s'il venait de se baigner dans la plus froide et la plus claire des eaux de montagne, le choc

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'avait réveillé. Pour la première fois depuis des semaines, la lueur du soleil au matin ne fut pas floue et, dans le lointain, les contours des gratte-ciel et des ponts lui apparurent distinctement. Il resterait à Los Angeles où il traquerait le soldat tatoué et lui ferait payer ses crimes. Il tuerait cet individu de ses propres mains.

Tuer quelqu'un n'était pas une chose d'une étrangeté absolue. À présent, il arrivait à s'imaginer tuer le soldat sans éprouver de remords. Dans cette ville à la folie perverse, les gens commettaient des actes bien pires. C'était ce qu'avaient dit Frank et le Maire, et ils avaient raison. À Los Angeles, on abattait des innocents, on tirait à l'aveuglette dans les cérémonies de mariage et sur les cortèges d'enterrement. Si des gens étaient capables de crimes aussi horribles sans aucune raison valable, alors il pouvait se résoudre à tuer le soldat sans se faire l'effet d'être un animal.

Il était impératif d'agir immédiatement. Sept années avaient déjà passé. Chaque moment vécu par le soldat était un crime contre la nature, contre les lois qui faisaient tourner les planètes et grandir les bébés. La vie du soldat, ses pas dans la ville de Los Angeles étaient une violation, une souillure sur la terre aussi indélébile que le pigment qui avait été gravé dans sa peau, ce jaguar sur son avant-bras.

Antonio chercha dans tout Crown Hill un morceau de métal dur et lourd. Près des ruines d'un mur de soutènement, il trouva un tuyau de plomb aux bords oxydés, encore gris et lisse au milieu, d'environ soixante centimètres. Il le testa en frappant légèrement l'intérieur de sa main ouverte. J'ai vraiment envie de cogner sur quelqu'un. Tout de suite. Il se mit à taper contre le mur, et le métal résonnait fort à chaque coup tandis que de petits bouts de béton s'effritaient. M. Hwang, ma mère, le soldat tatoué. Tous ces gens qui sont contre moi. Je pourrais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

transformer ce mur entier en un tas de cailloux.

Les habitants des terrains avoisinants levèrent la tête, attirés par le son métallique et rythmé comme par une cloche d'église. Mais la chose leur parut vite ennuyeuse et ils s'en désintéressèrent. Voir quelqu'un taper sur un mur n'était pas très inhabituel ici, dans ces bivouacs où des gens parlaient tout seuls et déféquaient au vu de tous. Antonio s'arrêta, brusquement à bout de souffle et le bras endolori.

Frank avait raison, et il allait suivre le conseil de l'ange noir que sa femme lui avait envoyé. Un bon coup à la tête suffirait sans doute à tuer le soldat. Ce tuyau lui laissera des petits bouts de rouille et de métal enfoncés dans le crâne. Se faire battre à mort semblait être une façon de périr tout aussi inélégante qu'une autre. Sentir son crâne se fendre doit être très douloureux. Il frapperait le soldat à coups de tuyau, de préférence devant témoins. Il s'appelle Guillermo, mais le nom n'a aucune importance. Je n'ai pas besoin de son nom pour le tuer. Sa tête ferait une cible d'autant plus nette qu'une couche de cheveux très mince la recouvrait.

Et il agirait en plein jour, car Elena et Carlos avaient été tués de même. Par un matin ensoleillé, leurs corps avaient été laissés dans la rue, exposés aux regards de tous.

Antonio quitta Crown Hill et, d'un pas vif, regagna l'abri muni de son tuyau. Il essaya de le mettre dans la poche arrière de son pantalon, mais il était trop long et tomba. Il essaya de nouveau en couvrant de son pull le morceau qui dépassait. Ça lui donnait un air bizarre, cette grosse bosse dans son dos, mais au moins le tuyau restait en place.

On était samedi, presque une semaine après leur première rencontre dans le parc où, il en était quasi certain, le soldat retournerait le lendemain matin pour jouer aux échecs.

1. Paquet de friandises suspendu en hauteur et que des enfants cherchent, les yeux bandés, à décrocher avec un bâton.

12

L’armée des enfants peints

DÈS QU’IL AURAIT DISCUTÉ AVEC SON AMI, LONGORIA oublierait la vieille une fois pour toutes. Ce qui l’embêtait le plus, c’était qu’elle ait pu impunément le traiter de manière aussi gênante en public. Au Guatemala, il aurait été en mesure de la retrouver et de la punir. Les gens comme elle, on leur faisait payer ce genre de comportement même s’ils avaient soixante-dix ou quatre-vingts ans. Il fallait faire des exemples. Mais ici, à Los Angeles, elle pouvait tout simplement disparaître dans cette ville-océan, il n’existait aucun moyen de mettre la main sur elle et de lui apprendre qu’on ne s’adressait pas de cette manière à un Jaguar.

Depuis presque une semaine, à présent, il n’arrivait pas à se débarrasser de ce malaise qui ressemblait à de la honte. Sans cesse, il se demandait si, oui ou non, il avait tué ce Demetrio. Et il en voulait à la vieille de lui avoir encombré l’esprit de cette façon. Pareils sentiments lui étaient inconnus à l’époque où il était chez les Jaguars. Au Guatemala, quand les gens vous regardaient avec une haine aussi intense que celle de la vieille, ou quand ils faisaient de grands efforts pour ne pas vous regarder du tout, ça ne vous collait pas à la peau comme ça. Ces mauvaises pensées persistaient parce qu’il était dans l’incapacité de retourner à la caserne pour oublier, au milieu de ses frères.

À la caserne, chacun savait qu’il était quelqu’un de bien et d’honorable et il sentait la justesse de sa cause dans la force des hommes qui l’entouraient, alignés avec leurs armes brillantes, fiers et prêts au combat. Mais s’il lui était impossible de rejoindre son unité puisqu’il était en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Californie, il pouvait toujours aller voir son ami Mauricio Lopez, le seul autre Jaguar qu'il connaissait à Los Angeles. Dès qu'il parlerait à ce copain, son malaise cesserait. Il lui parlerait de la vieille femme, il lui dirait que depuis le jour où il l'avait giflée ses collègues d'El Pulgarcito feignaient de ne pas le connaître, comme s'il était différent de celui à qui ils avaient fait confiance et qu'ils appréciaient auparavant. Il parlerait à Lopez des regards en coin et des silences gênés, même de la part de Duarte qui avait eu vent de l'incident par les commérages de Carlos Avilés.

Lopez et Longoria avaient été ensemble à Fort Bragg et au Panamá, où ils avaient subi les moqueries de Salvadoriens prétentieux qui les traitaient comme des cousins demeurés. Longoria n'avait pas rendu visite à son ami depuis plusieurs mois, et il se rendait compte à présent que c'était une erreur : il est important de garder le contact avec ses frères.

Une fois qu'il eut terminé son travail, il alla à pied d'El Pulgarcito jusqu'à Hoover Street. Là, il attendit le bus orange et blanc menant en trois quarts d'heure à Watts, où vivait Lopez. Une des raisons pour lesquelles il n'avait pas rencontré Lopez depuis si longtemps était qu'il habitait loin, dans une partie de la ville où, disait-on, il ne se passait que des choses déplaisantes. Le téléphone de Lopez avait été coupé, mais comme on était samedi, Longoria espérait qu'il serait à la maison.

Quand le bus arriva, il ne restait que des places debout. Le véhicule ployait comme un animal de trait trop chargé, raclant presque le bitume. Longoria se tortilla entre les corps serrés et trouva une place près du milieu. Un climatiseur couinait au-dessus de lui, incapable de lutter contre toute cette chaleur humaine et cette transpiration. Avec tous ces gens au teint brun que l'épuisement rendait lourds et qui se poussaient mutuellement, il aurait tout aussi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bien pu être chez lui, à Ciudad Guatemala ; sauf qu'ici personne n'était monté sur le pare-chocs arrière, personne ne se pendait à l'extérieur de la portière de devant, car les chauffeurs gringos ne toléraient pas ce genre de chose.

Un quart d'heure plus tard, quand la moitié des passagers furent descendus à l'arrêt de Washington Boulevard, Longoria alla s'asseoir. Le bus était protégé contre l'air sec des rues par des fenêtres en plastique teintées, couleur gris fumée. Des tas de noms et d'insultes avaient été gravés sur l'écran devant lui, rendant floues et peu visibles les vues du centre de Los Angeles qu'il traversait. Dehors, des hommes et des femmes étaient massés à chaque carrefour, presque tous portant leurs affaires dans des sacs en plastique. Les magasins défilaient les uns après les autres. Imelda, pâtisserie hondurienne. Les vols les moins chers pour Mexico ! Restaurant salvadorien Cojutepeque. Des SDF solitaires flottaient le long des trottoirs, et on s'écartait devant eux. D'autres magasins. El Chapín, épicerie guatémaltèque. De vieux bâtiments en brique. Une autre agence d'El Pulgarcito Express (la numéro trois). Ici et là, une vitrine condamnée, une boutique fermée. Un énorme magasin de pièces détachées pour automobiles avec de grands étalages dans les vitrines – un des rares bâtiments modernes dans cette longue rue.

Lorsque le bus passa sous l'autoroute de Santa Monica pour entrer dans South Central Los Angeles, Longoria se mit à compter les numéros des rues. Il était monté près de la 8e rue et maintenant on arrivait à la 35e. Lopez vivait dans la 109e.

Longoria était déjà venu plus d'une fois à South Central. Ça ressemblait au reste de Los Angeles, sauf qu'ici les Latinos vivaient à côté des Noirs. Longoria n'avait jamais eu de problème avec les Noirs. Ils demeuraient entre eux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand on avait affaire à eux, ils étaient directs et sans ambiguïté, comme les gens qu'il avait connus dans l'armée. Ils ne s'amusaient pas à de petits jeux, ce qui lui plaisait. On savait toujours de quel côté ils étaient et à quoi s'en tenir.

South Central Los Angeles ressemblait beaucoup au quartier où vivait Longoria, mais avec moins de monde dans les rues. Par endroits, il n'y avait même aucun piéton. Dans d'autres, seuls quelques magasins étaient ouverts. Certains bâtiments n'étaient que des coquilles vides : quatre murs et pas de plafond ; des annonces peintes sur la façade, presque effacées par le passage du temps. Quelques immeubles semblaient avoir brûlé, et ce depuis bien des années : ne subsistaient que des murs de briques roussis, comme des éléments d'un décor de cinéma, et des barres de fer cassées et tordues en train de rouiller. En regardant ces ruines, Longoria se dit qu'une guerre avait dû s'y dérouler, mais il n'avait aucune idée de quand. C'était le genre de marque qu'une armée de conquérants imprime à un paysage, la noire signature du feu, la main de la destruction aveugle célébrant la victoire. Aussi ces ruines éparpillées le long de Hoover Street lui paraissaient-elles familières. Mais au nom de quoi cette guerre lointaine avait-elle été menée ?

Il descendit du bus à la 109e rue et parcourut à pied cinq pâtés de maisons vers l'est jusqu'à la maison de son ami. Lopez s'était bien débrouillé – il était mécanicien dans un garage – et il avait gagné assez d'argent pour acquérir une petite maison et loger sa famille ici. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, Lopez lui avait dit que de nombreux Guatémaltèques vivaient désormais à Watts.

Longeant une pelouse envahie de pissenlit, Longoria gravit les marches jusqu'à une porte en acier noir à l'aspect presque martial. Il frappa, et la porte rendit un bruit de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ferraille. Après une bonne minute passée à frapper ainsi et à essayer de regarder à l'intérieur par une série de trous minuscules percés dans un écran d'acier, il repéra une ombre qui bougeait.

La porte s'ouvrit et Lopez apparut. Mais il avait l'air si différent de l'homme dont Longoria se souvenait que celui-ci se demanda s'il ne s'était pas trompé de maison.

Pendant des années, Lopez avait eu le crâne presque rasé comme lui, conformément à l'habitude prise durant leur séjour à l'armée. Et voilà que ses cheveux jaillissaient de sa tête en une masse bouclée, emmêlée et asymétrique. Son visage était couvert de grandes rides évoquant celles que laisse un oreiller. Lopez devait être en train de dormir alors qu'on était à peine en fin d'après-midi. Il était tout habillé. Sa chemise bleue pâle de mécanicien portait sur le haut de la poitrine, à gauche, un insigne annonçant « MAURICIO », et des auréoles de sueur ornaient ses aisselles et son buste. Ses yeux verts avaient une expression lointaine.

« Lopez ? C'est moi, Longoria. Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ?

— Longoria. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu te voir, je voulais discuter. »

Ils s'étaient connus sur un terrain de basket, près de la place centrale d'un village situé dans les montagnes du Huehuetenango et dont il avait oublié le nom depuis longtemps. À l'époque, tous deux n'étaient pas encore chez les Jaguars, juste dans une des unités ordinaires de l'armée. On les avait fait mettre en rang sans ordre précis pour se préparer à partir en patrouille. Leur section, nouvelle, se composait de conscrits venus de tout le pays : des quetzaltecos, des jutiapenses, des capitalinos. Longoria s'était trouvé à côté d'un homme dont le nom, « Lopez », était cousu sans soin sur sa chemise. Ce canche – un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

blond – au teint clair avait des yeux espiègles, verts, qui jetaient des regards furtifs comme pour évaluer la situation, et un grand sourire s'étalait sur son visage. Il arrivait des provinces de l'Est, où les gens sont connus pour être des petits malins et des blagueurs. Pendant des jours et des semaines, Lopez continuerait à sourire, mais plus aussi franchement qu'en ce premier matin sur le terrain de basket ; et, au bout de quelques mois, le sourire aurait disparu.

Lopez semblait trouver quelque chose d'amusant dans ce que disait leur nouveau capitaine. Pour sa part, Longoria ne voyait rien de drôle là-dedans, car le capitaine était en train de tenir un discours censé motiver ses hommes contre l'ennemi sévissant dans la région.

« La moitié de ces subversifs n'ont même pas de fusil. Aucun d'entre eux n'a d'uniforme. Pour se battre, ils se servent de gourdins ou de machettes. Parfois, ils essaient de vous jeter des sachets de chaux dans les yeux. »

Cette dernière remarque provoqua chez Lopez un petit rire, un gloussement que le capitaine parut ne pas remarquer.

« Ils ont absolument rien. On les écrasera », poursuivit le capitaine. Cet homme maigre à la peau claire rosie par le soleil avait une petite vingtaine d'années, et il était rasé de frais, avec des coupures de rasoir sur les joues et le menton. « C'est pas pour rien qu'ils s'appellent l'Ejército Guerrillero de los Pobres : ils sont tous pauvres et n'ont pas de fusils, ou très peu. Une vraie bande de gonzesses, ces guérilleros. On aura pas de problème. »

Ils devaient patrouiller le long de la route au nord de la ville. Aller jusqu'à dix kilomètres à l'extérieur et voir s'il y avait des activités subversives. Puis rentrer, manger, prendre un bon repas. Cette fois, ils auraient un supplément de viande parce qu'ils étaient maintenant de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vrais soldats et qu'ils protégeaient la patrie.

On avait dit à Longoria d'observer une distance d'au moins cinq mètres entre les hommes devant et derrière lui. « Protection en cas d'embuscade, pour que la compagnie ne soit pas anéantie. Ne restez pas groupés. »

Sur la route de gravier, un tapis sinueux de minuscules cailloux gris, Lopez marchait en tête à la distance requise, et il sifflotait doucement une chanson dont il chantait aussi parfois des paroles à mi-voix. « Mami, el negro está rabioso… »

C'était l'époque de l'année où les campesinos plantaient des haricots autour des tiges de maïs, où ces minces pousses vertes s'enroulaient autour de l'axe rigide du maïs. Tandis que la compagnie gravissait une pente légère en direction de la montagne, les vrilles de haricots bordaient la route des deux côtés. Longoria s'était occupé de haricots aussi longtemps que remontaient ses souvenirs. C'était d'ailleurs ce qu'il aurait été en train de faire s'il ne s'était pas retrouvé dans cet uniforme vert, à avancer précautionneusement sur le gravier avec ses nouvelles bottes, les premières qu'il eût possédées de toute sa vie. Il avait l'impression d'avoir de la chance. Marcher au pas n'était pas si dur que ça ; seuls les citadins ne le supportaient pas. Lopez aussi devait avoir en lui du campesino, car son pas était ferme. Le travail de soldat était facile, comparé au travail de la terre.

Longoria se trouvait vers le milieu de la longue colonne sinueuse qui s'étendait sur plus d'une centaine de mètres lorsqu'on fit feu sur eux : tap-tap-tap, comme des applaudissements venant de la forêt de pins maladifs sur la crête. Les guérilleros se trouvaient quelque part derrière ces arbres et crachaient leurs balles sur Longoria et les hommes autour de lui. Il embrassa le sol, fraternisant avec les aiguilles de pin et les cailloux, et se demanda ce qu'il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ressentirait si une balle l'atteignait. Alvaro, avec lequel il était ami depuis le camp d'entraînement, était allongé sur le ventre à cinq mètres de lui comme l'exigeait le règlement, la joue plaquée contre le sol de la même façon qu'il l'avait appuyée contre celle de Longoria quand ils avaient dansé ensemble.

« L'armée n'est qu'un ramassis de pédés ! De valets de l'impérialisme ! Vous baisez avec votre propre mère ! hurlaient les guérilleros.

— On baise avec la tienne ! leur cria le capitaine. Saloperies de communistes ! Sortez et venez vous battre !

— Les gringos vous la mettent dans le cul ! répliqua une voix depuis les bois. Tapettes !

— Rendez-vous. Rejoignez-nous, battez-vous pour la bonne cause ! lança une autre voix en mauvais espagnol avec un accent indien. Battez-vous pour les pauvres ! »

Plusieurs hommes de la compagnie éclatèrent de rire.

« Apprends à parler espagnol, abruti d'Indien ! cria un des soldats.

— Et les Russes, combien ils vous paient ? renchérit un autre. Bande de maricas. Il y a combien de Cubains avec vous ? »

Longoria entendit quelque chose siffler au-dessus de sa tête et puis, quelques secondes plus tard, une détonation résonna à la cime des arbres.

À sa gauche, Lopez se souleva, s'accroupit et mit ses mains en porte-voix. « Hé, Turco ! C'est toi ? hurla-t-il en direction des arbres. Turco Gómez de Gualán ! C'est toi, j'en suis sûr !

— C'est qui ? répondit la voix de la crête.

— Je suis sûr que c'était lui, dit Lopez aux hommes près de lui. Turco, c'est moi ! Mauricio ! De l'usine Coca-Cola ! »

Un long silence suivit. Lopez mit de nouveau ses mains en porte-voix, et il arborait un grand sourire comme un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gamin qui taquine un copain dans la cour de l'école. « Hé, Turco, qu'est-ce que tu fous, là-haut, à te battre avec ces délinquants ? »

Un autre long silence, et ensuite : « Je connais pas de Mauricio ! » Deux coups de feu partirent des arbres.

« Avancez, imbéciles, hurla le capitaine. Avancez. Dans les bois. »

Accroupi, marchant en canard, le capitaine gravit la pente, s'abritant derrière un tronc d'arbre avant de s'avancer jusqu'à l'arbre suivant. Apeurés, les conscrits le suivirent en l'imitant, tels des canetons en tenue de camouflage dans le sillage de leur mère.

Les tirs sporadiques venant de la crête se transformèrent en un feu nourri. Ce fut pour Longoria le premier vrai moment de trouille aiguë. Levant son fusil, il tira à l'aveuglette et courut dans la montée. Les coups de feu cessèrent de nouveau, et Longoria n'entendit plus que le son de sa trachée aspirant l'air frénétiquement tandis que son cœur cognait.

Il arriva au sommet de la colline, là où s'était tenu l'ennemi. L'unité fouilla la crête. Ils donnèrent des coups de pied contre le sol et son matelas d'aiguilles de pin, mais ne trouvèrent que des douilles éparpillées. Apparemment, les guérilleros s'étaient échappés par une petite vallée à l'ouest, puis fondus dans un champ de maïs très dense. À moins qu'ils ne soient partis à l'est vers la colline suivante pour disparaître dans un autre petit bois.

« Ils se sont enfuis, cria un soldat. On a gagné !

— Sois pas idiot, répondit son sergent. Ils s'enfuient tout le temps. C'est comme ça qu'ils se battent.

— Hé, capitán ! hurla un des hommes au bas de la pente. On a un blessé, ici. »

À quelques mètres à peine du talus contre lequel Longoria s'était abrité des tireurs embusqués, un homme

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

était allongé sur le ventre, son fusil-mitrailleur à côté de lui. Longoria se précipita dans la pente, glissant sur la terre qui s'effritait. Le soldat qui avait demandé de l'aide retourna le blessé. Alvaro. Du sang avait coulé sur son front à partir d'une blessure qui semblait localisée derrière l'oreille. Une de ses mains reposait sur son ventre.

« Quelle malchance, dit le soldat. Personne d'autre n'a été blessé, et ce type se prend deux balles.

— En métal marxiste super rare, chuchota Lopez à Longoria. Il faudrait avertir le capitaine que les communistes ont une arme secrète : des gourdins qui tirent des balles ! »

Prenant une bâche pour en faire une sorte de hamac, Longoria, Lopez et deux autres soldats transportèrent Alvaro sur la route en gravier jusqu'à une clairière où ils attendirent un hélicoptère. Très probablement, Alvaro était déjà mort. Mais leur compagnie ne possédait pas d'auxiliaire médical et personne n'avait envie de prendre le pouls du blessé. Son visage avait perdu toute couleur, et le sang sur son front s'était transformé en croûte bleue. Il avait les traits tordus comme s'il avait avalé quelque chose d'amer. Une fois qu'ils l'eurent posé, Longoria s'efforça de ne pas regarder son ami, de ne pas se rappeler qu'on l'avait obligé à danser avec lui dans la caserne. Le reste de la compagnie s'était regroupé autour d'eux, et les hommes oubliaient déjà leur seule perte : ils bavardaient en gesticulant et, par des pantomimes compliquées, rejouaient le bref combat de cette journée, élaborant déjà des histoires invraisemblables.

Ils déposèrent Alvaro dans l'engin métallique et montèrent à leur tour. Ils furent aussitôt soulevés dans les airs, et en un seul virage rapide se retrouvèrent bien au-dessus des arbres. C'était le premier vol de Longoria. Dépassant le village d'où leur expédition avait démarré, ils se dirigèrent vers la base de Huehuetenango. Alvaro gisait sur le plancher, immobile, avec toujours la même

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

expression. Quel dommage qu'il ne puisse pas ouvrir les yeux, profiter de l'excitation et de l'euphorie provoquée par cette balade en hélicoptère, songea Longoria. Alvaro était comme lui un campesino, et il aurait aimé la vue sur les champs, constater à quel point leurs lopins de terre paraissaient petits quand on montait à quelques centaines de mètres dans le ciel. Ce vol en hélicoptère justifiait toutes les humiliations du camp d'entraînement. Longoria pouvait voir le pilote dans le cocon de verre que formait le cockpit : il portait un casque rond d'astronaute avec des fils et des micros. Ils se tenaient dans les airs, à l'intérieur d'une machine, et ces seules pales tournoyantes au-dessus de leurs têtes suffisaient à les maintenir dans le ciel.

« C'est la première fois que je vole », cria Lopez par-dessus le rugissement du moteur. Il rayonnait et faisait de grands gestes en direction du panorama verdoyant au-dessous d'eux.

« Moi aussi. »

Longoria vouerait une gratitude éternelle à l'armée pour lui avoir permis de voler, d'être porté à plusieurs centaines de mètres au-dessus des champs par les pulsations d'un moteur semblables à des battements de cœur. Dans l'hélicoptère, il vit l'homme qu'il avait été avant d'entrer dans l'armée et celui qu'il était devenu. Lorsqu'on cultive un lopin de terre, il en existe tout autour des dizaines d'autres semblables – non, des centaines et des milliers. Pour la première fois, il vit quelle était sa place dans le monde.

Le vol en hélicoptère ne dura pas plus de vingt minutes. Comment était-il possible que des pales aussi étroites réussissent, en tournant, à emporter autant de métal, autant de gens ? Ça s'était terminé trop vite.

Longoria et un infirmier soulevèrent Alvaro, et le placèrent sur une civière roulante qui l'emporta aussitôt. Puis Lopez demanda si Longoria et lui pouvaient prendre l'hélicoptère

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour rejoindre leur unité, mais l'auxiliaire médical leur répondit qu'ils devraient retourner en camion. Seuls sur un terrain de football, ils regardèrent l'hélicoptère décoller et les feuilles d'herbe autour d'eux s'aplatir comme si elles avaient une sainte terreur de la machine qui s'élevait et disparaissait dans l'azur. Longoria était très déçu.

Longoria écarta Lopez et entra dans le séjour. Des vêtements sentant le renfermé jonchaient le plancher telles des moisissures, et le grand buffet était dépourvu du service en fausse porcelaine ancienne dont il se souvenait vaguement. Des rectangles de peinture claire sur les murs poussiéreux montraient qu'on avait enlevé des cadres avec leurs photos. Longoria était abasourdi : quelqu'un avait pillé la maison de Lopez, lui avait tout volé. Cette pièce débordait autrefois de meubles, et sur les murs étaient accrochés les portraits de rigueur, ceux de la mère, du père et des enfants. Ne restaient à présent qu'une table basse trapue et un divan où trônait une couverture froissée.

« Hombre, qu'est-ce qui se passe ? On t'a cambriolé ? »

Longoria scruta le visage de son ami pour y chercher une réponse. Lopez paraissait un petit peu plus alerte mais pas encore tout à fait en possession de ses moyens. Longoria le secoua par l'épaule et finit par lui prendre le menton.

« Réveille-toi, cabrón. Il est quatre heures de l'après-midi. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es saoul ? C'est pas parce qu'on t'a volé tes affaires que tu dois picoler… Au fait, où est ta femme ? Elle est partie parce que tu t'es saoulé – c'est ça ? Allez, réveille-toi.

— Porte-moi de l'eau, répondit enfin Lopez. J'ai la gorge sèche. »

Enjambant les vêtements éparpillés dans le séjour, Longoria gagna la cuisine. Là, dans l'évier, il trouva un gobelet Donald Duck en plastique qu'il remplit d'eau du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

robinet.

Lopez but toute l'eau d'un seul trait puis alla s'asseoir sur le divan. Il se taisait, mais sa mâchoire bougeait constamment comme s'il mâchait du chewing-gum. Sur la table basse, un petit peloton de flacons ambrés se tenait au garde-à-vous. Longoria en examina les étiquettes. Dosages en milligrammes et indications pharmaceutiques. À prendre avec les repas. Ne pas conduire des engins lourds. Mellaril. Cogentin. Quatre fois par jour. Trois fois par jour. Peut provoquer de la somnolence. Et sur chaque flacon, le nom de Lopez.

« Tous ces médicaments, dit Longoria. Pourquoi est-ce que tu en prends autant ?

— J'ai été malade. » Lopez était mal assis sur le divan, et il essayait de se tenir droit comme s'il reprenait possession de son corps pour la première fois depuis longtemps.

« Malade ?

— Ces médicaments m'aident bien. Ils m'aident même beaucoup. C'est quoi, déjà, le mot que le docteur a employé ? J'oublie… Estabilizar. Ils me stabilisent.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le docteur m'a convaincu. D'abord je voulais pas le croire, mais il m'a montré. Je suis allé le voir à l'hôpital. Un médecin vraiment très gentil. Un Noir. Il m'a dit qu'avec ces médicaments je me sentirais mieux, et c'est vrai. Seulement, maintenant, il faut que je dorme davantage. »

Longoria examina de nouveau les flacons en se demandant de quelle maladie souffrait son ami. Peut-être avait-il eu un accident du travail. Le métier de mécanicien comporte des risques. Mais, apparemment, la maison était déserte. La dernière fois que Longoria était venu, des enfants jouaient dans cette salle de séjour et une odeur de plátanos fritos flottait depuis la cuisine.

« Je ne savais pas que tu étais allé à l'hôpital, déclara

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Longoria.

— C'est quand Dahlia m'a quitté, quand elle est partie avec le bébé. »

Lopez s'arrêta brusquement, comme si quelqu'un d'autre avait parlé et lui avait fait part de cette information pour la première fois.

« Le bébé ? Et l'autre ? Ton petit garçon ?

— Dahlia m'a quitté, et je suis allé à l'hôpital après. Ou bien peut-être avant. Elle a pris le bébé.

— Mais Mauricio junior, où est-ce qu'il est ?

— Il est mort.

— Quoi ?

— Tu ne savais pas ?

— Non ! Quand ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Dahlia m'a quitté, répéta Lopez. Elle a pas eu tort. Elle a bien fait. Je lui avais cogné dessus. Elle a eu des coupures et d'autres machins. Alors elle m'a quitté.

— Attends. Ton fils, comment est-ce qu'il est mort ? »

Lopez enfouit son visage dans ses mains, et des larmes s'échappèrent, roulèrent le long de ses joues. Longoria n'avait jamais vu son ami pleurer. Lopez était un Jaguar. Longoria se rappelait parfaitement avoir marché derrière lui à travers la jungle et gravi des montagnes ; pendant des kilomètres et des kilomètres, il avait gardé les yeux fixés sur les bottes de Lopez. Ce type ne ralentissait jamais parce qu'il était trop têtu ou trop bête pour admettre son épuisement. Maintenant, voilà qu'il était devenu quelqu'un d'autre, un homme qui pleure. Je suis venu il y a quelques mois à peine, et il allait très bien.

Écœuré, Longoria le laissa seul pour chercher des indices susceptibles de lui révéler ce qui était arrivé. Dans la cuisine, une odeur de lait aigre et de poubelles. La cour derrière la maison était jonchée de boîtes de bière, de jouets, de bouts de bois, et il y avait un vieux banc de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

musculation au siège en plastique rouge décoloré et craquelé par le soleil. Dans les chambres, des vêtements de femme et d'autres jouets éparpillés partout. Il sortit sur la véranda et jeta un coup d'œil au voisinage.

La rue était devenue jaune orange sous la dernière lumière de l'après-midi. Trois filles – deux Latinas et une Noire – jouaient à la marelle sur le trottoir devant une maison recouverte de stuc vert et récemment repeinte dont les rosiers explosaient de rouges pâles et foncés. Dans cette rue, il y avait beaucoup de belles demeures, avec une abondance de cactus bien entretenus, de buissons joliment taillés et de sentiers bordés de briques passant à travers les pelouses. Mais quelques bâtisses avaient leur peinture écaillée, des fenêtres condamnées ou des murs couverts de graffitis tracés pêle-mêle à la bombe. Sur un comble à pignon, une série de lettres lourdement empâtées dominait le voisinage comme un panneau d'affichage et proclamait la présence d'un gang local, le « Vermont 13 ».

Tout était comme dans son souvenir, sauf la maison de Lopez. L'herbe du jardin de devant montait jusqu'à la taille, aussi épaisse et mal entretenue que les cheveux de son propriétaire. Revigorés par les pluies récentes, les rosiers fleurissaient de façon anarchique et un tapis de pétales pourrissait sur les allées. La clôture grillagée qui délimitait la propriété était devenue un piège pour les emballages plastiques et les journaux poussés par le vent. Qu'était-il arrivé au Lopez fanatique de propreté, à celui qui lui avait appris à faire son lit de façon à tendre les draps autant qu'une peau de tambour ?

Quand il rentra dans le séjour, Longoria fut grandement soulagé de découvrir que son ami avait cessé de pleurer. « Qu'est-ce qui est arrivé à Mauricio junior ? demanda-t-il sans ménagement. Comment est-il mort ?

— Tu le savais pas ? répéta Lopez avec un air troublé et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

irrité.

— Non.

— Je revenais juste du travail, j'allais ouvrir la porte quand ils me l'ont dit. Il était à l'école. Ça s'est passé là.

— À l'école ?

— Les gangs. Ils ont tiré sur le garde chargé de la sécurité. C'est une école pour des petits, mais elle a un vigile chargé de la sécurité. »

Lopez posa son index juste sous sa paupière et la fit descendre, découvrant ainsi un croissant rose. « Aquí, précisa-t-il. La balle a atteint mon fils à cet endroit.

— Quelle saloperie, ces gangs, cracha Longoria.

— On ne m'a pas autorisé à le voir tout de suite. C'est les gangs qui ont fait ça. Les cholos. Ils voulaient tuer le garde. Ils l'aimaient pas.

— Ces connards dans les gangs savent pas tirer. Ils visent même pas, ils appuient sur la détente, point final.

— Il était au milieu de la cour. À côté du drapeau. Et la balle est arrivée comme ça et l'a atteint. En pleine cour de récréation. »

La main droite de Lopez, qui reposait sur sa jambe, se mit à trembler. « Les flics ne voulaient pas que je le voie. » Il leva vers Longoria des yeux implorants, désespérés. « Pourquoi est-ce que tu me poses ces questions ? Pourquoi tu m'obliges à te le raconter ?

— J'étais pas au courant.

— M'oblige pas à le raconter. Pas encore une fois. Je m'en sortais bien, et puis voilà que t'arrives et que tu m'obliges à raconter. »

Comme il transpirait à présent, il s'essuya le front avec une main.

« Mais, hombre, je savais pas.

— Ils m'ont pas laissé voir son corps. Il est juste resté là, allongé dans la cour pendant une heure. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Longoria tenta de se rappeler le visage de ce garçon. Un gamin vif avec les mêmes yeux verts que son père, il devait avoir dans les cinq ans la dernière fois que Longoria était venu. Un enfant soigné, aux vêtements propres et repassés, aux cheveux coiffés avec une raie sur le côté, ondulés mais pas frisés comme ceux de Lopez. Mauricio junior parlait anglais à son père, et celui-ci lui répondait en espagnol.

Pourquoi une balle tomberait-elle du ciel pour frapper Mauricio junior sur la joue, juste au-dessous de l'œil ? Pourquoi une balle chercherait-elle un enfant dans une cour de récréation américaine au milieu de la journée ? Qui avait donné les ordres à ces balles ? Les cholos ? Longoria avait du mal à croire que ce genre de chose arrive par hasard. D'après son expérience, des balles n'atteignaient pas des enfants par hasard.

« Dahlia m'a tenu pour responsable, déclara soudain Lopez.

— Quoi ?

— J'avais rien à voir avec ça. J'étais au boulot, mais elle m'a accusé quand même. Je le sais. C'est pour ça que je lui ai cogné dessus. Parce qu'elle n'avait pas le droit de m'accuser de quoi que ce soit.

— Ça n'a aucun sens. Pourquoi t'accusait-elle ?

— J'ai essayé de la faire revenir, poursuivit Lopez en tirant sur ses boucles. Mais tous ces machins m'en empêchent. » Il quitta le divan pour arpenter la pièce en montrant du doigt les sous-vêtements et les chaussettes sales. « Regarde un peu ce bordel. Regarde-moi. J'étais pas comme ça avant.

— T'étais toujours impeccable, dit Longoria en s'efforçant de ne pas laisser paraître sa colère. Et propre.

— C'est quand je l'ai vu. Ils ont fini par me le montrer, son corps. J'aurais pas dû le regarder dans cet état. Mais il le fallait. J'étais son père, il fallait que je voie. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il s'interrompit et examina ses mains de mécanicien où de faibles traces de cambouis demeuraient incrustées sous ses ongles.

« Tu t'es remis à boire, hein ? lança Longoria. Je t'avais dit de pas le faire.

— Non, c'est pas vrai. Je ne bois plus.

— Tu prends des médicaments pour ça, pas vrai ? Pour t'empêcher de boire.

— Non. Les médocs, c'est pour m'aider à oublier que je l'ai vu. Il avait le visage qui saignait et il était étendu à côté du drapeau.

— Arrête.

— Il avait le visage qui saignait. Une balle. » Lopez fit une pause comme s'il répugnait à dire ce qui venait ensuite. « Je l'ai vu allongé par terre. J'ai vu mon garçon qui saignait à cause d'une balle. On lui a tiré dessus, Longoria. Une balle l'a tué.

— C'est les gangs qui ont fait ça. Tu l'as dit toi-même. C'est pas toi, mais les gangs.

— Il avait les yeux encore ouverts. » Lopez se remit à pleurer, et ses larmes semblèrent suivre sur ses joues des sillons habituels. « Je l'ai vu, et c'était comme tous ces trucs que j'ai vus avant. J'ai commencé à me souvenir de tout ça.

— Prends un comprimé, cabrón ! s'exclama Longoria en tendant la main vers un des flacons ambrés. Tu perds le contrôle de toi.

— Je me suis juste mis à me souvenir. » Lopez porta ses mains à ses tempes comme si quelque chose était collé là, sur la peau. « Et maintenant, j'arrive plus à oublier. »

Longoria décapsula le flacon, et des gélules bleues tombèrent au creux de sa main.

« Prends ça et ferme-la avant que je t'en colle une. Arrête de te conduire comme une gonzesse. »

Il jeta les gélules à Lopez qui leva les bras en un timide

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

geste de défense.

« Fais pas ça. » Lopez tomba à genoux et entreprit de ramasser les gélules. « Elles coûtent cher. »

Longoria se dirigea vers la sortie. Il n'était quand même pas obligé d'écouter ce genre de chose. Lopez n'était plus l'homme dont il se souvenait. Le Lopez qu'il avait connu était quelqu'un de fort et de courageux, un vrai combattant.

« T'es devenu fou ! cria Longoria juste avant de faire claquer la porte en fer derrière lui. Prends tes médicaments ! »

L'armurerie Art's Gun Bonanza était située dans un mini-centre commercial d'Alvarado Street, à quatre rues environ du parc MacArthur. Un panneau dans la vitrine annonçait gaiement : « OUI, NOUS AVONS L'AK-47 ! » Longoria s'y rendit tout droit après sa visite à Lopez, même si, du coup, il arriverait en retard à son rendez-vous avec Reginalda.

Derrière le comptoir se tenait un gringo pourvu d'une moustache broussailleuse et d'une peau évoquant à la perfection des cratères lunaires. C'était Art en personne, un homme dont l'expression fatiguée semblait dire qu'il avait été victime du braquage de trop. Sur sa hanche, un pistolet dans son étui, et sa main se porta dessus quand Longoria franchit le seuil. Un agent de sécurité en blouson jaune somnolait sur une chaise pliante à côté de la rangée de fusils de chasse. Des mitraillettes et des fusils semi-automatiques pendaient à un présentoir derrière le comptoir. Parmi eux se trouvait l'AK-47 promis, avec sous son ventre un chargeur en forme de croissant. Longoria se pencha sur la vitrine pour examiner les armes de poing disponibles, pour la plupart des pistolets automatiques. De lourds morceaux d'acier gris, noir ou chromé s'alignaient de façon très distincte, chacun avec sa petite étiquette et son prix au bout d'un fil. C'étaient de jolies armes, pratiques et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

efficaces, surtout les 9 mm argentés. Longoria en avait possédé un, autrefois ; un des formateurs américains de Fort Bragg le lui avait offert.

Les membres du gang qui avaient tué le fils de Lopez s'étaient sans doute servis d'un 9 mm. C'étaient les gangs qui étaient responsables de ses larmes et de ses médicaments. Lopez était un guerrier, mais il avait été vaincu par une seule balle, celle d'un cholo incapable de tirer droit. Tant de gangs circulaient dans cette ville, des dizaines de petites armées, y compris celle qui établissait parfois son quartier général sur les marches du Westlake Arms. Mais les fusillades perpétuelles dans sa rue représentaient une menace à laquelle il n'avait guère pensé jusqu'à maintenant.

Lorsqu'il voyait ces cholos sur les marches à l'entrée de son immeuble, il échangeait avec eux des regards tendus, virils ; ils se toisaient. Longoria percevait en eux quelque chose de familier, et cette reconnaissance devait être réciproque parce qu'ils ne le bousculaient pas et n'essayaient pas non plus de l'intimider comme ils le faisaient avec les autres. Les yeux des cholos exprimaient à la fois de la dureté et de la tristesse, leurs visages étaient ceux de garçons qui savent ce qu'une balle peut faire à la chair, et combien on se sent impuissant quand on entend des coups de feu et qu'on plonge pour se mettre à l'abri.

Ces membres de gangs étaient des enfants qui faisaient la guerre – ça, c'était clair. Longoria avait lui aussi participé à une guerre, mais la sienne était désormais terminée. Pour lui, les batailles avaient pris fin depuis plusieurs années, même s'il apprenait dans les journaux ou parfois par des amis qu'elles se poursuivaient encore là-bas, dans la jungle, à des milliers de kilomètres d'ici. Pour autant qu'il puisse en juger, les cholos livraient ce que ses formateurs de Fort Bragg appelaient une « guerre conventionnelle ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Leur jeu consistait à investir une position – comme les marches à l'entrée du Westlake Arms – et à la défendre contre un ennemi qu'ils savaient sur le point de leur tendre une embuscade. Pour marquer leur position, leur terrain sacré, ils avaient couvert le bitume noir de la rue d'un gigantesque graffiti au nom de leur gang : BIXEL 13. Ce graffiti avait la taille d'un camion ; il était si énorme que pour le voir distinctement on devait monter au moins au deuxième étage du Westlake Arms. Longoria arrivait à le lire depuis sa fenêtre, mais au niveau de la rue on aurait dit un assemblage géométrique insensé de lignes, de cercles et de carrés.

Le graffiti sur la chaussée était le drapeau de ces cholos ; ils se regroupaient autour de lui tout comme Longoria et les autres Jaguars s'étaient rassemblés autour du drapeau du Guatemala, avec ses couleurs bleu ciel et blanc et son quetzal au centre. Et, comme Longoria, les membres du gang avaient peint sur leur corps les symboles de leur allégeance. En poussant cette manie jusqu'à l'extrême : les tatouages ne couvraient pas seulement leurs bras, mais aussi leur poitrine, leur cou, leurs épaules, leurs doigts et parfois même leur visage. Ces tatouages proclamaient un genre de foi que Longoria comprenait bien et pour laquelle il avait même de la sympathie. Une façon de déclarer que leur fidélité était profonde comme le sang et la mort.

Ces enfants sur les marches de l'immeuble avaient combattu, et c'était quelque chose qu'on devait respecter. Cependant, Longoria saisissait mal l'origine et le but de leur guerre. Ils semblaient s'intéresser à la bagarre pour la bagarre. Pour quelle cause se battaient-ils ? Il n'était pas là question d'une idéologie ou d'un dessein historique de grande ampleur. Longoria, lui, avait combattu pour sauver le Guatemala du communisme, pour créer un pays de guerriers et d'hommes honorables. Les cholos défendaient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leur position uniquement pour prouver qu'on pouvait la défendre, ils faisaient étalage de leurs muscles et de leur courage en mettant quiconque au défi de tirer sur eux.

Et quand les coups de feu partaient, c'était sans aucune discipline de tir. Aucun tireur d'élite ne figurait sans doute parmi eux. Il les avait vus à l'œuvre lors d'une échauffourée : un ado corpulent et boutonneux, vêtu d'un poncho, brandissait un pistolet 9 mm semblable à ceux de l'armurerie Art's et courait sur le trottoir juste au-dessous de la fenêtre de Longoria. Ses bras avaient beau être tendus, ils étaient mous, et le garçon tirait en fermant les yeux alors qu'il était poursuivi par deux cholos maigrichons qui tiraient eux aussi n'importe comment. On aurait dit la pire des unités de l'armée guatémaltèque, la première dans laquelle on avait versé Longoria – une compagnie sans commandement efficace où l'on déchargeait ses armes sur des poules et des cochons avant de se saouler et d'envoyer des coups de feu en l'air.

Pas étonnant que le petit garçon de Lopez eût été pris dans leurs tirs croisés. Il n'était pas inhabituel d'entendre des détonations à l'extérieur du Westlake Arms et de découvrir sur le trottoir, un ou deux jours plus tard, un petit autel à la mémoire des morts, orné de cierges et de bouquets de soucis. Ces autels semblaient avoir jailli des taches de sang laissées sur la chaussée. Cela lui faisait penser aux mémoriaux érigés au Guatemala pour les morts de la guerre ou les victimes d'accidents, mais aussi pour les subversifs tués par l'armée.

N'importe qui pouvait tomber sous les tirs croisés de la guerre des enfants peints.

La visite de Longoria à Lopez lui avait fait comprendre que les gangs menaçaient sa sécurité physique autant que la vieille femme menaçait son esprit. Tous deux risquaient de le détruire s'il n'y prenait garde. Acheter une arme était la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

solution : avec un pistolet, il pourrait effrayer et chasser les cholos aussi bien que la prochaine vieille qui l'accuserait de méfaits dont il n'était pas responsable. Avec un pistolet, la confusion cesserait dans sa tête. Il serait de nouveau armé, exactement comme chez les Jaguars.

Il demanda à voir le pistolet argenté, et Art déverrouilla la vitrine à contrecœur. « Une belle arme, dit-il en y plongeant la main. Ça vous arrête quelqu'un. » En deux gestes rapides, il retira un chargeur de la crosse. L'étiquette indiquait 275 $, ce qui parut exorbitant à Longoria.

« C'est le moins cher, déclara Art. Si vous en prenez un neuf, il va vous coûter cent dollars de plus. Au minimum. »

Longoria rentra chez lui chercher l'argent liquide nécessaire sous son matelas avant de retourner à pied jusqu'à l'armurerie Art's Gun Bonanza pour acquérir l'arme et quelques munitions. Art compta l'argent deux fois et observa Longoria d'un œil critique lorsque celui-ci introduisit un chargeur plein dans le pistolet avant de le fourrer dans la poche de son blouson.

« Hé, mon gars, est-ce que je peux vous donner un petit conseil ? Vous n'avez pas le droit de porter un pistolet chargé comme ça. En fait, vous n'avez pas le droit de vous promener avec en public. Pas de façon visible. Tout simplement. Il doit être dans une boîte fermée à clé à l'arrière de votre voiture. C'est la loi. Si les flics vous attrapent avec un flingue chargé, ils vous le prendront. Et c'est pas la seule chose qu'ils vont vous faire. »

Longoria lança un regard irrité à ce monsieur je-sais-tout qui prétendait lui dire quoi faire avec l'arme qu'il venait d'acheter avec ses propres dollars américains.

« Eh, je vous avertis, c'est tout, ajouta Art, sur la défensive. J'essaie seulement de vous aider. »

Longoria tourna les talons pour s'en aller. Ces lois américaines étaient ridicules.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Au moins, gardez le chargeur hors du pistolet, d'accord ? »

Longoria s'arrêta, toisa l'armurier, puis fit ostensiblement tomber le chargeur à l'extérieur. Réveillé par le cliquetis métallique, le vigile sursauta.

« Eh bien, dit Art en secouant la tête. Ça m'apprendra à jouer les bons samaritains. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13

Formation de base

LE PARC ÉTAIT PRESQUE VIDE ce dimanche matin, à part quelques toxicos qui dormaient encore sur les pelouses et dont le corps couvert de rosée miroitait sous le soleil. Antonio passa rapidement devant une statue en ciment qui s'effritait – un Prométhée manchot tenant une torche brisée. Une voiture de police noir et blanc stationnait sur l'herbe à côté de cette statue. À l'intérieur, un policier sirotait son café tout en ajustant le gilet pare-balles sous son uniforme bleu nuit.

Antonio projetait de tuer un homme à moins de soixante mètres de cette voiture de police, mais il en nota à peine la présence.

Il voulait revoir le visage du soldat, garder l'image de cet homme devant ses yeux sans avoir peur. Je le fixerai et je me souviendrai d'Elena et de Carlos, puis je les vengerai d'un coup de ce tuyau que j'ai dans ma poche. Je le ferai pour les paysans qui sont sur ses photos, pour les morts anonymes. Il ne faut pas que j'oublie le conseil de Frank : le frapper à la tête. Qu'est-ce que ça me fera comme sensation ? Est-ce que ce sera comme taper sur un rocher ? Sur un melon ? Son crâne va-t-il se fendre et gicler ? Il avait envie d'uriner, mais il se retiendrait jusqu'au moment où il aurait tué le soldat.

Assis aux tables des jeux d'échecs, six hommes étaient engagés dans trois parties réglées par les tic-tac asynchrones des horloges. L'air autour des tables sentait le tabac et l'eau de Cologne. Le soldat n'était pas là. Pris d'une audace soudaine, Antonio s'approcha d'un joueur corpulent aux cheveux gris qui mâchouillait un cigare

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

– l'adversaire du soldat le dimanche précédent. Il s'efforça de prendre un ton naturel, comme s'il cherchait une connaissance.

« Excusez-moi, señor, mais connaissez-vous l'homme plutôt jeune qui vient jouer aux échecs ici ? Il a un tatouage sur le bras et s'appelle Guillermo, je crois. » Finalement, ce prénom servait à quelque chose.

« Vous voulez parler d'el sargento, répondit l'autre sans lever les yeux de l'échiquier. Je le connais. C'est un militaire, du moins à ce qu'il prétend. » Il déplaça vers l'avant son fou noir et prit le cavalier de son adversaire. « Et c'est un très mauvais joueur d'échecs. Il joue trop défensivement, sans jamais vouloir rien risquer. J'aime pas jouer contre lui. Ça me barbe. Le moindre coup lui demande un temps infini. Il a peur de perdre, voilà le problème.

— Il a peur de gagner, répliqua un homme à une autre table. Dans ce jeu, on doit être agressif.

— Comme avec les femmes ! lança un joueur coiffé d'un béret noir au moment même où sa main atterrissait sur l'horloge avec un grand claquement. Agressif !

— Nous, on l'appelle Longoria, précisa l'homme au cigare. C'est un de vos amis ?

— Non. Juste quelqu'un que j'ai rencontré une fois au Guatemala.

— En effet. C'est un Chapín, un Guatémaltèque. Il a cette façon bizarre de parler, lentement, comme vous d'ailleurs. Quand vous parlez, on dirait que vous chantez – bien cantadito. » Il s'esclaffa avec une voix rauque de vieux fumeur. « C'est votre compatriote, alors. Eh bien, si vous restez là un petit moment il finira par arriver, c'est sûr.

— J'espère qu'il jouera contre moi, cria une voix à deux tables de distance. Ça fait un bout de temps que j'ai pas gagné. » Quelques rires se firent entendre autour des échiquiers.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio fourra ses mains dans ses poches et se mit à danser d'un pied sur l'autre comme s'il luttait contre le froid ; on était pourtant en milieu de matinée, à présent, et il faisait beaucoup plus chaud. Il attendrait. Le tuyau était dans la poche arrière de son pantalon et dépassait de plusieurs centimètres, tel un panneau signalant ses intentions. L'homme au cigare parut le remarquer et regarda Antonio d'un air intrigué. Antonio lui répondit par un sourire, comme si trimballer un tuyau de soixante centimètres dans sa poche arrière n'avait rien d'extraordinaire.

Si le soldat avait été là comme je le supposais, tout serait déjà terminé.

Le temps passa, et Antonio se trouva bientôt ridicule, planté là à attendre de tuer l'assassin avec un tuyau devant tous ses amis. Il fallait que la chose soit accomplie aujourd'hui, rapidement, sans bavure ni hésitation.

Que ce salopard arrive vite !

Tous ces joueurs d'échecs seraient témoins de l'agression. Ils se regrouperaient autour du corps du soldat tatoué de la même façon que les voisins s'étaient attroupés devant la porte d'entrée d'Antonio à San Cristóbal Acatapán pour regarder Elena et Carlitos. Des regards vides en direction des cadavres, des gens rassemblés par la scène horrible et tragique devant eux.

Ce sera un divertissement pour les joueurs d'échecs ; ils raconteront à d'autres la mort du soldat, mais ils ne sauront pas le pourquoi de cette mort, ils n'en connaîtront pas les raisons précises, de même que les voisins à San Cristóbal n'ont jamais su pourquoi Elena et Carlos avaient été tués. Seul Antonio connaîtrait la vérité.

Ensuite, le soldat avait mangé une glace sur la place de San Cristóbal. Antonio s'approcha d'un paletero qui officiait tout près de là, lui acheta une glace et la dévora en moins d'une minute.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le dimanche, c'était le jour des échecs, un jour de détente. Après le trouble qu'avait causé en lui la vieille femme, après avoir vu Lopez en larmes, ça lui ferait du bien de reprendre ses vieilles habitudes, pensa Longoria. Mais d'abord le petit-déjeuner. Comme il avait lu quelque part que le café améliorait les fonctions cognitives du cerveau, il en buvait une ou deux tasses les jours où il jouait aux échecs, alors que d'ordinaire il n'en consommait pas. Car tout était bon pour avoir un petit avantage dans la compétition. Il se rendit à pied dans un restaurant d'Alvarado Street où il aimait prendre un plat quand il voulait se faire plaisir. Assis au comptoir devant une grosse omelette américaine, il lut La Opinión. La première page était consacrée au procès de plusieurs agents de police accusés d'avoir battu un Noir. L'affaire l'intéressant modérément, il sauta jusqu'aux informations internationales : les États-Unis venaient de reconnaître l'indépendance d'un pays appelé Bosnie.

Après le petit-déjeuner, il gravit la légère pente d'Alvarado Street, passa devant les motels des accros au crack puis devant les rangées de bureaux de prêteurs sur gages et de marchands ambulants, pour atteindre enfin les palmiers du parc MacArthur. Leurs troncs s'élevaient comme une file de serpents penchant tous vers l'est, tandis que le ciel, derrière eux, avait été débarrassé de son habituelle teinte marron par les vents froids de la nuit précédente.

Antonio attendit pendant une heure près des tables d'échecs, mais le soldat tatoué n'arrivait toujours pas. La pression de sa vessie étant devenue trop forte, il s'éloigna vers un talus planté de poivriers qui donnaient leur ombre à un coin du parc, et il pissa par terre. De la boue rejaillit sur ses chaussures. De retour près des tables, il suivit une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

partie entre un Cubain portant une casquette plate comme celle des chauffeurs dans les années 1940 et un homme dont le long visage, semblable à celui du Christ, était surmonté par une crinière de cheveux blancs en bataille. La partie touchait à sa fin, chacun n'ayant plus que son roi et une tour, chacun essayant d'être plus malin que l'autre jusqu'à ce qu'enfin l'homme à la crinière lève les bras et dise : « Partie nulle. » D'autres joueurs se présentèrent ; quelques-uns apportaient des pièces en plastique dans de petits sacs de cuir, d'autres des échiquiers souples qu'ils déroulaient sur les tables en pierre.

La journée avançait, et Antonio commençait à se dire que le soldat tatoué n'allait pas venir. Le parc se remplissait de familles et de poussettes, de ballons de foot et de ballons de baudruche. Comme les parties d'échecs l'ennuyaient, il décida de s'asseoir sur l'herbe.

Des enfants faisaient du vélo, un garçon jetait des cailloux dans le lac vert. La violence de ce qu'Antonio projetait de faire contrastait horriblement avec toute cette normalité autour de lui. Je vais tuer un homme.

Il resta là environ une heure de plus, assez longtemps pour voir pas moins de six passants inspecter le contenu des corbeilles à ordures toutes proches et en retirer une boîte en alu, une bouteille en plastique ou un journal. Une petite fille fluette s'approcha de lui et lui mit une boîte de chewing-gums Chiclets sous le nez en lui demandant s'il voulait en acheter – deux pour vingt-cinq cents. La mère de la fillette, vêtue d'un chemisier rose, arriva derrière elle en poussant une voiture d'enfant où une glacière en polystyrène expansé trônait à la place du bébé. Elle proposait des sodas pour soixante-quinze cents. Quand elle repartit accompagnée de la gamine sur l'allée asphaltée, son chemin croisa celui d'un homme de petite taille aux traits pointus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio eut l'impression de recevoir un coup de poing.

Le coupe-vent que portait le soldat cachait son avant-bras tatoué, mais il était impossible de ne pas reconnaître son visage étroit et son crâne, tellement rasé qu'on aurait cru le mince tapis de cheveux noirs de jais peint sur son cuir chevelu.

Antonio se releva si vite qu'il trébucha presque et faillit retomber sur le gazon.

Le moment est venu. Frappe-le à la tête. Brise-lui le crâne.

Se sentant enfin libéré des soucis de ces derniers jours, Longoria marchait dans le parc MacArthur d'un pas un peu plus élastique. Si García était là, il le battrait peut-être, aujourd'hui. Il prendrait les noirs, essaierait l'ouverture sicilienne, puis il passerait à l'offensive dès qu'il en aurait l'occasion.

En s'approchant des tables de jeu, Longoria remarqua une voiture de police garée sur l'herbe. Il se demanda si la poche de son blouson laissait deviner le contour de son nouveau pistolet. Mais l'agent était en train de regarder ailleurs, en direction d'un groupe d'hommes à l'air suspect postés près du lac, et Longoria le dépassa sans encombre.

Quand il arriva aux tables, García était là et l'attendait : le vieux schnock était prêt pour le match suivant.

« García, aujourd'hui je vais te battre. ¡Hoy sí vas a perder! »

García lui serra la main et ils s'installèrent devant un échiquier vide. Ils disposaient les pièces quand quelqu'un cria depuis une des autres tables : « Hé, sargento, il y a un type, là, qui vous cherche !

— Quoi ? » fit Longoria d'un air absent.

Que c'était agaçant ! Un des pions noirs manquait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio avança vers le banc de pierre, se concentrant sur le blouson rouge foncé du soldat tatoué. « Hé, sargento, il y a un type, là, qui vous cherche ! » cria un des joueurs, et ce fut le signal de son entrée en scène : impossible de faire marche arrière, désormais. Il saisit le tuyau sans lâcher du regard la tête du soldat, sa cible. La journée était d'une clarté exceptionnelle, le ciel aussi éclatant qu'en été. L'herbe miroitait, le soleil avait enflammé les bancs. Il s'entendait déjà dire à Frank : « Je l'ai fait », et il voyait le sourire diabolique de Frank au moment où il se rendrait compte que c'était vrai.

Il traversait la pelouse et progressait vers sa cible ; personne ne l'arrêterait. Les vieux, ils ne me voient pas. Les horloges des échecs faisaient tic-tac, tic-tac. Antonio avait envie d'éclater de rire. Rien ne lui avait procuré une telle sensation de vie depuis des années, lui semblait-il, et il aurait voulu crier de bonheur pour toute cette énergie qui s'engouffrait dans ses membres. Je marche avec la multitude, à présent. Je suis la justice au tuyau de plomb pour des milliers d'inconnus.

À deux mètres à peine du soldat, il leva les bras et le tuyau, pivota comme un lanceur de base-ball, et fit monter dans ses muscles toute la force d'une lame de fond pour tuer le soldat une bonne fois pour toutes et en débarrasser la Terre.

Longoria cherchait encore le pion manquant lorsque García lui cria : « Attention ! » Se retournant, il perçut un mouvement rapide, celui d'un objet étroit se déplaçant avec un sifflement, et il entendit un grognement. Il eut le réflexe de lever son bras droit devant son visage. L'objet s'abattit sur son avant-bras, et une onde de douleur lui traversa tout le corps. On m'attaque. Quelqu'un essaie de me tuer. Il plongea et roula dans l'herbe, cette manœuvre à laquelle il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'était exercé au moins cent fois dans un bac à sable au Panamá lui revenant en un éclair.

À présent, les deux hommes se faisaient face : Longoria allongé sur le dos dans l'herbe, les yeux écarquillés à la fois par la peur et par la stupéfaction ; et Antonio debout sur la pelouse, l'esprit troublé par la vision qui s'offrait à lui, celle du tatoué qui haletait mais qui était encore vivant.

Achève-le. Pour Elena et Carlos.

Le cerveau de Longoria criait : « Qui est cet homme, qu'est-ce qu'il me veut ? » Mais d'un simple coup d'œil il avait noté que son attaquant était guatémaltèque, et il n'avait plus besoin d'aucune autre explication. C'était de nouveau la guerre et, Dieu merci, il avait une arme dans son blouson. Petit problème, cependant : il avait perdu toute sensation dans sa main droite – le bras devait être fracturé –, et il aurait du mal à prendre le pistolet avec sa main gauche. Pourtant il n'avait pas le choix : il devait agir vite parce que ce fou s'approchait de lui en brandissant au-dessus de sa tête cette espèce de massue en métal comme un homme des cavernes.

Il a vraiment l'air de vouloir me tuer.

Antonio ne ressentait plus que de la colère, à présent. Regardant le soldat allongé dans l'herbe, il voyait que, si le premier coup ne l'avait pas tué, il l'avait sérieusement blessé. Le soldat n'était pas invulnérable, et il souffrait.

Je l'ai blessé. Je l'ai mis dans la position où je voulais qu'il soit. Maintenant, il va souffrir. Il va mourir. La tête. Je dois me concentrer.

Maintenant qu'ils étaient tout près l'un de l'autre, Antonio s'aperçut qu'il mesurait presque trente centimètres de plus que son ennemi. Le soldat était une demi-portion. Mais Antonio avait la tête comme dans un étau. Il tentait de dissiper l'épais brouillard qui encombrait son esprit lorsqu'il fut distrait par des voix : des joueurs d'échecs et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passants rassemblés pour regarder le spectacle criaient, applaudissaient et excitaient les combattants. Ce n'était pas l'exécution sur laquelle il avait compté, une affaire rapide et bien calculée.

« Allez, Longoria ! Casse-lui la gueule ! »

Antonio leva son tuyau pour porter un deuxième coup. Tout en essayant d'extraire son pistolet de sa poche, Longoria roula de nouveau sur le côté. Il finit par sortir son arme, mais comme il n'était pas gaucher, il eut du mal à passer son doigt autour de la détente. Il se sentit maladroit quand il pointa le pistolet vers le haut. Cependant la foule autour de lui ne sembla pas le remarquer, car tout le monde se dispersa en courant pour se mettre à l'abri. Et, dans leur fuite, ils se montrèrent choqués et stupéfaits.

Longoria visa le torse de l'homme. À cette distance, il ne pouvait pas le rater, même avec la main gauche. Son agresseur restait debout, figé, le tuyau en l'air. Longoria appuya sur la détente.

Adieu, sale con. Adieu, qui que tu sois.

Le pistolet émit un clic sonore.

Pas de munitions. Longoria éprouva un curieux sentiment d'impuissance.

Que j'ai été stupide, que j'ai été bête ! C'est ce connard dans le magasin qui m'a fait enlever le chargeur. Une faute que je n'avais plus commise depuis mon premier jour de tir à la cible en camp d'entraînement. J'avais oublié de charger le fusil, et le sergent m'a filé une telle gifle sur l'oreille que je n'ai rien entendu pendant une semaine.

L'homme au tuyau avançait de nouveau vers lui. Il sentait déjà le goût du sang dans sa bouche. C'était fini pour lui.

Antonio avait compris que le soldat allait l'abattre d'un coup de pistolet si lui-même ne l'achevait pas rapidement. Il était sur le point de lui infliger ce qui serait, il en était sûr, le coup de grâce, lorsqu'il entendit de l'agitation derrière lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quelqu'un cria : « Ne bougez plus ! » Il se retourna et vit un policier se précipiter vers lui au petit trot. Il traversait la pelouse en haletant sous le poids de son gilet pare-balles et du reste de son équipement, et il avait le visage rougi par l'effort. Lorsqu'il aperçut le pistolet de Longoria, le policier sortit le sien et le pointa sur lui sans s'arrêter de courir.

Longoria se redressa tant bien que mal et lâcha son arme avant de foncer vers le talus et les poivriers. En un rien de temps, il avait atteint la rue surplombant le parc et disparu.

L'agent au visage rouge le laissa filer. Il préféra s'emparer d'Antonio. Sur sa chemise, un insigne argenté indiquait : JOHNSON.

« Qu'est-ce que vous faites avec ce tuyau ? »

La vingtaine de personnes qui les entouraient et écoutaient l'interrogatoire voulaient elles aussi savoir. Le policier menotta Antonio et le fit mettre à genoux sur l'herbe. Cette position suggérait la contrition, un sentiment qu'Antonio n'éprouvait absolument pas.

« O.K., abruti, qu'est-ce qui se passe ici ? Dis-moi. » Johnson avait appelé des renforts, les foules mettant toujours les flics mal à l'aise. Deux véhicules de police vinrent s'arrêter sur l'herbe devant les tables des échiquiers.

Antonio resta muet. Il ne savait pas quoi dire. S'il racontait aux flics que le soldat tatoué avait tué des innocents au Guatemala et qu'il l'avait découvert par hasard dans le parc MacArthur, le croiraient-ils ? Les policiers n'avaient rien à faire de la politique internationale. Ils avaient déjà leur idée en ce qui le concernait : c'était une sorte de dealer, parce que après tout on était dans le parc MacArthur, et pour quelle autre raison ces gens-là se battraient-ils ? Ils lui fouillèrent les poches, lui ôtèrent sa chemise, ses chaussures et ses chaussettes, regardèrent derrière ses oreilles et le touchèrent entre les jambes. Malgré les lignes de saleté incrustées sur son cou, malgré l'odeur douceâtre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et malsaine de ses vêtements, ils le déclarèrent « propre ».

L'agent qui l'avait arrêté discuta de la situation avec ses collègues – « Griffin » et « Pierce », ainsi que l'indiquaient leurs insignes. Comme la victime présumée de cette attaque n'était plus là pour porter plainte et comme ils n'avaient vraiment pas envie de faire encore de la paperasse cet après-midi-là, ils décidèrent de relâcher Antonio. Ils le laissèrent assis au bord de l'aire de jeux, pieds et torse nus, ses vêtements entassés sur l'herbe devant lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14

Fort Bragg

SUR LES MARCHES D'ENTRÉE DU WESTLAKE ARMS, le groupe habituel de cholos barrait le passage : des jeunes à l'air menaçant vêtus de chemises Pendleton trop larges et de jeans qui leur recouvraient le corps comme de grands rideaux. Leurs coupes de cheveux étaient encore plus radicales que celle de Longoria ; ils avaient la tête presque rasée et exposaient au monde entier les imperfections de leurs bosses crâniennes. Tenant Reginalda par la main, Longoria fonça au milieu de la bande. Aujourd'hui, il n'avait pas de temps à perdre avec ces cholos et peu lui importait que l'un d'eux lui balance un coup de couteau, lui tire dessus ou lui fasse ce que faisaient ces malfrats quand ils se mettaient en colère. Alors qu'il entraînait Reginalda avec son bras valide pour monter les marches, il effleura plusieurs jeunes ; tout ce qu'il obtint en retour, ce fut une remarque en « spanglish » : « Hé, watchale, fais gaffe. »

Cela faisait à peu près une heure qu'il se disputait avec Reginalda – cris et insultes avaient fusé. Le point de départ de leur différend était déjà oublié, mais l'affaire tournait autour du caractère de Longoria, accusé d'être lourdingue, brusque et impoli. Apparemment, il était allé trop loin et avait dit quelque chose qui avait blessé Reginalda. Maintenant, elle le lui faisait payer.

« Tu perds la boule, Longoria. T'es chiflado. Ça tourne pas rond, dans ta tête. Hier soir, tu allais bien, et puis ce matin tu me téléphones super excité, tu veux absolument me voir et je te trouve avec un bras cassé. »

Ils traversèrent le hall et commencèrent à gravir l'escalier.

« La seule raison pour laquelle je reste avec toi, Longoria,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c’est que j’ai peur de toi. J’ai peur de ce que tu ferais si je m’en allais. »

Elle continua à parler pendant qu’ils longeaient le couloir jusqu’à son studio.

« Pourquoi tu me laisses pas tranquille si tu me détestes ? Pourquoi tu n’arrêtes pas de me téléphoner ? Tu me dis : Allons au cinéma, on va s’amuser, je veux te voir. Et puis quand je te vois, tu sais rien faire d’autre que me critiquer. Des critiques, encore et toujours. Tu crois que ça me fait pas mal ? Tu crois que je suis en pierre ? »

Enfin, ils étaient tout seuls dans la chambre. Il mit la chaîne de sécurité, ferma à clé et se retourna face à Reginalda. Il était furieux, frustré, et il en avait assez de discuter. Pourquoi l’avait-il amenée ici ? Il avait envie qu’elle s’en aille. Pourquoi devrait-il supporter ce genre de chose ? Être agressé par Reginalda, maintenant ! C’est une trahison. Il sentit sa main gauche se contracter, former un poing. Reginalda recula d’un pas. Elle affichait une peur mêlée de dégoût, comme si elle avait affaire à un monstre. Il se rendit compte que la vieille folle d’El Pulgarcito Express l’avait regardé de la même manière. Et aussi le grand mec au tuyau, le taré du parc MacArthur qui l’avait attaqué sans explication.

Qu’est-ce que cet individu avait de commun avec Reginalda ? Tous deux le dévisageaient comme s’il était moins qu’humain, comme s’ils voyaient en lui quelque chose qui, il en était certain, n’était pas là. Il se faisait l’impression d’être laid et méchant. Tu essaies d’être fort, de croire en ce que tu es, et puis voilà que la femme de tes caresses te regarde comme ça. Ce regard de Reginalda pénétrait plus profondément en lui que n’importe quelle insulte, il lui était plus douloureux qu’un direct à l’estomac ou qu’un coup de tuyau. Un parfait inconnu était sorti du néant pour l’agresser, et à présent c’était Reginalda qui tout

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à coup devenait hargneuse parce qu'il l'écœurait. Il se sentit soudain devenir mou, comme à bout de souffle. Après des années d'efforts pour être dur, des années où il avait fait front contre tout. Ses jambes cédèrent et il tomba sur le lino à genoux devant elle. Je t'en prie, ne me regarde pas comme ça ! Entourant la taille de Reginalda avec son bras valide, il pressa son visage contre son ventre.

Pour la première fois de sa vie, il pleura devant une femme.

Les garçons ne sont pas censés pleurer, les hommes encore moins. Il sanglotait, si fort que les voisins dans l'appartement adjacent devaient l'entendre. Reginalda lui prit la tête entre ses mains et la pressa davantage contre elle tout en passant ses doigts dans les repousses raides et ultracourtes de ses cheveux.

Oui, oui. C'est ce que je veux. Que tu me presses comme un bébé contre ton ventre.

Longoria ferma les yeux et continua à s'accrocher à Reginalda ; il était faible et sans défense face à son contact et son odeur. Son chemisier en polyester trop serré, les petits bourrelets qu'elle avait à la taille, le nuage fleuri de son parfum, la courbe de son dos. Tout ce qui était tendre en elle lui donnait envie de pleurer.

« Qu'est-ce qui t'arrive, amor ? demanda-t-elle après un long silence. Dis-moi. Tu peux me le dire. »

Du dehors, par la fenêtre, leur parvinrent des voix, un bruit de portières qui claquent, de moteurs qui s'arrêtent.

Le ventre de Reginalda se soulevait et s'abaissait sous la joue de Longoria. Il aurait voulu rester dans l'hébétude que lui procuraient les battements de son cœur. Il aurait voulu lui dire tant de choses, mais les mots ne venaient pas. Ils restaient collés à sa langue comme des soldats refusant de rompre les rangs, maintenus en place par des années de discipline. S'il réussissait à trouver les mots, il parlerait à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Reginalda de la femme d'El Pulgarcito Express et de l'homme du parc MacArthur. Il lui raconterait ce qu'il avait vu au Guatemala, ce qu'il avait été obligé de faire dans ce premier village, un jour de marché. Il lui parlerait des pièces dans lesquelles on gardait les prisonniers, ces pièces dans les casernes de Huehuetenango, de Totonicapán et d'El Quiché. Il lui dirait tout cela, et elle continuerait de le presser contre son ventre, elle ne le repousserait pas.

Sous sa fenêtre, trois étages plus bas, les jeunes types sur les marches étaient en train de crier. Il aurait souhaité que leurs voix disparaissent, mais au contraire elles devenaient de plus en plus bruyantes. Il serra un peu plus son bras autour de Reginalda. Une autre voix, plus âgée celle-là, se mit à parler fort et dans un anglais efficace : elle lançait des ordres. Longoria tenta d'écarter tous ces bruits. Pourquoi ne s'en allaient-ils pas ? Partez juste une minute et laissez-moi seul avec Reginalda.

« Haut les mains ! hurla la voix plus âgée. Je veux voir des mains !

— Longoria, chuchota Reginalda, il se passe quelque chose dehors. Je vois des gyrophares. »

Longoria était en train de se relever et d'essuyer les larmes sur son visage quand une forte détonation retentit en bas. Instinctivement, il se jeta à terre en tirant Reginalda avec lui, et regarda par la fenêtre les pulsations de lumière bleu et rouge reflétées par le bâtiment de l'autre côté de la rue. Il y eut alors un hurlement de femme suivi par un martèlement de pieds sur la chaussée. Un bref silence, puis encore trois coups de feu en succession rapide. À chaque détonation, Reginalda était prise de tremblements.

Quand les tirs s'arrêtèrent, Longoria se glissa vers la fenêtre. « Fais attention », dit Reginalda derrière lui.

Les coups de feu l'avaient ramené à lui. Après avoir essuyé d'un revers de main les dernières larmes sur ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

joues, il jeta un coup d'œil par-dessus le rebord de la fenêtre, et vit deux voitures de police garées l'une contre l'autre de telle façon qu'elles formaient un angle bizarre. Un policier était accroupi derrière l'avant de la première, un pistolet à la main, et il regardait par-dessus le capot dans une position très semblable à celle de Longoria. Un autre policier s'abritait derrière la portière de la voiture. Ils étaient tous les deux tournés dans la même direction, vers Longoria et les marches du Westlake Arms.

Suivant leur ligne de vision, Longoria baissa les yeux vers le trottoir qui longeait les marches et aperçut un jeune homme allongé face contre terre, les bras raides et ramenés contre son corps comme un soldat au garde-à-vous. Ses vêtements trop amples le recouvraient à la manière d'un suaire.

« Ils ont abattu Freddy, cria une femme depuis la fenêtre au-dessous de celle de Longoria. Les flics l'ont abattu. ¡La chota! Il est en train de mourir, il est en train de mourir. Appelez les urgences ! »

À l'époque où il vivait au Guatemala, si quelqu'un lui avait dit qu'il verrait ce genre de chose aux États-Unis, une guerre menée par des gosses peinturlurés sur les marches de sa porte d'entrée, le sergent Longoria ne l'aurait pas cru. Il n'aurait pas cru que les gringos tolèrent de tels désordres. Car c'était l'ordre qu'il recherchait en arrivant à Los Angeles. L'ordre et la paix, un répit après tous ces combats et ce chaos.

Il s'était rendu pour la première fois aux États-Unis bien des années auparavant, alors qu'il était encore soldat, dans un autre coin de ce vaste pays, un endroit très différent de Los Angeles. Quand la vie à Los Angeles lui paraissait compliquée et brouillonne, quand rien n'y avait de sens pour lui, il essayait de se remettre en mémoire une base

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

militaire en un lieu appelé Caroline du Nord, la promesse et la perfection d'une ville tenue par des soldats professionnels. Lors de son premier voyage, il avait vu des choses qui lui avaient donné envie de s'installer dans ce pays, d'y avoir sa chambre à lui et de vivre à la manière des gringos.

C'était l'U.S. Army elle-même qui était venue le chercher à la base aérienne de Pope et l'avait fait monter dans un fourgon avec dix autres soldats d'Amérique centrale pour le conduire aux dortoirs de Fort Bragg. Le sergent américain leur expliqua qu'ils roulaient sur la « All-American Highway[1] ». Cette route était d'une largeur absolument incroyable. Il n'avait rien vu de tel au Guatemala : deux voies de chaque côté et une épaisse plate-bande d'herbe au milieu. Elle était si vaste qu'on aurait pu y faire atterrir un avion. Peut-être les routes ici étaient-elles plus grandes parce que les Americanos étaient eux aussi plus grands. De grandes routes pour des hommes grands.

« On ne va pas vous laisser le temps de vous ennuyer, déclara le sergent qui parlait espagnol comme un étranger, avec un très fort accent, en dépit de son visage mat aux traits manifestement latinos. Quand vous partirez d'ici, vous serez muy, muy cansados. »

Longoria estimait qu'il avait une chance formidable de faire partie de ce groupe, d'avoir le privilège de pouvoir s'entraîner dans une vraie base américaine avec de vrais gringos. Ça valait bien les cinq heures qu'il avait passées dans un avion cargo étouffant et sans fenêtres ; ça valait le moment où il avait vomi, provoquant le rire de ses compagnons salvadoriens qui lui avaient envoyé de rudes claques dans le dos.

Maintenant, ils étaient aux États-Unis, et Longoria était déjà impressionné par l'immensité de cette base ainsi que par son ordre irréprochable. Pas un seul détritus par terre,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas un seul trou dans la chaussée, et la route principale était une bande noire parfaitement plate. Il y avait des feux rouges. Ils s'arrêtèrent derrière une file de voitures parmi lesquelles des pick-up rouges éclatants aux brillantes roues chromées, des voitures de sport aux lignes épurées, des Toyota flambant neufs. Et, dans chacun de ces véhicules, un militaire en uniforme au volant. Un des Salvadoriens voulut savoir si ces gens étaient des officiers.

Le sergent américain regarda les voitures et rit. Non, dit-il. À ce que j'ai pu voir, ils étaient tous de simples soldats.

« Dios mío, même les troufions, ici, ont leur caisse à eux !

— Je veux m'engager dans cette armée, lança un autre Salvadorien. Une armée où même un soldado razo peut être riche ! »

Ensuite, on donna à Longoria une chambre individuelle, un endroit uniquement pour lui pendant les dix jours d'entraînement à Fort Bragg. Ce rectangle immaculé avait des murs en plâtre étincelants de blancheur et pas un gramme de poussière. Il ne toucha pas au climatiseur car il craignait de le détraquer, si bien que le bourdonnement de la machine devint son compagnon permanent. N'étant pas habitué à une température aussi froide, il dormit sous une couverture de laine trouvée dans un des volumineux tiroirs de la commode. Il y avait des couvertures et des draps de rechange parce que les Americanos pensaient à tout.

Après des heures et des heures d'exercice, après avoir franchi tout un ensemble d'obstacles carrés et rectangulaires disposés sur un terrain comme d'énormes cubes de jeux pour enfants, après avoir suivi des leçons éprouvantes de combat corps à corps, après avoir parlé de « société », de « cœur » et d'« esprit », après avoir reçu un enseignement sur les théories de Mao et du Che, après avoir appris encore tellement de choses qu'il lui était tout simplement impossible de s'en souvenir, Longoria en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

revenait toujours à cette chambre immaculée. Un jour, il en aurait une exactement comme celle-là. Un endroit que l'on puisse dire à soi, sans frère ni soldat ni mère pour s'y entasser aussi, un endroit où le sol ne serait pas en terre, et où tout microbe aurait été chassé, un endroit sans poussière ni saletés, sain, sano – voilà qui lui semblait civilisé. Il commençait à comprendre et à apprécier le sens du mot civilisation : c'était à lui que les officiers au Guatemala faisaient référence quand ils affirmaient ne pas vivre dans un pays civilisé. Maintenant qu'il était aux États-Unis, il saisissait ce concept, car ici l'ordre et la propreté régnaient au suprême degré.

On lui dit qu'il pouvait aller se promener durant les quelques heures où il avait quartier libre, se rendre dans le centre commercial installé dans la base même et y faire quelques achats avant de rentrer chez lui. Il se permit donc de longues promenades en solitaire avant le coucher du soleil.

Il parcourut des kilomètres et des kilomètres sans jamais quitter la base – il se laissait guider par la confortable géométrie de ses rues asphaltées –, et découvrit ainsi des choses aussi merveilleuses qu'inattendues. Il y avait des parkings noirs et immenses où des centaines de chars tout neufs étaient disposés en rangs bien nets. Leurs tourelles et leurs canons étaient enveloppés avec amour dans des bâches : on les gardait en réserve pour la prochaine guerre, comme des pièces de monnaie dans une tirelire. Un de ces parkings était rempli de jeeps, toutes d'un vert tellement identique qu'il en était hypnotisé. D'autres parkings étaient dévolus aux camions – véhicules humbles mais efficaces, du même vert que les jeeps –, et un autre encore aux formes carrées des véhicules blindés, dont l'habit de désert beige teinté de gris-bleu respirait la fierté et la vanité.

Comment pouvait-on seulement imaginer s'opposer à ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pays et à ce qu'il représentait ? songea Longoria. Les snipers de la guérilla contre lesquels il s'était battu auraient immédiatement déposé les armes s'ils étaient venus ici et avaient vu à quoi ils étaient confrontés. Il se mit à rire en pensant à ces communistes dans leurs collines qui n'avaient aucune idée d'un tel arsenal en chars, véhicules de transport de troupes et Dieu sait quoi encore. Les imbéciles ! S'ils venaient ici, ils saisiraient combien il était vain de s'opposer à la volonté d'une puissance dotée d'autant de force et de richesse.

Alors qu'il dépassait le dernier parking, il tomba sur un ensemble d'immeubles d'habitation en briques. C'était là que vivaient les soldats américains et leurs familles. Un homme coiffé d'un béret rouge sortit d'un des bâtiments, le pas martial, un porte-documents sous le bras. À proximité avait été installé un bac à sable où des enfants s'amusaient sur des balançoires.

Tout était tellement bien pensé, dans ce pays. Tout y était prévu jusqu'au moindre détail.

« Est-ce que tu crois que parce que tu as pleuré tout va s'arranger ? Je suis heureuse de voir que tu es capable de sentir quelque chose. Je commençais à m'inquiéter, à me demander avec quel genre d'homme je m'étais fourrée. Mais ce n'est pas en pleurant que tu vas réparer ce qui cloche chez toi. »

Assis au bord du lit près de la fenêtre, Longoria écoutait Reginalda. Pour une raison ou une autre, la dispute avait redémarré. Depuis qu'il avait surmonté sa crise de larmes, il n'avait presque pas ouvert la bouche. De son perchoir, il suivait des yeux l'équipe d'ambulanciers qui se livraient à leur rituel en secouant la tête au-dessus du corps du cholo. Un auxiliaire médical déroula une bande de pansement puis la jeta par terre comme pour dire : À quoi bon ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Longoria demeurait tourné vers la fenêtre parce qu'il avait honte. Il était incapable de regarder Reginalda : elle l'avait vu pleurer et se mettre à genoux comme un enfant gâté, comme une femme. Une « décompensation », voilà ce que c'était. Il était tombé sur ce mot dans le livre du Dr Wayne García, mais il ignorait alors sa signification. Le Dr García disait que si on permet à l'esprit conscient et rationnel d'être submergé par des sensations et des émotions, on va décompenser. Maintenant, Longoria comprenait. Il ne pouvait pas perdre le contrôle, il ne pouvait pas lâcher ce qu'il savait être vrai, sa foi en lui-même, en ce qu'il avait fait et en celui qu'il était.

Les coups de feu dehors l'avaient brusquement tiré de sa transe. Il ne croyait pas aux miracles, mais les tirs de Bonnie Bray Avenue constituaient à ses yeux un message que les dieux de la guerre lui avaient envoyé depuis le ciel, un signal pour qu'il se réveille et se souvienne.

Tu es un soldat qui s'est battu pour défendre son pays. Un soldat professionnel. Un homme d'honneur.

« Je mérite un peu de respect, disait Reginalda. C'est tout ce que je demande. »

Longoria hocha très légèrement la tête, et le geste parut apaiser Reginalda. Alors qu'elle était restée debout, elle alla enfin s'asseoir sur le banc d'haltérophilie près de la commode.

« Tout le monde veut du respect », dit-elle.

Un mouvement dans la rue attira l'attention de Longoria. Un attroupement se formait sur le trottoir. Les cholos battus et chassés des marches de l'entrée s'étaient regroupés à une trentaine de mètres derrière un ruban jaune qui semblait bien dérisoire pour les retenir. Avec eux se trouvaient quelques femmes – leurs mères et leurs sœurs, supposa Longoria – et un petit assortiment de résidents de l'immeuble et de badauds – des curieux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Vous l'avez abattu de sang-froid ! De sang-froid ! »

Une femme dans une robe à pois avança en trébuchant vers le ruban jaune. Son visage au teint mat était alourdi par le poids de la tragédie, et un homme âgé la soutint pour l'empêcher de tomber. Une fois devant le ruban, elle fut accueillie par un agent de police qui lui barra le passage en étendant les bras.

« Laissez-lui voir le corps ! » hurla quelqu'un.

« C'est son seul fils ! » dit une jeune femme.

« Il avait même pas de flingue. »

« Le corps ! Laissez-la le voir ! C'est la mère ! »

« Il avait pas d'arme et vous lui avez tiré dessus ! »

Ils lançaient des cris aux policiers et quelques-uns levaient même le poing. La colère montait et se condensait dans l'air au-dessus d'eux, telle une brume d'acide, un nuage de bile tourbillonnant. Elle gagnait même les gens venus là juste pour le spectacle, sans connaître ni la victime ni ses amis. Du troisième étage, bien au-dessus de la scène, Longoria la sentait se répandre. Il n'avait pas de pistolet. La mère disparut dans la foule, et des gens tendirent une main pour la toucher, comme si le contact avec la perte qu'elle portait en elle allait les sanctifier. C'est la mère ! Laissez-la passer ! Ces mots, chuchotés ou criés, couraient d'une personne à l'autre. C'est les flics qui ont fait ça. Les flics. Telle de la vapeur, d'autres paroles semblèrent s'élever aussi du corps du cholo mort : Je n'avais pas de pistolet, mais ils m'ont tiré dessus.

« Fumiers ! s'exclama une voix quelque part au-dessous de Longoria. Ils lui ont tiré dans le dos. Je l'ai vu. Trois fois ! Je l'ai vu. »

« Ils lui ont tiré dans le dos. »

« ¡Asesinos! »

Asesinos. Ce mot le fit sursauter. Il s'écarta vivement de la fenêtre, réveillant la douleur dans son bras blessé, et

quand il tenta d'ajuster l'écharpe, il ne réussit qu'à accroître cette douleur. Alors, pour se soulager, il s'allongea en douceur sur le lit en laissant reposer son bras sur son estomac.

« Longoria, qu'est-ce tu t'es fait au bras ? demanda Reginalda, brisant ainsi un long silence. C'est à cause de ça que tu te conduis si bizarrement ? Oui, à coup sûr. C'est pour ça que tu es si étrange aujourd'hui, encore plus que d'habitude. T'es dans une sorte de pétrin, je parie. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi tu ne veux pas me le dire, amor ? Dis-le-moi.

— Je t'ai déjà dit ce qui s'est passé. Ce matin, j'ai fait une chute. Au travail.

— Mentiroso. Tu crois que je le vois pas, quand tu mens ? Après tout ce qu'on a traversé. »

Longoria ferma les yeux, il souhaitait que la douleur s'en aille. Est-ce qu'il ne devrait pas enfin céder et prendre les analgésiques qu'on lui avait donnés à l'hôpital ? Mais il avait toujours évité les médicaments, convaincu qu'ils empoisonnaient le corps et émoussaient l'esprit.

« Eh bien, tu n'as qu'à souffrir, alors, lâcha Reginalda. Mais souffre seul. Parce que moi, j'en ai assez. »

Les yeux toujours fermés, il l'écouta lutter avec les serrures puis partir en claquant la porte derrière elle.

Ensuite, par-dessus le bruit des pas rapides de Reginalda dans le couloir, il perçut une minuscule explosion à l'extérieur. Une fenêtre avait été brisée.

Les classes avaient lieu dans un long bâtiment blanc où des rangées de fenêtres laissaient l'éclatante lumière de Caroline du Nord inonder les salles. Assis à son bureau, Longoria attendait l'instructeur ; contrairement à son habitude, celui-ci était en retard. Quatorze heures quarante : le cours aurait dû débuter depuis déjà dix

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

minutes. Mal à l'aise et anxieux, Longoria se tortillait ; tout son corps résistait à l'étroitesse de l'espace entre son siège et le bureau qui lui était attaché. Les élèves autour de lui paraissaient à l'étroit eux aussi ; ils posaient avec maladresse leurs bras sur les petits pupitres, leurs jambes dépassaient de tous côtés, leurs bottes heurtaient lourdement le plancher, les bidons et les chargeurs de balles cliquetaient. Quelques-uns contemplaient le rectangle noir du tableau ; d'autres tripotaient les boutons de la montre Casio qu'ils venaient juste d'acheter au centre commercial de la base pour imiter les Bérets verts qui prétendaient que les Casio étaient les plus fiables des montres.

Longoria se retrouva dans une salle de classe pour la première fois depuis l'âge de dix ans. Il se demanda si l'instructeur des Forces spéciales allait être comme ces missionnaires qui le pinçaient quand il n'indiquait pas le bon nombre ou quand il bégayait en récitant les longues listes de dates et de Présidents qu'on leur faisait apprendre par cœur. Carrera, Barrios, Orellana, Ubico…

Il était en train d'énumérer silencieusement les noms de Présidents du Guatemala disparus depuis longtemps lorsque l'instructeur entra enfin. À son grand soulagement, cet enseignant ne ressemblait pas du tout aux missionnaires bornés qu'il avait connus ; il portait l'uniforme de camouflage standard et faisait élégamment pencher son béret d'un côté.

C'était un Portoricain de haute taille au visage rond, et il parlait un excellent espagnol des Caraïbes. Il se présenta comme le lieutenant Sanchez, du 2e bataillon des Forces spéciales. Longoria décida que Sanchez était le sosie du lieutenant-colonel Villagrán, le légendaire fondateur et leader des Jaguars qu'il n'avait rencontré que deux ou trois fois. Sanchez avait autour de la cinquantaine et la taille un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peu épaisse, mais il était solide. Sa stature était celle d'un homme qui aimait bien boire sa bière sans pour autant s'être négligé. Rares étaient les Guatémaltèques aussi costauds. Longoria espérait bien lui ressembler après la quarantaine.

Sanchez commença son cours en écrivant un seul mot au tableau : Psyops.

Longoria étudia le mot en s'efforçant d'en saisir le sens. Le reste de la classe était tout aussi médusé que lui. Le lieutenant Sanchez expliqua alors que « psyops » signifiait « opérations psychologiques » et qu'il était, lui, expert en guerre psychologique. Comme la moitié des élèves continuait à froncer les sourcils et à se gratter la tête, il porta son doigt à sa tempe. « On se sert de trucs mentaux pour battre l'ennemi. »

Les soldats hochèrent leurs têtes rasées.

« Le fonds de commerce de l'ennemi, poursuivit Sanchez, c'est la tromperie. » Il avait un ton à la fois serein et plein d'autorité, comme les bons prêtres et prédicateurs que Longoria avait connus. « Le fonds de commerce de l'ennemi, c'est l'idéologie. L'idéologie est l'une de ses armes les plus efficaces, peut-être la plus efficace. La désinformation et les mensonges. Pour le battre, nous retournons ses propres armes contre lui. »

Longoria écoutait avec attention. D'après Sanchez, l'ennemi se servait d'idées pour contrôler l'esprit des paysans. Chose facile parce que les paysans, très pauvres et désespérés, étaient extrêmement crédules. « Ce sont des gens simples, et ils croiront n'importe quoi. Ils suivront n'importe qui. »

Longoria avait déjà entendu ses officiers au Guatemala dire ça : ils estimaient que tout était la faute des paysans. Le pays était arriéré à cause des paysans, de leurs superstitions et de leurs mauvaises habitudes, par exemple

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celle de faire trop d'enfants. Chaque fois que les officiers le disaient, Longoria ne pouvait s'empêcher de baisser les yeux de honte en se souvenant de sa propre famille. Et maintenant, assis dans cette salle de classe en Caroline du Nord, il avait de nouveau honte en songeant à celui qu'il avait été : courbé au-dessus du sol, les ongles noirs de terre et des sandales effilochées aux pieds.

À présent, ses ongles étaient propres. Il avait des bottes neuves et, pour aller avec, une nouvelle façon de marcher, fière et droite – la démarche du soldat, la posture qu'on apprend en camp de formation. Dès qu'on lui avait rasé la tête, à la caserne, les poux avaient disparu. L'armée l'avait arraché à la misère, et maintenant elle lui montrait le monde et des choses qu'il n'avait jamais imaginées ; elle l'éduquait, elle lui développait l'esprit.

« Avec la Psyops, déclarait Sanchez, nous combattons la terreur par la terreur. Nous luttons contre la confusion en créant encore plus de confusion. Nous combattons le mensonge par le mensonge. » Il mit ses mains sur ses hanches. « Nous privons ainsi l'ennemi de ses moyens de subsistance, nous le faisons mourir de faim. » Car, toujours selon Sanchez, les guérilleros dépendaient des paysans pour se nourrir. Sans la source d'alimentation, ils mourraient lentement, de la même façon qu'un pied de maïs sans eau se dessèche au soleil. Pour séparer les guérilleros des paysans, il fallait briser les liens tissés par l'idéologie, en ôtant tout attrait à leurs croyances tordues. Les guérilleros promettaient aux paysans un paradis de terres gratuites, de semences également gratuites et de crédit facile. De telles idées cimentaient l'union entre les paysans et les guérilleros, donnaient sa cohésion au mouvement communiste subversif. Briser ces liens psychologiques impliquait de frapper l'esprit. Et l'arme la plus puissante pour y parvenir était la peur. La terreur. Les guérilleros

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avaient déjà bien assimilé cette notion : ils tuaient ceux qu'ils soupçonnaient d'être des informateurs ; ils kidnappaient les riches, posaient des bombes dans des cafés. Maintenant, les forces du bien devaient à leur tour maîtriser l'art de la terreur. Et l'armée et ses alliés étaient obligés de l'utiliser à des doses encore plus importantes, parce qu'on était en train de perdre la guerre.

Les arguments de l'instructeur semblaient laisser perplexes certains des élèves, mais Longoria y adhérait parfaitement. Ce Sanchez était l'homme le plus brillant qu'il eût jamais rencontré – un homme capable d'assembler les mots de telle façon qu'on saisissait l'idée et voyait toute la beauté de la logique. Si Sanchez lui avait enseigné à lire et à écrire, Longoria aurait appris davantage et mieux. Sanchez avait étudié le problème des guérilleros et leur idéologie ; il avait tout compris, il l'avait mis noir sur blanc, et voilà qu'il partageait son savoir avec cette classe. Les paysans n'apprenaient que par la brutalité. Longoria en savait quelque chose parce qu'il avait lui-même été un campesino avant que l'armée ne vienne le sauver. Les paysans ne sont avec vous que si vous leur tapez dessus, si vous les obligez à se ranger de votre côté. Pour qu'ils fassent ce qu'on leur disait de faire, il fallait leur inspirer la crainte.

« C'est ce que l'ennemi nous a appris. » Sanchez baissa un peu la voix, comme s'il allait leur confier un secret. « Nous parlons espagnol, ici, et donc je peux vous dire certaines choses que je n'arriverais pas à exprimer en anglais. La valeur de la terreur, la beauté de la terreur en tant qu'arme. » Sanchez s'éloigna du tableau et fit le tour de la pièce en accrochant avec les yeux ceux des soldats. « Vous devez provoquer une impression de désordre. Votre ami, c'est le désordre. La violence et l'aléatoire, voilà la recette. Si les gens croient que la mort peut tomber de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'importe où et n'importe quand, la peur les paralysera. Ça, tout le monde le comprend. C'est de la simple psychologie de masse : répandez suffisamment de terreur, et les gens seront paralysés jusqu'à l'inaction. Or nous cherchons justement l'inaction, parce qu'elle est l'équilibre, la bonne distribution des choses, ce qui est souhaitable. Faites croire aux gens que vous êtes le chaos personnifié, et ils vous craindront. On le constate tout le temps : quand des fous se baladent dans la rue, tout le monde s'écarte d'eux et leur fait de la place, pas vrai ? Eh bien, vous devez être comme ça. Et pas seulement avec l'ennemi, parce que chaque individu neutre est un ennemi potentiel, sauf si vous parvenez à le persuader de changer d'attitude. Est-ce que vous comprenez ce que je veux dire ? Oui ou non ? En résumé, il faut qu'on vous croie capables de n'importe quoi, d'absolument n'importe quoi. Le chaos et l'aléatoire, si vous avez cela en vous, vous avez le pouvoir. ¿Entienden? »

Sanchez balaya la salle du regard. Personne dans l'assistance ne parla ni ne bougea. Certains des mots employés n'étaient pas très clairs pour Longoria, mais il sentait l'exactitude des propos du lieutenant.

Qu'est-ce qu'ils ont, ces soldats ? pensa Longoria. Pourquoi est-ce qu'ils ne disent rien ? Bande d'idiots ! Ils sont comme du bétail. Tremblant de colère, il leva le bras.

« ¡Sí, mi teniente! ¡Yo entiendo! »

Sous la fenêtre de Longoria, la foule grossissait. Elle remplissait à présent la moitié du pâté de maisons et débordait des trottoirs pour se répandre sur la chaussée, où elle n'était plus séparée de la police que par la bande de ruban jaune, de plus en plus lâche. Longoria appuya son bras valide sur le rebord de la fenêtre et contempla la scène. Elle lui fournissait une diversion bien agréable après la bagarre avec Reginalda. Pour l'instant, il avait envie de

l'oublier, elle et ses complications de femme. Elle ressemblait à ces problèmes insolubles qu'il trouvait dans ses livres sur les échecs, à ces énigmes qu'il n'arrivait pas à démêler même après avoir examiné la disposition des pièces sous tous les angles possibles.

Deux auxiliaires venaient de faire glisser le cadavre du cholo à l'arrière d'un fourgon où était inscrit le mot « CORONER ». Ils l'avaient poussé à l'intérieur avec nonchalance, un peu comme on ferme un classeur, et puis, d'une manière assez incongrue, ils s'étaient serré la main. Le fourgon du coroner était d'un brun boueux, comme la terre dans un cimetière. La portière du fourgon claqua et la rue devint soudain silencieuse, le tumulte des voix s'évanouit dans l'air nocturne.

Dans le ramassis de trublions et de râleurs qui, selon lui, composait la foule, Longoria reconnut certains visages. Les Salvadoriens d'âge mûr vivant au bout du couloir ; les révolutionnaires qu'il avait vus un jour brandir des pancartes dans une manifestation au parc MacArthur ; sa voisine immédiate, une Guatémaltèque – il n'arrivait pas à se rappeler si elle avait trois ou quatre enfants. Et bien entendu les cholos qui, penchés par-dessus le ruban de la police et enhardis par la foule toujours plus grosse derrière eux, se moquaient des policiers avec des gestes obscènes, se prenant l'entrejambe à pleines mains ou pointant leur majeur vers le ciel.

Le fourgon emporta le cadavre, et la rue se remplit à nouveau de bruits. « ¡Asesinos! » hurla quelqu'un avec cependant un peu moins de vigueur à présent. Le public s'impatientait, il demandait une nouvelle diversion. Quelqu'un jeta un morceau de béton par-dessus l'assistance, et il atterrit au-delà du ruban de police, à côté d'un des agents, une femme. Furieuse, elle souleva le ruban jaune et fonça en direction d'un groupe de cholos.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mauvais choix songea Longoria. Il faut rester dans son périmètre. Mais non, elle continuait à filer, les coudes levés, fendant l'assistance. Elle arriva enfin près du cholo qu'elle cherchait – un ado dégingandé, à la peau grêlée, dont les oreilles se détachaient de sa tête rasée d'une manière assez comique. La policière était petite mais musclée, avec des épaules très larges et des cheveux bruns soigneusement ramenés sous sa casquette. Le cholo mesurait au moins trente centimètres de plus qu'elle ; elle lui empoigna pourtant le bras comme si elle était sa mère et l'entraîna vers le ruban de police. La foule siffla avec force – une huée collective, apparemment dirigée autant contre le cholo que contre la policière. Longoria sourit : le cholo aux oreilles d'éléphant se laissait humilier par une femme.

Soudain, le cholo lutta pour dégager son bras. La policière ne lâchant pas prise, les gens autour commencèrent à tirer le garçon vers eux et à pousser la femme. Elle tomba et disparut un moment dans un océan de jambes, jusqu'à ce qu'un autre agent accoure à son secours en brandissant sa matraque comme un sabre. Longoria se leva, excité par l'action ; une bataille allait-elle s'engager pour le contrôle de la rue ? S'enhardissant, la foule poussa vers l'avant et arracha le ruban jaune, le piétinant sur le bitume.

D'autres pierres tombèrent alors dans le périmètre des policiers qui reculèrent. Réfugiés derrière leurs véhicules, ils se mirent à parler dans leurs postes de radio et à crier des mots que Longoria ne parvenait pas à comprendre. Pourquoi est-ce qu'ils ne prennent pas la situation en main, ces pédés-là ? Ils ont sorti leurs pistolets mais ils ne tirent pas. Et voilà qu'ils battent en retraite ! Il fallait voir ça ! Les policiers abandonnaient le terrain à une bande d'individus sans armes ; ils se débinaient, pris de peur à cause de quelques pierres. Longoria était vraiment dégoûté. Le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

département de police de Los Angeles n'était pas du tout la force de combat qu'il s'était imaginée. Les flics avaient été si pressés de détaler qu'ils avaient laissé sur place une de leurs voitures, et maintenant les cholos grimpaient dessus, donnaient de grands coups sur le capot, les bras levés en signe de victoire et de défi. L'un d'entre eux prit une planche et fit exploser le pare-brise. Quelle honte !

Longoria balaya la foule du regard en essayant de bien retenir les visages des agitateurs à l'origine de ces troubles. Peut-être aurait-il l'occasion de les désigner plus tard pour les livrer aux autorités. Mais de toute façon la police n'arriverait jamais à les attraper : ces voyous allaient se fondre dans la ville tout comme les guérilleros disparaissaient dans les collines.

Alors qu'il se détournait de la fenêtre, quelque chose attira son attention et il sursauta. Il venait de reconnaître une autre personne dans la foule. Il est là ! L'homme du parc MacArthur était debout au milieu du trottoir, trois étages au-dessous de lui. Longoria le suivit des yeux un instant puis le perdit dans la bousculade, dans les ombres dansantes de la rue obscure. Le salopard qui m'a cassé le bras. Comment sait-il que j'habite ici ? Il tenta désespérément de repérer le type dans la cohue, mais tout le monde bougeait trop vite et les visages étaient flous.

Où est-il ? Où est-il ? Des cailloux, des briques et des bouteilles se mirent à jaillir de la foule, dessinant de grands arcs au-dessus de la rue avant d'atterrir à l'autre bout du pâté de maisons où les flics étaient timidement accroupis derrière les véhicules qui avaient survécu, presque hors du champ de vision de Longoria. Des gens couraient dans tous les sens, mais aucun d'entre eux n'était l'homme au tuyau, son ennemi.

Il était là, je l'ai vu. Il voulait se précipiter au rez-de-chaussée et affronter son agresseur, le prendre par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

surprise. Mais non : il avait le bras en écharpe ; impossible de se battre contre quelqu'un avec un seul bras. Et puis, est-ce que c'était vraiment lui ? Il avait besoin de se calmer. Une fois de plus, il perdait son self-control et tombait dans l'irrationnel. Peut-être n'avait-il pas réellement vu cet homme. Je deviens paranoïaque. Je m'imagine des choses. Quand il regarda de nouveau les gens attroupés pour examiner leurs visages, il ne vit personne ressemblant de près ou de loin à ce grand individu aux lunettes rondes.

Si l'homme au tuyau est là, il va peut-être profiter du chaos de la rue pour essayer de me tuer maintenant, puisque la police ne peut pas me venir en aide. Longoria s'écarta de la fenêtre et ramassa les disques d'haltérophilie pour les entasser un par un contre la porte. Il ajouta le banc de musculation. Non, ça ne suffirait pas. Se servant de son épaule gauche, il poussa la commode contre la barricade, puis il alla s'asseoir de l'autre côté de la pièce, le dos au mur, les yeux fixés sur la porte.

Les bruits de la foule à l'extérieur étaient à présent derrière lui. Des cris, des cavalcades sur le bitume et le ciment, des explosions de verre quand des bouteilles heurtaient le sol. Une voix assourdie dans un haut-parleur, et, à peu près une minute plus tard, le souffle familier et le claquement métallique de bombes lacrymogènes. Bien ! Les policiers se décidaient enfin à répliquer. Il se releva pour jeter un coup d'œil par la fenêtre et, bien sûr, les cholos et leurs alliés battaient en retraite devant un petit panache de fumée, preuve manifeste de ce que ses instructeurs à Fort Bragg appelaient « l'extraordinaire efficacité des gaz lacrymogènes pour disperser une foule ». Mais lui-même ne devait pas encore baisser sa garde. Il reprit donc position en face de la porte, armé de la longue barre en acier de son kit d'haltérophilie.

Deux heures plus tard, lorsque l'ordre eut été rétabli dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la rue et que le dernier insurgé eut été emmené, Longoria entreprit de démanteler sa barricade.

Mais non, évidemment que non : il ne l'avait pas vu, l'homme au tuyau.

---

1. Autoroute de treize kilomètres de long et d'accès réservé, entre la base aérienne de Pope et Fort Bragg.

15

Département d’hygiène publique

ANTONIO RETOURNA À PIED À CROWN HILL, brisé par son échec dans le parc. Les lacets de ses chaussures étaient défaits, sa ceinture n’était pas bouclée et sa chemise pas boutonnée. Pourquoi fallait-il toujours que quelque chose dérape ? Était-il condamné à un échec aussi constant qu’affligeant ?

Le soldat tatoué est toujours en vie. Il se promène dans les rues de Los Angeles, et il respire l’air d’aujourd’hui comme il respirera celui de demain et d’après-demain.

Mais il l’avait blessé, de cela il était certain, et ce premier coup lui avait peut-être même cassé le bras. Il avait entendu ce craquement caractéristique, après avoir abattu son tuyau. C’était une victoire, à savourer et à admirer comme une médaille : il avait accompli quelque chose. Maintenant, le soldat tatoué se trimballait avec cette souffrance, des élancements, peut-être une douleur jusqu’à la moelle, comme si une centaine d’aiguilles transperçaient l’os.

C’est la première hésitation qui m’a fait rater. La prochaine fois je serai sans pitié. La prochaine fois je serai une flèche, une boussole qui ne dévie pas de sa direction.

On était en fin d’après-midi, et les ombres s’allongeaient dans l’étroite vallée de magasins de boissons et de pauvres immeubles trapus qui l’entouraient, ces édifices de brique et de terre cuite avec leurs escaliers de secours fixés aux murs comme des toiles d’araignées, ces bâtiments si anciens et si étranges, de vrais anachronismes dans cette ville jeune. Au bout de quelques rues, les vieux immeubles se raréfièrent, cédant la place à la série familière de terrains vagues parsemés de décombres. Antonio arriva enfin sur le plateau

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

découvert de Crown Hill, cette table rase au centre de la ville.

Il regarda les abris blottis les uns contre les autres, tout ce plastique et ce carton qui s'accrochait à un sol boueux. Il vit la structure de fortune bricolée par José Juan avec des matériaux récupérés et la bâche de son toit battant sous la brise. Il en fut tout étonné : il avait oublié l'endroit où il vivait. Tel un voyageur à qui tout apparaît sous un jour nouveau alors qu'il rentre chez lui après une longue absence, il contempla ce campement et soudain il comprit bien des choses.

Je vis de cette façon – moins qu'un homme – depuis aussi loin que je remonte dans mes souvenirs.

Il y a trop longtemps que je fais de mon deuil une cuirasse et que je m'apitoie sur mon sort.

Je vis dans la rue, sous un ciel sans étoiles.

Il réfléchit à ce constat. La situation ne lui paraissait plus aussi effrayante. Je suis sans domicile. Cette expression avait perdu toute la charge et la honte qui lui étaient associées. Il avait suivi le soldat tatoué, et cette nouvelle mission l'avait purgé de son chagrin et de sa culpabilité.

Je suis bien plus grand que le soldat, et plus fort que lui.

Maintenant qu'il avait une histoire à raconter, il lui tardait de voir ses amis. Il allait donner tous les détails à José Juan, à Frank et au Maire : la couleur du ciel, le goût métallique de l'air, la sensation du tuyau dans sa main, le bruit de l'os qui se brise. L'inévitable échec et son analyse impartiale de ce qui avait foiré. Il avait été débordé : il s'était laissé emporter par une vague d'émotion, par une poussée de colère et un désir de vengeance, sans prendre le temps d'en mesurer toutes les conséquences. Les paramètres de l'instant, la résultante des forces sur le champ de bataille, voilà ce qui lui avait échappé. J'ai aperçu ce policier, j'aurais dû savoir qu'il allait venir au secours du soldat. J'aurais dû

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

attendre, je n'ai pas planifié.

José Juan et les autres diraient qu'il était fou mais courageux d'avoir tenté de tuer un homme à mains nues.

« Tu peux pas tuer un tueur comme ça, sans réfléchir. »

Frank n'était pas content. Assis sur le divan à côté du Maire, sur leur « montagne » qui dominait le panorama de l'autoroute Harbor, il avait écouté Antonio raconter comment il avait affronté le soldat dans le parc MacArthur. Et à présent il fronçait les sourcils avec une sorte de déplaisir teinté de supériorité tandis qu'il regardait son nouvel ami. Ça l'embêtait qu'Antonio ne l'ait pas consulté avant d'agir.

« Avec un tuyau ? répéta-t-il en secouant la tête d'un air incrédule. T'es cinglé. T'as eu de la chance de pas te faire tuer.

— Il avait un pistolet.

— Un pistolet ? Pas possible !

— Mais il a pas fonctionné.

— Oh putain ! L'histoire se corse.

— Si ça se trouve, dit Antonio, il était pas chargé.

— Na-an, intervint alors le Maire. Moi je parie que c'était un de ces flingues de marché noir au rabais. Il y a des types qui écoulent toutes sortes de saloperies dans la rue.

— Et puis les flics se sont pointés.

— Les flics ?

— Mais ils m'ont laissé partir. Le soldat, lui, s'est tiré en courant. Il s'est échappé.

— Je rêve. T'as vraiment de la chance, déclara Frank. T'as de la chance que les flics t'aient pas traité comme Rodney King, qu'ils t'aient pas massacré comme notre frère avec une flopée de coups de matraque sur le crâne. T'as un ange qui veille sur toi. »

Le soleil s'était déjà couché quand Antonio revint dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

son propre campement et s'assit près du feu. José Juan parlait peu, observant toujours la même réserve depuis qu'Antonio lui avait raconté les événements du parc. Il avait ouvert alors de grands yeux effarés comme s'il craignait qu'Antonio ne l'agresse. Il croit que je suis devenu un déséquilibré mental, capable de n'importe quoi.

La peur de José Juan passerait. Antonio n'était pas devenu un tueur, et rien chez lui n'avait changé. Simplement, son chemin avait croisé celui du soldat tatoué, et la responsabilité de le traduire en justice lui était échue parce qu'il n'y avait personne d'autre pour le faire. Ils vivaient dans une parenthèse de l'histoire où il n'y avait pas de tribunaux, où n'existaient pas les procédures sans passion de la justice officielle, et c'était donc à lui qu'il revenait d'agir, à lui qui vivait seul dans une ville étrange, à lui qui était sans domicile fixe.

Il existe un équilibre entre nous. Nous sommes des opposés qui équilibrons une balance ; nous sommes dans un rapport mathématique. Je suis grand, il est petit. Je vis sous la voûte du ciel, il vit sous un toit. Il a une petite amie, je suis seul. Il a un travail, moi pas. C'est le tueur, je suis sa victime.

José Juan toussa, arrachant Antonio à sa rêverie. Sur sa tête frisée, le feu de camp prenait un reflet orange. José Juan était désormais un expert pour allumer un bon feu et se procurer des bouts de bois afin de l'alimenter. Dans cette ville d'asphalte et de béton, il était étonnant de voir la quantité de bois que l'on trouvait ici et là. L'abri s'était agrandi : le simple appentis élevé contre les restes d'un mur en briques s'était transformé en un cocon de couvertures de laine et de coton protégées par des planches en pin que José Juan avait dénichées ou volées.

Après avoir décoché un regard irrité à Antonio, José Juan disparut à l'intérieur de l'abri. Ce dernier s'était aussi rempli

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chaque jour davantage. José Juan avait garni les murs de boîtes à chaussures servant d'étagères pour rasoirs, crayons, cuillères, tasses. Il avait également posé dessus une photo satinée, en couleurs, de sa femme et de sa famille.

Resté seul près du feu, Antonio s'interrogea sur ce qu'il convenait de faire maintenant. Il avait perdu l'élément de surprise : désormais, le soldat le reconnaîtrait. Impossible d'approcher de sa cible en cachette. Mais le soldat ne savait pas qu'Antonio le suivait depuis plusieurs jours et qu'il avait enregistré toutes ses petites habitudes. Le plus gros problème, c'était le pistolet. Même si son ennemi avait laissé tomber son arme dans le parc, il pouvait en acheter une autre. Étant militaire, il se la procurerait facilement et il savait s'en servir.

Antonio n'avait jamais soupçonné que tuer quelqu'un puisse demander autant de science et de stratégie. Le corps est une forteresse avec des murs et un armement plus formidables qu'on ne le croirait, et il résiste à sa propre extinction. Il allait avoir besoin d'aide. Il allait avoir besoin de Frank.

Antonio se réveilla le lendemain matin au bruit des moteurs et des bips-bips de camions faisant marche arrière. Il se retourna sur son matelas et tendit la main pour soulever la serviette qui servait de porte à leur abri.

Dans le campement voisin, à une rue de distance, des hommes échevelés, tirés brusquement de leur sommeil, qui tenaient des couvertures et des sacs de couchage dans leurs bras ; d'autres couraient partout pour ramasser des chaussures, des boîtes, des sweat-shirts et des chapeaux. Leur bouche s'ouvrait pour protester, mais Antonio n'entendait pas ce qu'ils disaient à cause du fracas des moteurs. Un nuage de poussière s'élevait derrière eux, et ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semblaient reculer pour échapper à sa fureur. Dans leur précipitation pour fuir avant qu'il ne les avale et ne les transforme en statues de poussière, les hommes laissaient tomber des papiers et des vêtements.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda José Juan en frottant ses yeux ensommeillés.

Quand le nuage de poussière s'éclaircit, Antonio aperçut un bulldozer qui avançait implacablement, sa pelle baissée derrière les gens qui couraient toujours. La pelle mordit dans le sol et souleva quelque chose : une tente bleue d'où pendaient des cordes et des piquets, que l'engin laissa tomber dans un grand cube noir. Un conteneur à ordures. Puis ce fut au tour du conteneur de s'élever, hissé par les bras mécaniques d'un grand camion-poubelle qui avala son contenu par le toit.

« Il faut qu'on se tire, répondit Antonio. Ils nous obligent à partir. »

À l'angle de la rue se tenaient trois éboueurs avec leurs énormes ceintures de soutien lombaire et, près d'eux, deux policiers. L'un de ces derniers porta un mégaphone à sa bouche.

« Votre campement est illégal. Vous avez pénétré illégalement dans une propriété privée. Vous violez l'article 647 du code pénal, ce qui est un délit. Votre campement est illégal. »

Puis les deux policiers traversèrent le terrain vague, une main sur la crosse de leur pistolet, tels des tireurs prêts à en découdre au beau milieu d'une ville frontière du Far West. Ils ouvrirent prudemment le rabat de la hutte en forme d'igloo que deux Mexicains – les derniers à être arrivés dans ce campement – avaient construite l'avant-veille au soir. Ne trouvant personne à l'intérieur, les deux flics poursuivirent leur chemin. Soudain leurs têtes se tournèrent vers la gauche, où quelqu'un accourait en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hurlant : le Maire.

« Bande de porcs ! Fumiers ! » Le Maire leva son poing marron en direction de leurs visages, et ils firent tous les deux un pas en arrière. « Vous avez pas le droit de virer ce campement. Votre putain de mandat, il est où ?

— On n'a pas besoin de mandat, pauvre con, répondit un des flics qui avait l'air bien jeune pour manquer ainsi de respect au Maire. Toutes ces cabanes sont de vrais dangers sanitaires. En plus, vous êtes dans une propriété privée. C'est illégal.

— Faux ! On est des squatteurs. On a les droits des squatteurs. »

Le policier parut perplexe un instant. Son partenaire, un Latino d'âge mûr, mal rasé et doté d'une épaisse moustache, prit le relais.

« Écoutez, monsieur le Maire, articula-t-il en laissant l'ironie flotter longuement sur ses lèvres, on a déjà parlé de ça. Les droits des squatteurs, ça n'existe pas. Pas dans ma ville. Et sans doute nulle part dans cet État ou dans ce pays. Alors, soyez gentil de simplement débarrasser le parquet comme un bon citoyen. Pour une fois.

— Je t'emmerde, Ramirez. C'est chez moi, ici ! Je m'en irai pas. Je m'en irai pas ! »

Ramirez poussa un soupir et leva les bras, dégoûté. Il marmonna quelque chose à son partenaire, et ils s'éloignèrent.

« C'est une question de principe, cria le Maire au dos des deux policiers. De principe ! C'est inacceptable ! »

Le Maire rentra comme un ouragan dans son bivouac, et ne s'y arrêta que le temps de ramasser une bouteille cassée. Il la lança ensuite mollement en direction des policiers. Elle rebondit à terre, quelques mètres derrière eux, sans même qu'ils la remarquent.

Le bulldozer avança sur le terrain et écrasa la hutte en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

forme d'igloo : l'énorme pelle s'abattit en une cacophonie de bois et de plastiques brisés. Pendant que les Mexicanos étaient partis chercher du travail, le bulldozer souleva tous leurs biens et les déposa dans le camion-poubelle – un véhicule d'une propreté remarquable, peint récemment en vert pâle, qui affichait sur sa portière les mots « HYGIÈNE PUBLIQUE » marqués au pochoir.

« Rassemblons nos affaires », dit José Juan qui venait de se lever en sursaut.

S'ensuivirent deux minutes d'activité effrénée, durant lesquelles Antonio et José Juan bourrèrent le sac-poubelle Hefty de tout ce qu'ils parvinrent à fourrer, y compris la table de cuisson à quatre plaques. Ils sauvèrent la collection de douze cassettes d'anglais de la BBC que possédait José Juan, ainsi que la photo de la tombe d'Elena et de Carlos, ne laissant derrière eux que quelques magazines récupérés dans les ordures et la section « sports » de La Opinión.

Lorsqu'ils émergèrent de leur abri, avec leur sac en plastique surchargé, ils se trouvèrent nez à nez avec l'énorme pelle du bulldozer, sorte de cuvette jaune tout égratignée. Elle attendait qu'ils sortent de derrière la serviette, cette serviette qu'ils appelaient leur porte d'entrée. Ils traînèrent leurs affaires jusqu'au trottoir de Third Street, et là, à bonne distance, ils regardèrent le bulldozer écrabouiller la maison de bois et de carton qui les avait protégés de la pluie et du vent pendant plus de trois semaines.

En quelques instants à peine, leur abri avait disparu, réduit à une plaque de terre bien nette. Dès que les policiers furent partis après les avoir une dernière fois avertis de se « tenir à l'écart de cette propriété », Antonio retourna sur le terrain vague, et examina le sol en décrivant une lente spirale de plus en plus large. Il était pourtant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

impossible qu'il y retrouve quoi que ce soit : rien ne subsistait sous ses pieds, hormis la terre bosselée, les longues empreintes entrecroisées du bulldozer et les creux des blessures causées par la pelle.

Fuyant le nuage de poussière et d'huile brûlée soulevé par les bulldozers, les réfugiés descendirent le long de la colline et s'éparpillèrent dans quatre directions différentes. Ils transportaient leurs affaires dans des caddies de supermarché, des casiers à bouteilles de lait, des paquets enveloppés dans des couvertures et tenus en équilibre sur leur tête, et des sacs-poubelle mal en point qu'ils traînaient derrière eux comme de lourds cadavres.

Ils étaient plus de cent dans cet exode, et Antonio fut très étonné de voir parmi eux une poignée de femmes. Elles marchaient derrière leurs compagnons, des hommes dont le visage lui était familier. Pour la première fois il découvrait combien de personnes avaient vécu là. La police avait passé toute la montagne au peigne fin et mis au jour la moindre cachette, la moindre niche. Le vieux barbu qu'il avait tabassé à cause de la table de cuisson – c'était presque dans une vie antérieure – se tenait à présent debout près d'un abri en carton caché par un enchevêtrement de branches, et il lançait des coups de poing en l'air tout en hurlant aux flics maintenant disparus de le laisser tranquille.

Ils se répartissaient en petits groupes sales : les Noirs avec les Noirs, les Latinos avec les Latinos, les Blancs avec les Blancs. Puis tous se rassemblèrent au bord de Third Street, frissonnant dans le sillage de la circulation matinale, de ce flot continu de voitures qui se déversait dans les rues propres et désertes du district financier. Ils s'attiraient les regards perplexes des automobilistes qui se rendaient à leur travail, accélérant puis ralentissant dans Third Street.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour ces hommes en costume et ces femmes en tailleur, les réfugiés étaient autant d'images tout droit tirées d'un film d'actualités défraîchi. Un spectacle inhabituel qui brisait la monotonie de leur trajet matinal.

Antonio aperçut Frank et le Maire à la tête d'un petit groupe d'hommes, ils descendaient la pente raide de Bixel Street. Il donna un léger coup de coude à José Juan, et tous deux se mirent à les suivre. Le Maire et ses amis marchaient avec l'allure de ceux qui ont déjà subi ce genre de revers ; furieux, oui, mais nullement désorientés, et ils donnaient l'impression de se diriger vers un lieu précis. Fermant la marche de cette procession composée par ailleurs de quatre Noirs et deux Blancs, Antonio et José Juan portaient leur sac-poubelle selon la méthode mise au point après leur première expulsion : chacun à une extrémité. José Juan paraissait encore mal réveillé, et sur le point de se rendormir à tout moment. Il a eu de la chance de se réveiller quand les bulldozers sont arrivés, songea Antonio. Sinon, à l'heure qu'il est, il serait à l'arrière d'un camion-poubelle.

Deux pâtés de maisons plus bas, ils atteignirent un terrain dégagé, entouré d'une clôture grillagée. Le vaste sol en béton dessinait un V, comme un entonnoir, et il était clos de deux côtés par des murs en béton qui convergeaient vers l'entrée d'un tunnel. Frank posa son sac en plastique noir et escalada le grillage, puis il cria au Maire de lui envoyer le sac par-dessus. Le reste du groupe les imita. Le sol et les murs semblaient vibrer, et Antonio mit instinctivement ses doigts contre ses tempes pour repousser un début de migraine. Il plissa les yeux et remarqua que chaque centimètre de cet endroit était recouvert de peinture passée à la bombe : c'était une immense toile qui miroitait comme une mer acrylique arc-en-ciel. Les couleurs hurlaient de tous les côtés, et les couches

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de gribouillis et de dessins se superposaient. Dans un coin, un jeune homme peignait à la bombe avec de grandes pulvérisations – unique et solitaire représentant de l'armée de tagueurs compulsifs qui avaient fait de ce lieu leur galerie personnelle.

À la queue leu leu, Frank et le Maire toujours en tête, ils s'avancèrent vers l'entrée du tunnel en marchant sur les pigments poisseux qui tapissaient le sol. Une autre clôture avait autrefois barré entièrement cette ouverture haute de deux étages au moins, mais elle avait été systématiquement tailladée, et il n'en restait que quelques piquets de soutien et des bouts de grillage. Debout sous l'énorme voûte grise avec, derrière lui, un demi-cercle de parfaite obscurité, le Maire se retourna pour s'adresser à sa petite équipe.

« On va bivouaquer ici, au moins pendant deux jours, dit-il. Personne ne viendra nous embêter. Pas dans un endroit qui pue comme ça.

— N'allez pas trop loin à l'intérieur, recommanda Frank tandis que les hommes laissaient tomber leurs affaires par terre. Ça craint, là-dedans. »

Antonio et José Juan posèrent leur sac contre un des murs du tunnel – une paroi courbe, en ciment lisse, couverte de graffitis. Le sol était boueux et l'air avait une odeur humide de matière organique en décomposition. En scrutant l'obscurité, Antonio parvint à distinguer un matelas et la carcasse d'une voiture. Ce tunnel n'avait pas servi depuis des années, du moins pas à l'usage pour lequel il avait été conçu. Comme bien des choses de ce côté-ci de la ville, il semblait appartenir à un autre âge. Juste à l'extérieur, en train de cuire sous un soleil orange, se dressait ce qui ressemblait à un temple en ciment, une énorme boîte de béton sur le haut de laquelle étaient gravés les mots « PACIFIC ELECTRIC RAIL CO. ». Antonio se plaça devant l'entrée du tunnel et leva les yeux : à une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trentaine de mètres au-dessus de la voûte grise, on voyait les escaliers écroulés et les antiques palmiers de Crown Hill.

Il avait autour de trente ans, mais ses longs cils lui donnaient l'air plus jeune. Son visage était marron clair avec quelques taches de rousseur sur le haut des joues. Il s'appelait Darryl et venait du Michigan. Assis sur une chaise de jardin devant le tunnel, il discutait avec Antonio. Ils n'étaient que tous les deux, chargés de veiller sur les maigres biens du groupe pendant que tous les autres étaient partis à la recherche de nourriture, d'argent et de travail. Darryl racontait son histoire : il était sidérurgiste de formation et il avait travaillé jusqu'à ce qu'un accident lui bousille la vie.

« Un gros paquet de feuilles de métal m'est tombé dessus. Sans que je le voie venir, juste comme ça. » Il claqua des doigts.

Tout, dans la vie de Darryl, avait bien marché jusqu'à ce moment fatal, et rien n'avait plus été pareil ensuite. « Tout simplement, j'ai pas pu rétablir les choses, tu piges ? On dirait que plus rien ne veut marcher. Si c'est pas un truc, c'en est un autre. »

L'accident l'avait précipité dans une spirale descendante qui se terminait ici, dans ce bout d'égout tout au bas des canalisations de drainage.

« Sans cet accident, je serais un autre homme. »

Antonio était déjà suffisamment averti pour le savoir, tous les habitants des terrains vagues avaient une histoire semblable, brève et bien ficelée, pour expliquer ce qui avait foiré dans leur vie : trahison amoureuse, accident invalidant, collègue jaloux, mari violent, ami devenu voleur, partenaire commercial envolé avec la caisse. Leurs histoires restaient simples, sans nuances ni ambiguïtés, comme dans un soap

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

opera.

Après avoir longuement parlé de son dos, Darryl lui révéla qu'il était père de famille au Michigan et qu'il avait notamment une fille adolescente à laquelle il téléphonait en PCV tous les deux mois.

« Chaque fois que je l'ai au bout du fil, elle me demande : "Papa, pourquoi tu ne rentres pas à la maison ?" Elle ne veut pas comprendre pourquoi je reste à Los Angeles. "Rentre à la maison", qu'elle dit. Quelquefois, c'est trop, je supporte plus. Je raccroche parce que je veux pas qu'elle m'entende pleurer.

— Alors, pourquoi est-ce que tu rentres pas ? lui demanda Antonio avec naïveté. Ils pourraient s'occuper de toi jusqu'à ce que ton dos aille mieux. »

Jusqu'à présent, Darryl ne s'était pas fait prier, donnant de nombreux détails sur la situation, mais là il répondit d'un ton brusque : « Je veux pas rentrer. Je peux pas. Je vois pas à quoi ça servirait. »

Il fixa le sol avant de lever les yeux vers Antonio. Ses yeux – des iris marron qui flottaient dans une mer blanchâtre – livraient une autre partie de l'histoire : les longues années d'alcoolisme. Derrière ce regard, Antonio devina une douloureuse vérité non dite, un vieux souvenir emmagasiné et caché avec grand soin. Un acte violent répété sans trêve. Et cet homme, tout à la fois enfant et témoin.

Cela lui arrivait très souvent depuis la mort d'Elena et de Carlos. Les alcooliques, les suicidaires, les femmes battues, les solitaires incurables, les témoins de catastrophes ou les survivants d'une guerre : tous prenaient un relief bien plus net. Il pouvait presque les repérer depuis l'autre bout d'une salle bondée. C'était un peu comme des frères ou des amis perdus de vue depuis longtemps. Ils étaient différents des autres, de ceux qui n'avaient pas de cicatrices, qui n'avaient jamais vu ou subi cet arbitraire du hasard que Darryl et lui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne connaissaient que trop. Ces autres sillonnaient la ville comme des enfants bien nourris, ils baignaient dans l'éclat de l'innocence et dans la brume bienheureuse de l'ignorance. Depuis leur tombe, Carlos et Elena lui avaient donné le pouvoir de percevoir ce genre de différence, de détecter un autre niveau de vérité proche de la surface mais invisible pour un très grand nombre de gens. Cette capacité de voir était un cadeau à chérir, la récompense de l'exilé.

Assis devant lui à contempler ces yeux laiteux, Antonio comprit que Darryl était tout près de se donner la mort.

Antonio aurait voulu discuter avec Frank de son projet de tuer le soldat, mais le Maire était intarissable. Les réfugiés de Crown Hill étaient à présents réunis autour d'un seul feu, et quelques-uns s'étaient laissé gagner par le sommeil. Ils étaient donc tous là, sauf Darryl qui, refusant de dormir à l'intérieur du tunnel, s'était allongé par terre juste dehors.

« C'est un de nos potes de Kansas City qui nous a indiqué cet endroit, disait le Maire qu'à l'évidence personne n'écoutait. Ça fait cinq ans, à peu près. Ce mec était un vieux poivrot, un type comme on n'en fait plus. Je l'ai pas vu depuis des années. Je me demande ce qui lui est arrivé. On est déjà venus ici huit fois, et personne pour nous emmerder. Sauf une fois, une bande de voyous. Ça s'est mal passé. Tu t'en souviens, Frank ? Ça s'est vraiment mal passé. Ce tunnel appartenait à la compagnie qui faisait marcher le tram, je crois. Il y a des années de ça. Le tram t'amenait jusqu'à San Bernardino si t'avais envie d'y aller. Tu pouvais avoir une raison d'aller à San Bernardino. Personnellement, ça m'est jamais arrivé. C'est loin. Le tram plongeait directement dans ce trou, ici, et puis il allait au centre-ville. Au croisement de Flower Street et de Fifth Street. Enfin, il me semble que c'était Flower mais je me trompe peut-être. Je commence à avoir des trous de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mémoire… Hé, Farley, elle est à qui, cette chemise ? C'est ma chemise ? Écoute-moi. Écoute ! T'as pris ça dans mon tas ?

— Non, répondit Farley, un Blanc à l'accent du Sud. C'est ma chemise. Elle vient de la mission.

— Les gens chourent des choses, maintenant. On voyait pas ça avant. Aujourd'hui, c'est différent. On est à la fin des temps, alors tout le mal remonte à la surface. L'Empire ottoman, c'était pareil, à la fin. À Constantinople. Tout le monde volait tout le monde. Ça volait et ça volait. On te choure ta chemise, ta petite monnaie, ton pantalon. Quand j'étais dans la zone, avec les clodos, quelqu'un a essayé de m'enlever mon pantalon au milieu de la nuit. Quelle saloperie, la zone, là t'en prends plein la gueule. Ils ont essayé de m'enlever le falzar que j'avais sur les jambes. Les enculés ! Ici, c'est pas la zone. C'est mon tunnel. Avant, il appartenait au tram, mais y a plus de tram. »

Le Maire parlait comme ça depuis presque une heure, dérivant d'un sujet à un autre pour finir par revenir à son point de départ. Ses yeux se voilaient, pris dans une sorte d'illusion, puis ils retrouvaient leur clarté avant de se voiler de nouveau.

« Eh, le Maire, t'as pris tes médicaments, aujourd'hui ? demanda Frank.

— J'en ai plus besoin. Ils m'embrouillent l'esprit.

— Oh oh ! Z'avez entendu ça, les mecs ? cria Frank, attirant ainsi brusquement l'attention de la moitié du groupe. Le Maire ne prend plus ses médocs.

— Je le savais ! s'exclama Farley. Allez, le Maire, faut prendre tes médicaments. Tu sais comment ça te rend, sinon.

— Je suis trop intelligent pour ça. Je suis trop intelligent pour des comprimés.

— Des conneries.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Il faut que je sois sur le qui-vive ! répliqua le Maire. Il se passe plein de choses. Faut pas que je sois endormi par des comprimés. Tu peux pas comprendre ça ? Sur le qui-vive ! »

Cet argument, personne ne pouvait le contester. C'était vrai. Ils devaient tous rester sur le qui-vive.

« C'est comme pour Jules César, ajouta le Maire en baissant son bonnet jusque sur ses sourcils. Tu sais ça, Frank ? Et toi, Farley, et vous tous qui vous en prenez à moi alors que je dois être sur le qui-vive. Comme ce putain de Jules César. »

Ils étaient blottis dans un coin du tunnel, loin des autres, « en conférence », selon les mots de Frank. Antonio fut le premier à parler, à voix basse.

« Frank, il faut que tu m'aides. Tant que j'aurai pas fait ce truc-là et que je le saurai en vie, je pourrai pas – comment est-ce qu'on dit ? –, je pourrai pas être en paix. »

Il y avait sans doute une meilleure façon de l'exprimer, d'autres mots qui auraient persuadé Frank, mais il était si agité que son anglais en souffrait. « Il faut que je sois en paix » était la seule chose qu'il arrivait à dire. « En paix à l'intérieur. »

Frank écoutait Antonio avec solennité, les mains jointes comme un prêtre recevant une confession. Quand il prit enfin la parole, ce ne fut pas en chuchotant mais d'une voix normale – plutôt retentissante –, et ses paroles rebondirent sur les parois arrondies du tunnel.

« Pourquoi est-ce que je devrais t'aider ? Pourquoi est-ce que je devrais me compliquer la vie ? S'il y a quelque chose dont j'ai pas besoin, c'est bien de complications. »

Antonio resta sans réponse.

« Il a tué des femmes et des enfants ? » demanda Frank.

Antonio mit quelques secondes avant de comprendre qu'il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'agissait d'une question.

« Oui, ma femme et mon fils. Et d'autres. Plein, plein d'autres.

— Combien ? Comment tu le sais ? Comment est-ce que tu peux le savoir ?

— J'ai vu des papiers disant qu'il faisait partie d'une de ces sections. J'ai vu des photos des corps. Dans sa chambre.

— Tu es allé dans sa chambre ?

— Oui. Cette section-là, elle a massacré des gens. Des villages. Des milliers de gens enterrés un peu partout dans mon pays. C'est comme les nazis. C'est un nazi. Un nazi grandeur nature qui vivrait à notre époque. »

Cette dernière phrase fit jaillir une lueur dans les yeux de Frank. Un nazi qui vivrait à notre époque. L'idée de faire justice, de se battre contre le mal le plus obscur, l'attira peut-être. La conversation passa à un autre niveau. Oui. Maintenant, ils étaient deux hommes dressés à la lisière de l'histoire, des partisans campant dans les collines. Les craquements du feu, le tunnel abandonné, et même la couche de saleté sur leurs vêtements : tout cela prenait un air héroïque de vengeance et de rédemption,. Tout se ligue contre moi, mais le droit est de mon côté. Je triompherai. Antonio s'imagina plongé dans l'intrigue d'un film de guerre ; autour de lui, Frank et les murs du tunnel vacillaient en noir et blanc.

« O.K. Je vais t'aider. Me demande pas pourquoi, mais je le ferai. » Frank se cura une dent avec ses ongles, qu'il avait très longs, puis il leva un doigt. « Mais on parle de meurtre, ici. D'une entente en vue de commettre un meurtre. C'est plus qu'une affaire d'amitié, ça : c'est une affaire de sang. On serait liés par le sang, après. Ça serait plus chacun pour soi. On deviendrait frères. Tu comprends ? Tu comprends cette responsabilité ? On serait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

frères exactement comme le Maire et moi on est frères. Je compterai sur toi pour me soutenir quand il se passera quelque chose. T'en es capable ?

— Oui. Je serai comme un roc. Je serai un roc pour toi.

— Ça marche. »

Ils se serrèrent la main. Antonio se fendit d'un grand sourire, et ce fut une sensation étrange que celle de sa bouche qui s'ouvrit alors de joie – une sensation qui se répandit ensuite sur son visage comme la lumière d'un soleil.

16

Jaguar

TROIS ÉTAGES PLUS BAS, quelqu'un balayait le trottoir. Même dans ce coin où les graffitis abondaient et où les ruelles étaient obstruées par les constructions des SDF, chaque matin faisait renaître l'envie de nettoyer. Une Mexicaine était en train de manier le balai. Elle s'arrêta pour ramasser les plus gros morceaux de verre ainsi que le ruban de police jaune, qu'elle enroula et mit dans la poche de son tablier. Le gérant du Westlake Arms, un Asiatique, travaillait avec elle ; il lavait au jet les taches de sang sur le ciment.

Longoria avait dormi par intermittence. Son bras fracturé le faisait atrocement souffrir, et les événements de la veille dansaient en permanence comme des grains de poussière devant ses yeux : l'agression dans le parc, les combats de rue et le gaz lacrymogène, la carcasse noircie de la voiture de police incendiée avant que les forces de l'ordre ne réinvestissent les lieux. À l'intérieur de son appartement, la commode et le banc de musculation n'étaient pas parfaitement rangés contre le mur comme d'habitude. Les poids eux-mêmes étaient éparpillés sur le plancher.

Il n'avait pas l'énergie de remettre les choses en place. Son bras droit lui faisait trop mal. Mais le gauche, celui du tatouage, était en bon état, comme si le jaguar défendait la peau et l'os qui étaient dessous.

Le jaguar m'a protégé pendant la dernière guerre. À présent, il me protégera dans la guerre de Los Angeles. Il me protégera si l'homme au tuyau vient de nouveau me chercher.

Le jaguar avait presque dix ans, maintenant, mais il avait toujours de la force.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La première fois que Longoria avait paradé avec le tatouage, c'était dans la caserne de Huehuetenango. Il revenait de Fort Bragg, et, encore gorgé du soleil et de la riche alimentation du sud des États-Unis, il se sentait plus grand et plus intelligent. Sa peau s'était bien rétablie, et les hommes de sa section remarquèrent aussitôt le tatouage américain. Il avait été réalisé de façon experte par un certain Jake, durant tout un après-midi, dans une boutique appelée Tattoo Fayetteville : un jaguar au pelage jaune, lisse et brillant, avec des yeux féroces, vifs et resplendissants ; sa gueule ouverte montrait une langue rose rendue avec un tel talent qu'on voyait presque luire la salive. Dès que ses camarades l'avaient aperçu, ils en avaient tous voulu un. Ils s'attroupèrent autour de lui en lui tenant le bras comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art, et ils lui posèrent mille questions sur ce Jake en déplorant le manque de bons tatoueurs au Guatemala.

« Il a l'air tellement vrai ! »

« Comme elles brillent, ces couleurs ! »

« Maintenant, tu es un Jaguar pour toujours. »

Deux ou trois autres hommes de la compagnie portaient des tatouages, mais aucun n'en avait un aussi beau que celui de Longoria. À côté du sien, les leurs étaient mal finis, donnaient l'impression d'un travail d'amateur ou de gamin. Pendant plusieurs jours, alors qu'ils s'exerçaient en vue d'une campagne dans le département du Quiché, il surprit les coups d'œil envieux de ses camarades sur son jaguar. S'ils avaient pu trouver le moyen de le lui enlever, ils l'auraient fait, à coup sûr. Ce tatouage était précieux : c'était la chose la plus coûteuse et la plus jolie qu'il eût jamais possédée. Il avait dû lui consacrer deux mois de salaire, soit la moitié de ce qu'il avait mis de côté depuis qu'il était entré dans l'armée. Mais son tatouage serait à lui pour toujours,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec lui jusqu'à sa mort. Jake le lui avait promis, là-bas en Caroline du Nord ; et il avait ajouté que même si les couleurs s'estompaient un peu au bout de deux ans, le tatouage serait encore reconnaissable quand Longoria aurait soixante-dix ans, en admettant qu'il vive aussi longtemps. La vie d'un soldat professionnel est un pari perpétuel, avait poursuivi Jake. Au cours de sa carrière, il avait tatoué des centaines de militaires, et un bon nombre d'entre eux n'étaient plus de ce monde.

Longoria avait passé plusieurs heures assis à l'intérieur de Tattoo Fayetteville pendant que Jake gravait des traits dans son bras à l'aide d'un instrument étrange. Il avait donc eu le temps d'écouter Jake et de s'imprégner de son savoir. Assimiler des connaissances, voilà justement ce qu'il était allé faire aux États-Unis, et maintenant il le ferait aussi au Guatemala : il affinerait ses perceptions et s'efforcerait d'être le meilleur soldat possible, parce qu'il était militaire de profession et fier de son travail.

Jake lui apprit que la peau était le plus vaste organe du corps. Chose que Longoria ne savait pas. Jake ajouta que la peau était un organe et qu'elle respirait, comme un poumon. Le tatouage proclamait l'homme nouveau que Longoria était devenu, le guerrier qui venait de naître en lui. Longoria avait expliqué à Jake qu'il voulait un jaguar parce que c'était le nom de son bataillon. Il était content de pouvoir parler de son unité à Jake. La crainte des jaguars remontait très loin dans l'histoire du Guatemala, jusqu'à l'époque de l'Empire maya. Les Mayas construisaient des temples dédiés au dieu Jaguar. Les jaguars étaient tachetés comme les uniformes de camouflage de son bataillon. Le jaguar représentait le nouveau Guatemala que l'armée désirait bâtir, un pays de guerriers et d'hommes forts, un empire semblable à celui que les Mayas avaient connu, sauf qu'à présent on portait des mitraillettes et pas des lances.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Prenant une vieille encyclopédie, Jake dénicha une image en couleurs qui lui servirait de modèle. Il connaissait quelques-uns des Bérets verts chargés de former les nombreux Latinos de la base militaire et, selon lui, c'étaient de « bons mecs, de vrais mâles ». Sur un mur de sa boutique, une variété vertigineuse de gros plans montraient des tatouages de serpents, de crucifix et de femmes aux seins nus. Et, au milieu, on voyait la photo encadrée d'un homme qui tenait sa chemise ouverte devant l'objectif pour exhiber le blason des Bérets verts tatoué juste au-dessus du mamelon : deux flèches, une épée et les mots De Oppresso Liber – lesquels, toujours d'après Jake, signifiaient en latin « Délivrez-nous des communistes ».

Même si jusqu'alors il n'avait participé qu'à une seule bataille, Longoria s'était lié aux Bérets verts par le tatouage du jaguar. Comme eux, c'était un soldat dont la fidélité était gravée dans la peau. Peu de jours après son retour au Guatemala, il avait noté que quelques-unes des jeunes recrues semblaient reculer quand elles étaient près de lui et que les civils qu'il rencontrait le regardaient avec un mélange de peur et de dégoût soigneusement dissimulé, comme si le tatouage était une moisissure sur son avant-bras. Au Guatemala, un homme se décorait rarement de cette façon. Il avait brisé une sorte de tabou, franchi une limite. Quelque chose, dans ce jaguar qui montrait les dents, suggérait une certaine folie, de l'imprévisibilité, des accès de rage. Même son commandant lançait désormais d'étranges coups d'œil à ce petit Indio devenu si solide à Fort Bragg, d'où il était revenu avec un animal sur l'avant-bras, imitant ainsi les soldats américains que tout officier guatémaltèque craignait et respectait.

Longoria fut heureux de découvrir les pouvoirs inattendus de son tatouage. À partir de là, il remonta toujours ses manches pour l'exposer au ciel de l'Amérique centrale. Par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa naissance, le jaguar était une créature de Caroline du Nord, mais l'air des tropiques ferait de lui un véritable félin guatémaltèque.

Une dépanneuse arriva au milieu de la matinée pour emporter les restes de la voiture de police. Le chauffeur était escorté par une escouade de six agents qui établirent un périmètre de sécurité sans perdre des yeux la galerie de fenêtres au-dessus d'eux. À l'aide d'un treuil et d'un câble, le chauffeur souleva le châssis couvert de cendres et le déposa sur le plateau tandis que les agents suivaient la scène avec solennité, tels des soldats venus récupérer le corps d'un camarade vaincu. Trente minutes plus tard, le camion repartit avec la voiture de police en ne laissant qu'un rectangle de chaussée noircie à l'emplacement où le feu avait sévi.

Quelques instants après, les cholos se regroupèrent sur les marches. Longoria entendait leur bavardage aux accents machos qui célébraient leur victoire de la nuit précédente. Les cholos avaient sans nul doute gagné, même si au bout du compte ils avaient dû battre en retraite. Quand les gangs luttaient entre eux, ils se livraient une guerre conventionnelle ; mais la nuit précédente, contre la police, ils avaient agi en guérilleros. Leur petite bataille valait la peine d'être analysée. Les cholos avaient gagné parce qu'ils avaient employé l'arme du désordre : ils avaient jeté des pierres sur des hommes armés, prenant les agents par surprise. Ils avaient compris que pour remporter la victoire, il leur fallait être plus fous que leurs adversaires. Plus imprévisibles. C'était ce que le lieutenant Sanchez avait enseigné à Longoria lors de son séjour à Fort Bragg : les guerriers susceptibles de pousser les choses à l'extrême gagnaient en général plus souvent qu'ils ne perdaient.

Mais le département de police de Los Angeles était lui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi capable de pousser les choses à l'extrême, Longoria le savait. Et il l'avait prouvé avec cette vidéo montrant ce qu'ils avaient infligé à ce negro. Cet enregistrement, Longoria l'avait vu plusieurs mois auparavant à la télévision, dans la pièce du fond d'El Pulgarcito, et il avait été impressionné par la façon dont les gringos s'étaient comportés : la folie des coups de matraque, la démesure, tant d'hommes pour taper sur un seul individu à genoux. Il se demanda si certains de ces policiers avaient reçu un entraînement à Fort Bragg, s'ils avaient étudié le Psyops et s'ils connaissaient des membres des Forces spéciales. Ça ressemblait aux stratégies des combats de rue que García et les autres joueurs d'échecs voulaient lui enseigner au parc MacArthur : attaque, fonce sans penser aux conséquences, oublie ce que tu as lu dans les livres. Il comprenait ce principe quand il s'agissait d'une vraie guerre, mais sans trop savoir pourquoi, il avait du mal à l'appliquer aux stratégies mentales à l'œuvre dans le jeu d'échecs.

Dans la rue, bien que la voiture de police calcinée eût disparu, une odeur de suie persistait. En ce qui concernait l'incendie, les cholos avaient fait un super boulot, songea-t-il.

Pour ce qui était de mettre le feu, Longoria était incollable.

Ils avaient pour mission de surprendre les paysans. C'était pour cela que les Jaguars avaient enduré deux jours de marche au lieu de débarquer par hélicoptère. Mais quand la compagnie de Longoria parvint aux premières maisons d'un minuscule hameau situé à l'extérieur du bourg principal, ils découvrirent que la moitié des habitants les attendaient. Un petit homme en costume de laine noir et froissé se tenait debout au milieu d'un sentier de terre, une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bible à la main. Derrière lui, une dizaine de personnes applaudissaient et chantaient un cantique évangélique en levant les bras au ciel – geste de reddition ou de fanatisme religieux, Longoria n'aurait su le dire. Une femme, en particulier, paraissait en transe : ses dents miroitaient au soleil, sa tête et sa longue crinière noire dansaient au rythme du tambourin qu'elle avait en main.

« ¡Alabado sea Dios! » cria l'homme à la bible.

Longoria regarda son lieutenant s'approcher de la troupe de chanteurs. Le lieutenant, âgé d'environ trente ans, était un moustachu aux yeux de grenouille qui semblait toujours impassible et maître de lui sous son béret rouge. À cet instant, son expression rappelait pourtant celle du minuscule jaguar montrant les dents sur l'écusson noir de son béret.

« Alléluia ! lança le pasteur.

— Qu'est-ce que vous faites ? » demanda sèchement le lieutenant.

Pour la première fois, Longoria remarqua que le pasteur était un Indien vêtu à l'occidentale. « Gloria, gloria, es Jesús », chantait le groupe derrière lui. Mais les voix avaient baissé de volume quand le lieutenant avait pris la parole.

« Nous sommes là pour vous accueillir, dit timidement le pasteur. Vous manifester notre soutien.

— Comment saviez-vous que nous venions ? Qui vous a donné ce renseignement ? Quelle est votre source ? »

Longoria attendait lui aussi la réponse du pasteur lorsqu'un sergent l'attrapa par le bras et lui ordonna d'aller fouiller le hameau. C'était le sergent Medina, un blondinet à la peau claire, originaire de Puerto Barrios, qui le détestait parce que Longoria était allé à Fort Bragg et pas lui. Sous l'énergique poussée du sergent, Longoria partit en trébuchant vers un groupe de maisons en adobe et braqua son fusil d'assaut Galil sur les portes d'entrée comme un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gosse dans une galerie de jeux. Cependant, une fois à l'intérieur, il ne put le diriger que vers des chaises vides et des batteries de cuisine. Il n'y avait personne, mais les feux de charbon encore brûlants laissaient penser que les familles avaient fui précipitamment.

« Personne, rapporta Longoria.

— Les maisons sont vides, teniente, annonça Medina au lieutenant. Pas âme qui vive, là-dedans. »

Le lieutenant s'approcha encore plus du pasteur. « Eh, le vieux, où est-ce qu'ils sont, ces gens ? »

Le pasteur se contenta de trembler.

« Tu sais où ils sont. Ne me mens pas, espèce de singe. Ils sont partis parce qu'ils sont avec les guérilleros, c'est ça ? Dis-moi où ils sont, connard.

— Où sont les guérilleros ? demanda le sergent.

— Où sont les guérilleros ? » répéta le lieutenant.

Un caporal saisit l'un des paysans par le bras et entonna à son tour : « ¿Dónde están los guerilleros? »

Avant que Longoria ait pu comprendre ce qui se passait, les soldats refoulaient les chanteurs dans leur église, une petite construction en bois avec une enseigne peinte à la main annonçant : « Iglesia Evangélica Pastores de Jesucristo ». L'un des garçons du groupe résista brièvement, jusqu'à ce qu'un soldat l'attrape par les cheveux, qu'il avait gras et collants, et le traîne à l'intérieur.

« Mais je suis avec le parti, plaida le pasteur. J'ai mes papiers, là. » Il fouilla dans sa poche et tendit une carte plastifiée et un document plié.

Le lieutenant prit la carte et examina le revêtement plastique avec ses yeux de grenouille, apparemment impressionné par le sceau du parti. Puis, sans explication, il jeta la carte par terre et poussa violemment le vieux vers la porte de l'église.

« C'est le MLN qui me les a donnés, insista le pasteur en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

essayant de récupérer sa carte. Les papiers disent que je suis du côté du parti.

— On a vu tous les papiers qu'on avait besoin de voir, répondit le lieutenant. N'importe qui peut se procurer des papiers. »

Longoria avait du mal à comprendre. Le MLN était l'un des partis de droite soutenant le Président du Guatemala. Dans l'ensemble complexe de classifications politiques et de sigles dont il venait juste de maîtriser la liste, les lettres M, L et N mises bout à bout auraient dû faire de ce vieillard un sympathisant, un ami. Le Movimiento de Liberácion Nacional n'était même pas neutre, il était du côté de l'armée. Ce que faisait le lieutenant était donc absurde. Mais, bon, Longoria avait découvert que bien des choses dans l'armée semblaient absurdes au premier abord jusqu'à ce qu'on y réfléchisse longuement et qu'on découvre un moyen de les rendre cohérentes. Après tout, le lieutenant était un militaire plus expérimenté que lui, et peut-être avait-il eu accès à quelque information prouvant que le vieillard était un imposteur.

Soudain, le garçon qui avait résisté bondit hors de l'église et se précipita vers la jungle dans un sprint effréné.

« Arrêtez-le, cria le sergent Medina. Longoria, toi ! »

Après avoir laissé tomber son paquetage, Longoria se lança aux trousses du gamin. Quand il vit qu'il ne le rattraperait pas, il mit un genou à terre et, avec son fusil-mitrailleur, visa calmement la cible qui se rapetissait à vue d'œil. Il la rata, passant au-dessus trois fois de suite.

« ¡Cese el fuego! » entendit-il le lieutenant ordonner à cinquante mètres de lui. « Ne tire plus ! »

Longoria baissa son arme, et le garçon réussit à se réfugier dans la jungle. Stupéfait, Longoria retourna vers le groupe de militaires.

« Faut pas tirer ! Faut pas tirer ! hurla le sergent Medina.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tout le monde dans le prochain village va savoir qu'on est ici. À l'arme blanche, seulement. »

« À l'arme blanche, seulement ». Longoria en était encore à prendre conscience du sens de ces paroles lorsqu'il vit cinq soldats entrer dans l'église, une machette à la main.

Ils ont intérêt à savoir l'utiliser, pensa-t-il. Les machettes sont très tranchantes. Il s'était coupé plus d'une fois quand il était enfant, avant d'avoir appris à manier la longue lame. C'était en se coupant qu'on apprenait à quel point une machette était tranchante.

Quelques secondes plus tard, une femme sortit de l'église en vacillant, les bras et le visage couverts de profondes entailles. Le sergent Medina lui barra le passage avec son épaule comme un catcheur et l'envoya s'étaler par terre. Elle tenta de se relever, mais le sergent posa sa botte sur son dos et la cloua au sol. Puis, à califourchon sur elle, il dégaina un couteau de chasse qu'il portait à la hanche, saisit la femme par les cheveux et lui trancha la gorge.

Quelle chose étrange, ce flot silencieux de sang qui devenait noir quand il s'infiltrait dans la terre. Les jambes qui tremblent, les bras qui battent l'air. Et maintenant, les autres aussi : ils titubaient hors de l'église, les garçons avec des taches sur l'entrejambe, les filles en tenant des robes déchirées. Ils levaient les bras en l'air et tombaient en émettant des sons venus des poumons et du ventre, pas de la bouche ni de la langue : un langage secret composé de grognements et de gémissements. Que disaient-ils ? Quelle était la signification des sons et du sang jaillis de leur gorge, et de ces yeux roulant dans tous les sens ? Une fois à terre, ils s'agitaient et se retournaient. Quels étaient les signaux que leur corps lançait avant de se résigner à la rigidité du silence ? Et les enfants, que disaient-ils ?

Ensuite, ce fut le tour des Jaguars de se ruer à l'extérieur de l'église, et pendant un moment on eut l'impression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'être sur un terrain de jeu. Les enfants couraient en cercle autour des huttes et les soldats les prenaient en chasse avec des enjambées maladroites parce qu'ils étaient grands et que les garçons et les filles étaient si petits. Les enfants criaient, mais, aux oreilles de Longoria, c'était comme des rires, les rires excités d'une cour de récréation. Tu peux pas m'attraper, tu peux pas m'attraper.

Et puis les soldats redevinrent des campesinos. C'était un dur labeur que de lever la machette, de taillader et de hacher. Ils coupaient en grognant, tels des hommes en train de faucher un champ de cannes à sucre, et des filets de sueur leur coulaient dans le cou. L'acier contre l'os. Taille, taille. Un travail impossible à effectuer sans s'éclabousser partout de rose, de rouge et de marron. Les Jaguars ressemblaient à des campesinos camouflés, sales et couverts de transpiration, leurs muscles travaillant au rythme des coups de machette.

On confia à Longoria la responsabilité de mettre le feu à l'église – la première tâche importante qui lui ait été attribuée depuis son entrée dans les Jaguars. Tout en sentant dans son dos le regard du sergent Medina, il s'escrima nerveusement sur la petite boîte en métal argenté qu'on venait de lui donner pour enflammer les briques d'adobe. Il faisait tourner la mollette avec son pouce, mais ne parvenait à faire jaillir que quelques étincelles.

« Qu'est-ce que t'attends ? hurla le sergent derrière lui. Vas-y ! Brûle-la ! »

S'il ne réussissait pas pas à faire fonctionner la petite boîte et à mettre le feu, le sergent se moquerait de lui et serait convaincu que le jaguar sur son bras était une imposture. Ce sergent avait déjà lancé quelques remarques sarcastiques sur le séjour de Longoria à Fort Bragg, demandant notamment qui donc était ce paysan pour avoir

droit à un tel honneur. Le sergent Medina se plaisait à dire que Longoria était allé en Caroline uniquement parce qu'il était le chouchou du capitaine Elías, et il le disait de façon à suggérer quelque chose de vraiment dégoûtant. Enfin le briquet remplit son office. Un filet de fumée serpenta vers le ciel, puis il y eut un petit cône de feu, une danse de langues jaune safran et le jaillissement d'un vent brûlant.

On avait traîné tous les cadavres à l'intérieur de l'église. Mais si, par miracle, ils reprenaient vie, ils n'entendraient pas le bruit des flammes. Ils n'entendraient rien, pas même leurs propres hurlements, parce qu'un des Jaguars leur avait coupé les oreilles et en avait rempli tout un petit sac de toile. En souvenir.

Les cris étaient les derniers bruits qu'avaient faits les gens dans l'église quand ils avaient encore des oreilles pour s'entendre. Le pasteur et les enfants avaient hurlé avant de mourir parce qu'ils avaient peur de passer de l'autre côté. Qui le leur aurait reproché ? Personne ne voulait y aller, de l'autre côté il n'y avait rien que de l'obscurité et du silence. Longoria lui-même était peut-être sur le point d'y passer. Il pourrait facilement se retrouver comme un de ces cadavres dans l'église, et ce serait terminé pour lui, la fin de toutes ses pensées et de tous ses désirs. Il ne pourrait plus effectuer de marches, nettoyer son fusil ou admirer son tatouage. Même le jaguar sur son bras se flétrirait et mourrait. La guerre, c'est comme ça. Un moment on est là, débordant de vie et tout rempli du Seigneur, en train de taper dans ses mains, de chanter et de lever les bras au ciel, et puis le moment suivant on n'est qu'un cadavre sans plus de vie qu'une chaise, une cuillère ou un mur.

Longoria, à l'aide de son briquet, avait donné vie aux murs de l'église.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Certains n'avaient pas dégainé leur machette, ils étaient restés sur la touche pendant que leurs camarades de combat s'épuisaient à hacher et à taillader. Ceux-là, les autres soldats ne les avaient même pas regardés avec mépris ; ils ne les avaient pas regardés du tout. Une sorte d'accord tacite semblait prévaloir entre eux : tout le monde n'avait pas assez de force pour exécuter ce genre d'ordre.

Après avoir quitté le hameau des enfants chanteurs, tandis qu'il marchait vers le village de Nueva Concepcíon, Longoria entrevit comment les Jaguars risquaient de se diviser. Chaque Jaguar avait une certaine répugnance pour les autres. Il lui paraissait anormal qu'ils puissent tous marcher du même pas alors que leurs visages avaient des expressions aussi différentes. Quelques-uns d'entre eux portaient encore leur masque de guerrier : la mâchoire serrée, ils étaient prêts pour de nouveaux combats ; on aurait dit qu'ils s'attendaient à voir le reste de la section se retourner contre eux comme une colonne de guérilleros. D'autres avaient cédé à une contemplation hébétée, et il y avait un homme en pleurs, un Indien kanjobal qui répétait sans cesse des mots dans sa langue incompréhensible pour les autres membres de la section.

La seule chose que tous paraissaient avoir en commun, c'était le jaguar sur leur béret et sur leurs manches. Ce jaguar conservait les babines retroussées en un grognement identique. Le visage des hommes en uniforme pouvait changer, mais l'animal sur leur écusson restait toujours aussi féroce. Le jaguar était un chasseur, voilà pourquoi les Mayas l'avaient adoré pendant des générations et pourquoi le bataillon Jaguar arborait son image.

Le lieutenant avait sans doute senti lui aussi cette désunion. Ordonnant aux hommes de s'arrêter, il baissa le regard vers le sol boueux à ses pieds et, ses yeux de grenouille bougeant dans tous les sens, chercha ses mots.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Tous les habitants de cette zone soutiennent l'ennemi. C'est comme ça qu'ils sont au courant de notre venue, et pour ça qu'ils s'enfuient. C'est aussi pour ça qu'ils nous mentent quand nous leur demandons où sont les guérilleros. Ils le savent tous, mais ils mentent. J'ai perdu six hommes ici même, dans ce village, parce que les guérilleros nous ont surpris. Et ils nous ont surpris bien que ces vipères-là aient su qu'ils arrivaient.

— C'est juste, teniente, cria le sergent Medina. C'est tous des vipères. Ils nous ont trahis.

— Quand tous ces gens-là auront disparu, poursuivit le lieutenant, on n'aura plus de problèmes parce que plus personne ne donnera à manger aux guérilleros. On va entrer dans ce village et le raser, compris ? Les guérilleros s'en iront et on n'aura plus besoin de les combattre. »

Dans ce discours du lieutenant, Longoria reconnut ce que les instructeurs de Fort Bragg avaient appelé du « leadership ». Comme les hommes commençaient à manquer de cohésion, le lieutenant les avait rassemblés par des mots. Longoria était content que le lieutenant l'ait fait parce qu'il craignait ce qui risquait d'arriver si les guérilleros trouvaient les Jaguars divisés.

Après qu'ils eurent pris Nueva Concepcíon, il fut temps pour les Jaguars de manger. Deux femmes s'occupaient du bœuf qui grésillait sur un gril, et elles frappaient du plat de la main la pâte de farine de maïs pour préparer des tortillas. Elles travaillaient et pleuraient en même temps, essuyant d'un revers de manche les larmes sur leur visage. Elles étaient les dernières représentantes en vie de la centaine de personnes qui, encore quelques heures auparavant, remplissaient le marché de la bourgade. Clac, clac, elles prenaient les boules de pâte jaune et les pressaient pour en faire des disques plats. Trois douzaines jusque-là. Elles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

travaillaient au-dessus du feu, entourées par ce qui restait des étals du marché : paniers de tomates renversés, mangues écrasées en pulpe visqueuse, seaux de tôle neufs mais cabossés, bougies brisées, balais artisanaux fendus. Le lieutenant voulait suffisamment de tortillas pour les deux jours de marche qu'effectuerait la compagnie afin de regagner le quartier général. La plus âgée des deux femmes – elle avait quelques mèches grises dans une crinière noire et des nœuds de muscles bosselaient son dos voûté – semblait consciente de ce qui allait se passer quand elles auraient terminé. Le sergent Medina braqua son Galil dans sa direction, et elle battit la pâte plus vite.

Les Jaguars avaient investi le marché sous le feu nourri de leurs Galil. Les paysans s'étaient alors enfuis en courant mais ils étaient tombés un peu partout sur la place, essayant en vain d'être plus rapides que les balles. Quand nous aurons fini ce travail, pensait Longoria, les guérilleros s'en iront. Il visait les cibles mouvantes, et cette fois il en atteignit quelques-unes : il toucha un homme dans les reins et une femme dans le cou. Fasciné, il les regarda s'écrouler comme des tentes dont on enlève l'armature, il regarda la vie qui animait leur corps se transformer instantanément en poids mort et leurs muscles cesser de les maintenir debout.

Il ne restait à présent que ces deux femmes, des vendeuses de tamales épargnées lors des exécutions qui avaient suivi la prise du marché – exécutions opérées par rafales de fusil-mitrailleur dans un fossé. Si elles préparaient maintenant des tortillas, c'était parce que les Jaguars avaient mangé tous les tamales. Les femmes connaissaient sans doute quelques-uns des corps dans le fossé, parce qu'elles n'avaient pas cessé de pleurer. Écrasées de chagrin et de peur, elles travaillaient maladroitement et lentement, ou bien elles s'effondraient à genoux jusqu'à ce que le sergent les relève en leur collant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le canon de son fusil contre les côtes.

Quand les militaires eurent dévoré tout le bifteck, le poulet et les légumes qu'ils pouvaient avaler, quand la dernière tortilla fut enfin prête, le sergent Medina prit Longoria et l'Indien kanjobal à part et leur ordonna d'abattre les cuisinières.

« Emmenez-les là-bas, chuchota-t-il en montrant un coin du marché jonché de cages à poules écrasées. Et faites vite. »

Longoria saisit la femme la plus âgée par le col de sa chemise et l'entraîna. Elle battait des bras sans grande conviction. Elle lui rappelait les femmes qu'enfant il avait connues au marché, les bras tendus qui lui donnaient de si bons tamales, les bouches qui s'ouvraient en un sourire plein de dents argentées. Les jours de marché étaient alors des jours spéciaux – dans son souvenir c'étaient les plus heureux –, il était émerveillé de voir tant de choses nouvelles et de gens différents.

Elle lui échappa et tenta de s'enfuir, mais elle glissa dans une bouillie de légumes écrasés sur le ciment du marché. Longoria entendit un chœur de sifflets moqueurs – les autres soldats. Le sergent Medina le regardait comme pour dire : Cet Indien ne mérite pas le beau tatouage de jaguar qu'il a sur le bras ; son tatouage, c'est une blague. Longoria rattrapa la femme en deux longues enjambées et la jeta au sol. Cette femme m'a humilié. S'il ne la tuait pas tout de suite, il deviendrait la risée des autres, à l'image du Kanjobal qui pleurait comme un bébé au-dessus de sa prisonnière agenouillée, incapable d'exécuter un ordre aussi simple.

« Descends-la, abruti d'Indio ! »

Debout au-dessus de sa propre prisonnière, Longoria appuya sur la détente. La première rafale lui transperça le ventre et elle le regarda droit dans les yeux, incrédule,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cherchant de l'air par une respiration sifflante. Ses bras se soulevèrent lentement et se tendirent vers lui comme ceux des femmes sur le marché de son enfance. « Por favor, dit-elle timidement. Por favor. » Elle était en train de passer de l'autre côté, et plus vite elle le ferait, plus vite viendrait le moment où elle fermerait les yeux et cesserait de le regarder. Il lui envoya une autre rafale de balles, mais elle ne fermait toujours pas les yeux. Encore une rafale, puis une de plus, les muscles de Longoria se raidissaient contre le recul du fusil tandis que les yeux de la femme roulaient, des boules marron tournoyant dans une soupe crémeuse. Il tira jusqu'à ce que son fusil-mitrailleur s'épuise.

« Eh, regardez un peu Face-de-rat ! s'écria le sergent Medina. C'est un vrai tueur, celui-là. Un dur ! Un rat qui tue ! »

Longoria dévalait l'escalier du Westlake Arms. Contrairement à son habitude, il était en retard pour son travail après une nouvelle nuit de sommeil troublé, et il heurta le cholo aux oreilles d'éléphant qui montait en courant. Ils tombèrent tous les deux, bras et jambes emmêlés.

« C'est quoi, ce bordel ? hurla le cholo.

— ¡Hijueputa! cracha à son tour Longoria.

— Tu veux faire le con avec moi ? »

Ils se mesurèrent du regard, face à face, mâchoires serrées, muscles tendus. Longoria voyait, sur le cou de son adversaire, le mot « Maria » tatoué en une jolie volute. C'était peut-être le nom de la fille dont le portrait ornait son biceps et dont les boucles déferlaient presque jusqu'à son coude.

Longoria avait rencontré ce jeune garçon des dizaines de fois sur les marches d'entrée, mais il n'avait pas remarqué ce mot sur son cou parce qu'ils n'avaient encore jamais été

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi proches. Le cholo ne s'était jamais arrêté pour le regarder aussi longtemps droit dans les yeux, il avait toujours détourné le regard. La bagarre avec la police lui avait donné de l'audace. Si je peux me battre avec un flic, semblaient à présent dire ses yeux, je peux aussi me battre avec toi, le militaire.

Finalement, après quelques heurts et quelques poussées supplémentaires, chacun laissa l'autre passer, mais le jaguar de Longoria avait effleuré la petite amie du cholo.

17

Aventure à Beverly Hills

PEU DE TEMPS APRÈS LE PASSAGE DES BULLDOZERS à Crown Hill, José Juan Grijalva disparut.

Un matin, il se leva comme d'habitude avant tout le monde et, pour affronter la fraîcheur précédant l'aube, s'enveloppa dans un manteau d'occasion, par-dessus le pull dans lequel il dormait depuis trois semaines.

« Me voy a la Main y la Washington », dit-il à Antonio. Celui-ci, bien qu'éveillé, était un peu groggy et restait allongé sur trois couches de carton à peine suffisantes pour empêcher les remontées d'humidité de ce tunnel boueux. « Je vais chercher du boulot. Tu veux venir ? »

Antonio fit non de la tête. Il n'avait pas envie d'aller à l'angle des rues Main et Washington. Il n'en avait jamais eu envie. Il était même étonné que José Juan le lui propose : il lui avait souvent répété que pour lui cette démarche était minable et totalement dépourvue de dignité. On était là debout sur le trottoir à surveiller les véhicules comme une pute à la recherche d'un micheton, et on jouait des coudes en se bousculant avec une centaine d'autres types pour pouvoir être devant quand un pick-up transportant des matériaux de construction finirait par s'arrêter. Et puis on levait les trois ou les quatre doigts indiquant la maigre paie qu'on acceptait pour une heure de travail.

« Como quieras », lâcha José Juan en haussant les épaules avant de s'éloigner.

Huit jours plus tard, il n'était toujours pas rentré.

À présent, José Juan lui manquait. Et Antonio commençait à se demander pourquoi son ami était parti. Peut-être était-ce à cause du tunnel et de son air fétide, ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lieu encore plus affreux que les cabanes de plastique et de carton de Crown Hill. Peut-être avait-il été effrayé par tous ces discours de tuerie et de vengeance qui alimentaient les conversations autour du feu de camp. Peut-être avait-il pensé qu'Antonio ferait de lui un complice du meurtre du soldat tatoué et qu'ils finiraient tous deux en prison, coinculpés dans un assassinat politique. José Juan avait toujours été du genre prudent. Enfreindre la loi, recourir à la violence, voilà des choses qu'il ne ferait jamais. Il voulait vivre à Montebello ou dans l'est de Los Angeles, dans une des jolies banlieues chicanos où il aurait une maison avec un monoplace dans l'allée du garage. S'il respectait les règles, peut-être cet avenir-là deviendrait-il pour lui une réalité.

« Eh, où est passé ton pote, le frisé ? lui demanda Frank un après-midi.

— El Moro ? J'en sais rien. Il est parti.

— Il ne parlait pas beaucoup mais il avait l'air sympa. »

Peut-être, ne supportant finalement plus d'être séparé de sa famille, José Juan avait-il tout simplement décidé de rentrer au Mexique. Il était possible qu'il se soit inquiété : son épouse n'allait-elle pas se lier avec un autre homme capable d'assurer pour elle ? Une réaction compréhensible chez une femme laissée seule avec quatre enfants. Mais il aurait quand même pu au moins dire au revoir. José Juan était toujours aimable et poli, et l'idée qu'il soit parti comme ça, sans un mot pour l'ami avec lequel il avait traversé tant d'épreuves, avait quelque chose d'étrange.

Certes, il pouvait aussi avoir été agressé, ou renversé par une voiture, ou arrêté par la police de l'immigration. À Los Angeles, il ne manquait pas de drames susceptibles d'engloutir un homme de leur condition. Antonio lisait tout le temps dans La Opinión des articles sur des immigrants ayant péri sur l'autoroute ou dans des accidents d'usine si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

loin de chez eux et de leur famille qu'il n'y avait personne pour payer leur enterrement.

Mais il ne pouvait faire autre chose qu'espérer et prier pour que rien de tel ne soit arrivé à José Juan. Sa compagnie lui manquait – ne plus avoir la possibilité de discuter avec quelqu'un de la même culture que lui et qui, au moins, parlait la même langue. Il se rappelait leur dernière sortie au Memorial Coliseum de Los Angeles pour aller voir le Guatemala affronter le Mexique dans un match de foot. Ils avaient fini par l'écouter à la radio juste à l'extérieur du stade parce que les billets étaient plus chers qu'ils ne l'avaient cru. C'était quelques semaines avant leur expulsion de leur appartement, et ils étaient fauchés. Le présentateur radio avait lancé un long « Buuuuut ! », et les acclamations de la foule avaient suivi une ou deux secondes plus tard – quarante mille spectateurs prenant tous ensemble leur respiration pour pousser un hurlement prolongé entrecoupé de sons de trompette et d'explosions de pétards. José Juan avait à son tour crié « But ! » en bondissant d'un demi-mètre parce que Manolo Negrete venait de faire passer les Mexicains devant ces pauvres Guatémaltèques. Même s'il n'avait pas vu l'action, Antonio savait par avance que son équipe serait plus faible, plus médiocre et moins habile que celle des Mexicains. C'était toujours comme ça.

Lorsque la partie s'était terminée sur le score de quatre à zéro, José Juan avait passé un bras fraternel autour des épaules d'Antonio. « Ils feront mieux la prochaine fois, hombre. Ils ont tous ces nouveaux jeunes joueurs : Paniagua, Castillo. Jeunes et rapides. Dans quelques années, ils seront bien meilleurs.

— Oh non, avait répondu Antonio en fronçant les sourcils. Le Guatemala perd toujours. »

Un ami comme ça ne s'en va pas sans prévenir. S'il

décide de rentrer dans son pays, il le dit.

Mais ce que l'absence de José Juan avait de pire, c'était qu'elle faisait obstacle, du moins dans l'immédiat, au projet d'assassiner le soldat. Tout reposait sur la possibilité d'acheter un pistolet – le seul moyen d'abattre un tueur entraîné, d'après Frank. Il fallait le surprendre et lui tirer dessus par-derrière, faute de quoi on risquait de se faire tuer. Voilà comment Frank voyait les choses. Pour cette raison, Antonio avait besoin d'au moins un petit pistolet comme celui que Frank appelait un 22 ; ou, mieux encore, d'un plus gros, disons un 9 mm. Selon Frank, il y avait une différence – une « énorme différence » – entre un 22 et un 9 mm, et il semblait savoir de quoi il parlait. Mais même un 22 coûtait de l'argent, et Antonio en était à ses derniers cents. Il avait prévu d'emprunter à José Juan les quarante ou cinquante dollars dont, selon Frank, il aurait besoin.

Sans José Juan, son plan pour tuer le soldat tatoué demeurait techniquement parlant dans les limbes, mais il était toujours possible de préciser les derniers détails et de décider où et quand l'attaque aurait lieu. Frank avait suggéré d'effectuer une « mission de reconnaissance ».

« Il nous faut tout savoir sur ce mec, avait-il dit. Là où il dort, là où il mange. Tous les détails. »

Antonio savait déjà tout ça.

« Je peux te montrer les endroits où il va et tout ce qu'il fait », avait-il répondu à Frank.

La tournée prit une journée entière. Antonio guidait, et Frank suivait avec bonne humeur mais sans grande curiosité, tel un étudiant en visite de groupe au musée. Antonio n'avait encore jamais connu de Noir de façon aussi intime. Il n'y avait pas beaucoup de Noirs à Ciudad Guatemala, et à Los Angeles les nombreuses races restaient toujours séparées, chacune sur son territoire : les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Latinos avec les Latinos, les Noirs avec les Noirs, les Blancs avec les Blancs. C'était seulement dans le petit campement du tunnel qu'il avait vu les races se mélanger, elles se trouvaient là pêle-mêle parce qu'elles n'avaient pas d'autre endroit où aller.

Le seul autre Noir qu'Antonio connaissait aussi bien que Frank était San Martín de Porres. Son visage ornait l'image pieuse, grande comme la paume de sa main, qu'il portait dans une poche de son pantalon. Il avait acheté cette image pour vingt-cinq cents dans une petite boutique de Broadway quelques jours après avoir décidé d'abattre le soldat tatoué ; il espérait qu'elle lui rappellerait Elena et l'inspirerait dans sa quête de justice. Mais, comparé à Frank, San Martín paraissait doux et humble. Par définition, c'était un saint, il n'avait rien d'un bagarreur comme Frank, rien de ce Noir drôle et imposant qui l'aidait maintenant à planifier le meurtre du soldat.

Ils se dirigeaient vers Bonnie Brae Avenue et l'appartement du soldat tatoué, mais ils progressaient lentement parce qu'à chaque pâté de maisons Frank apercevait quelqu'un qu'il connaissait et s'arrêtait pour lui parler. Si ces connaissances étaient plutôt hétéroclites, elles avaient le plus souvent en commun une pâleur grisâtre, un corps émacié et un dos voûté. « Ce sont tous des seringués et des fumeurs de crack, déclara Frank. J'ai connu cette vie-là, moi aussi, mais c'est fini. » Ils rencontrèrent une Blanche très maigre du nom de Nancy qui commença à flirter avec Frank en lui disant qu'il avait de superbes cils. Antonio regarda les yeux de Frank. En effet, ses cils étaient longs et très recourbés. Cela lui donnait un air légèrement féminin que contrebalançaient l'ombre de barbe sur son menton et l'épaisseur de son cou. Nancy était déjà en train de se coller à Frank, mais elle s'éloigna brusquement quand il lui dit : « Eh, mignonne, j'ai pas un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rond. »

Ils arrivèrent enfin au Westlake Arms et Antonio indiqua une fenêtre.

« Il habite là-haut, au troisième étage, juste à côté de la petite échelle. Il est au boulot à cette heure-ci. Il ne nous verra pas. »

Frank tendit le cou pour examiner la fenêtre. Elle était fermée ce jour-là, ce qui excluait toute entrée acrobatique à partir de l'escalier de secours. Antonio enleva ses lunettes et les nettoya pour mieux voir. Il remarqua le rideau blanc : il n'était pas là auparavant. Peut-être, après leur affrontement dans le parc, le soldat s'était-il mis à prendre des précautions.

Ils contournèrent l'immeuble et suivirent l'allée jusqu'au conteneur à ordures placé derrière.

« Il sort sa poubelle le matin, précisa Antonio. Tous les jours, je crois. »

Frank parut particulièrement intéressé par l'étroit couloir que constituait cette allée. Ses yeux s'attardèrent sur les escaliers de secours qui grimpaient le long du bâtiment, sur les câbles qui s'entrecroisaient et sur les cabanes des SDF dressées contre l'un des murs.

« Tu dis qu'il vient ici tous les jours ?

— Oui. Avec une petite poubelle rouge. »

Frank gloussa. « Ce mec, tu le connais par cœur. Tu sais tout sur lui – où il chie et où il dort. Tu le tiens. »

Ils se rendirent ensuite à l'arrêt de bus où Antonio avait vu le soldat attendre avec sa petite amie, la jolie Latina aux chaussures brillantes. Antonio commença à la décrire en détail, mais Frank l'interrompit.

« Non, non, ça va pas. Il faut pas qu'on y mêle sa petite amie. Elle a rien à voir avec ça. »

Ils parcoururent les deux pâtés de maisons qui les séparaient du parc et des tables d'échecs où Antonio avait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tenté de matraquer son ennemi, puis ils firent encore un kilomètre et demi jusqu'à Pico Boulevard pour arriver à l'agence numéro deux d'El Pulgarcito Express. Depuis l'autre côté de la rue, restant à bonne distance, Antonio montra du doigt les baies vitrées.

« Il travaille à l'accueil. Tu vois ? »

Frank plissa les yeux et fit non de la tête. À travers les reflets du verre, on distinguait le comptoir et quelques corps mais pas grand-chose d'autre.

« Attends une minute, lança-t-il. Je reviens tout de suite. »

Frank traversa la voie et revint sur ses pas quelques secondes plus tard sans prendre vraiment garde à la circulation. Il avait un grand sourire aux lèvres.

« Oh, putain ! Je l'ai vu ! Il était juste là. Minuscule, ce connard, exactement comme tu as dit ! Ah ! Avec son tatouage et tout le reste.

— Tirons-nous, Frank. Je veux pas qu'il m'aperçoive.

— Ce salopard de malade ! » Frank serra le poing tandis qu'ils s'éloignaient. « Il a la gueule d'un tueur. Avec sa boule presque à zéro, une vraie gueule de nazi. J'en ai vu un une fois, et j'ai déjà envie de le tuer. Je vais me le faire méchamment. Ça se voit sur sa tronche : je pouvais y voir ces gamins qu'il a tués, comme t'as dit. »

« À mon avis, c'est l'allée qui sera le meilleur endroit pour toi », déclara Frank.

Sous le soleil de l'après-midi, ils étaient assis à l'entrée du tunnel et regardaient un groupe de tagueurs ajouter une couche de peinture aux murs en béton. Après avoir sorti leur matériel des sacs à dos mollement pendus à leurs épaules, ils s'étaient mis à travailler par à-coups, avec élégance, accompagnés par le cliquetis des billes de métal qui résonnaient quand ils secouaient les bombes pour bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

liquéfier la peinture.

« Personne ne t'y verra. Tu peux te cacher dans une des cabanes. Ou derrière le conteneur à ordures. Tu as le choix. Et puis, quand il se pointe, tu le descends. Comme ça, pam ! » Il fit le geste de presser la détente. « Après, tu cavales dans l'allée, tu te fonds dans la foule et tu montes dans le premier bus que tu vois. »

Tout cela paraissait rationnel. Le plus important était de ne pas se faire attraper. Accomplir cet acte et rester impuni pour vivre ensuite comme une personne normale – là résidait le véritable défi aux crimes du soldat tatoué. Antonio le tuerait, puis il circulerait et respirerait comme un homme libre dans cette ville ouverte. Il reprendrait un travail, trouverait une femme à aimer et refonderait une famille avec laquelle il vieillirait. Alors que le soldat pourrirait sous terre, lui se dresserait dans la lumière du soleil et saluerait l'arrivée de nouvelles décennies, de nouvelles générations. Il regarderait ses enfants grandir et prospérer : ils iraient à l'école et feraient tout ce que Carlitos n'avait jamais pu faire.

Perdu dans ses pensées, Antonio n'écoutait Frank qu'à moitié lorsqu'il aperçut un homme en train de grimper par-dessus la clôture grillagée à l'entrée de leur terrain. C'était .un Latino au teint foncé, avec une chemise blanche amidonnée et des chaussures en cuir mal adaptées à l'escalade. L'homme atterrit à une cinquantaine de mètres d'eux et faillit glisser sur le béton. Les tagueurs levèrent les yeux. Ils se demandaient probablement si c'était un flic, voire le propriétaire des lieux. Sans leur prêter la moindre attention, l'homme se dirigea vers le tunnel.

« Antonio ! cria-t-il en gesticulant. C'est moi ! »

Antonio et Frank le regardèrent fixement puis échangèrent entre eux un même regard ébahi. José Juan !

« Il est propre », constata Frank, exprimant précisément ce qu'était en train de penser Antonio.

José Juan avait l'allure d'un homme qui vient de prendre une douche après avoir dormi dans un vrai lit.

« J'ai un boulot ! » lança José Juan en anglais avant de lever les bras en un V de victoire. Il serra Antonio dans ses bras et celui-ci sentit une nostalgie inattendue le gagner. Je ne me rendais pas compte à quel point il me manquait.

« Moro, quel air tu as ! dit Antonio en riant et en s'essuyant les yeux. Tu es un homme neuf. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vise ces pompes, renchérit Frank en poussant un sifflement grave. Super. »

Antonio baissa les yeux vers les chaussures à glands de José Juan, des chaussures effilées brun-rouge à présent tachées par la boue du tunnel. José Juan paraissait plus mince, sans le tas de vêtements dont il s'enveloppait afin de se protéger du froid, et, pour la première fois depuis des mois, il était allé chez le coiffeur. Il aurait pu passer pour un de ces séducteurs à l'allure de play-boy qu'Antonio trouvait d'habitude si déplaisants.

« Je vis à Beverly Hills, déclara brusquement José Juan.

— Quoi ?

— Beverly Hills, répéta-t-il.

— Pas possible, dit Frank. Comment ça ? »

Frank tira vers eux un casier à bouteilles de lait, et José Juan s'assit dessus pour expliquer. Trop excité pour se concentrer sur l'anglais, il s'exprima en espagnol et Antonio se chargea de la traduction pour Frank.

« No me lo van a creer.

— Vous n'allez pas le croire, dit Antonio.

— Commence par le début, suggéra Frank.

— OK. Todo comenzó en la esquina. En la Main.

— Tout a commencé au coin de la rue, dit Antonio. De Main Street.

— Là où il y a les types qui bossent à la journée,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

remarqua Frank. Tous les Mexicains qui cherchent du boulot.

— Sí. »

Ainsi, José Juan raconta son histoire. Il était allé dans Main Street chercher du travail, mais une fois sur place il avait très vite perdu espoir. Il n'avait encore jamais vu cet endroit aussi bondé : trois cents hommes peut-être étaient debout au croisement, à se pousser et se bousculer pour parvenir jusqu'aux voitures et aux camions arrêtés sur le bord de la route, et toute une masse de corps se pressaient autour de chaque employeur potentiel. Comme José Juan n'était pas assez fort pour arriver en première ligne, il finit par abandonner et alla broyer du noir dans une petite rue voisine.

Assis au bord du trottoir, la tête dans ses mains, il envisagea pour la première fois un retour dans son village au Mexique où il devrait affronter les humiliations qu'on ne manquerait pas de lui faire subir pour son échec à Los Angeles. À cet instant précis, une Hyundai verte s'arrêta à quelques centimètres de ses pieds, et le Coréen qui la conduisait lui cria : « Vous voulez du travail ? » José Juan sauta dans la voiture sans prendre la peine de parler du salaire, et il claqua la portière derrière lui juste au moment où une horde d'hommes arrivaient en courant de Main Street et se mettaient à taper du poing sur le capot en montrant quatre doigts ou même seulement trois. Par miracle, le conducteur réussit à échapper à cette marée humaine sans écraser quiconque. Quelques instants plus tard, ils arrivèrent à Koreatown.

Le Coréen était propriétaire d'un immense immeuble d'appartements tout rose, et il voulait que José Juan y pose quelques panneaux. Ces panneaux étaient tous en coréen, mais José Juan supposa qu'on y lisait quelque chose comme « À louer : bienvenue aux Coréens ». Il dut se servir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une échelle pour ceux que le patron désirait installer au premier étage et sur divers lampadaires du voisinage, mais il eut beau travailler le plus lentement possible, il n'arriva pas à faire durer ce boulot plus de trois heures. Il termina vers une heure de l'après-midi, et le Coréen lui donna neuf dollars.

« Nueve dólares cabales, ni un centavo más, dit José Juan en remuant sur le casier à bouteilles et en se penchant pour gratter quelques éclats de boue sur ses chaussures.

— Neuf dollars exactement, traduisit Antonio. Pas un centime de plus. »

La paie était déjà suffisamment mauvaise, mais en plus le Coreano ne le reconduisit même pas à Main Street et il dut prendre le bus, ce qui lui coûta un dollar trente-cinq.

« Ces Coréens sont des guignols, commenta Frank. Mais alors, Beverly Hills ?

— A eso voy.

— Il y vient », dit Antonio.

José Juan fut de retour à Main Street vers deux heures. Là-bas, tout se déroulait le matin, si on y venait après midi on savait qu'on ne trouverait pas de travail. La plupart des types étaient rentrés chez eux, et le petit nombre qui restait commençait déjà à se saouler. Aussi, quand un gros camion Ford arriva, José Juan et un Hondurien noir appelé Roberto furent les seuls à offrir leurs services.

« Je me suis dit que j'avais une veine incroyable, poursuivit José Juan en passant momentanément à l'anglais. Deux fois le même jour – si c'est pas de la chance ! »

Sans transition, il se retrouva, qui l'eût cru ? à Beverly Hills dans une maison semblable à ces haciendas qu'on voit dans les soaps de la télévision mexicaine, une grande et superbe demeure blanche surmontée d'un très joli toit de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tuiles rouges. L'homme qui venait de l'engager y travaillait comme chef jardinier ; c'était un Asiatique poli et aimable qui voulait que José Juan effectue quelques travaux de jardinage tout simples et cette fois, la paie était meilleure : six dollars de l'heure au lieu de trois. José Juan entreprit de tondre une immense pelouse à l'arrière autour de la piscine. Il s'y trouvait encore une heure plus tard, quand il repéra la bonne.

« Una Mexicana guapísima.

— Une très jolie Mexicaine, traduisit Antonio.

— Oh oh, lança Frank d'un ton espiègle. Je crois que je sais où ça va mener ! »

Lorsque la Mexicaine vit qu'il la regardait, elle disparut dans une mignonne petite maison à l'arrière. José Juan pensa qu'il lui avait fait peur… et puis elle ressortit en portant un verre d'eau froide, et déclara de la voix la plus douce qui soit : « Comme vous travaillez dur ! Regardez-moi ça : avec ce travail, vos vêtements sont tout sales. Il vous faut boire un peu. » Ils ne parlèrent quelques instants à peine, mais ce fut suffisant pour que José Juan découvre qu'elle était exactement comme lui : toute seule et séparée de sa famille. Chez elle, à Guanajuato, elle avait deux petits garçons qui vivaient avec leur grand-mère.

« Et le père ? voulut savoir Frank. Le père de ses gosses ? »

José Juan haussa les épaules et sourit. « ¿Quién sabe? »

Il y avait longtemps que José Juan n'avait pas parlé à une femme aussi gentille. Quand, vers six heures, il eut fini de travailler et que le jardinier poli proposa de les reconduire, lui et Roberto, au centre-ville, il mentit. Il raconta qu'il avait un cousin à Santa Monica et qu'il prendrait le bus. Il avait déjà parcouru deux pâtés de maisons quand le jardinier et Roberto le dépassèrent en voiture. Il les salua de la main,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

puis décrivit un cercle pour retourner à l'hacienda et parler à cette très jolie et très seule Mexicaine.

Eh bien, pour faire bref, depuis lors, il dormait avec Cristina dans la petite maison derrière l'hacienda.

« Quel mec ! s'exclama gaiement Frank.

— Mais tu es marié », dit Antonio.

Sans répondre à cette dernière remarque, José Juan expliqua que les employeurs de Cristina étaient partis pour un long voyage et que, donc, personne ne les embêtait. C'était une famille de gens riches travaillant dans le cinéma, et ils étaient en Europe pour un truc appelé « Festival du cinéma ». José Juan et Cristina se trouvaient ainsi tout seuls dans la maison d'amis, qui était exactement comme la grande, avec le même toit de tuiles rouges, sauf qu'elle était beaucoup plus petite. Vivre avec Cristina était déjà un paradis, mais le mieux, c'était qu'une de ses amies avait procuré à José Juan un boulot dans une usine de confection de Washington Boulevard, à quelques pâtés de maisons seulement du coin de rue où toute cette aventure avait débuté. Il y travaillait depuis une semaine à cinq dollars de l'heure. Et même s'il n'avait pas encore été payé, Cristina lui avait prêté un peu d'argent pour qu'il s'achète quelques vêtements neufs, chose qu'il venait justement de faire avant de se rendre au tunnel pour voir comment allait Antonio.

« Quelle histoire ! conclut Frank.

— Et c'est pas tout, dit José Juan en anglais.

— C'est pas tout ? »

Il s'avéra que Cristina avait un frère à South Central, et que ce frère se débrouillait vraiment très bien. Il occupait un bon poste dans une usine fabriquant des chauffe-eau. Il venait d'acheter une maison là-bas, dans ce quartier noir, à peu près au niveau de la 53e et de Normandie Street. Le frère de Christina comptait partager la nouvelle maison avec

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ses beaux-parents, mais malgré ça ils auraient du mal à rembourser la banque. Alors, pour faire rentrer quelques sous de plus, ils allaient louer une petite chambre à l'arrière. Elle était assez grande pour deux personnes et elle avait sa propre salle de bains.

« Ils proposent de nous louer cette chambre pour seulement cent cinquante dollars par mois, déclara José Juan à Antonio. Et sans nous demander de caution. Dès que j'aurai ma première paie, vendredi prochain, on pourra s'y installer. Toi et moi, Antonio. Il y a de la place pour tous les deux. »

Antonio avait traduit chaque mot jusque-là, mais il s'arrêta brusquement.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? » interrogea Frank.

Il y eut un bref silence pendant lequel Antonio se demanda s'il ne rêvait pas.

Je ne dois pas être quelqu'un de vraiment mauvais si cet ami est revenu pour me porter secours. José Juan sait bien que je ne mérite pas de vivre dans ce tunnel.

« On va plus être des SDF, finit-il par répondre. José Juan a trouvé une chambre pour nous deux. Très bon marché. »

Il regarda autour d'eux : les matelas et les sacs de couchage jetés çà et là sur le sol près de l'entrée du tunnel, les ustensiles de cuisine noircis par le feu, et le grand sac en plastique qui contenait toutes ses affaires. Il regarda ensuite ses mains et vit la saleté sous ses ongles, il toucha son cou et sentit la couche de crasse.

« Vous n'allez plus être des SDF », dit Frank.

José Juan lui donna l'argent tout de suite, deux billets de vingt bien craquants, juste assez pour acheter un flingue pas cher au marché noir. Après une dernière embrassade, il quitta le campement pour aller rejoindre Cristina à Beverly

Hills.

« Elle va me préparer un dîner. Il ne reste que deux jours avant que la famille rentre, alors il faut qu'on en profite. »

Le lendemain matin, Antonio et Frank se levèrent de bonne heure pour se rendre dans l'Eastside ; Frank y connaissait quelqu'un qui leur vendrait un pistolet bon marché. Comment connaissait-il ce genre de gens ? Sans Frank, Antonio aurait été complètement perdu, incapable de résoudre ce problème fondamental.

Une heure plus tard, ils arrivèrent à destination, une série d'appartements bleu-gris juste de l'autre côté du ravin en béton où coule le fleuve, le Los Angeles. Un grand panneau proclamait : « CITÉ PICO-ALISO ». Frank conduisit Antonio dans un labyrinthe de bâtiments et d'espaces gazonnés, à la recherche d'une adresse précise.

Ils se retrouvèrent devant une entrée où un ado, une espèce de terreur en pantalon baggy, berçait un bébé dans ses bras. Il lui faisait des roucoulades et lui donnait des baisers sur le ventre. Lorsqu'ils se dirigèrent vers l'appartement voisin, l'ado leva vers eux un regard légèrement soupçonneux, révélant ainsi une larme tatouée sous son œil.

Frank frappa à la porte. « Salut », fit-il quand une Latina corpulente apparut en chemise de nuit, les cheveux encore mouillés par la douche. La pièce derrière elle dégageait une odeur de renfermé, de fenêtres jamais ouvertes, de vieille moquette et de cigarettes. « Je cherche mon pote John De la Torre. Il est par là ? »

À la mention de ce nom, la femme regarda Frank comme s'il l'avait insultée ou avait craché par terre à ses pieds. « John De la Torre ! Vous connaissez John De la Torre ?

— Euh, ouais, fit Frank d'un ton hésitant. Je le cherche. C'est un ami à moi.

— Un ami à vous ! hurla-t-elle avant de se mettre à rire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle est bien bonne, celle-là. Je savais pas qu'il lui restait des amis.

— C'est pas ici qu'il vit, John De la Torre ?

— Qu'il vivait, rectifia la femme. Maintenant, on le laisse même plus entrer dans cette putain de baraque, et quand on entend dire qu'il est dans le coin on ferme les portes à double tour. Trois fois, qu'il nous a nettoyés. Un junkie, ce mec. Et un voleur. »

Elle s'interrompit, haussant les sourcils comme si elle était prise d'inquiétude.

« Il est sorti, maintenant ? C'est ça que vous voulez me dire ? Ils ont fini par laisser mon frère sortir de cabane et ils nous ont rien dit ? Le salopard ! » Pivotant, elle cria : « Hé, ils ont laissé Johnny sortir de taule et ils nous ont rien dit.

— Quoi ? » fit une voix depuis l'appartement.

La femme se retourna vers Frank et pointa un doigt menaçant en direction de sa poitrine.

« Si vous voyez ce connard, dites-lui, dites-lui bien… Dites-lui de ne même pas penser à montrer sa gueule de con par ici tant qu'il m'a pas rendu ma télé.

— Et mes bijoux aussi ! » renchérit la voix de celle qu'on ne voyait pas.

Là-dessus, la femme claqua la porte au nez de Frank. « Il semble bien que John soit pas là », lança-t-il à Antonio avec un sourire sardonique.

Alors qu'ils s'éloignaient, un gamin les aborda, un garçon au bord de l'adolescence, le visage boutonneux luisant de crème. Il portait le tee-shirt et le jean à la fois raide et trop ample qui semblaient être l'uniforme du coin.

« Vous cherchez John ? demanda-t-il.

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Pour acheter un pistolet, répondit Frank sans hésitation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Oh. » Le garçon regarda le sol comme s'il réfléchissait à quoi dire ensuite. « Je connais quelqu'un qui en a un. »

L'étonnement et l'horreur qu'éprouvait Antonio passèrent immédiatement. Bien sûr, ce chérubin acnéique savait où trouver un flingue. C'était parfaitement logique.

Frank considéra le gamin avec un mélange de méfiance et de curiosité. « Combien ? lâcha-t-il après un bref silence.

— J'sais pas. C'est à elle qu'il faut demander.

— À elle ?

— Ouais. Monica, ma cousine. Elle a seulement un 22, mais elle veut le larguer. »

Frank et Antonio suivirent donc le garçon. Il marchait d'un pas traînant et tranquille, et le bruit des jambes de son pantalon frottant l'une contre l'autre faisait comme un chant assourdi. Antonio aurait préféré que ce gamin les conduise à un terrain de jeu ou à un bac à sable plutôt qu'à une femme désireuse de vendre une arme. Mais tout cela n'était peut-être qu'un jeu. Le garçon les mena dans une sorte de labyrinthe d'immeubles du même gris bleuâtre. Au bout de dix minutes, ils s'arrêtèrent devant un bâtiment identique à tous les autres. Le garçon frappa à la porte et une fille mince apparut. Elle avait environ seize ans, une peau cannelle et des cheveux teints en orange brunâtre.

« Tu peux parler ? demanda le garçon.

— Ouais, c'est pour quoi ? répliqua la fille.

— Ces gars sont des amis de John De la Torre. Ils veulent acheter le pistolet. »

Monica regarda Frank et Antonio en fronçant les sourcils. Peut-être était-elle offensée par leur aspect, à moins que ce ne soit par leur association avec la souillure que véhicule le nom de John De la Torre.

« C'est rien qu'un 22 », dit-elle.

À présent, Frank paraissait mal à l'aise. Ils se sentaient tous les deux comme des idiots, voire pire, pour s'être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

engagés avec des enfants dans ce commerce honteux.

« On va le prendre, finit par déclarer Frank. Vous en voulez combien ?

— Vingt dollars.

— Vendu. »

Monica disparut à l'intérieur de l'appartement et revint avec l'arme enveloppée dans un torchon qui sentait le moisi.

« J'en veux plus, lança-t-elle tandis que Frank inspectait le contenu. J'ai un neveu, il est tout petit, à peine deux ans. J'ai peur qu'il trouve ce machin. »

Antonio lui donna l'un des billets de José Juan.

« Tenez, prenez ça aussi », ajouta-t-elle en fouillant dans sa poche.

Antonio tendit la main et la fille y déposa une bonne douzaine de balles. Elles ressemblaient à des bonbons en cuivre. Lorsqu'il leva les yeux, il vit que la fille avait un grand sourire comme si elle venait de se débarrasser d'un poids terrible.

De retour sur le pont qui traversait le Los Angeles, Antonio ne mit pas longtemps à oublier cette fille. Il était fasciné par les petits paquets explosifs qui cliquetaient dans sa poche. Une de ces balles ferait l'affaire. Il ferait avaler au soldat ces bonbons en cuivre. Frank avait glissé le revolver sous son pull et il lui montrerait bientôt comment s'en servir.

Antonio avait fait un pas de plus vers l'exécution du soldat de San Cristóbal. De l'homme qui avait mangé une glace sur la place après avoir assassiné Carlos et Elena.

Il demanda à Frank s'il pouvait prendre le revolver.

« Pas de problème, répondit Frank. Mieux vaut toi que moi. »

Du métal maintenant glissé sous son blouson.

Autrefois j'étais un homme chargé de débarrasser les tables, aujourd'hui je suis un homme armé. L'Antonio de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vaisselle sale est aujourd'hui un guerrier.

Les balles paraissaient être le seul instrument capable de véhiculer sa volonté. C'étaient les projectiles de la rage. Il s'était imaginé qu'il aurait peur le jour où il tiendrait une arme de poing pour de vrai, mais au contraire le 22 éveillait en lui des visions de lames tournoyantes et d'objets contondants : des lance-flammes et des avalanches de rochers. Les obstacles seraient écrasés, désintégrés et anéantis de la même façon que les constructions érigées à Crown Hill avaient été rasées. Le monde serait de nouveau mis à plat, la Terre serait vidée pour un nouveau commencement. Les bulldozers convergeaient en direction du joueur d'échecs au crâne rasé, de l'homme qui portait des cadavres dans une enveloppe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18

Halloween

LA TORCHE ÉLECTRIQUE N'ÉMETTAIT QU'UN FAIBLE CROISSANT de lumière jaune. Ce qu'Antonio craignait, c'était que les piles se déchargent et qu'ils se retrouvent dans le noir complet. Ils étaient entrés dans la bouche du tunnel vingt minutes auparavant et ils avaient avancé avec difficulté sur le sol boueux en évitant des flaques d'eau brunâtre. Frank s'arrêta une fois pour diriger la torche vers le plafond – large voûte de béton dont la texture rappelait le grès et qui était en train de s'effriter. En passant le rayon de lumière sur cette surface gris-brun, il découvrit ce qu'il cherchait : une stalactite d'un mètre de long, blanche comme de la glace et luisante. Une goutte d'eau tomba de son extrémité.

« C'est pas joli ? lança Frank. C'est toute cette eau de pluie qui vient de Bunker Hill. Toute cette eau qui tombe sur les agents de change. L'eau contient des minéraux et elle les laisse ici. »

Antonio ne voyait pas très bien de quoi Frank parlait. Il savait seulement qu'ils étaient quelque part au-dessous du centre-ville, et que leur but était de s'enfoncer assez loin dans le tunnel pour s'entraîner à tirer sur des cibles sans que quelqu'un d'autre entende les détonations. Frank portait le revolver et un casier à bouteilles de lait en plastique, Antonio avait pris les balles ainsi que quelques bouteilles et boîtes de conserve vides. Ils avancèrent encore un peu avant d'installer leur champ de tir en disposant les bouteilles et les boîtes sur le casier. Antonio sortit le revolver de son blouson.

« Comment est-ce que je le charge ? demanda-t-il.

— Est-ce que j'ai une tête de braqueur ? répliqua Frank.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De toute ma vie, je me suis jamais servi d'un flingue.

— Mais je croyais…

— Je suppose que tu dois juste ouvrir ce machin rond, là, et mettre les balles dans les petits trous. »

Antonio tripota l'arme jusqu'à ce qu'il arrive à ouvrir le barillet, puis il glissa dedans six des balles qu'il avait en poche. Il avait passé la matinée à compter et recompter les quinze balles. Il avait prévu avec Frank d'en tirer neuf pour s'exercer, ce qui laisserait assez de munitions pour charger entièrement le revolver. Frank lui avait dit qu'il était important de s'exercer, même s'il s'agissait de tirer seulement neuf fois ; ainsi, il n'aurait pas la main tremblante quand il affronterait le soldat. De plus, il leur fallait essayer l'arme pour s'assurer que la fille de la cité ne leur avait pas vendu un machin foireux qui ne fonctionnerait pas au moment crucial, c'est-à-dire quand Antonio serait nez à nez avec sa proie.

Tandis que Frank restait prudemment derrière lui et dirigeait le faisceau lumineux de la torche vers la cible, Antonio leva le revolver, qu'il tenait à deux mains. Fermant un œil, il regarda le guidon, cette minuscule saillie à l'extrémité du canon court et massif. Puis, il ferma les deux yeux et pressa la détente. Ce fut un peu plus dur qu'il ne l'aurait cru, le métal lui meurtrit le doigt.

Le revolver fit feu dans un éclair qu'Antonio perçut derrière ses paupières closes. Une explosion proche d'un coup de tonnerre résonna contre la voûte du tunnel. Pendant quelques instants, Antonio fut sourd, et aveugle aussi parce que Frank avait laissé tomber la torche en essayant, un peu trop tard, de se couvrir les tympans.

« Ça va ? hurla Frank en ramassant la torche et en la braquant vers Antonio.

— Oui. »

Frank dirigea de nouveau le faisceau lumineux vers le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

casier à lait. Les bouteilles et les boîtes n'avaient pas bougé.

« Je crois que tu vas devoir te rapprocher », dit-il.

Antonio s'avança jusqu'à environ six mètres de la cible. À cette distance, il aurait facilement pu atteindre les bouteilles avec un caillou. Frank se couvrit une oreille d'une main et continua à tenir la torche de l'autre. Antonio tira et atteignit le casier ; les bouteilles se renversèrent, mais sans se casser.

« Eh, c'est pas mal, dit Frank. Rapproche-toi encore. »

Après avoir remis la cible en place, Antonio ne s'éloigna que de cinq pas et tira deux balles à la suite. La seconde brisa une bouteille. Il avança de deux pas supplémentaires – si près qu'il aurait pu cracher sur le casier –, et il fit feu deux fois de plus. Une boîte vola.

« Je crois que c'est ça, le truc, déclara Frank. Il faut que tu te rapproches le plus possible. »

Antonio comprit aussitôt : le secret de cette arme de poing, c'était qu'on devait la considérer comme un couteau. Il fallait la mettre tout près du torse du soldat et tirer. Il fallait imaginer l'acte comme un coup de poignard : la balle brûlerait l'intérieur de la chair, déchirerait les muscles et les capillaires. Antonio aimait l'idée d'agir de façon aussi directe, de devoir être si près de cet homme qu'il le sentirait respirer.

Quel bel objet, ce revolver ! Il se glissait parfaitement dans le creux de sa main ; c'était un petit morceau de métal avec des mécanismes huilés, et pourtant il était doté du pouvoir de tout égaliser. Quand la fille aux cheveux orange lui avait vendu cette arme, elle lui avait donné le pouvoir d'ôter la vie au soldat. L'avantage que procuraient à celui-ci son entraînement militaire et ses muscles serait effacé par ce morceau de métal qui tenait dans la main d'Antonio. De nouveau, il se sentit grand. Le soldat, lui, était petit, un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avorton. Le tuer serait un jeu d'enfant.

Avec un pistolet, n'importe qui pouvait être un tueur. Les armes de poing étaient des instruments très démocratiques : elles ne faisaient pas de discriminations. Grâce à elles, les faibles devenaient forts et les peureux courageux. En avoir une, c'était devenir invincible. Que l'on soit un soldat tatoué, une adolescente, ou même un pauvre et timide aide-serveur dormant dans une grotte.

Le téléviseur ronronnait dans le bureau du fond d'El Pulgarcito Express. C'était un petit appareil en noir et blanc avec une antenne portative. Duarte s'était accroupi au-dessus : il ajustait les bras métalliques de l'antenne pour empêcher l'image de sautiller. Il voulait capter la 52, une chaîne qui émettait en espagnol mais dont le signal était notoirement faible et instable.

« Cabrones, lança-t-il en tournant un des boutons. Ils sont trop radins pour se payer un transmetteur plus fort. Ça leur coûterait juste quelques milliers de plus, mais ils veulent pas investir. Typiques des Latinos. Des rats. »

Très contrarié, il passa à l'autre chaîne hispanique, la 34, mais il l'abandonna presque aussitôt, étant tombé sur une publicité pour le « jabón Palmolive ». « Des infos, hurla-t-il à l'écran. Queremos noticias. » Pour finir, il se contenta d'une des chaînes anglophones.

Longoria, debout à côté de Carlos Avilés, regardait le patron jouer avec la télé. C'était Duarte qui leur avait dit de venir ici, dans la salle du fond, pour voir ce qui se passait.

« Ces policiers, lâcha Duarte, ceux qui ont battu le negro… Le verdict est tombé. » Devant la perplexité apparente de Carlos, il ajouta : « On les a fait passer au tribunal pour avoir tabassé ce grand Noir, tu te rappelles ? Sur la vidéo. »

Longoria se souvenait bien de cette affaire même s'il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n’avait pas suivi les derniers rebondissements. Duarte finit par obtenir un bon signal et se recula, les yeux fixés sur l’image d’une salle remplie d’Americanos en costume cravate. Ils semblaient tous retenir leur souffle.

Quand il entendit « Non coupables », Duarte envoya un coup de poing dans l’air, refaisant le geste en même temps que la télévision répétait en boucle « Non coupables ».

« ¡Eso! Voilà qui va leur foutre un sacré coup, à ces Noirs, dit-il en exultant. Là, ils vont vraiment morfler.

— Félicitations, jefe », lança Carlos, le chef d’agence, toujours aussi lèche-bottes. Il donna une tape sur le dos de Duarte. « C’est une bonne nouvelle, non ?

— Évidemment, Carlos. Ces Noirs se permettent tout. Maleantes. Ça leur donnera une bonne leçon. »

Duarte ressemblait à quelqu’un qui vient d’obtenir une belle vengeance – il affichait un air à la fois heureux et borné. Longoria le laissa devant la télévision avec Carlos et regagna le comptoir d’accueil pour aider Yanira. Elle ralentissait toujours quand elle restait seule ; le hall d’entrée, presque vide quelques minutes auparavant, était à présent à moitié plein. Des gens fatigués portant des boîtes et des enveloppes attendaient avec impatience entre les cordes qui balisaient la file d’attente, laquelle s’étendait presque jusqu’à la porte d’entrée.

Deux heures plus tard, soit à six heures de l’après-midi, lorsque Longoria retourna dans la salle du fond avec un tas de colis, Carlos et Duarte étaient partis. La pièce était plongée dans l’obscurité, mais le téléviseur marchait toujours avec des vacillements blanc et gris. Pressé parce que le hall était encore plein de monde, Longoria laissa tomber les colis sur la table, et il était sur le point de repartir quand quelque chose à l’écran attira son attention. Une séquence vue du ciel montrait un groupe d’hommes et de femmes jeunes – parmi eux des adolescents et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

enfants – entrer et sortir d'un bâtiment en courant et en tenant des objets dans leurs mains comme s'ils faisaient une course de relais. Pendant un moment, il eut l'impression d'une sorte de concours, d'un sport qu'il n'avait encore jamais vu. Quelques personnes rassemblées devant le bâtiment semblaient elles aussi attendre leur tour d'entrer et de sortir. Comme les gringos inventaient toujours de nouveaux sports, Longoria se demanda comment s'appelait celui-ci. Et si ses règles étaient aussi compliquées que celle du football américain auquel il ne comprenait jamais rien.

« Longoria ! »

Depuis le comptoir d'accueil, Yanira l'appelait. Il devait aller l'aider.

Une heure plus tard, le hall était vide, et les rues aussi. Debout devant les baies vitrées, Longoria trouvait ce calme étrange. Où étaient passés les gens qui venaient faire des courses, qui rentraient du travail et qui, presque tous les soirs, se pressaient devant l'arrêt d'autobus ?

« C'est drôlement tranquille, d'un coup, observa Longoria.

— Dieu merci, dit Yanira. Je suis crevée. »

Vaguement troublé par cette absence d'activité, Longoria traîna un peu à l'agence et retourna dans la pièce du fond, devant le téléviseur. La chaîne passait d'une image à l'autre à toute vitesse, si rapidement qu'il avait du mal à trouver un sens à ce qu'il voyait.

Un grand rectangle, quatre murs et un toit en flammes dans une image si éclatante qu'elle paraît capable de brûler l'écran, de le trouer. Des voitures au pare-brise étoilé foncent dans le crépuscule pour fuir un carrefour où des adolescents lancent des projectiles à ces cocons de métal. Tout cela, l'œil de la caméra l'enregistre d'en haut, depuis le ciel. Des jeunes hommes dansent en cercle autour d'une femme agenouillée : de leurs avant-bras musclés jaillissent des cailloux qui la frappent dans le dos. C'est un rituel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ancien, un lynchage public. « SOUTH CENTRAL », disent les lettres au bas de l'écran. Puis d'autres flammes, d'autres rectangles en train de brûler, une rangée entière, une famille de bâtiments en feu. L'œil retombe ensuite au niveau du sol, se place à un tout autre endroit et cherche le visage d'une Noire dans une élégante robe bleue, et qui tient un micro. La voilà, et puis elle n'est plus là. La caméra fait un panoramique. La femme s'est perdue dans un fouillis de visages et de bras. Des gens s'avancent vers l'œil. Pourquoi ? Pourquoi montrent-ils à la caméra leurs appareils dentaires, leurs couronnes en argent et les trous des dents qui leur manquent ? Voici de nouveau la femme, une journaliste. Sa bouche ouverte bouge, mais Longoria ne peut pas entendre ce qu'elle dit parce qu'il n'y a pas le son, juste les images. Il a peur de se rapprocher du téléviseur pour augmenter le volume : l'appareil fait des trucs bizarres, et Longoria risque de prendre une décharge électrique s'il le touche. Des jeunes en tee-shirt, garçons et filles, tournent autour de la journaliste. Ce sont des Latinos, des Blancs et des Noirs, toutes les couleurs sont là. « CIVIC CENTER », disent les lettres au bas de l'écran, le cœur administratif de Los Angeles. La caméra perd de nouveau la femme, la cherche, trouve à la place une voiture de police. Des bras noirs, marron et blancs émergent des tee-shirts et font tanguer le véhicule comme dans un jeu de bascule. Très lentement, la voiture de police se renverse. Quand elle s'écrase sur le dos, Longoria peut presque en sentir le poids. Et maintenant des gens se dressent sur son ventre exposé. Ils lancent des coups de poing en l'air et ouvrent la bouche pour crier. De minuscules flammes commencent à poindre par les fenêtres enfoncées. Du déjà-vu. La voiture de police est en feu et les gens rient, montrent de nouveau leurs dents à la caméra. Des dents heureuses. Brûlez et souriez.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une autre séquence. Une file de casques, de boucliers blancs, de matraques noires tenues contre la poitrine. Des policiers, le LAPD, Los Angeles Police Department.

Ce qu'il voyait à l'écran était une bataille de plus grande ampleur que toutes celles qu'il avait connues. Elle se déroulait partout dans la ville et elle était livrée par d'énormes foules, par des masses de gens. Des souvenirs affluèrent, le saisirent à la poitrine. Le feu et les rires. La violence qui monte dans les yeux de la foule, la police qui avance en formation de combat. Ces instincts animaux, il les sentait réémerger. C'était très semblable au goût du sang qui s'emparait des Jaguars quand ils entraient dans un village, et que pas même les enfants aux grands yeux innocents ou les animaux des fermes n'étaient à l'abri de leurs machettes et de leurs fusils-mitrailleurs. Longoria, agent de désordre muni d'un briquet et d'un petit bidon de fluide inflammable dont il aimait tant l'odeur. Voir ça à Los Angeles, ce feu qui dansait d'une maison à l'autre en brûlant tout sur son passage, c'était se rappeler les noms de villages réduits en cendres : San Miguel, Nueva Concepcíon, Santa Ana.

Il aurait dû le pressentir. S'il avait vécu comme un vrai soldat, la nouvelle guerre ne l'aurait pas pris par surprise. Lorsqu'il était avec les Jaguars au Guatemala, il lisait les journaux et les analysait, il comprenait les courants politiques. Si son esprit avait été encore aussi alerte qu'il l'était quand il se battait, il se serait rendu compte que cette ville était explosive, et aurait su à quoi correspondaient les forces en présence dans la rue.

Longoria se rendit compte qu'il était pris au milieu d'une guerre, et il n'avait pas d'arme pour se protéger.

Reginalda. Pour des raisons qu'il n'était pas en mesure d'expliquer, ce nom se mit à résonner en lui et submergea le reste de ses pensées. Reginalda. Quelque chose risquait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'arriver à Reginalda. Il fallait qu'il la trouve.

Un Noir coiffé d'un bonnet sauta par-dessus le grillage qui entourait l'enclos aux graffitis et se précipita vers l'entrée du tunnel où Frank et Antonio cassaient des morceaux de contreplaqué pour alimenter le feu. Avec son long blouson à capuche et ses mains dans ses poches, le Noir ressemblait à un moine.

« Eh, cria Frank, regarde qui est de retour. Notre chef !

— Arrête tes conneries », dit le Maire. Il avait l'air en colère mais sensé. Son récent coup de folie était passé. « Vous avez entendu ce qui est arrivé à Rodney ? Le jugement ?

— Quel jugement ?

— Celui de l'affaire Rodney King, imbécile.

— Oh. Et alors, quoi ?

— Eh bien, ces salopards de flics s'en tirent sans condamnation, voilà.

— Hein ?

— Il y a non-lieu. Pour tous ces Blancs qui ont cogné sur mon pote Rodney. Ils s'en tirent sans rien du tout. Ils se baladent dans les rues, maintenant. Avec un grand sourire. Non coupables. Tous jusqu'au dernier, non coupables. »

Frank parut abasourdi. Antonio avait entendu parler de cette affaire, mais il était si obsédé par son projet de tuer le soldat tatoué qu'il ne l'avait pas suivie. Il aurait quand même aimé en savoir un peu plus, pour comprendre la fureur et la souffrance qui semblaient s'être emparées de ses deux amis noirs. Ils avaient l'air de ceux qui ont placé de grands espoirs en quelque chose et qui voient soudain ces espoirs brisés.

« Eh, le Maire, finit par dire Frank, comment est-ce qu'on va réagir à ça ?

— J'en sais rien, mais ça va péter quelque part, ça je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'sais. Les gens se dirigent vers Parker Center, là tout de suite. Ils vont faire une petite manif. Je l'ai entendu à la radio.

— Ici même, au centre-ville ? Putain, faut y aller. »

En un éclair, Frank et le Maire grimpèrent par-dessus la clôture puis partirent en courant vers le Civic Center. Antonio resta là pour garder le camp. Il alluma le feu et s'assit tout seul près des flammes. La lumière de la fin d'après-midi virait au rouge foncé et les ombres s'allongeaient autour de l'entrée du tunnel. Il ferait bientôt nuit. Prenant le revolver vide dans sa main, Antonio se mit à presser la détente en regardant le barillet tourner, le chien tomber et retomber sans cesse.

À peu près dix pâtés de maisons séparaient El Pulgarcito Express de Normandie Avenue, là où Reginalda vivait avec deux colocataires. Longoria marcha d'un bon pas, traversant des quartiers déserts. Tout le monde, à part les SDF et les junkies, restait enfermé, regroupé autour des postes de télé. De temps à autre, il entrevoyait par une fenêtre ouverte les feux qui se propageaient : sur un écran, des images vacillantes d'incendie se succédaient comme dans une projection de diapos pour pyromanes. Lors des brefs moments de calme, quand aucune voiture ne passait, il entendait le bruit lointain de sirènes. À part ça, rien n'indiquait que les batailles faisant rage dans le reste de la ville s'étendraient jusqu'ici. Il n'y avait pas de foules au coin des rues, ni rien de semblable à ce qu'il avait vu à la télévision. Et il en était soulagé parce que son bras blessé l'empêcherait de bien se défendre si on l'attaquait. Dans le ciel, un hélicoptère volait vers le sud, vers ce que les gens appelaient déjà les « quemazones » – la fournaise.

Il connaissait Reginalda depuis longtemps, et pourtant il n'était entré dans son appartement qu'une fois. La plupart

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du temps, ils parlaient au téléphone, se retrouvaient dehors et passaient la nuit chez lui. Elle serait surprise de le découvrir devant sa porte. Il voulait la voir, il voulait lui entourer la taille de son bras valide. Peut-être son envie de la protéger l'inciterait-elle à lui pardonner la méchanceté de ses silences et la grossièreté de ses remarques.

Arrivé à l'immeuble de Reginalda, il passa par une porte en fer, traversa un petit espace clos, poussa une porte en verre, et pénétra enfin dans une cour où une piscine vide était entourée par des appartements sur deux niveaux. Reginalda habitait à l'étage.

La porte s'ouvrit sur le bruit omniprésent d'un téléviseur et sur le visage d'une adolescente inconnue aux yeux vifs et pénétrants.

« Je suis venu voir Reginalda, annonça Longoria.

— No se encuentra », dit la fille dont la voix parut familière à Longoria. Elle répondait quelquefois au téléphone quand il appelait.

« Elle est où ?

— Qui la demande ?

— Je m'appelle Longoria. »

Les sourcils de la fille se soulevèrent en signe de reconnaissance : c'était donc le fameux Longoria. Elle hocha la tête et le dévisagea en lui laissant la vague impression qu'elle l'avait cerné et que son jugement était moins que favorable. Pendant un instant, il se sentit comme le méchant dans les soap operas, celui qui entre en scène sous les quolibets et les sifflets du public.

« Reginalda est sortie, lâcha la fille d'un ton cassant. Je ne sais pas quand elle rentrera.

— Dites-lui que Longoria est passé, déclara-t-il en tournant les talons.

— C'est tout ? s'exclama-t-elle derrière lui. C'est tout ce que vous vouliez dire ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Longoria s’en alla.

Un par un, ils revinrent au campement alors que la nuit était tombée depuis longtemps. Ils étaient de retour après quatre heures de bataille de rue contre les forces de l’ordre, après une nuit de verre brisé et de charges policières à la matraque. Il y eut d’abord Farley, le Texan, dont le sang coulait d’une coupure à l’avant-bras – il avait traversé la vitrine fracassée d’un magasin d’articles de mariage dans Broadway. Ensuite ce fut Darryl, et il se laissa tomber sans un mot sur son sac de couchage avec le sourire de celui qui a trop bu. Enfin, au milieu de la nuit, Frank et le Maire annoncèrent leur arrivée dans le tunnel par des rires éclatants.

« Eh, mon p’tit pote espagnol, on rentre de la guerre, dit Frank. On rentre de la révolution.

— Jours de victoire, lança le Maire. Ce sont des jours de victoire. »

Les deux hommes avaient de grands sourires. Antonio n’avait jamais vu leurs visages aussi pleins de vie.

« La bataille de Parker Center, reprit le Maire avec grandiloquence. C’est ainsi qu’on l’appellera. La bataille historique de Parker Center. Où le peuple a triomphé.

— Et ce putain de cholo, dit Frank en riant. Tu t’en souviens ? Comme il a crucifié le flic. Une pierre en plein dans le casque. Pam ! Ce connard de flic à moitié sonné. »

Il imita un homme sur le point de tomber comme une toupie au ralenti.

« J’aurais jamais cru vivre assez longtemps pour voir le jour où on attaquerait le LA Times, déclara le Maire. On l’a assiégé, ouais, c’est le mot. Assiégé. Pour moi, ç’a été le top, quand on a pété leurs putains de fenêtres.

— Moi j’ai dégommé une fenêtre du deuxième étage, lança Frank. Là où il y avait encore de la lumière. J’ai gardé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mes réflexes de joueur de base-ball.

— Oh, putain, comme je me sens bien, maintenant. Super bien !

— Mais nous, on n'a rien pris. Alors que j'ai vu des mecs chourer des trucs.

— Man, on a fait mieux que ça, répliqua le Maire d'un ton légèrement offensé. Tu comprends ce que je veux dire, abruti ? Ce qu'on a fait, c'est un cran au-dessus de piquer des trucs.

— On le sait bien, toi comme moi. Mais quand même, il y a des gens qui ont pris des trucs, des appareils stéréo et d'autres machins. Je voudrais juste ma part.

— Oh, arrête.

— On aurait pu avoir des trucs si on était allés à South Central comme j'avais dit. C'est là qu'il s'est vraiment passé quelque chose.

— Déconne pas. C'est bien le dernier endroit où je voudrais aller un soir comme celui d'hier. Me prendre une balle dans le buffet ou me faire tabasser par les flics, j'ai pas besoin de ça. Je suis trop vieux. C'est bon pour les jeunes, les nouvelles générations. »

Ils étaient encore en train de discuter lorsque Antonio posa sa tête sur son oreiller fait de vieilles chemises et s'enveloppa d'une couverture. Il était heureux pour eux, pour leur euphorie inattendue, leurs rires de jubilation, cette humeur si différente de leur accablement quand, à peine quelques heures auparavant, ils étaient sous le coup de la colère provoquée par tant d'injustice. Il s'endormit doucement au rythme de leurs voix. Des visions de gens qui courent et de pierres qui volent se glissèrent dans ses rêves.

Au moment où il regagna sa chambre, Longoria avait déjà oublié les incendies. Reginalda n'était donc pas chez elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lorsqu'il était allé la voir bien après la nuit tombée. Son absence était pour lui une anomalie, un choc, une gifle. Au milieu de la soirée. Il existait peut-être une bonne explication à cette absence, mais il n'arrivait pas à la trouver. Reginalda ne travaillait pas le soir, les églises n'étaient pas ouvertes la nuit, il n'y avait donc aucun endroit décent où une Salvadorienne puisse aller après la tombée de la nuit sans être accompagnée. Pas dans ce quartier-là. Il l'imagina en train de sortir avec un autre homme, de danser avec lui dans une boîte de nuit, et puis de se rendre chez lui. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis leur dernière dispute, et elle sortait déjà le soir toute seule.

Si elle n'était ni au travail ni avec lui, elle aurait dû être à la maison. Cette femme ne savait pas ce que c'était que la fidélité.

Peu après minuit, trop agité pour dormir, il se releva et alla dans le couloir jusqu'au téléphone à pièces.

À la septième sonnerie, une voix ensommeillée et rauque répondit. C'était la colocataire, cette fille qui se mêlait de tout.

« Est-ce que Reginalda est là ?

— Quoi ?

— Reginalda.

— Elle est pas là.

— Elle est pas là ?

— Non. »

Avant qu'il ait pu exiger de savoir où elle était, il y eut un déclic et la ligne fut coupée.

Il raccrocha violemment le combiné. Maintenant, il était sûr qu'elle était avec quelqu'un d'autre. Il n'y avait eu que des surprises, ce soir, des coups de poing à l'estomac. La ville brûlait et Reginalda l'avait trahi. Reginalda qu'il avait rencontrée au restaurant Taco Bell, la seule femme qui l'ait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vraiment embrassé avec passion, la seule femme avec laquelle il ait jamais dansé. Car Reginalda savait le faire danser. Elle l'entourait de ses bras quand ils esquissaient leurs pas de danse. Ce contact, il le sentit s'éloigner de lui, il le sentit passer à un autre homme.

S'il la voyait, il aurait envie de la tuer. Ou, au moins, de la gifler.

Elle avait intérêt à avoir une bonne excuse pour ne pas être à la maison après minuit.

Antonio sentit des mains sur ses épaules, et quand il ouvrit complètement les yeux, il aperçut un visage rasé de frais avec quelques taches de sang séché sur les joues. C'était José Juan, et son odeur de savon et de cirage chatouillait le nez d'Antonio.

« Il est neuf heures et demie du matin et tout le monde dort. » José Juan avait l'air de s'en amuser. « Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez fait la fête, hier soir ? »

Antonio se frotta les yeux et se secoua pour se réveiller.

« Vámonos, compadre, reprit José Juan. Je veux te montrer la maison. Notre nouvelle maison. Notre nouvelle chambre.

— À South Central, c'est ça ?

— Oui, celle dont je t'ai parlé.

— Qu'est-ce que tu fais des émeutes, Moro ? J'ai entendu dire que ça s'agitait, là-bas.

— Non. J'ai regardé la télé ce matin dans la maison de Cristina. Les troubles, c'était hier soir. Maintenant c'est tranquille. Il y a eu pas mal d'incendies, mais tout va bien de nouveau. La lumière du jour, ça calme les gens. Ce matin, il n'y a plus d'incendies. De toute façon, c'est pour ça que je veux y aller, je veux voir si la maison n'a rien. Si la famille de Cristina n'a rien. Comme ils ont fermé l'usine, j'ai ma journée. Et j'ai déjà l'argent pour la location. » Il tapota

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa poche de poitrine. « On m'a payé en avance. On peut emménager aujourd'hui si tu veux. Fini de roupiller dans une grotte.

— Aujourd'hui ?

— Je crois bien. Pourquoi pas ?

— Il faudrait peut-être que je fasse mon sac.

— On pourra revenir plus tard.

— J'ai juste besoin d'une chose…

— La table de cuisson ? » demanda José Juan en plaisantant.

Antonio fouilla dans son oreiller de chemises et retira le revolver et les balles d'une chaussette sale. José Juan le regarda charger le revolver et fronça les sourcils.

« Para qué eso ?

— Tu sais bien à quoi il va servir. »

Laissant les hommes du campement dormir à poings fermés, ils quittèrent le tunnel et montèrent jusqu'à Third Street. Tandis qu'ils longeaient les terrains nivelés par les bulldozers, ils remarquèrent une nouvelle clôture grillagée. Des panneaux peints de frais signalaient qu'il était interdit d'entrer. D'ici peu, peut-être dans une semaine, des gens commenceraient à défoncer la clôture et à réinvestir ces lieux.

À l'angle de Third Street et de Bixel Street, ils prirent un bus aux trois quarts plein. Il n'y avait aucune trace des combats de rue que Frank et le Maire avaient décrits la nuit précédente. En tout cas ici, dans Third Street, on ne voyait ni bâtiments brûlés ni vitrines brisées, rien que les attroupements habituels de Latinos autour des bancs de l'arrêt d'autobus en train de jeter des regards impatients aux voitures qui passaient. Peut-être Frank et le Maire avaient-ils exagéré, voire inventé. Antonio les en croyait bien capables. José Juan le tira par la manche pour lui indiquer qu'ils arrivaient près de l'endroit où ils devaient descendre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Vous voulez prendre le bus de Vermont Avenue ? demanda le chauffeur alors qu'ils étaient déjà sur le marchepied caoutchouté. En direction du sud ? »

José Juan fit oui de la tête et montra le ticket qui lui permettait de changer de bus.

« Je sais pas s'il marche. À cause des émeutes d'hier soir. Il risque de vous emmener à Washington Avenue seulement. C'est la dernière info que j'ai eue par la radio. »

Le chauffeur se retourna ensuite pour annoncer la même chose aux autres passagers.

« Si quelqu'un va à South Central, je ne peux pas lui garantir qu'il y arrivera ! »

Munis de cette information, Antonio et José Juan descendirent du bus et traversèrent la rue pour rejoindre l'arrêt de Vermont Avenue. À ce croisement se trouvaient deux parkings géants, des grandes aires asphaltées pour les clients de deux supermarchés, un Vons et un Ralphs. Encore une fois, ils avaient sous les yeux la vision d'un jour de semaine normal, à dix heures du matin : des chariots de supermarché couinaient sur le bitume tandis que les trottoirs adjacents étaient envahis par les marchands ambulants.

Quand le bus de Vermont Avenue arriva cinq minutes plus tard, ils montèrent et restèrent debout dans le couloir central en se tenant à la barre métallique placée en hauteur. Bousculé par les corps d'inconnus, Antonio mit son bras sur le revolver dans sa poche pour que personne ne le découvre. C'est stupide de faire ça, de porter un flingue chargé dans un bus. Et si un coup partait tout seul et blessait un passager innocent ou déclenchait une ruée vers les portes ? Il était en train d'imaginer diverses mésaventures balistiques lorsque le bus s'arrêta dans un grincement de pneus, ce qui suscita une petite perturbation à l'avant ; des passagers exprimèrent leur indignation en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

espagnol, en cantonais et en anglais.

« Qu'est-ce qu'il fout ! »

« ¿Cómo puede ser? »

« J'ai des ordres, cria le chauffeur. Je ne vais pas plus loin. Washington, c'est le dernier arrêt. C'est pas moi qui vais conduire ce bus dans une zone d'émeute. Vous n'avez qu'à vous adresser au département des transports si ça vous plaît pas. »

Antonio et José Juan descendirent et restèrent un instant sur le trottoir, tentant de s'orienter. Piétons largués à l'angle de Vermont Avenue et de Washington Boulevard, ils se retrouvaient à une trentaine de rues de leur point de départ et à peu près à la même distance de leur destination. Et puis la circulation était trop dense à cette intersection, une douzaine de voitures passèrent en un éclair. Ils marchèrent donc vers l'est, jusqu'à Hoover Street, pour voir s'il y avait là des bus, mais ils ne rencontrèrent que des groupes d'usagers coincés, maudissant la promesse annoncée par le panneau « ARRÊT DE BUS ».

« On n'a qu'à continuer à pied, déclara José Juan. D'ici, il faut une heure, peut-être plus. On y va ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'on a d'autre à faire ? »

Ils se dirigèrent vers le sud et, à quelque distance de là, apparut la silhouette brumeuse de l'université de Californie du Sud – sa tour de briques surgit au-dessus de la ligne des toits. C'était une journée ensoleillée de printemps, déjà d'une chaleur agréable maintenant que les dernières traces de l'hiver avaient disparu. Aller à pied dérangeait d'autant moins Antonio qu'il entrevoyait la possibilité de prendre une bonne douche chaude quand ils arriveraient à la nouvelle maison.

Ils marchaient depuis vingt minutes lorsque trois camions de pompiers et des voitures de police les dépassèrent à toute allure, fonçant dans Hoover Street en direction de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'université. Le bruit de leurs sirènes s'atténua, mais d'autres se firent entendre au loin. Antonio s'arrêta, fasciné par ce son. Des ambulances et des camions de pompiers invisibles lançaient leurs plaintes dans le ciel de la ville, appelaient leurs congénères qui répondaient de tous côtés. Un immense troupeau de véhicules d'urgence se rassemblait dans les rues avoisinantes et émigrait en masse vers South Central Los Angeles, là où José Juan et lui espéraient habiter.

« Regarde, s'écria José Juan. Un incendie. Deux ! Trois ! »

Au-delà des bâtiments en briques de l'université, les volutes noires d'épaisses colonnes de fumée montaient dans les airs.

« Je crois qu'il vaudrait mieux faire demi-tour, dit Antonio.

— Pourquoi ? »

Antonio regarda José Juan d'un air incrédule. « Il y a une émeute, là-bas ! »

Ils tournèrent donc le dos aux colonnes de fumée et mirent cap au nord d'un pas plus rapide, en direction de Washington Boulevard. Ils étaient près d'un carrefour lorsque retentit soudain une alarme et qu'une foule de gens se rua aussitôt après vers deux bâtiments de couleur blanche. L'un formait une vaste structure, l'autre n'était qu'un petit cube accroché à son flanc : un magasin de pièces détachées pour automobiles et son garage.

« Il se passe quelque chose, là. »

Quelques individus resurgirent de ces bâtiments et coururent en se dandinant bizarrement et en évitant avec adresse d'autres personnes qui essayaient encore d'y entrer. Un homme aux cheveux serrés dans un filet trotta au beau milieu de la rue en faisant rouler un pneu tout neuf entre des files de voitures dont il n'avait pas l'air de se soucier. D'autres hommes le suivirent, chargés de batteries,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de manuels de réparation, d'essuie-glaces, de boîtes d'additif STP pour l'huile, de balais d'essuie-glace, de feuilles en papier pour filtres à air.

« C'est à cause du negro qui s'est fait tabasser, dit Antonio en réfléchissant à haute voix. La police lui a cogné dessus.

— De quel negro tu parles ? répliqua José Juan. Ces mecs-là sont des Latinos. Ils ne connaissent pas de Noirs. Ils s'en foutent, des Noirs. »

Les pillards se dandinaient, riaient et couraient, jetant des regards à droite et à gauche tout en fuyant les lieux. Ils étaient aussi excités qu'effrayés, et ils avaient l'air hors d'haleine, l'air de ceux qui n'en croient pas leur chance. Personne ne nous attrapera. Personne ne nous attrapera parce que nous sommes des centaines. Antonio n'avait jamais rien vu de pareil, mais c'était ce genre d'impulsion qui incitait les gens à pousser les autres pour être les premiers dans le bus ou pour s'emparer des articles soldés sur une table, une impulsion latente qui se libère et se transforme en esprit collectif. Une autre alarme retentit : le feu avait démarré dans le garage adjacent au magasin principal. Des employés en uniforme bleu se déversèrent à l'extérieur, tels les soldats chancelants d'une armée vaincue. Quelques-uns avaient la chemise déchirée et les bras égratignés. Hommes et femmes, caissiers et magasiniers ; ils pleuraient et se réconfortaient les uns les autres.

Nous avons tenté de les repousser, mais nous n'y sommes pas arrivés. Et bien que la populace nous ait attaqués, nous avons survécu.

« On devrait peut-être prendre quelque chose, dit José Juan. Aprovechar.

— C'est un magasin de pièces automobiles, dit Antonio d'un ton sarcastique. Et on a pas de voiture.

— Tu as sans doute raison. »

Autour d'eux, des gens s'étaient rassemblés pour profiter du spectacle depuis l'autre côté de la rue. Le nombre de badauds paraissait à peu près égal à celui des pillards. Un grand Mexicano en tenue de chef cuisinier, toque sur la tête, croisa les bras sur sa poitrine et cracha par terre, dégoûté. Il semblait dire : De ce côté de la rue, on respecte encore la loi ; nous ne sommes pas des vandales, nous observons les lois de ce pays même si nous n'en sommes pas citoyens. Antonio suivit des yeux un Philippin qui s'enfuyait : il avait à la main une boîte à outils rouge et, sur les lèvres, un sourire béat, comme s'il venait de gagner à la loterie. Il s'arrêta un instant pour regarder vers le ciel, presque comme s'il s'attendait à voir la patte griffue de la justice s'abattre sur lui. Sur le trottoir, près d'Antonio, une jeune Latina en robe noire et chaussures à talons rouges se mit à pleurer.

« Pourquoi font-ils ça ? demanda-t-elle en tapant du pied. Pourquoi ? »

Antonio ne partageait pas son indignation. Tout cela ressemblait trop à une foire – les alarmes, les bris de verre et le fracas du métal remplaçaient la musique de carnaval. Des gens enfonçaient des vitrines, des voitures arrivaient au croisement et s'emboutissaient les unes les autres. La circulation, si dense et si rapide à peine une heure plus tôt, ne s'écoulait plus qu'au compte-gouttes. La rumeur selon laquelle il y avait une fiesta chez l'équipementier automobile Pep Boys avait dû se propager, car des voitures s'arrêtaient sur les trottoirs ou au milieu de la chaussée pour débarquer leurs passagers qui fonçaient dans le magasin.

« Il faut que j'y aille, déclara brusquement José Juan.

— Quoi ? Que tu ailles où ça ?

— Juste à trois rues d'ici. »

José Juan lui tournait déjà le dos, mais Antonio l'attrapa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par le bras. « Dis-moi où tu vas. » Il craignait que son ami ne se mette en danger.

« Je vais récupérer le fric que me doit el Armenio. Ou au moins me venger. Il me doit cinq cent soixante dollars.

— T'es cinglé.

— Ou alors je mettrai juste le feu à son bureau. Ça semble être la chose à faire, aujourd'hui. » José Juan eut un sourire méchant et tâta ses poches. « T'as des allumettes ?

— Non ! »

José Juan dégagea son bras d'une secousse et disparut dans la foule des piétons qui avaient envahi Hoover Street en direction du nord.

Qu'est-ce qui lui a pris ? Se venger. Quelqu'un avait dû déclarer que c'était la journée municipale des règlements de comptes, le jour de toutes les vendettas publiques et privées.

Maintenant, de jeunes hommes armés de cailloux écumaient les rues. D'où venaient ces pierres ? Où trouvaient-ils des pierres en pleine ville ? En y regardant de plus près, Antonio s'aperçut que c'étaient en fait des morceaux de béton et de brique arrachés à des murs en train de s'effondrer. Et beaucoup de murs s'écroulaient, dans ce quartier, les munitions ne manquaient pas.

Autour du carrefour, plusieurs petits magasins avaient cessé de défendre leurs marchandises. Le mont-de-piété Hoover rendait les objets engagés à toute personne munie de cailloux ou de démonte-pneus. La supérette Washmont offrait tout son stock à la foule. Des femmes en guenilles poussaient des chariots de supermarché remplis de couches jetables – des couches pour l'instant, mais peut-être des robes plus tard. Antonio faillit être renversé par un homme brandissant une énorme épée de samouraï d'où pendait encore le ticket de mise en gage. Le pseudo-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

samouraï tomba sur le trottoir, mais il se releva presque aussitôt et piqua un sprint en fendant l'air de son épée pour s'ouvrir un passage dans la foule.

Des domestiques, des ouvriers du textile, des aides-serveurs. Mexicains, Honduriens, Costaricains, Nicaraguayens. Et bien entendu ses compatriotes guatémaltèques. C'était une journée sans soumission, une journée sans café à verser, sans bébés étrangers à nourrir, sans le ronron des machines à coudre de l'usine. Une journée où l'on libérait les boîtes à outils et les couches pour bébés de leurs cages de verre. Une journée où les jolis objets dans les vitrines n'allaient plus se moquer d'eux.

Un garçon d'environ dix ans jaillit d'une épicerie en portant un sac.

« Eh, l'interpella Antonio, qu'est-ce que tu as pris ? »

Le garçon s'arrêta près de lui et son visage s'éclaira d'un grand sourire de chat. Il ouvrit le sac : des sucres d'orge, des barres chocolatées, des bonbons à la gelée dans des poches transparentes, des bonbons rouges à la cannelle. Cela rappela à Antonio cette fête américaine où les gamins se déguisent et vont d'une maison à l'autre. Comment s'appelait-elle ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

Le garçon disparut dans l'air enfumé de Washington Boulevard. À présent, de nombreux incendies faisaient rage dans cette rue. La lumière du jour baissait et les ombres des fuyards disparaissaient des trottoirs. Les flammes d'un entrepôt se propagèrent à un palmier et grimpèrent le long du tronc jusqu'à la cime.

Quand Antonio fut de retour devant le magasin d'équipement automobile, deux voitures remplies de pillards entrèrent en collision dans un bruit de métal écrasé. Il s'ensuivit une échauffourée. Deux hommes s'agrippèrent, il y eut des coups de poing, une batte de base-ball fit son apparition. Et puis, inévitablement, un pistolet. Un coup

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

partit, et l'un des combattants se plia en deux de douleur tandis que dans la rue les gens se dispersaient, cherchant d'instinct à se mettre à l'abri. Celui qui avait tiré, un homme d'âge mûr et corpulent, resta un instant au-dessus de sa victime, un adolescent tout maigre, puis il repartit vite dans sa voiture dont une des ailes arrière raclait le bitume. L'adolescent se tenait le côté et son sang coulait sur la chaussée.

« Où est la police ? » hurla une femme.

Antonio porta sa main sur le morceau de métal dans sa poche.

Il n'y avait pas de police. Pas d'autorité ni d'ordre d'aucune sorte. En cette journée municipale des vendettas, les policiers restaient chez eux. Il n'y avait rien pour empêcher José Juan de pénétrer de force dans le bureau du requin qui l'avait employé et d'y mettre le feu. Il avait déjà dû trouver des allumettes. Il n'y avait rien pour empêcher quelqu'un de régler une dispute par un coup de pistolet dans le ventre.

Antonio se mit à suivre Hoover Street vers le nord, vers Pico Boulevard et l'agence numéro deux d'El Pulgarcito Express.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19

Au-dessous de Crown Hill

À UN DEMI-PÂTÉ DE MAISONS D'EL PULGARCITO EXPRESS, une alarme retentissait sans discontinuer, signalant l'arrivée des vandales. Passant sa tête par la porte, Longoria vit que le portail en fer du magasin de chaussures Payless était tout tordu, ses barreaux noirs ayant été pliés vers le haut pour permettre aux pillards de se glisser dessous. Ils avaient d'abord brisé les vitrines à l'aide d'une barre de métal creux, puis, avec la même barre, ils avaient forcé les barreaux. Deux hommes d'environ vingt-cinq ans à l'aspect vaguement salvadorien coordonnaient les opérations et démontraient cette inventivité désespérée qui caractérise partout les Centroamericanos. Deux, trois, quatre hommes suivaient. Action collective – encore un trait typique d'Amérique centrale. Longoria avait envie de se précipiter vers les barreaux pour les redresser et bloquer l'entrée, donc barricader le magasin tout en bouclant les pillards à l'intérieur, mais ç'aurait été bien trop téméraire. Tenter d'arrêter les pillards en ce moment revenait à traverser l'autoroute en courant à l'heure de pointe : on était sûr de se faire écraser.

L'erreur fatale de l'équipe de Payless, estima Longoria, avait été de fermer les portes et de s'en remettre aux serrures et aux barrières métalliques. Quitter les lieux en laissant le magasin sans la moindre surveillance était ni plus ni moins une invitation au pillage. Si, dans ce pâté de maisons, les propriétaires des magasins avaient refusé de se rendre – suivant l'exemple du propriétaire cubain de la discoteca, dans la rue d'à côté, qui était monté sur le toit avec un fusil de chasse, en grondant comme un chien, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouche tordue –, ils auraient pu repousser la populace. Mais il suffisait d'un maillon faible pour que la chaîne se brise.

Pendant une grande partie de la matinée, Longoria avait gardé un œil sur le téléviseur pour noter la progression géographique de ce deuxième jour d'émeute. De son point d'origine dans la lointaine Florence Avenue, elle s'était étendue vers le nord et avait dépassé l'université pour se propager au-delà des ponts de l'autoroute Santa Monica et de ses passages souterrains. Le plus surprenant, pour Longoria, c'était la rapidité avec laquelle tout s'était déroulé. Était-il possible qu'une cellule de guérilla ait dirigé une telle opération depuis les profondeurs du tissu urbain ? Peut-être pas. Le vrai problème, c'était la totale capitulation du LAPD qui manquait de la fermeté nécessaire pour s'occuper d'un tel foutoir. Ces flics ne voulaient même pas utiliser leurs armes à feu ou entreprendre la moindre action susceptible de faire couler le sang. D'après ses calculs, deux bons bataillons de Jaguars reprendraient facilement la ville.

Sauf qu'il n'était plus avec sa section. De fait, il devait se débrouiller tout seul à l'intérieur d'El Pulgarcito Express. Yanira arpentait le hall d'entrée resté désert depuis dix heures du matin, et elle ne demandait qu'une chose, qu'on la laisse s'en aller. Duarte et Carlos Avilés étaient partis depuis déjà deux heures pour se rendre dans l'agence numéro trois, celle de Normandie Avenue, six pâtés de maisons au sud de l'autoroute. Ils espéraient y défendre ce qui leur paraissait être alors l'avant-poste le plus vulnérable d'El Pulgarcito Express, cet empire à huit succursales. Longoria avait essayé de leur téléphoner, mais toutes les lignes étaient soit occupées, soit coupées. Duarte avait emporté le seul pistolet du bureau. Nul ne savait où était la police : impossible de la joindre par téléphone, par radio ou en criant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand il regardait dehors par les baies vitrées, dont la grande vulnérabilité était plus qu'évidente, Longoria veillait à accentuer son allure militaire, afin de dissuader les casseurs avec son regard de rapace et sa cicatrice exotique, son tatouage de jaguar. À Los Angeles, ce regard et ce tatouage l'avaient bien servi jusqu'ici. Ils l'avaient aidé à s'imposer ; avec lui on ne jouait pas au con, pour reprendre une expression des gringos. Mais aujourd'hui, alors qu'il avait désespérément besoin de leur pouvoir, ils le laissaient tomber. Quelque chose n'allait pas, et pas seulement parce que son bras était toujours parcouru de douleurs lancinantes depuis l'agression dans le parc.

Les responsables de cette situation, c'étaient la vieille et l'homme au tuyau. Et un peu Reginalda aussi, parce qu'elle l'avait abandonné au moment où il avait le plus besoin d'elle. Parce qu'elle avait semé tout ce doute en lui. Elle l'avait fait pleurer.

De l'autre côté de la rue, un jeune, grand et maigre, était assis au bord du trottoir et surveillait Longoria à travers les vitrines d'El Pulgarcito. Il avait à peu près vingt ans, l'âge auquel Longoria avait été promu sergent. Ses bras minces et bronzés pendaient le long de son corps mais se tendaient de temps à autre vers deux morceaux de béton posés à ses pieds dans le caniveau, près du collecteur d'eau. Il portait un short blanc à rayures bleues, et ses genoux s'entrechoquaient nerveusement. Il paraissait plein d'impatience et d'appréhension, comme une fille qui attend d'être invitée sur la piste de danse.

Quand la première vague de pillards arriva dans la rue, le jeune homme se saisit d'un des morceaux de béton et se leva. Puis, lorsque les casseurs eurent afflué et qu'à l'alarme du Payless se fut ajouté un hululement émanant du magasin d'appareils ménagers adjacent, le jeune homme parcourut la rue des yeux. Longoria le fixa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

longuement de son regard le plus mauvais, mais le garçon se contenta de lui sourire. Après quoi il prit son élan et, en courant, envoya le lourd morceau de béton sur la vitrine d'El Pulgarcito avec toute l'habileté d'un athlète, tel un lanceur de disque qui se penche d'un côté. Longoria eut à peine le temps de se baisser derrière le comptoir près de Yanira avant que ses oreilles s'emplissent du fracas du verre qui explosait tout autour de lui. Yanira poussa un hurlement. Un second projectile en béton suivit la trajectoire du premier.

« Sors par-derrière ! » ordonna Longoria. Il cherchait désespérément quelque chose à renvoyer au jeune homme, mais celui-ci était déjà dans le hall, ses chaussures crissant sur le tapis de verre brisé. Trois autres envahisseurs, à peu près du même âge et de la même carrure, apparurent derrière lui, et Longoria eut la brève impression que le jeune garçon s'était transformé comme par magie en un peloton de pillards.

Dépassé par le nombre, il oublia toute velléité de combat. Quelques instants plus tard, il suivait Yanira par la porte de derrière et abandonnait à la racaille l'agence numéro deux d'El Pulgarcito Express.

Dès qu'il aperçut les vitrines brisées, Antonio comprit qu'il ne verrait pas le soldat tatoué. Le soldat n'était plus à El Pulgarcito Express, pour la simple raison qu'on avait profané les vitres et les murs de ce lieu et qu'il n'était pas homme à tolérer pareille violation. Le soldat tirait d'abord et posait des questions ensuite. Antonio le connaissait, à présent. Puisque toute une foule était en train de mettre cette agence à sac, le soldat tatoué était forcément ailleurs.

Il avait parcouru quinze pâtés de maisons dans un Los Angeles en feu sans se soucier du désordre environnant ; il était trop occupé à imaginer comment il allait affronter de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouveau le soldat, avec un revolver cette fois. Il lui semblait que rien ne pourrait l'arrêter. Il n'avait vu la police qu'une seule fois, pendant son trajet d'une heure pour arriver à El Pulgarcito Express : quatre agents à casques blancs, trois hommes et une femme, qui s'efforçaient d'empêcher le pillage d'une banque, sur Venice Boulevard. Antonio cessa alors d'avancer : il aurait de graves ennuis si la police le fouillait et trouvait le revolver dans sa poche. Il resta au milieu de la chaussée tandis que les agents expulsaient de la banque une cohorte d'individus en les pourchassant par les portes d'entrée défoncées et en matraquant ceux qu'ils parvenaient à rattraper. Quelques instants plus tard, une grande partie des mêmes individus se regroupèrent de l'autre côté de la rue pour envahir un magasin de meubles. Les policiers hésitèrent puis, formant une espèce de V, ils se ruèrent sur les pillards, mais ceux-ci se contentèrent de changer de cap pour attaquer un magasin d'électronique. Cette danse bizarre risquait de se poursuivre tout l'après-midi. Comprenant que la police était débordée, Antonio reprit son chemin d'un pas pressé.

À deux rues d'El Pulgarcito, son cœur s'était mis à battre follement. Il s'était arrêté pour reprendre son calme, il devait avoir la tête claire pour accomplir son acte.

Le revolver est comme un couteau. Approche-toi de lui et garde ton sang-froid.

Et puis, quand il était arrivé à l'agence, il avait senti son adrénaline se dissoudre dans ses veines. Le soldat n'était plus là. Il n'y avait que des hommes, des femmes et des enfants occupés à emporter machines à écrire, chaises ou calculatrices. Et un jeune homme grand et maigre, en short à rayures bleues, en train de transformer les dernières vitres en débris de cristal. La foule avait exercé sa vengeance sur le lieu de travail du militaire tatoué, mais l'homme, lui, s'était échappé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Antonio se joignit à des gens rassemblés dans la rue comme s'ils organisaient une fête de quartier ou une quinceañera. Une femme mince qui pouvait être grand-mère regarda un homme sortir de l'agence en portant une machine à écrire de plus. À son air agressif, on aurait dit qu'elle aussi avait bien envie de voler quelque chose, et elle se mit à rire en montrant le poing au bâtiment.

« ¡Qué bueno! Prenez tout. Allez-y, prenez tout. Gusanos sinvergüenzas. Bien fait pour eux. Et brûlez leur bureau.

— Ils ne nous escroqueront plus, renchérit un homme près d'elle, un vieux Mexicano aux cheveux gris gonflants coiffés en banane. Maintenant, ils ne peuvent plus nous escroquer.

— Les colis n'arrivaient jamais, dit la grand-mère. Ou s'ils arrivaient, la moitié de ce qu'on avait envoyé avait disparu. »

Un jeune homme au teint foncé émergea de l'agence en tenant plusieurs affiches : des portraits du candidat de droite à la présidentielle du Salvador, avec les slogans « ORDRE, PAIX, TRAVAIL ». Il les avait arrachés des murs, et maintenant, devant tout le monde, il les déchirait, jetait les morceaux par terre et les piétinait. Un autre homme l'imita. La grand-mère battit des mains.

« ¡Así! cria-t-elle. Le ratez pas, muchachos ! Écrasez-le ! »

Antonio repartit tout en réfléchissant à l'endroit où le soldat avait pu se rendre, en fonction de ses habitudes. Le plus important, c'était d'agir vite. Le chaos qui avait envahi les rues risquait de se dissiper aussi vite que ces fronts de tempête de printemps qui balayaient la ville et laissaient tomber quelques gouttes de pluie avant de se dissoudre sous le soleil d'un grand ciel bleu. Et alors le soldat tatoué vivrait peut-être éternellement.

Longoria resta un moment debout devant le bâtiment où

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

se trouvait l'appartement de Reginalda ; il ne pouvait pas entrer parce qu'un homme et sa femme tentaient de faire passer de force, à travers l'étroite ouverture de la porte en fer, le canapé qu'ils venaient de voler. Longoria avait marché jusque-là parce que c'était le seul endroit auquel il avait pensé aller et qu'il n'avait envie de voir personne hormis Reginalda. Peut-être aurait-elle une explication pour son absence la nuit précédente. Il voulait qu'elle en ait une.

Tout le long de cette rue résidentielle, les gens rentraient chez eux en portant sous le bras des boîtes à chaussures, des lecteurs de cassettes et des fours à micro-ondes. Et toutes ces marchandises dans leur emballage d'origine ; aujourd'hui, rien n'était d'occasion. Deux femmes arrivèrent en voiture et laissèrent un tas de robes et de chemisiers dans la véranda d'un bâtiment proche, avant de repartir à toute vitesse.

Le couple de pillards que Longoria avait devant lui était particulièrement culotté : il fallait pas mal d'audace pour embarquer un canapé. Celui-ci avait encore sa housse en plastique et son étiquette d'usine. À peine une heure plus tôt, il aurait été indigné, mais déjà le comportement de ce couple semblait presque normal. La robe de la femme remontait tandis qu'elle se débattait avec une extrémité du meuble. Elle devait avoir beaucoup de force pour réussir à le maintenir aussi longtemps en l'air. Ce canapé jaune avec un motif floral était joli, mais sans doute bien trop grand pour leur appartement.

Lorsqu'ils réussirent enfin à l'introduire dans le hall, Longoria les suivit puis grimpa les marches de l'escalier deux à deux. La porte de l'appartement de Reginalda était ouverte. Il entra et se figea. Le sol du séjour était jonché de boîtes. Un grille-pain et un fer à friser dépassaient de leurs emballages en plastique, deux paires d'escarpins débordaient d'une autre boîte, des vêtements étaient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

empilés sur le sofa. Toute la pièce sentait la cellophane et les articles neufs.

Reginalda était une des pillardes. Longoria rougit, et le dégoût qu'il éprouvait pour cette journée et pour cette ville se condensa avec amertume sur sa langue. Reginalda l'avait trahi, elle avait rejoint l'autre camp, elle était avec l'ennemi. Il traversa la salle de séjour, suivit le couloir jusqu'à sa chambre et la trouva assise sur son lit en train de parler au téléphone, le dos tourné à la porte. Ces épaules minces, ces cheveux noirs bouclés dans lesquels il avait passé ses mains, tout chez elle était tellement familier. Il se tenait debout au-dessus d'elle, mais elle n'avait pas senti sa présence et riait dans le combiné. Ce rire le rendit encore plus furieux, comme si elle se moquait de lui, comme si elle s'amusait avec tous les pillards qui avaient tourné en dérision aussi bien l'ordre public que lui-même.

Il empoigna le téléphone. Reginalda pivota et poussa un cri. Jetant le combiné par terre, il serra le poing gauche et lui balança un direct en pleine bouche au moment où elle se mettait debout. Tu as passé la nuit ailleurs et maintenant je te prends en train de voler ! Reginalda retomba sur le lit et leva les bras pour se protéger, comme un boxeur coincé contre les cordes. Puis elle porta une main à sa bouche et eut un petit rire en s'apercevant qu'elle ne saignait pas.

« C'est ce que tu sais faire de mieux ? C'est ça ? Fous-le camp d'ici, maricón !

— Voleuse ! hurla-t-il. T'étais en train de voler.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai rien pris. Ces trucs-là ne sont pas… »

Longoria partit sans rien écouter et passa sa rage sur la marchandise dans le séjour. Il fracassa une fenêtre avec le grille-pain tout neuf et jeta les escarpins contre le mur, faisant tomber un poster encadré de Luis Miguel. Alors qu'il dévalait l'escalier, il heurta presque de front une fille serrant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quatre jeans contre sa poitrine et la reconnut vaguement. La colocataire de Reginalda.

Il sortit dans la folie ensoleillée de la rue. Tout autour de lui des passants couraient, mais lui marchait d'un pas volontairement régulier et il sentit peu à peu sa colère le quitter. Il n'aurait pas dû frapper Reginalda, même avec son bras gauche. Est-ce qu'elle lui reparlerait ? Bien évidemment, elle ne lui parlerait jamais plus.

Il marcha pendant presque une demi-heure sans but particulier. Son dernier lien avec le monde des femmes, et avec le monde des gens en général, venait de se rompre. Il avait largué les amarres pour dériver dans une ville en flammes. Son seul choix était de retourner au Westlake Arms, à sa chambre au sol récuré, à la poubelle qu'il vidait chaque jour, à son sanctuaire de propreté. Dans sa chambre, il n'y avait ni populace ni incendie.

Il regarda une plaque de rue pour s'orienter : il était à trois kilomètres de son appartement. Dans Vermont Avenue, une fumée noire s'échappait des vitrines d'un magasin Thrifty. Des pompiers perchés sur de hautes échelles versaient des gerbes d'eau blanche sur le toit. Ils essayaient de préserver le supermarché juste à côté et ne semblaient pas remarquer – ou ne voulaient pas savoir – qu'une centaine de voleurs s'étaient engouffrés par l'entrée. Il s'agissait surtout de femmes – latinos, blanches ou noires – qui parcouraient les travées les bras chargés de briques de lait, de pâtés de viande et de boîtes de sauce tomate alors même que de la fumée passait par le plafond et que de l'eau en tombait en cascade.

Le bâtiment était sur le point de s'écrouler sur ces femmes. Elles allaient se faire tuer. Et pour quoi ? Pour du bifteck et du poulet, des oranges et de l'assouplissant ? Il les regarda à travers les hautes baies vitrées qui avaient miraculeusement survécu à l'assaut, et il les vit en train

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'attraper des bocaux et des cartons pleins, de profaner des rayonnages garnis avec soin, de renverser des articles en se précipitant vers les portes d'entrée. Sachets de pâtes déshydratées, céréales de petit-déjeuner. N'importe quel autre jour, il leur aurait crié : Et vous vous considérez comme des mères ? Que diraient vos enfants ? N'importe quel autre jour, il leur aurait dit d'obéir à la loi, de respecter l'ordre des rayonnages et des travées. Attendez votre tour et payez !

Se couvrant le visage pour se protéger de la chaleur et de l'odeur âcre des cendres, Longoria suivit le double marquage jaune du milieu de Vermont Avenue, un endroit où normalement les piétons n'avaient pas le droit de circuler. Un camion de pompiers fila dans une rue transversale en cahotant sur la chaussée inégale, avec derrière lui un véhicule de police aux sirènes hurlantes.

Et puis soudain, au loin, émergeant de l'horizon enfumé comme d'un rêve, lui apparut ce qu'il reconnut instantanément comme un blindé de l'armée des États-Unis, un Humvee du désert, de couleur marron. Enfin ! Longoria éclata de rire. L'US Army était venue le sauver, lui, un des leurs, le soldat coincé derrière la ligne ennemie. Puisque la police battait en retraite, c'était à l'armée de restaurer l'ordre. Et l'armée ne faillirait pas.

Environ une minute plus tard, le Humvee roula devant lui, avec à sa suite une caravane de camions verts en tout point semblables à ces boîtes blindées qu'il avait vues tant d'années auparavant dans des parkings d'acier et de caoutchouc à Fort Bragg. Longoria leva le bras pour les saluer, mais il s'arrêta quand il entendit les cris moqueurs des gens sur le trottoir. Il jeta un coup d'œil à l'arrière du premier camion : deux rangées de soldats assis, blottis sous des casques trop grands pour eux – des sortes d'énormes champignons verts –, regardaient la ville en train de brûler

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et toute cette foule avec des yeux apeurés d'adolescents.

À travers leurs visages, Longoria se revit après ses expéditions dans les villages, alors qu'il était entouré de fumée, de flammes et de chaos. Des soldats qui roulent vers le combat, des hommes qui mettent le feu. Longoria qui joue avec son briquet, les Jaguars qui marchent au pas dans les cendres qu'un vent chaud fait danser. Il lui sembla que les démons de sa mémoire avaient pris leur envol, qu'ils avaient été lâchés dans les rues de Los Angeles. Un tour que lui jouait son esprit, une hallucination. Tout débordait de sa tête pour se déverser dans les rues. Des murs incendiés s'affaissaient et s'écroulaient dans un craquement et un soupir. La galerie commerciale appelée Olympic Mini-Mall tira son ultime révérence. Des cholos tatoués donnèrent des coups de pied dans les braises puis échappèrent en courant aux vagues de flammes orange.

Longoria avait cru que Los Angeles serait comme cette superbe base militaire de Fort Bragg, une ville aux maisons bien rangées, aux habitants disciplinés. Il avait porté son briquet dans les villages des montagnes pour que le Guatemala puisse renaître entièrement de neuf, redémarrer de zéro. Le nouveau Guatemala ressemblerait à Fort Bragg et aux États-Unis. Mais au lieu de cela, l'infection l'avait suivi à Los Angeles. On avait beau tuer les enfants, l'infection continuait à se propager. Que diraient le lieutenant-colonel Villagrán et le lieutenant Sanchez des Bérets verts s'ils voyaient une chose pareille ? À présent, il apercevait des enfants tout autour de lui, et leurs corps étaient peints comme le sien : c'était une armée de guérilleros, une armée de cholos tatoués qui prenaient d'assaut les mont-de-piété et les galeries marchandes. Combien d'autres enfants devraient donc encore mourir avant que l'infection ne cesse ? Une sensation de futilité le terrassa, puis ce fut le vague sentiment qu'on s'était joué de lui d'une façon qu'il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne comprenait pas.

Il était trop fatigué pour réfléchir davantage. Rentre à la maison, c'est tout. Le Westlake Arms était à peu près à un kilomètre et demi. Il irait dans sa chambre et il dormirait.

Antonio était au Westlake depuis une heure, passant d'une cachette à une autre. D'abord dans l'allée derrière le bâtiment, puis il s'était glissé dans le hall d'entrée et s'était assis dans la cage d'escalier sur les marches du premier étage. Ça lui semblait être l'endroit idéal pour surprendre le soldat, jusqu'à ce que des locataires le regardent avec hostilité comme s'ils essayaient de mémoriser son visage pour une future séance d'identification chez les flics. Mieux valait attendre dehors.

Il avait le revolver dans la poche, chargé et prêt à tirer.

De la cendre flottait dans l'air comme de la neige. Antonio n'avait jamais vu de neige, mais il s'imaginait qu'elle ressemblait à de la cendre, qu'elle tombait lentement en vacillant jusqu'au sol, portée par des courants invisibles. L'odeur de brûlé était oppressante et lui laissait un goût de charbon sur la langue. Dans les semaines qui avaient suivi son expulsion de l'appartement, après tous ces feux de camp, la fumée s'était infiltrée dans ses vêtements, dans ses cheveux, dans sa peau. Mais à présent l'odeur était partout, propagée par des centaines d'incendies dans une ville où brûlaient les galeries commerciales et les palmiers.

Caché dans l'ombre derrière les marches de l'entrée, il regardait par-dessus l'escalier de béton. Il s'attendait à voir le soldat tatoué arriver du sud. Aujourd'hui, tout le monde paraissait courir du sud vers le nord. Des flots de gens circulaient sur les trottoirs et dans la rue, il n'avait donc pas à se soucier d'être trop visible. Dans son blouson bleu et son jean sale, avec ses mains dans les poches et ses pieds qui s'agitaient nerveusement sur le béton, il ressemblait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

beaucoup à quelqu'un qui attend un revendeur de drogue – autrement dit, dans ce pâté de maisons, il était dans le ton.

De toute façon, personne ne ferait vraiment attention à lui. Les gens étaient pris par le pillage, trop occupés à libérer de la marchandise ou à défendre une maison ou une boutique. Une autre partie de la population se tenait derrière des portes fermées à clé, en attendant de pouvoir sortir. Antonio devinait la présence de ces gens-là dans le quadrillage de fenêtres s'étalant sur six étages en face de lui, de l'autre côté de la rue. Des yeux anxieux jetaient des regards furtifs derrière des rideaux fermés, des pères et des mères immigrés évaluaient les risques et se demandaient à partir de quel moment ils devraient prendre leurs enfants sous le bras et s'enfuir.

Quand le soldat tatoué serait enfin là et qu'Antonio l'abattrait, il attirerait l'attention de ces personnes-là. Tout en le regardant fuir, ces dizaines de témoins enregistreraient son visage, sa taille et son poids. Ils verraient le corps du soldat tatoué se vider de son sang sur le bitume noir de la rue. Ça ressemblerait à une exécution publique.

Antonio commençait à retirer une certaine énergie de cette idée, comme il l'avait fait quand il avait attaqué le soldat avec un tuyau dans le parc MacArthur. La différence, à présent, c'était qu'il avait un revolver. Avec cette arme, l'affaire se déroulerait vite et proprement.

On tira au loin – une détonation et un écho impossibles à confondre. Une autre détonation suivie tout de suite de deux autres. Quelque part, il y avait un homme qui visait et tirait : sa colère était perceptible dans le son de la balle qui fendait l'air.

Ma folie est celle de tous. La journée des vendettas et des bravades. Les habitants de Zacapa ne prenaient pas la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose à la légère si l'on doutait de leur virilité. Quand il était petit garçon, son père lui avait raconté que des hommes réglaient leurs disputes à coups de machette. Antonio n'avait pas de machette, mais il avait un revolver.

Le soldat tatoué apparut à l'angle de la rue.

Teint terreux, visage de rat, crâne rasé, bras droit pendant mollement le long du corps. Cet homme paraissait déjà vaincu ; il n'avait plus en lui l'énergie pour se battre. De sa cachette derrière les marches en béton, Antonio pouvait le sentir. Quelque chose dans l'univers avait bougé, tout s'était réorganisé en faveur d'Antonio. L'espace d'un instant, il se fit l'effet d'être la brute du quartier – comme à l'époque où il s'en était pris au gamin le plus faible de son école et lui avait mis le nez en sang lors d'une dispute à propos d'un vélo. Une bagarre déséquilibrée. Mais cette pensée s'évanouit rapidement lorsque le soldat s'avança vers lui. Un homme sur le point de rentrer à la maison, un homme fatigué songeant déjà à la sensation que lui procurerait son lit et au grincement du matelas au moment où il s'allongerait, un homme désireux de se reposer. Qui rentre chez lui comme n'importe quel citoyen normal. Antonio avait l'impression que ses doigts étaient engourdis ; il les contracta, serrant le poing pour ramener les muscles à la vie.

Il jeta un coup d'œil à l'immeuble de l'autre côté de la rue : une femme écartait un rideau. Sept ans de Los Angeles et maintenant ce moment. Une fille toute maigre lui avait vendu le revolver. Il referma un peu plus fortement sa main sur la crosse et mit son doigt sur la détente. Le soldat gardait les yeux fixés sur le trottoir, il n'y avait personne alentour. La rue était vide, encore un miracle. Tout était parfait.

Antonio sortit de l'ombre d'un pas léger et silencieux. À un mètre vingt du soldat, il pointa le revolver et cria : « Hé,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vous ! »

Le soldat leva les yeux. Au même moment, Antonio fit feu. La balle comme un couteau. Un bonbon en cuivre.

Pour Elena et Carlos et le sang sur le carrelage.

Le soldat poussa un grognement et chancela en arrière, se tenant le ventre en même temps qu'il tombait sur le trottoir.

Antonio entendit le cliquetis d'une fenêtre qui s'ouvrait dans le Westlake Arms. En se retournant, il vit un poivrot blanc, peau crasseuse et barbe de plusieurs jours, à une vingtaine de pas de lui, qui le regardait fixement. D'où sortait-il ? Le poivrot pivota et partit en courant après avoir lâché son sac en papier. La bouteille à l'intérieur explosa contre le trottoir.

« Il a descendu ma femme et mon fils ! » cria Antonio au dos du poivrot. Il revint vers sa victime, allongée au sol, et se mit à califourchon au-dessus de lui en pointant le revolver vers sa tête.

« ¿Quién? dit le soldat en gémissant. Vous êtes qui ? »

Je suis le vengeur d'une femme et d'un fils martyrs.

Le soldat souffrait, il avait été surpris, il avait peur, et il respirait par la bouche avec des sifflements. Le soldat toucha sa blessure, une tache rouge commençait à poindre sur son sweat-shirt bleu pâle. Antonio leva les yeux vers les fenêtres, où une douzaine de personnes l'observaient. Au deuxième étage, une femme avait posé sa main sur sa bouche.

« Mató a mi hijo y mi esposa ! » cria Antonio en direction de l'immeuble. Mais, à l'instant où il les prononça, ses paroles lui parurent irréelles et creuses. Que valaient des mots, comparé au spectacle d'un homme debout au-dessus de sa victime en train de se vider de son sang ? Personne ne le croirait. Ils ne peuvent pas voir ce qu'est ce soldat.

Maintenant, le soldat tentait de se redresser en poussant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur son seul bras valide. Il paraissait à peine blessé. Antonio baissa le revolver vers le corps qui se démenait, et il visa le crâne rasé. Celui-là, c'est pour les photos dans l'enveloppe.

Antonio pressa la détente, le soldat s'affaissa de nouveau. Une autre tache de sang apparut sur le haut de la poitrine, juste au-dessous de la courbe où l'épaule rejoint le cou.

Tout autour de nous, la ville brûle. Les sirènes chantent leurs adieux au soldat.

« Hé, vous ! Écartez-vous de lui ! »

Un grand costaud de Latino en débardeur se tenait sur le haut des marches d'entrée, un pistolet à la main, et il avait de sombres tatouages barbouillés sur son avant-bras et sur son cou. Son flingue était plus gros que celui d'Antonio.

« Fous-lui la paix ou je te tire dans le lard. »

Il ne comprend pas ce que je fais ici. Il me prend simplement pour un psychopathe, pour une vomissure recrachée par l'émeute.

Le bon samaritain sur le haut des marches braquait à présent son pistolet sans grande conviction vers Antonio. La tache de sang s'était répandue sur toute la surface bleue du sweat-shirt du soldat tatoué – rouge humidité sur son ventre et sa poitrine.

Il est en train de mourir. Sa blessure à l'estomac va le tuer. Mon travail est fait.

Après avoir jeté un regard méprisant à l'homme sur les marches, Antonio tourna les talons et s'éloigna.

D'abord, il pensa : Je saigne. Et puis : Je ne mérite pas ça. Pendant toutes les années où il avait combattu, il n'avait jamais été blessé. Il toucha en premier son estomac et vit le sang sur ses doigts, puis ce fut une douleur tenace dans son ventre. Mais il aperçut le revolver de l'homme, pendant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que celui-ci criait vers les fenêtres ; c'était un petit calibre, un 22, le plus petit qui soit. Là, j'ai de la chance. Et après, la balle tirée dans l'épaule manqua de près la nuque et la veine jugulaire. Double chance. L'âme d'un Jaguar n'éprouvait pas de douleur. Le regard fixe et animal du jaguar.

Je peux encore bouger les jambes ; la colonne vertébrale n'est donc pas endommagée.

L'homme du parc était revenu l'attaquer : il persistait, cet homme et, comme un monstre de film d'horreur, il surgissait à l'endroit le plus évident et pourtant le plus inattendu, ici même, à l'entrée de son immeuble.

Le bruit de ses pas. Pivotant sur le côté, Longoria regarda le tueur partir d'un pas tranquille vers Wilshire Boulevard. Qui était-il ? Qui étaient sa femme et son fils ?

Il ne pouvait pas laisser ce mec s'en aller comme ça. Il serait persécuté par des individus brandissant des tuyaux et des revolvers, et aussi par des femmes aux dents acérées, tant qu'il n'aurait pas rattrapé ce tueur et appris qui il était. Longoria se releva lentement.

« Restez allongé », lui dit d'un ton protecteur l'homme qui l'avait sauvé et qui, maintenant, descendait les marches. Longoria vivait dans cet immeuble depuis des années, mais il ne reconnaissait pas ce type en débardeur. « Vous êtes blessé. Ne vous levez pas.

— Laissez-moi tranquille.

— Appelez les urgences ! cria l'homme en direction des étages.

— On essaie, mais ça ne répond pas », répondit une voix de femme tombant du ciel.

Longoria avait l'impression que la rue était le plancher d'un hélicoptère ou le pont d'un navire en mer. Néanmoins, il fit un pas puis un autre, et, en un rien de temps, il se mit à gravir la pente en direction de Wilshire Boulevard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Vous êtes complètement fou, lança l'homme derrière lui. Allongez-vous, sinon vous allez crever, vidé de votre sang. »

Tout d'un coup, Longoria se rappela avoir vu le bon samaritain dans un uniforme bleu d'agent de sécurité.

Il se prend pour un policier, et c'est pour ça qu'il est venu m'aider. C'est de la même graine. Est-ce qu'il sait que je suis un militaire ?

Il était stupéfait de découvrir qu'il saignait et qu'il marchait néanmoins. Ses doigts posés sur la blessure de son ventre étaient tout luisants de sang. De mon sang. Et pourtant il marchait. Il voyait le blouson bleu de son agresseur, deux pâtés de maisons plus loin en direction de Third Street. Il ne s'attendra pas à ce que je le suive. Il ne s'attendra pas à une telle force, à tant de détermination, à tant de ressort. Se dresser comme si l'on ressuscitait d'entre les morts et rattraper l'homme qui vous a laissé mourant sur le trottoir.

Tout ça n'est rien. Je suis fort parce que je travaille depuis l'âge de cinq ans. Dans son plus ancien souvenir d'enfance, il était courbé vers le sol à côté de sa mère, et celle-ci lui montrait comment semer des graines dans des petits trous. Elle en faisait un jeu. Il se revit prendre, plus tard, une houe trop grande pour ses petites mains d'enfant, et en frapper le sol dur jusqu'à ce que ses bras et son dos soient si fatigués qu'il avait envie de pleurer. Les gens n'avaient aucune idée de ce qu'il avait enduré, et ils le sous-estimaient toujours. Ils ne savaient pas qui était vraiment Longoria.

Avant que son bras soit blessé, il était capable de soulever quatre-vingt-dix kilos en développé couché.

Il trébucha sur une plaque de béton qui dépassait du trottoir et tomba. Allongé, sa tête reposant sur une surface aussi rugueuse que du papier de verre, il toucha l'endroit où son ventre était mouillé : une blessure sur le côté, juste au-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dessus des reins. C'est à peu près maintenant que je devrais m'évanouir. Il ne s'était pas évanoui jusque-là parce qu'on lui avait tiré dessus avec une balle de 22 – une piqûre d'épingle, pour les Jaguars. Sa vue se troublait. S'il continuait à perdre du sang, il deviendrait peut-être bientôt assez léger pour voler ; le vent le ramasserait et l'emporterait comme une plume au milieu de la brise chargée de suie.

Il faut que je me lève. De nouveau sur ses pieds, il regarda autour de lui et aperçut le tueur. Il tournait dans Third Street, il était en train de s'échapper. Je dois trouver qui il est. S'il y arrivait, il pourrait préparer sa vengeance, anéantir le danger et vivre sans peur.

Alors que Longoria traverse Union Avenue à deux pâtés de maisons de son appartement, lui vient une autre vision, une sorte de rêve. Il voit des colonnes de soldats debout en rang devant le supermarché Vons où il est allé un jour avec Reginalda acheter un de ces trucs pour femmes. Les soldats attendent leurs ordres, attendent de rompre les rangs. Mais que peuvent-ils bien faire dans le parking d'un supermarché ? Il a dû les imaginer. Pourtant, non, ils sont aussi réels que la lumière qui baisse en cette fin d'après-midi, aussi réels que les foules assemblées dans la rue comme si on était un jour férié et non un jeudi d'avril ordinaire. Il parvient encore à se rappeler qu'on est jeudi, aujourd'hui, son esprit doit donc être resté clair. Soudain une pensée lui traverse l'esprit : s'il se rend tout simplement dans le petit camp militaire qu'est devenu le parking, les soldats s'occuperont de lui. L'armée des États-Unis a les meilleurs hôpitaux du monde. On pansera ses blessures, on le remplira de plasma sanguin et il sera remis à neuf.

Mais l'attrait du tueur étant plus fort que tout, Longoria continue à le suivre, laissant derrière lui le sanctuaire des troupes qui bivouaquent devant Vons. Bientôt, le voici qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trébuche dans une zone déserte de la ville, un endroit où il y a de moins en moins d'immeubles et de terrains verts entourés de clôtures. Longoria éprouve alors un sentiment étrange : il est persuadé que les bâtiments disparus sont montés en flottant dans les airs comme des ballons, de la même manière que sa tête est en train de flotter, de pendiller à quelque distance au-dessus de son corps et de le conduire vers l'intérieur de cette terre vide. Il ne se sent plus toucher le sol. La plante de ses pieds a perdu toute sensibilité. Maintenant, par bonheur, il descend une pente, et c'est bien plus facile de laisser la pesanteur faire le gros du travail. Longoria se laisse entraîner par la pente raide, mais soudain ses jambes s'affaissent sous son poids. Il pousse un cri, s'effondre sur la chaussée, roule dans la descente et atterrit dans le caniveau avec un plouf.

Le tireur se retourne. Leurs regards se croisent un instant juste au moment où les yeux de Longoria se ferment et où il glisse dans une obscurité d'un calme et d'une douceur absolus.

Il rêve qu'il est soulevé par une brise si puissante qu'elle semble avoir des bras. Il flotte, mais il est quand même bizarrement lourd, comme un dirigeable.

Lorsqu'il rouvre les yeux, il est sur l'épaule de quelqu'un. Bonne chose, se dit Longoria, me voici sauvé de nouveau, délivré de ma folie, d'avoir tant marché et tant saigné. Ainsi porté, il descend un flanc de colline et passe sur une clôture renversée et aplatie. Tant de murs et de barrières sont tombés, aujourd'hui. Il aimerait remercier celui qui le porte, mais il lui est brusquement devenu presque impossible d'émettre le moindre son, à part un gémissement. Du sang coule de sa bouche. S'il pouvait parler, il dirait que ce n'est pas la meilleure façon d'être porté, car, son ventre étant comprimé par l'épaule de cet homme, chaque pas provoque une douleur intense, une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

douleur métallique dans les tripes.

Et puis il faut croire que l'homme a entendu ses pensées, parce que voilà qu'il le pose par terre, le prend par les bras et se met à le tirer sur un sol en ciment. De nouveau, Longoria peut voir le ciel. Il peut voir le visage de l'homme qui le tire : il est brun et il a des lunettes rondes.

Longoria sent un liquide tiède se répandre sur ses jambes. Il s'est pissé dessus, et son intestin a explosé en un fouillis nauséabond. Du sang lui coule de la bouche, de sa blessure au ventre, de sa blessure à l'épaule. Du liquide s'épanche hors de lui par chaque ouverture : on le draine.

Il voit le visage de son tueur contre le ciel. Le tueur a de la sueur qui coule sur ses joues, il décoche des regards dans tous les sens, il est à bout de souffle. Ils se trouvent au pied d'une montagne verte, entourés de plantes et d'arbustes sauvages, de palmiers isolés et de grands laiterons. Sont-ils encore dans la ville ? Longoria se dit que, maintenant, à coup sûr, il hallucine : le ciel disparaît, il est remplacé par une voûte grise, et le sol en béton sous son corps se change en boue.

Il fait plus sombre, comme si quelqu'un fermait un cercueil. Longoria a très peur. Il ouvre la bouche pour crier mais il n'arrive à émettre qu'un son très ténu, un petit gémissement. Ne fais pas ça. Ne m'amène pas ici. J'ai peur. Il fait de plus en plus sombre, et Longoria ne sait pas si c'est parce qu'il devient plus faible ou parce qu'on le soustrait à la lumière du jour. Le toit se referme sur lui. Pour fuir, il lui faudrait arracher ses bras à l'emprise du tueur, mais ses bras sont vidés de leurs muscles et de leur volonté. Longoria glisse de plus en plus loin à l'intérieur du tunnel. La dernière lumière s'évanouit, les traits du tueur se fondent dans le noir et disparaissent.

Il est dans l'obscurité totale.

Il n'y a plus maintenant que des bruits. La respiration

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

difficile du tueur, le ploc-ploc de ses pas. Subitement, les bras de Longoria tombent dans la boue. Chaque son est amplifié. Il entend le vent bruire dans la bouche de l'homme, le grognement de ses efforts, puis un objet qui siffle dans l'air avant d'atterrir dans une flaque d'eau.

« Guillermo », dit l'homme.

Longoria sursaute à ce prénom – un vestige de son enfance, perdu depuis longtemps.

« C'est votre nom, pas vrai ? »

Comment le tueur le sait-il ?

« Vous vous souvenez d'Elena et de Carlos ? De San Cristóbal ? »

Longoria essaie de parler, mais les sons qui sortent de sa gorge n'ont aucun sens. S'il parvenait à s'exprimer, il dirait que non, il ne se souvient pas. Il y a eu tant de villages, tant de gens. Ils sont tombés dans les zones les plus lointaines de sa mémoire ; les années et les mois se sont confondus dans une seule image faite de feu et de cendres. Il ne peut pas se souvenir.

Des pas dans le sol boueux, de plus en plus faibles.

Demande-moi quelque chose d'autre, parle-moi. Ne me laisse pas ici.

Longoria tente de se relever, mais il est ancré au sol. La terre boueuse est en train de l'avaler. Les dernières gouttes de liquide s'écoulent de son corps et s'infiltrent dans la terre. Il voudrait pleurer, mais impossible. Il ne sent plus ses pieds ni ses mains.

Un éclat de lumière. Dans l'obscurité du tunnel, ce miroitement doré est un champ de maïs. Les tiges s'élèvent au-dessus de la boue noire et exercent leur poussée contre les murs en béton. Leurs feuilles charnues brillent, et les minuscules enveloppes de leurs épis éclatent comme des embryons verts. Une femme sombre est penchée entre les rangées de plantes. À l'aide d'une sarclette, elle fend la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

terre en grognant d'une manière tranquille et familière, puis elle se tourne pour le regarder. Elle tend une main et lui fait signe de se dresser. Debout, dépêche-toi, il y a du travail à faire.

Guillermo a oublié de rapporter la lessive ; à la place il est allé au cinéma, mais sa mère n'est pas en colère contre lui. Elle veut qu'il se lève et qu'il travaille : les plantes ont besoin de mains humaines qui les aident à grandir.

Grâce à des cordes invisibles, elle le relève, et voilà qu'il marche vers elle à travers des rangées de maïs. Des feuilles fraîches et humides lui caressent le visage. Il porte un pantalon ample, couleur arc-en-ciel, et c'est elle qui en a confectionné le tissu sur son métier à tisser. Aux pieds, il a des sandales, des plaques de vieux cuir assemblées avec du fil de fer et de la ficelle. Il sourit en voyant ses orteils sales et la boue séchée sous les ongles. Quelle chose étrange et quel bonheur, après tant d'années, de mettre de nouveau ses vêtements de paysan.

Et maintenant, les paroles de sa mère dans une langue qu'il a presque oubliée.

« Balam », dit-elle.

Antonio ressortit à la lumière du jour, et il aperçut une feuille de papier maintenue par une pierre sur une des vieilles chaises près du feu de camp. José Juan était venu à sa recherche ; ils n'avaient dû se rater que de quelques instants. « Viens me retrouver dans la nouvelle maison », disait le mot. Il avait ajouté des indications pour se rendre à une adresse de la 53^{e} rue dans South Central. « Il se peut que les bus ne roulent toujours pas, avait écrit José Juan. Viens à pied si tu es obligé. Ce n'est pas très loin. »

Antonio regarda lentement autour de lui et frotta ses épaules quelque peu endolories par l'effort d'avoir traîné le soldat dans le tunnel. Le corps se trouvait à trois cents

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mètres environ à l'intérieur, après le premier virage. Pendant quelques moments effrayants, Antonio avait été désorienté, et il avait décrit des cercles dans l'obscurité, pris d'une peur panique à l'idée qu'il allait être coincé à jamais dans le tunnel, puni par Dieu pour avoir ôté la vie à un homme.

Tous les habitants du campement étaient partis, comme toujours pendant la journée. L'acte final s'était déroulé sans aucun témoin, et personne ne se proposerait d'aller sauver la vie du soldat dans le tunnel.

Antonio sentit quelque chose d'humide et de poisseux. Baissant les yeux, il vit une tache noirâtre qui couvrait presque la moitié de son pull marron. La laine durcissait déjà. Le soldat a imbibé mes vêtements. Cette humidité, c'est lui ; c'est son sang, son fluide vital. Il enleva vite le pull et la chemise qui était dessous, s'étouffant presque en refoulant les liquides qui montaient de son estomac. Et moi, alors, je suis le plus maladroit, le plus brouillon des tueurs.

Il prit les vêtements souillés et les enterra dans la boue sous le tunnel. Ensuite, il vérifia une dernière fois que le sang du soldat n'avait pas traversé le tissu et touché sa peau. Car des maladies peuvent se transmettre par le sang. Il inspecta son épaule mais ne trouva rien. Pourtant, il crut sentir une goutte sous son menton, à un endroit qu'il ne pouvait pas voir sans miroir. Par précaution, il prit un peu de boue dans le tunnel et s'en frotta le cou.

Des choses qui avaient échappé à son attention quand il avait traîné le soldat à travers le campement, en direction du tunnel, lui apparurent soudain : un radioréveil tout neuf à côté de la cafetière noircie qui avait résisté à bien des feux et, près de plusieurs tas de vieilles fringues miteuses, un sweat-shirt d'un blanc délavé qui portait les mots « Sunset Strip ».

Il avait l'intention d'attendre là jusqu'au matin pour s'assurer que le soldat était mort. Ce tunnel n'avait qu'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

issue : l'arche sous laquelle il était maintenant assis. Le Maire avait expliqué que l'autre bout du tunnel avait été condamné par la construction d'un parking souterrain. Si le militaire revenait à la vie, il ne pourrait pas s'échapper sans passer devant Antonio.

Ressusciter ne semblait pas être hors de portée pour le soldat tatoué.

Avec un bras blessé et, dans le corps, deux de ses bonbons en cuivre, ce type avait encore réussi à le poursuivre pendant presque un kilomètre et demi. Quel choc, quand il s'était retourné et avait vu le soldat trébucher et tomber par terre vingt minutes après le moment où il lui avait tiré dessus ! Alors, après s'être assuré que personne ne regardait et que le blessé plein de sang n'était plus en état d'agir, il l'avait ramassé et l'avait caché dans la crypte boueuse du tunnel pour qu'il y meure enfin.

Chez Antonio, l'épuisement avait réduit la passion de la vengeance au plus simple des désirs : se débarrasser de cet homme.

Ça lui ressemblait tout à fait, de me suivre. Antonio s'était fait du soldat l'image d'un être orgueilleux et obstiné. Suis celui qui t'a tiré dessus et montre-lui qu'il ne t'a pas fait mal. Quel orgueil imbécile et autodestructeur ! Celui d'un homme qui ne changerait jamais sa façon d'agir et ne se repentirait jamais de ses péchés. Antonio repassa dans son esprit ce qu'il connaissait de la vie du soldat. Aucune qualité susceptible de le racheter. Il collectionnait les photos de ses victimes et les gardait dans sa commode – pas d'autre mobilier, à part son ensemble d'haltérophilie. L'insigne d'un régiment d'assassins était gravé dans sa peau. S'il jouait aux échecs, ce qui n'était pas une mauvaise chose en soi, rien le concernant n'attirait la moindre sympathie, à part la présence de sa petite amie frisée. Elle avait l'air d'une fille bien. Elle souriait au soldat comme si elle trouvait en lui

quelque chose à apprécier, quelque chose qu'elle était la seule à voir. Que penserait-elle quand le soldat cesserait de lui téléphoner ? Quand elle découvrirait qu'il avait disparu ?

Ça suffit. Oublie-le.

Frank et le Maire débarquèrent alors que la nuit approchait, et leur arrivée soulagea Antonio dans ses pensées solitaires. « Oh, man, s'exclama Frank. Oh man, oh man, oh man. Quelle journée !

— On a vu des choses hyper moches, là-bas. Plus moches que moches.

— Au bout de quatre heures, y avait plus rien de marrant. Pas vrai, le Maire ? Les voyous ont pris le dessus. Alors, là, plus d'esprit ; seulement moi, moi, moi. »

Frank tenait un poste de radiotransistor qu'il avait volé dans un magasin Thrifty. Le Maire portait des paquets blancs sous le bras.

« Tu as chouré quelque chose, dit Antonio, étonné.

— Des sous-vêtements. » Le Maire paraissait légèrement gêné. « Qu'est-ce que je peux dire ? Je n'ai pris que le strict nécessaire. L'essentiel.

— On a vu quelqu'un se faire tirer dessus, raconta Frank. Devant le Thrifty, quand le Maire venait juste de piquer ses slips. Un agent de sécurité a fait feu sur la foule. Quel connard ! Les gens se sont dispersés, et puis un mec d'un gang a répliqué. Sans doute le seul membre de gang capable de tirer droit. En plein dans le mille. Le garde est tombé comme ça. »

Les bras le long du corps, Frank imita un arbre qui tombe.

« Il y avait du sang partout, renchérit le Maire. Et pas un seul flic en vue. C'était l'anarchie, une putain d'anarchie. »

Frank ouvrit un paquet de piles qu'il introduisit dans son poste de radio.

« Le silence est brisé », déclara-t-il. Il passa d'une station

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à l'autre mais ne trouva que des bulletins d'information.

« J'en ai marre de ces conneries d'infos. On a que ça, des infos. »

Il finit par tomber sur une station classique, et ce qui semblait être un chant funèbre. Au son plaintif des hautbois et des bassons, Frank et le Maire s'endormirent après avoir remonté leurs couvertures sales jusqu'au menton, tels des enfants faisant la sieste, épuisés et satisfaits par une journée pleine d'excitation et de merveilles.

Antonio passa la nuit sans dormir. Il regardait les lueurs du feu de camp vaciller sur les murs du tunnel et s'attendait presque à voir le soldat tatoué émerger de l'obscurité de la voûte. Peu après l'aube, il prit la torche électrique de Frank et pénétra dans le tunnel. Il ne s'arrêta que lorsque le faisceau de lumière rencontra la silhouette du corps. Les pieds du soldat étaient dirigés vers l'entrée du tunnel, et le puits noir de sa bouche s'ouvrait vers le plafond comme s'il avait voulu recueillir l'eau des gouttes qui tombaient sans cesse autour de lui. Ses yeux étaient figés, vides.

Antonio oublierait-il jamais l'horreur de ces yeux, le visage d'un homme au moment où il cherche sa dernière respiration ? Le soldat à la voix de paysan. Ce souvenir, il le garderait à côté de l'image de Carlos et Elena sur les marches de leur maison de San Cristóbal. Images jumelles inscrites sur la première et la dernière page d'un livre rempli de ses pérégrinations. Le sang de Los Angeles était incolore dans la lumière noir et blanc du tunnel. Le sang du Guatemala, écarlate sous un soleil tropical. Le sang de Los Angeles disparaîtrait peut-être bientôt. Le sang du Guatemala était indélébile.

Une place au Guatemala et un parc à Los Angeles.

Si je ne l'avais pas vu dans le parc, le soldat serait encore en vie, à jouer aux échecs, à marcher vers le bus avec sa petite amie, à faire de l'haltérophilie dans sa chambre-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

caserne.

Frank et le Maire dormaient encore. Antonio prit quelques-unes de ses affaires dans le sac-poubelle Hefty – juste une chemise, quelques sous-vêtements et des chaussettes. Il laissa tout le reste, sauf la table de cuisson de José Juan. Il allait dans une nouvelle maison, à présent, et il voulait démarrer avec des choses neuves. Rien que des choses propres. Chercher du travail serait plus facile quand il vivrait de nouveau sous un vrai toit.

Il aurait voulu dire au revoir à ses amis, mais comme le cadavre du soldat tatoué était dans le tunnel, mieux valait ne garder aucun lien avec cet endroit, ne rien laisser qui permette de retrouver sa trace. Il serait ainsi davantage en sécurité. Un jour, peut-être, il reviendrait remercier celui qui l'avait aidé dans cette mission. « On serait des frères de sang, après ça », avait déclaré Frank. Antonio n'oublierait pas, il trouverait un moyen de lui rendre la pareille. Ce ne serait que justice.

Il atteignit rapidement Third Street et se dirigea vers Vermont Avenue. Il avait décidé de faire à pied tout le chemin jusqu'à South Central, soit cinquante longs pâtés de maisons. Un tel trajet lui prendrait toute la matinée et une partie de l'après-midi. D'emblée, il remarqua que les myriades de gens qui couraient partout avaient disparu, et qu'aucune colonne de fumée ne noircissait le ciel. Au bout de deux jours, les quemazones étaient finies. Tels des badauds attirés par un accident de voiture, quelques personnes s'attroupaient autour des carcasses calcinées de supérettes et de stations-service, fascinées par le métal tordu et l'odeur de charbon du carburant brûlé. Il fut assailli par une odeur sirupeuse alors qu'il passait devant un magasin de spiritueux – toutes ces bouteilles de vin bon marché transformées en cendres sucrées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il était à mi-chemin lorsque surgit une armée de gens munis de balais. Où avaient-ils trouvé tant de balais ? Ils ratissaient les rues avec leurs brins de paille et recueillaient des monceaux de verre vert pâle qu'ils poussaient dans des pelles avant de les verser dans des boîtes et des conteneurs à ordures.

Une femme sur le trottoir le regarda avec hostilité. D'abord intrigué, il finit par comprendre : c'était à cause de la table de cuisson qu'il portait sous le bras et dont le fil pendait presque jusqu'à ses pieds. Elle le prenait pour un pillard. Tous les Mexicanos et Centroamericanos le dévisageaient avec mépris, il avait l'air d'un voleur effronté alors que l'effronterie n'avait été de mise que la veille. Aujourd'hui, disaient leurs yeux, nous sommes un peuple différent. Nous sommes ce que nous étions avant que toute cette laideur ne nous égare. Nous ne prenons pas ce qui ne nous appartient pas.

Cela le fit sourire. Il était le dernier pillard.

L'ambiance incendiaire de la nuit précédente était tout à fait passée. Elle s'était évaporée exactement comme Antonio l'avait pressenti – une tempête fugace partie sur l'océan. Déjà, elle lui manquait. Il éprouvait de la nostalgie pour les foules de gens qui courent partout, pour la sensation de pouvoir, pour le monde mis à l'envers et les supermarchés gratuits. Dans ces rues avait eu lieu une insurrection, un superbe désordre. C'était la fenêtre par laquelle il était passé pour tuer le soldat tatoué. Mais cette fenêtre s'était refermée. Les serveuses, les bonnes d'enfants et les aides-serveurs, si rebelles hier, avaient regagné leurs appartements bondés. Les révolutionnaires s'étaient retirés et, dans l'avenir prévisible, continueraient à baigner dans la lueur de leurs téléviseurs et des spectacles de variétés qu'on leur envoyait depuis Mexico.

Elena aurait adoré voir des foules de bonnes d'enfants

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

envahir les rues d'une ville américaine comme l'avaient fait au Guatemala les éboueurs auxquels ils s'étaient mêlés, il y avait maintenant bien des années. Alors qu'ils étaient amants, elle l'avait pris par la main et l'avait entraîné vers la manifestation pour lui enseigner quelque chose. De même, elle lui avait montré le slogan peint sur le mur du bâtiment de philosophie à l'Universidad de San Carlos, sous la fresque d'un fringant Che Guevara. « Dans tous ses actes, le révolutionnaire est guidé par de grands sentiments d'amour. »

Tous ces balais dans les rues, à présent – voilà à coup sûr un acte d'amour. Ce balayage omniprésent où des inconnus se rencontrent pour recueillir un trésor de bouts de verre scintillants. Nous nettoyons, maintenant. La voilà, la vraie fraternité de la ville. Mais les balais ne pourraient pas accomplir leur travail s'il n'y avait pas eu d'abord ces étendues de verre brisé et ces cendres trempées qui recouvraient les trottoirs. Était-ce révolutionnaire, se demanda Antonio, de jeter une pierre, et était-ce aussi un acte d'amour ? Et de courir mettre le feu quelque part comme José Juan, ou de presser la détente comme Antonio ? Ou encore, comme l'avaient fait dix mille personnes, de s'approprier des choses et casser des vitrines parce qu'on est en colère ? Cassons, cassons, cassons. Nous sommes libres.

Mon bébé Carlitos aimait démolir des choses, lui aussi. Il construisait de petites maisons avec ses cubes, puis il les faisait tomber en les frappant de la main. Il riait quand les cubes s'effondraient.

Non, il était absurde de confondre des jets de pierre ou des pillages avec des actes d'amour, mais il voulait bien en admettre la possibilité. Si seulement Elena était ici, à Los Angeles. Elena saurait, elle serait capable de lui proposer un oui ou un non bien clairs. Après tout, l'amour, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

révolution, c'étaient des questions qu'elle avait étudiées, elle y avait réfléchi et elle avait donné sa vie pour trouver les réponses. Si elle était en vie, Elena passerait ses bras autour de lui, l'embrasserait sur la joue et lui dirait : « Bien sûr que tu as l'esprit embrouillé, mon amour. Tu l'as toujours eu. »

Si elle était en vie, Elena l'entourerait de ses bras et lui chuchoterait toutes les réponses à l'oreille.

Titre original : THE TATTOOED SOLDIER

publié par Delphinium Books Inc.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur
www.belfond.fr ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

En couverture : Photo © Berit Roald / plainpicture / NTB scanpix.

© Héctor Tobar 1998. Tous droits réservés.

© Belfond 2014 pour la traduction française.

Belfond un département **place des éditeurs**

place des éditeurs

Ce document numérique a été réalisé par Facompo.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Table of Contents

Du même auteur
Titre
Dédicace
Première partie - Antonio et le sergent
- 1 - À Crown Hill
- 2 - El Pulgarcito Express
- 3 - Abri immédiat
- 4 - La source de l’infection
- 5 - Probabilité

Deuxième partie - Antonio et Elena
- 6 - Les généraux au zoo
- 7 - Les mains de Teodoro
- 8 - La fenêtre
- 9 - Microbes
- 10 - La brigade des catcheurs

Troisième partie - Antonio et Guillermo
- 11 - Escalier de secours
- 12 - L’armée des enfants peints
- 13 - Formation de base
- 14 - Fort Bragg
- 15 - Département d’hygiène publique
- 16 - Jaguar
- 17 - Aventure à Beverly Hills
- 18 - Halloween
- 19 - Au-dessous de Crown Hill

Copyright